

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

« TOUJOURS JE SENS MON ÂME SE BALANCER  
ENTRE LES JOIES ET LES PEINES » :  
LE PAYSAGE ÉMOTIONNEL DE MARIE-LOUISE GLOBENSKY (1849-1919)  
OBSERVÉ À TRAVERS SES ÉCRITS PERSONNELS

THÈSE  
PRÉSENTÉE  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
AU DOCTORAT EN HISTOIRE

PAR  
SOPHIE DOUCET

FÉVRIER 2019

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## DÉDICACE

À ma mère, Louise

À mes filles, Charlotte et Joséphine

## REMERCIEMENTS

Le doctorat est une aventure hors du commun. C'est un peu comme faire l'ascension d'une haute montagne recouverte de forêts, sur laquelle il n'y a pas de sentier. Il faut tracer son propre chemin, sans savoir si on va atteindre le but. Il y a des moments de découragement, des périodes d'angoisse, mais aussi des moments de joie, voire d'exaltation (quand ça avance) ! L'on n'est plus tout à fait la même personne au sortir de cette longue entreprise.

Je ne serais jamais parvenue au sommet de cette montagne sans deux guides aguerries avec qui je me sentais en toute confiance, Magda Fahrni et Denyse Baillargeon. Magda, je me considère tellement privilégiée d'avoir été ton étudiante. Tu es un modèle de directrice : brillante, exigeante, rigoureuse, droite, mais aussi chaleureuse et sensible. Merci pour tout : l'accompagnement intellectuel, les contrats d'enseignement, de correction et de recherche, les conseils toujours si judicieux, la disponibilité, toutes les conversations. Merci de m'avoir amenée à donner le meilleur de moi-même. Tu es une grande source d'inspiration.

Denyse. J'ai été si heureuse de poursuivre l'aventure intellectuelle entreprise à la maîtrise avec toi ! Merci d'avoir accepté de co-diriger cette thèse malgré un petit contentieux avec Marie-Louise Globensky ! Merci pour ton regard acéré, pour tes

questions lumineuses qui m'ont amenée à de nombreux endroits à raffiner ma réflexion et à clarifier ma prose, merci pour la générosité de tes commentaires. Merci de t'être déplacée plusieurs fois à l'UQAM en dépit d'un horaire chargé. Ça a été une chance, un honneur et un grand bonheur pour moi de travailler sous ta direction.

Si je me suis rendue au sommet de cette montagne, c'est aussi grâce à quelques alpinistes qui y traçaient leur propre chemin. Valérie Poirier, Isabelle Bouchard et Jacinthe Archambault, merci pour les innombrables discussions entremêlant pollution automobile, chefs autochtones, tourisme gaspésien et émotions bourgeoises, mais aussi et surtout pour le partage de *nos* émotions tout au long de ces huit ans. Merci aussi à Jean-Philippe Bernard, Jonathan Fortin et Laurie Laplanche pour les discussions fécondes, notamment lors de nos chalets d'écriture. Et merci aux étudiant(e)s du groupe de lecture de Magda pour les riches échanges sur nos travaux.

Je tiens à le dire, le département d'histoire de l'Université du Québec à Montréal (UQAM) est un endroit où il fait bon être et travailler. Merci à tous les professeurs qui en sont l'âme. Reconnaissance particulière pour feu Jean-Marie Fecteau et pour Paul-André Linteau, qui m'ont aidée à me faire confiance dans ce milieu universitaire. Un merci spécial, également, à Piroska Nagy, pour sa générosité. Merci aussi à Micheline Cloutier-Turcotte, pour ses encouragements bienveillants.

Sur une note plus personnelle, j'aimerais dire merci à mes filles, Charlotte et Joséphine, qui avaient quatre ans et un an quand j'ai commencé mon doctorat, et qui ont aujourd'hui 12 ans et 9 ans. Votre enfance se sera passée dans l'ombre d'une bourgeoisie catholique du XIX<sup>e</sup> siècle, qui occupait mes journées! C'est vous qui me rameniez dans le présent. Votre musique, vos dessins, vos câlins, nos moments de lecture avant le dodo, ont été mes plus importants « territoires de réconfort ». Merci, mes amours, d'avoir été (et d'être encore!) les soleils qui éclairent la route.

Je ne pourrai jamais remercier assez mon amoureux pour son acceptation radicale de tout ce qui venait avec moi : le fantôme de Globensky, la précarité, les moments d'angoisse, le chaos créatif... Merci d'avoir tout pris. D'avoir cru que j'allais y arriver. Merci pour ton écoute, tes réflexions, tes relectures, ton sens de l'organisation, tes repas, nos weekends en ski, ton aide à la mise en page... Merci d'être tout ce que je ne suis pas. Merci de m'avoir donné un si gentil beau-fils. Et merci de construire avec moi, délicatement, notre famille recomposée du XXI<sup>e</sup> siècle.

Merci à tous ceux qui ont rendu ce projet possible, de différentes manières. Micheline Lachance m'a mise sur la piste de Globensky. Feu Mgr Norbert Lacoste m'a confié les journaux de sa grand-mère. Laurence Roy m'a donné l'idée d'en faire une thèse. Josette Brun m'a encouragée dans cette voie. Jean-Marie Fecteau et Martin Petitclerc m'ont permis de numériser ma source. Marilyn Himmesoëte m'a pointé des ouvrages importants sur les journaux intimes et m'a parlé du Tomato Timer! George Aubin m'a présenté la correspondance de Papineau avec Globensky et le journal d'Éliza Chauveau... Merci à vous tous !

Nicole Guérard m'a répété que j'allais y arriver, elle a habillé et gardé (avec Jacques) mes enfants, ce fut très important. Pour le soutien affectif, les encouragements et le partage des joies et des peines, merci à mes ami.e.s Jean-Sébastien, Marie-Jacques, Fanie et Boris, Nico, Katou, Martine, Mat et Guillou (pour l'accueil en France!), Joanna, Fred, Do, Julie et à mes cousines Marie-Hélène et Loulou. Ma tante Céline m'a hébergée pour des séjours d'écriture à Saint-Léonard d'Aston. Andrée Lévesque m'a recrutée aux Archives Passe-Mémoire, m'a prêté son chalet pour écrire et m'a aidée de multiples façons. Merci du fond du cœur.

Merci à ma mère de m'avoir accueillie pour des séjours de rédaction, mais surtout, de croire en moi et de m'avoir toujours laissée libre de faire ce que j'aime. Merci à mes sœurs Virginie et Emmanuelle d'être là, avec leur maisonnée joyeuse. Papa, tu n'y es plus, mais tu y es encore. Et il y a un peu de toi entre les pages de cette thèse.

En terminant, je tiens à dire que cette thèse doit beaucoup au jogging, à la natation, au yoga, à la méditation de pleine conscience et à ma psy – mes propres stratégies (du XXI<sup>e</sup> siècle) de gestion émotionnelle et d'équilibre. Je veux aussi exprimer ma gratitude, au travers des siècles, à Jean-Sébastien Bach, dont la musique a non seulement embelli mes périodes de rédaction, mais eu un effet magique sur ma concentration.

Cette thèse a été rendue possible par l'obtention d'une bourse doctorale du FRQSC pour trois ans. Elle a été facilitée par l'obtention d'une bourse de la Fondation de l'Université du Québec pour l'aide aux responsabilités familiales et de bourses de la Faculté des sciences humaines de l'UQAM pour la participation à des rencontres scientifiques et pour la fin des études. Merci à ces organismes.

# TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES .....	VII
LISTE DES FIGURES.....	XI
RÉSUMÉ .....	XII
INTRODUCTION .....	1
CHAPITRE I.....	12
BILAN HISTORIOGRAPHIQUE ET PROBLÉMATIQUE .....	12
1.1 Bilan historiographique : femmes et familles de la bourgeoisie en Occident et histoire du catholicisme au Québec .....	13
1.1.1 La question des sphères .....	15
1.1.2 La question du féminisme.....	21
1.1.3 La question des relations intrafamiliales .....	24
1.1.4 La question du catholicisme.....	27
1.2 Cadre théorique et apports historiographiques de l’histoire des émotions ...	30
1.2.1 Les origines de l’histoire des émotions .....	30
1.2.2 Les apports théoriques de l’histoire des émotions.....	34
1.3 Problématique .....	49
1.3.1 Cadre spatio-temporel .....	49
1.3.2 Questions de recherche.....	50
CHAPITRE II .....	53
SOURCES ET MÉTHODES .....	53
2.1 Sources .....	53
2.1.1 Le journal intime .....	54
2.1.2 La correspondance.....	79
2.2 Méthodologie .....	87
2.2.1 Étapes de réalisation.....	87

2.2.2 Une approche empathique .....	89
Conclusion .....	95
CHAPITRE III .....	96
SÉPARATIONS, DEUILS, MÉLANCOLIE : LA TRISTESSE COMME UNE ÉMOTION ACCEPTABLE.....	96
3.1 Définitions de concepts et historiographie .....	98
3.2 Séparations .....	101
3.2.1 Partir en voyage.....	102
3.2.2 Les mariages des fils et filles .....	106
3.2.3 Les séparations « ordinaires » .....	113
3.3 Deuils .....	115
3.3.1 Les deuils d'enfants.....	116
3.3.2 Les deuils d'un frère et d'une sœur .....	124
3.3.3 Les deuils de petits-enfants .....	133
3.3.4 Les deuils d'ami(e)s vivant à l'étranger .....	138
3.4 Mélancolies .....	139
3.4.1 Le temps qui passe et qui emporte avec lui... ..	139
3.4.2 La guerre ou le « règne » de la tristesse .....	143
3.4.3 Vieillir et sentir sa santé décliner .....	145
3.5 La tristesse acceptable.....	147
CONCLUSION .....	150
CHAPITRE IV .....	154
LES JOIES QUI MÈNENT AU PARADIS : AIMER, CROIRE ET S'ACCOMPLIR .....	154
4.1 Définition des concepts et historiographie.....	156
4.1.1 Conception de la joie des psychologues.....	157
4.1.2 La joie vue par les historiens.....	159
4.2 Joie d'être avec les personnes aimées .....	162
4.2.1 Joies douces au quotidien .....	163
4.2.2 Joies fortes et spontanées des retrouvailles.....	166

4.2.3 Gaité attendue des jours de fêtes et d'anniversaires.....	171
4.3 Joie de s'accomplir.....	177
4.3.1 Tenir son rang.....	177
4.3.2 Aider les pauvres.....	184
4.3.3 S'engager.....	189
4.4 Joies spirituelles.....	195
4.4.1 À l'église.....	196
4.4.2 Dans la nature.....	202
4.4.3 L'espérance.....	205
4.5 Autres joies.....	208
CONCLUSION.....	211
CHAPITRE V.....	215
DE L'INQUIÉTUDE POUR LES PERSONNES AIMÉES À L'ANGOISSE DE LA GUERRE : THÈMES DE LA PEUR ET STRATÉGIES DE RÉCONFORT.....	215
5.1 Définitions de concepts et historiographie.....	217
5.1.1 Conception de la peur des psychologues.....	217
5.1.2 La peur vue par les historiens.....	219
5.2 La peur de soi et du regard de Dieu: péché et enfer.....	220
5.3 La peur de la maladie ou de la mort des personnes aimées.....	229
5.3.1 États d' « inquiétude ordinaire ».....	231
5.3.2 États d'angoisse.....	237
5.4 Guerre et atmosphère d'angoisse.....	256
5.5 Changements et évolution sociale : la peur de l'écroulement d'un monde	261
CONCLUSION.....	266
CHAPITRE VI.....	269
COULEUR DE FOND DU PAYSAGE ÉMOTIONNEL : L'AMOUR CONJUGAL ET MATERNEL.....	269
6.1 L'amour conjugal.....	271
6.1.1 Évolution de l'amour conjugal en Occident.....	271
6.1.2 Un amour romantique et catholique.....	273

6.1.3 Les fréquentations .....	276
6.1.4 Le mariage et les premières années de la vie conjugale .....	283
6.1.5 Un couple en voyage ou en vacances .....	291
6.1.6 Au quotidien, à partir de 1900 .....	295
6.2 L'amour maternel.....	300
6.2.1 L'amour maternel au XIX <sup>e</sup> siècle.....	300
6.2.2 Relations avec les enfants, petits .....	303
6.2.3 Relations avec les enfants, adultes.....	320
CONCLUSION.....	335
CONCLUSION.....	339
ANNEXE A .....	354
REGISTRE DE LA PAROISSE NOTRE-DAME DE MONTRÉAL DU 8 MAI 1866 MARIAGE DE ALEXANDRE LACOSTE ET MARIE-LOUISE GLOBENSKY.	354
ANNEXE B.....	357
BILLET – DIALOGUE AMOUREUX .....	357
BIBLIOGRAPHIE .....	359
Sources tapuscrite.....	359
Journal intime de Marie-Louise Globensky .....	359
Sources manuscrites.....	359
Bibliothèque et Archives nationales du Québec.....	359
P76, Fonds Famille Lacoste .....	359
P655, Fonds Famille Justine Lacoste Beaubien .....	359
Sources imprimées .....	359
Études en ligne .....	361
Études .....	362

## LISTE DES FIGURES

Figure 1.1 Marie Louise Globensky et la résidence des Lacoste .....	50
Figure 2.1 Cahiers du journal manuscrit de Marie-Louise Globensky. ....	68
Figure 2.2 Volumes du journal tapuscrit de Marie-Louise Globensky. ....	69
Figure 2.3 Une page du journal manuscrit de Marie-Louise Globensky .....	75
Figure 2.4 « Journal intime dédié à mes enfants. ».....	76
Figure 3.1 La fratrie Globensky .....	125
Figure 3.2 Philippe Landry, 4 ans, dans son cercueil.....	136
Figure 4.1 Le groupe familial photographié lors des noces d'or .....	176
Figure 4.2 Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste, en 1907.....	191
Figure 6.1 Alexandre Lacoste, jeune homme.....	279
Figure 6.2 Alexandre Lacoste et Marie-Louise Globensky, jeune couple. ....	287
Figure 6.3 La Vierge à la chaise, de Raphaël.....	304
Figure 6.4 Marie-Louise Globensky, probablement avec sa fille Berthe .....	306
Figure 6.5 Lettre de Justine.....	310
Figure 6.6 Les filles Lacoste, enfants.....	313
Figure 6.7 Louis Lacoste et son épouse Bertha Foley .....	332
Figure 6.8 Une partie de la famille Lacoste vers 1904. ....	335
Figure 6.9 Globensky et ses filles adultes, 1907.....	338

## RÉSUMÉ

Cette thèse se penche sur le paysage émotionnel d'une bourgeoise catholique du tournant du XX<sup>e</sup> siècle, Marie-Louise Globensky (1849-1919), tel qu'elle le représente dans son journal intime et dans sa correspondance.

Elle vise deux objectifs principaux. Premièrement, comprendre – autant que c'est possible de le faire – l'expérience vécue d'une femme du passé qui avait intériorisé d'une manière particulièrement forte les enseignements catholiques : sa vision du monde, ce qui la motivait, ce qui la faisait souffrir, ce qui lui faisait du bien. Et deuxièmement, voir à l'œuvre, à travers son témoignage, les normes émotionnelles dans lesquelles elle évoluait, pour entrevoir les fonctions sociales des émotions dans le Montréal franco-catholique de l'époque industrielle.

En tentant d'atteindre ces deux objectifs, cette thèse en vise un troisième : montrer que l'histoire des émotions offre des outils théoriques et méthodologiques susceptibles d'enrichir et de nuancer la compréhension du passé québécois – ici plus précisément celui des femmes et des familles de la bourgeoisie montréalaise, mais aussi de la religion catholique. En effet, cette boîte à outils nous permet d'éclairer des recoins du passé restés dans l'ombre, comme la résistance de certaines femmes au féminisme naissant, les échos intimes des deuils répétés d'enfants et de plonger au plus près de l'expérience de la foi, notamment.

Notre thèse contribue donc à l'histoire sociale du Québec en offrant des clés de compréhension de ce que c'était que d'être une bourgeoise catholique dans le Montréal du tournant du XX<sup>e</sup> siècle et en proposant un nouveau regard sur les rapports sociaux à l'œuvre dans cette société. Elle enrichit du même souffle la récente histoire internationale des émotions en ajoutant le Québec à la discussion, ce qui ouvre des perspectives comparatives intéressantes. Cette thèse participe enfin à la conversation interdisciplinaire autour des « écrits de soi », en plongeant dans un corpus riche qui confronte journaux intimes et correspondances et en mettant à l'épreuve une approche « empathique » des sources.

**MOTS CLÉS** : émotions, femmes, famille, écrits de soi, bourgeoisie, religion

**KEYWORDS** : emotions, women, family, autobiographical writings, bourgeoisie, religion

## INTRODUCTION

« The past is a foreign country; they do things differently there. »

L. P. Hartley, *The Go-Between*

Cette thèse de doctorat a pour origine la rencontre avec une source, le journal intime de Marie-Louise Globensky, bourgeoise francophone et catholique ayant vécu à Montréal entre 1849 et 1919.

Il s'agit d'une source assez exceptionnelle. La diariste, mère de 13 enfants, engagée dans de nombreuses activités de charité, l'a produite au quotidien, sur une période de plus de trois décennies. D'abord, elle a écrit un journal d'adolescence, entre l'âge de 15 et de 17 ans. Puis, un journal de « maturité », de l'âge de 39 ans à la veille de sa mort, à 70 ans. Le journal, qui fait en tout 25 cahiers, décrit ses activités quotidiennes, ses rencontres, ses préoccupations, et, de plus en plus à mesure que le temps passe, ses émotions : de l'angoisse face à un proche malade à la joie de s'accomplir; de la mélancolie face au temps qui passe à l'amour de ses enfants.

En consultant le journal, dans la version tapuscrite qui a été portée à notre attention par un descendant de la famille<sup>1</sup>, de multiples questions ont émergé en nous. Des questions portant d'abord sur la personne qu'est Marie-Louise Globensky : comment cette femme pensait-elle? Comment comprenait-elle le monde? Comment *l'éprouvait-elle* ? Des questions sur son journal : pouvions-nous considérer ce qui y était écrit comme une fenêtre ouverte sur son vécu ? Quelles étaient les intentions derrière l'écriture et comment influençaient-elles les propos de la diariste? Et finalement, des questions liées à l'histoire sociale du Québec : qu'est-ce que la compréhension de ce personnage et de cette source pouvait apporter à la connaissance historique déjà existante? Pouvait-elle nous aider à mieux comprendre la société québécoise du tournant du XX<sup>e</sup> siècle?

Pour répondre à ces questions, nous nous sommes abreuvée à trois champs de connaissance principaux. D'abord, le champ nord-américain et européen de l'histoire des femmes et des familles de la bourgeoisie au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, un champ d'étude qui a environ un demi-siècle d'existence et qui est toujours dynamique, bénéficiant de réinterprétations constantes. Puis, le champ jeune et prometteur de l'histoire des émotions, qui offre un bagage théorique permettant que l'on se penche sur les dimensions sensibles du passé, jusqu'à récemment considérées comme insaisissables. Finalement, le champ multidisciplinaire des études sur les « écrits de soi », qui réfléchit à ces sources et propose des méthodes critiques pour les aborder. Inscrite à la croisée de ces trois champs, et en touchant un quatrième, celui de l'histoire religieuse du Québec, notre thèse propose d'apporter une contribution à chacun d'eux et d'initier une conversation entre eux.

---

<sup>1</sup> Mgr Norbert Lacoste (1923-2015), alors le dernier petit-fils vivant de Marie-Louise Globensky.

Dans les prochaines pages, nous nous intéresserons donc aux émotions<sup>2</sup> de Marie-Louise Globensky tel qu'elle les représente dans son journal intime, mais aussi dans sa correspondance abondante (avec certaines de ses filles notamment). En tenant compte des intentions derrière chaque type d'écriture (diaristique et épistolière), qui orientent ses représentations émotionnelles, et des normes sociales, qui les filtrent d'une autre manière, nous avons pour but premier de nous approcher de l'expérience sensible du monde qu'a connu cet individu du passé et de tenter de comprendre, de décrire cette expérience, dans son contexte. Bien qu'il soit impossible d'accéder à l'expérience « pure »<sup>3</sup> des gens du passé, il nous semble qu'il n'est pas vain de tenter de l'entrevoir à travers toutes les couches de médiations qui nous en séparent. En nous penchant sur les représentations émotionnelles de Globensky, nous croyons en effet qu'il est possible de saisir un peu de sa vision du monde, de ses croyances, de ses buts, de ses valeurs, de ses motivations, ce qui est déjà beaucoup<sup>4</sup>.

Nous ne nous réclamons pas d'une approche biographique, mais davantage d'une approche micro-historique, du moins selon la définition qu'en fait l'historienne

---

<sup>2</sup> Nous utilisons le mot « émotion » pour recouvrir tous les types de phénomènes affectifs : sentiments, affects, émotions. Nous expliquons ce choix au chapitre 1.

<sup>3</sup> En effet, l'on peut se demander, comme les poststructuralistes, s'il existe une telle chose que l'expérience en dehors du langage qui la décrit. Ces questions ont fait l'objet de discussions dans les années 1980 et 1990, sur lesquelles nous ne reviendrons pas ici. Voir notamment : Joan W. Scott, *Gender and the Politics of History*, New York, Columbia University Press, 1988; Christine Stansell, «A Response to Joan Scott», *International Labor and Working-Class History* 31 (Spring 1987): 24-29; Joan W. Scott, «The Evidence of Experience», *Critical Inquiry* 17, 4 (été 1991): 773-797.

<sup>4</sup> Comme l'écrit Barbara Rosenwein à propos de la possibilité d'appréhender les émotions des gens du passé: « we cannot know how all people felt, but we can begin to know how some members of certain ascendant elites thought they and others felt or, at least, thought they ought to feel. That is all we can know. But it is quite a lot. How much more do we know about the feelings of the people around us? » Barbara H. Rosenwein, *Emotional Communities in the Early Middle Ages*, Ithaca, N.Y., Cornell University Press, 2006, p. 196.

américaine Jill Lepore, dans son article « Historians Who Love Too Much : Reflections on Microhistory and Biography » :

If biography is largely founded on a belief in the singularity and significance of an individual's life and his contribution to history, microhistory is founded upon almost the opposite assumption: however singular a person's life may be, the value of examining it lies not in its uniqueness, but in its exemplariness, in how that individual's life serves as an allegory for broader issues affecting the culture as a whole. [...] Traditional biographers seek to profile an individual and recapitulate a life story, but microhistorians, tracing their elusive subjects through slender records, tend to address themselves to solving small mysteries, in the process of which a microhistorian may recapitulate the subject's entire life story, though that is not his primary purpose. The life story, like the mystery, is merely the means to an end – and that end is always explaining the culture<sup>5</sup>.

En effet, en nous penchant sur les émotions de Marie-Louise Globensky, en nous demandant lesquelles sont les plus représentées dans son paysage émotionnel, dans quelles circonstances les exprime-t-elle, comment les exprime-t-elle, que nous disent-elles d'elle, nous n'observerons pas seulement la personne qu'est Marie-Louise Globensky, mais aussi la culture dans laquelle elle évolue, et notamment les normes émotionnelles dans lesquelles elle est immergée. Et ce, en dépit du fait que Marie-Louise Globensky ne puisse absolument pas être considérée comme représentative de toutes les femmes de sa culture ou de sa société. C'est là le deuxième but de notre thèse.

Les normes émotionnelles sont des règles non dites, qui orientent la perception qu'ont les individus des émotions (de leur utilité, de leur valeur, de celles qu'il vaut mieux cacher, de celles qu'il est bien de vue de montrer) et leurs comportements émotionnels<sup>6</sup>.

---

<sup>5</sup> Jill Lepore, « Historians Who Love Too Much: Reflections on Microhistory and Biography », *The Journal of American History* 88, 1 (juin 2001), p. 133.

<sup>6</sup> On peut les voir comme: « [...] the side of ideology that deals with emotion and feeling. » Elles assurent la cohésion du groupe et permettent l'identification à sa culture. Arlie Russell Hochschild, « Emotion

Elles composent ce que l'on pourrait appeler les « systèmes affectifs », régissant les communautés émotionnelles (de petits groupes de gens qui partagent des règles implicites communes) et les régimes émotionnels (de plus grands groupes – nations, pays, régimes politiques – unis par des règles émotionnelles communes).<sup>7</sup> Dans cette thèse, nous référerons généralement au concept de « communauté émotionnelle » pour parler de la bourgeoisie franco-catholique montréalaise, que nous identifions comme la principale communauté émotionnelle d'appartenance de Marie-Louise Globensky. Or, comme nous le verrons, elle n'est pas la seule, et Marie-Louise Globensky navigue en adaptant ses discours et comportements entre plusieurs communautés émotionnelles qui se juxtaposent, se recourent, évoluent au contact les unes des autres, notamment celles de la bourgeoisie catholique et de la grande bourgeoisie bilingue.

En tentant d'identifier les normes émotionnelles auxquelles est soumise Marie-Louise Globensky, nous nous demanderons : au service de quoi ou de qui sont ces normes? En effet les normes émotionnelles dans une société n'apparaissent pas innocemment ou par hasard. Elles peuvent être au service d'un système économique comme le capitalisme, par exemple, d'une institution religieuse, et ou de n'importe quel groupe qui détient une certaine forme de pouvoir. Elles ne sont par ailleurs pas fixes, mais toujours en évolution. Les normes émotionnelles révélées par les écrits de soi de Globensky nous permettront de jeter un regard différent sur les rapports de force à l'œuvre entre les sexes, entre les classes et ceux qui mettent en jeu l'Église catholique, dans le Montréal du tournant du XX<sup>e</sup> siècle. Un Montréal qui, entre la naissance et la mort de Globensky, devient une ville industrielle, voit sa population décupler<sup>8</sup>, se

---

Work, Feeling Rules, and Social Structure», *American Journal of Sociology* 85, no. 3 (1979): 551-75 et Christina Kotchemidova, «From Good Cheer to "Drive-By Smiling": A Social History of Cheerfulness», *Journal of Social History* 39 (2005): 5-37.

<sup>7</sup> Des définitions détaillées de ces concepts seront présentées au chapitre 1.

<sup>8</sup> Montréal passe de 57 715 habitants en 1851 à 618 000 en 1921. Voir : Brian Young, *Patrician Families and the Making of Quebec. The Taschereaus and McCords*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's

caractérise par la prééminence de l'Église catholique et est touché, malgré son éloignement géographique, par les horreurs de la Première Guerre mondiale.

Au fil de la réalisation de cette thèse, nous avons rencontré certains questionnements épistémologiques, et notamment, nous avons dû nous positionner par rapport aux savoirs actuels sur les émotions. Les émotions représentent aujourd'hui un vaste champ de recherches en psychologie et dans les neurosciences<sup>9</sup>. Comme historienne, nous sommes-nous demandée, pouvons-nous? devons-nous? ne devons-nous pas? faire une place aux savoirs actuels élaborés par les psychologues et neuroscientifiques sur les émotions dans nos travaux, sachant, d'une part, que les catégories d'aujourd'hui peuvent être inopérantes pour décrire les phénomènes d'hier et mener à des anachronismes; et d'autre part, que, de toute façon, ces savoirs ne constituent pas LA vérité définitive sur les émotions puisqu'ils sont en constante évolution<sup>10</sup>. Sachant aussi que certains neuroscientifiques négligent (voire nient) les aspects sociaux-culturels des émotions, qui sont pour nous historien(ne)s, primordiaux (en effet, ne pas tenir compte des aspects sociaux et culturels des émotions ouvre vers une essentialisation de ces phénomènes qui ne peut être que dangereusement réductrice).

---

University Press, 2014, 452 pages. Et « Évolution de la population de la ville, de l'agglomération et de la région métropolitaine de Montréal, 1901-2016 », sur le site de la Ville de Montréal : [http://ville.montreal.qc.ca/portal/page?\\_pageid=6897,67887840&\\_dad=portal&\\_schema=PORTAL](http://ville.montreal.qc.ca/portal/page?_pageid=6897,67887840&_dad=portal&_schema=PORTAL).

<sup>9</sup> Les neurosciences étudient le fonctionnement et la structure du système nerveux, et notamment du cerveau, selon une approche qui s'inscrit à la fois dans la biologie, dans la neuropsychologie, dans la chimie, dans les mathématiques et la bio-informatique. Elles peuvent utiliser l'imagerie cérébrale pour mieux comprendre les émotions.

<sup>10</sup> Voir : Damien Boquet et Piroska Nagy, « Pour une histoire intellectuelle des émotions », *L'Atelier du Centre de recherches historiques* [En ligne], 16 (2016).<sup>11</sup> Notamment : Michael Lewis, Jeannette M. Haviland-Jones et Lisa Feldman. *Handbook of Emotions. Third Edition*. Guilford Press, New York and London, 2010. Paula Niedental, Silvia Krauth-Gruber et François Ric, *Comprendre les émotions : perspectives cognitives et psycho-sociales*, Wavre, Mardaga, 2009; Bernard Rimé, *Le partage social des émotions*, Paris, Presses universitaires de France, 2005; Sylvie Berthoz et Silvia Krauth-Gruber, *La face cachée des émotions*, Paris, Le pommier, 2011; Joseph Ledoux, *Le cerveau des émotions*, Paris, Odile Jacob, mai 2005.

Consciente, donc, de l'importance d'être prudente dans l'utilisation des savoirs actuels pour observer le passé, il nous a semblé néanmoins utile de lire certains travaux en psychologie et en neurosciences. Ces lectures<sup>11</sup> nous ont permis de mieux conceptualiser nos objets d'étude, de les comprendre de manière plus approfondie. Si les définitions de la tristesse, de la joie, de la peur et de l'amour n'ont pas beaucoup évolué entre l'époque de Marie-Louise Globensky et le début du XXI<sup>e</sup> siècle, selon les dictionnaires que nous avons comparés<sup>12</sup>, elles se sont tout de même enrichies de réflexions et de propositions sur les « pourquoi », les « comment » et les fonctions des différentes émotions. Par exemple, selon le psychologue Bernard Rimé, qui a publié en 2005 *Le partage social des émotions*, la joie est l'émotion associée à l'atteinte d'un but ou de sous-buts menant vers un grand but<sup>13</sup>. Ce savoir nous a aidée à poser l'hypothèse, comme on le verra, que les joies de Globensky surviennent lorsqu'elle se sent en route vers le grand but de son existence, le paradis<sup>14</sup>.

Si nous avons trouvé stimulantes les interprétations actuelles des psychologues et neuroscientifiques, nous n'avons pas cherché à faire entrer à tout prix le paysage émotionnel de Globensky dans des catégories émotionnelles d'aujourd'hui. Et tout au long de cette thèse, nous avons surtout laissé Marie-Louise Globensky exprimer ses émotions dans ses propres mots, pour faire résonner le plus justement possible son expérience, en utilisant, comme nous l'expliquerons au chapitre deux, nos propres émotions empathiques comme caisse de résonance.

---

<sup>11</sup> Notamment : Michael Lewis, Jeannette M. Haviland-Jones et Lisa Feldman. *Handbook of Emotions. Third Edition*. Guilford Press, New York and London, 2010. Paula Niedental, Silvia Krauth-Gruber et François Ric, *Comprendre les émotions : perspectives cognitives et psycho-sociales*, Wavre, Mardaga, 2009; Bernard Rimé, *Le partage social des émotions*, Paris, Presses universitaires de France, 2005; Sylvie Berthoz et Silvia Krauth-Gruber, *La face cachée des émotions*, Paris, Le pommier, 2011; Joseph Ledoux, *Le cerveau des émotions*, Paris, Odile Jacob, mai 2005.

<sup>12</sup> Voir le début des chapitres 3,4,5 et 6.

<sup>13</sup> Bernard Rimé, *op. cit.*, p. 79.

<sup>14</sup> Voir chapitre 4.

Pour nous, les émotions sont des processus de perception et d'évaluation de la réalité (on perçoit et on évalue la réalité en fonction de nos croyances, de notre culture) accompagnés de réactions psychologiques et physiques (voir section 1.2.2.2). Ces réactions physiologiques, chimiques, électriques, vasculaires, cardiaques, musculaires, etc. sont aujourd'hui partiellement observables avec les moyens technologiques des neurosciences, mais on ne parvient pas toujours à les associer directement avec la colère ou la peur, par exemple. Si certains psychologues ont proposé l'existence d'émotions de base – six ou huit, selon les chercheurs<sup>15</sup> – présentes chez les humain(e)s de toutes les cultures et de toutes les sociétés, nous craignons que cette théorie soit par trop simplificatrice. La question des émotions est complexe, elle est indubitablement liée à la culture et au langage, des objets d'étude appartenant aux historiens, anthropologues et sociologues.

C'est pourquoi, afin d'en arriver à comprendre d'une manière globale, complexe et nuancée, ce que sont les émotions, et plus largement, ce que cela veut dire que d'être un(e) humain(e) sensible dans l'espace et le temps, nous croyons qu'il est important d'initier un dialogue entre, d'un côté, neuroscientifiques et psychologues et, de l'autre côté, historiens, anthropologues et sociologues<sup>16</sup>. Ainsi, cette thèse ouvre une porte, avec prudence, aux connaissances élaborées par les sciences « dures ». Comme le suggèrent certains chercheurs, la plasticité du cerveau – le fait que les réseaux de neurones se réorganisent constamment au fil des expériences vécues et des apprentissages, une des grandes découvertes des neurosciences<sup>17</sup> – est peut-être un des terrains de dialogue possible, car elle démontre la relation dynamique entre l'inné et

---

<sup>15</sup> Paul Ekman en reconnaît d'abord six, puis seize; Robert Plutchik en reconnaît huit.

<sup>16</sup> Voir: Rob Boddice, *The History of Emotions*, Manchester, Manchester University Press, 2018, p. 7.

<sup>17</sup> Charles A. Nelson, Michelle de Haan, Kathleen M. Thomas, *Neuroscience of Cognitive Development: The Role of Experience and the Developing Brain*, Wiley, Hoboken (NJ), 2006.

l'acquis, entre la nature et la culture<sup>18</sup> en ce qui a trait aux émotions. En effet, les neurosciences ont montré clairement comment l'apprentissage ou – plus radicalement – l'intériorisation de normes ou l'acculturation, à tout âge, modifient le cerveau, un organe dynamique toujours en reconfiguration. La plasticité cérébrale, selon nous, est incompatible avec l'idée de l'universalité et de la fixité des émotions, défendue par certains chercheurs<sup>19</sup>.

Notre thèse se divise en six chapitres. Dans le premier, nous proposons un bilan historiographique des femmes et familles de la bourgeoisie au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, un bilan théorique et historiographique de l'histoire des émotions, et nous présentons notre problématique. Dans le second chapitre, nous réfléchissons sur l'utilisation des sources autobiographiques en histoire, nous décrivons et analysons nos sources principales, le journal intime et la correspondance de Globensky, et nous expliquons l'approche méthodologique « empathique » que nous avons choisi d'emprunter. Les quatre chapitres suivants sont des chapitres d'analyse qui se consacrent chacun à une émotion en particulier : la tristesse, la joie, la peur et l'amour. Nous avons choisi de diviser notre travail en fonction des tonalités émotionnelles les plus présentes chez Globensky<sup>20</sup>, plutôt que de manière thématique ou chronologique. Le but était de nous permettre d'aller le plus loin possible dans les nuances du paysage émotionnel de Globensky. Cette structure aurait pu nous faire tomber dans le piège de considérer de manière étanche les expressions de joies et de tristesse, de peur et d'amour. Mais,

---

<sup>18</sup>Sur les rapprochements possibles entre sciences sociales et sciences cognitives, voir : Laurent Cordonier, *La nature du social. L'apport ignoré des sciences cognitives*, Paris, Presses universitaires de France, 2018. Voir aussi : Lisa Feldman Barrett, *How Emotions are Made. The Secret Life of the Brain*, Pan Books, 2017.

<sup>19</sup> Comme par exemple, Paul Ekman. Voir notamment : Paul Ekman et Wallace V. Friesen, « Constants across Cultures in the Face and Emotion », *Journal of Personality and Social Psychology* 17, 2 (février 1971): 124-129.

<sup>20</sup> Ce choix n'est pas une prise de position en faveur de la théorie des « émotions de base », mais veut vraiment refléter les tonalités émotionnelles présentes chez Globensky.

comme nous le verrons, ces émotions étaient toujours inextricablement liées les unes aux autres dans les mots de Globensky et nous rendons compte tout au long de la thèse de la nature composite des tonalités émotionnelles. La structure « par émotions » nous permettait par ailleurs d'inscrire notre travail de manière claire dans l'histoire des émotions, de le distinguer d'une approche biographique, et elle lui conférait une originalité certaine.

Ainsi, le chapitre trois se penche sur la tristesse dans le paysage émotionnel de Marie-Louise Globensky. Il observe ses représentations de cette émotion dans les cas de séparations, de deuils et à travers la mélancolie qui l'assaille parfois face au temps qui passe, à la guerre et à la vieillesse. Il décrit un système affectif où la tristesse est une tonalité émotionnelle acceptable et acceptée, où elle est même bien vue, surtout pour les femmes. Le chapitre quatre se penche sur les joies de Marie-Louise Globensky. Il examine ses joies de liens, soit les joies de passer du temps avec les personnes qu'elle aime; ses joies d'accomplissement, soit les joies qu'elle exprime dans les situations où elle joue son rôle de bourgeoise, à travers la représentation, la charité ou l'engagement social; et ses joies spirituelles. La joie apparaît comme une émotion qui a certes rendu la vie de Globensky plus agréable, mais qui a aussi, d'une certaine façon, servi le statu quo dans les rapports sociaux.

Le chapitre cinq, quant à lui, se penche sur sa peur, qui se décline en plusieurs variantes, de l'inquiétude à l'anxiété intense. Entre la peur du péché et de l'enfer, l'inquiétude et l'angoisse pour les personnes aimées, l'atmosphère d'angoisse induite par la Première Guerre mondiale et la crainte du changement, nous verrons que cette tonalité d'émotion colore de façon importante l'expérience humaine de Globensky. Nous verrons aussi l'impact de la religion dans la création de peurs, et tout autant dans le réconfort pour soulager la peur. Finalement, le sixième chapitre veut examiner plus en profondeur le sentiment qu'est l'amour, qui est présent partout : dans la tristesse, dans la joie et dans la peur. Il se penchera plus spécifiquement sur l'amour conjugal et sur l'amour

maternel, pour essayer de révéler les normes émotionnelles qui sous-tendent ces deux formes importantes d'amour et comment elles influencent l'expérience intime de certaines femmes à cette époque et dans cette société.

## CHAPITRE I

### BILAN HISTORIOGRAPHIQUE ET PROBLÉMATIQUE

Cette thèse s'inscrit dans l'historiographie québécoise des femmes et de la famille de la bourgeoisie au tournant du XX<sup>e</sup> siècle. Elle observe en effet ces femmes et ces familles bourgeoises à partir de la représentation que l'une d'entre elle fait de son paysage émotionnel, dans ses écrits personnels. Cette représentation nous offre un point de vue « from the inside out »<sup>21</sup> sur sa communauté, sa société, sa culture, tout particulièrement sur le catholicisme québécois de cette bourgeoisie, tel que vécu de l'intérieur. C'est ce point de vue que nous souhaitons ajouter à la conversation historique.

Cette thèse s'inscrit aussi dans l'historiographie internationale des émotions contemporaine, en ajoutant un élément québécois à la conversation. En effet, le Québec est resté jusqu'ici en-dehors de cette conversation (récente, il est vrai), et l'analyse du paysage émotionnel de Marie-Louise Globensky ouvre notamment la voie à des études

---

<sup>21</sup> Nous empruntons cette expression à Susan J. Matt, « Current Emotion Research in History: Or, Doing History from the Inside Out », *Emotion Review* 3,1 (Janvier 2011): 117-124.

comparatives avec d'autres « paysages émotionnels » et « régimes émotionnels », en France, aux États-Unis, au Canada anglais et ailleurs.

Comme ces deux historiographies – femmes et familles de la bourgeoisie et histoire des émotions – ne se sont jamais directement « parlé », notre thèse propose d'établir un dialogue entre elles. Premièrement, ce premier chapitre offre donc un bilan historiographique des femmes et des familles bourgeoises au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, un bilan qui n'est pas que québécois, mais aussi nord-américain et européen et qui est organisé en fonction des thèmes qui ont inspiré notre problématique : la question des sphères, celle du féminisme et celle des relations intra-familiales. Deuxièmement, ce chapitre propose un bilan théorique et historiographique de l'histoire des émotions, un champ très dynamique en Europe et aux États-Unis, et particulièrement en ce qui a trait aux périodes médiévales et modernes. Nous insisterons sur les travaux concernant la période contemporaine, celle dans laquelle s'inscrit notre thèse, et sur les outils conceptuels développés par cette historiographie. Troisièmement, ce chapitre exposera notre problématique en l'ancrant dans son cadre spatio-temporel.

## 1.1 Bilan historiographique : femmes et familles de la bourgeoisie en Occident et histoire du catholicisme au Québec

Les femmes et les familles de milieux aisés et instruits au tournant du XX<sup>e</sup> siècle ont, dès les balbutiements de l'histoire sociale, dans les années 1970, attiré l'attention des historiennes et des historiens, essentiellement en raison de l'abondance des documents qu'elles avaient laissés : correspondances, photographies, journaux personnels,

coupures de presse, œuvres d'art<sup>22</sup>. Les historien(ne)s se sont intéressé(e)s à leur vie et à leurs manières de vivre, certaines femmes se sont même vues biographier.

Si les femmes et les familles de milieux « ordinaires » ont bientôt trouvé leur place dans l'histoire grâce à d'autres types de documents et si le genre biographique est rapidement tombé en désuétude, l'intérêt pour les femmes et les familles de milieux nantis a su se renouveler au fil du temps. En effet, les femmes de ces milieux étant souvent celles qui s'impliquaient dans le mouvement féministe naissant, et les historien(ne)s se sont intéressés notamment à leurs actions<sup>23</sup>. Lorsque l'histoire des femmes s'est enrichie de questionnements sur les rapports de genre et le caractère construit de la féminité et de la masculinité dans les décennies 1980 et 1990, les documents laissés par les femmes et les familles bourgeoises du tournant du XX<sup>e</sup> siècle sont demeurés de précieux témoignages.

Dans ce bilan historiographique, nous avons choisi de nous attarder plus spécialement sur certains travaux, surtout nord-américains et anglais qui, sans offrir un tour d'horizon exhaustif de l'historiographie des femmes et des familles bourgeoises du tournant du XX<sup>e</sup> siècle, nous permettent d'y enraciner notre problématique sur les émotions de Marie-Louise Globensky. Ces travaux portent sur les thèmes spécifiques des sphères séparées, du féminisme et des relations intrafamiliales, qui ont bénéficié de réinterprétations depuis un demi-siècle.

Avant d'entrer dans le cœur du bilan, il importe de préciser ce que nous entendons par « bourgeoisie ». Nous utilisons ce terme pour définir un groupe de gens qui occupe une

---

<sup>22</sup> Les femmes jouaient un rôle important dans la constitution de la mémoire des familles de l'élite, montre Brian Young. - Brian Young, *Patrician Families and the Making of Quebec. The Taschereaus and McCords*, Montréal et Kingston, McGill-Queens's University Press, 2014, p. 15.

<sup>23</sup> Voir par exemple, au Québec : Yolande Pinard, «Les débuts du mouvement des femmes à Montréal, 1893-1902», dans Marie Lavigne et Yolande Pinard, *Travailleuses et féministes*, Montréal, Boréal, 1983, p.177-198.

position privilégiée dans la société, mais pas seulement en raison de son pouvoir économique. Bien sûr, il y a la grande bourgeoisie, propriétaire des moyens de production industriels. Mais il y a à ses côtés la moyenne bourgeoisie, formée de gens qui peuvent être fortunés ou moins fortunés, qui occupent une position privilégiée en raison de leur pouvoir d'influence, par exemple comme politiciens, juristes, journalistes. Il y a aussi la petite bourgeoisie, formée notamment de commerçants à l'aise financièrement. Le terme « élite » est parfois préféré à celui de bourgeoisie, qui réfère peut-être trop aux grandes fortunes. Nous utiliserons les deux termes de manière interchangeable.

La famille Lacoste, qui est l'objet de cette étude, est une famille de la moyenne bourgeoisie. Elle ne possède pas une fortune colossale, mais elle a les moyens de vivre très confortablement, et surtout, elle détient un pouvoir d'influence certain dans la société québécoise en raison du statut de juge d'Alexandre Lacoste et de ses liens avec le monde politique. Marie-Louise Globensky, montrerons-nous, n'est pas étrangère à ce pouvoir d'influence, de par ses actions et sa présence dans la sphère « publique ». La famille Lacoste est par ailleurs une famille qui entretient des liens de proximité avec la Grande-Bretagne, tout en étant profondément catholique. Pour elle, il n'y a aucune contradiction entre ces deux « allégeances »<sup>24</sup>.

### 1.1.1 La question des sphères

La question des sphères séparées est certainement l'une de celles qui a fait couler le plus d'encre à l'intérieur de l'historiographie des femmes et des familles bourgeoises, surtout dans les pays de langue anglaise.

---

<sup>24</sup> René Hardy, « Regards sur la construction de la culture catholique québécoise au XIX<sup>e</sup> siècle », *The Canadian Historical Review* 88 (1, 2007), p. 11.

Publié en 1987, *Family Fortunes*, l'ouvrage classique de Leonore Davidoff et Catherine Hall<sup>25</sup>, n'est pas le premier à aborder cette question<sup>26</sup>, mais il est un de ceux qui aura le plus influencé l'historiographie. Davidoff et Hall y examinent la façon dont sont interreliées la construction des identités sexuées et l'émergence de la « middle class » (bourgeoisie) anglaise. S'appuyant sur des archives familiales, des journaux et magazines, de la littérature prescriptive, des sermons, de la fiction populaire, de la poésie et même sur l'architecture du paysage, elles soutiennent que c'est l'idéologie de la domesticité qui a rendu la « middle class » si puissante dans l'économie, la politique et la culture au XIX<sup>e</sup> siècle. Selon elles, le genre et la classe opèrent ensemble dans les grandes transformations historiques et la conscience de classe est toujours genrée.

L'idéologie de la domesticité repose, montrent Davidoff et Hall, sur le concept des sphères séparées, selon lequel il y aurait eu une séparation de plus en plus étanche entre la sphère privée (féminine) et la sphère publique (masculine) à partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle en Angleterre, alors que le domicile familiale et l'entreprise se sont éloignés physiquement l'un de l'autre. Les rôles des sexes seraient alors devenus plus polarisés, les femmes étant de plus en plus associées à la sphère privée, c'est-à-dire au foyer, auquel on prêtait désormais un caractère pieux et sacré, pur et moral; et les hommes à la sphère publique (commerces, taverne, politique), réputée immorale et vulgaire.

---

<sup>25</sup> Leonore Davidoff et Catherine Hall, *Family Fortunes. Men and Women of the English Middle Class, 1780-1850*, Chicago, University of Chicago Press, 1987, 576 pages.

<sup>26</sup> Avant lui, il y avait eu notamment *The Bonds of Womanhood. Woman's Sphere in New England, 1780-1835*, de Nancy F Cott, qui reliait l'apparition de sphères séparées, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIX<sup>e</sup> siècle, à l'émergence de la modernité industrielle et à la prédominance sociale de la *middle class*. Il y avait aussi eu *Cradle of the Middle Class. The Family in Oneida County*, de Mary P. Ryan, qui avait présenté le culte du «true domestic womanhood» comme la conséquence de l'apparition de la *middle class* et comme une composante centrale de son identité et de sa reproduction. Nancy F. Cott, *The Bonds of Womanhood. Woman's Sphere in New England, 1780-1835*, New Haven and London, Yale University Press, 1977, 225 pages; Mary P. Ryan, *Cradle of the Middle Class. The Family in Oneida County*, New York, 1790-1865, Cambridge, Cambridge University Press, 1981, 321 pages.

*Family Fortunes* a marqué une étape importante dans l'historiographie des femmes et de la famille en s'intéressant plus particulièrement aux représentations et discours autour de la masculinité et de la féminité, mais sa vision des sphères séparées (qui n'étaient pas du tout étanches dans l'esprit des auteures) a été assez rapidement remise en question par plusieurs historien(ne)s<sup>27</sup>.

En 1998, *The Gentleman's Daughter. Women's Lives in Georgian England*<sup>28</sup>, d'Amanda Vickery, rejette l'idée d'une maison familiale (sphère privée) qui n'aurait appartenu qu'à la sphère « domestique » à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Selon elle, les femmes de l'élite y jouaient un rôle actif et capital en lien avec l'extérieur, notamment dans la gestion du personnel domestique, dans la consommation de biens matériels et culturels, dans l'hospitalité et la sociabilité. Qui plus est, les femmes de ce groupe social étaient, montre Vickery, présentes dans la sphère dite « publique » : les nouveaux espaces de loisirs (parcs, théâtres, promenades publiques) étaient conçus tant pour les hommes que pour les femmes et ces dernières étaient extrêmement actives dans les organisations philanthropiques, mais aussi dans certaines sociétés littéraires. Selon Vickery, ces femmes acceptaient le caractère patriarcal de la société dans laquelle elles évoluaient sans se laisser écraser par lui et en faisant respecter leur contribution familiale et sociale. La description que fait Vickery de l'espace de réalisation des femmes de la gentry anglaise au début du XIX<sup>e</sup> siècle n'est pas éloignée de celle que l'on fera du domaine de réalisation de Marie-Louise Globensky, à la fin du même siècle à Montréal.

---

27 Voir notamment : Linda K. Kerber, «Separate Spheres, Female Worlds, Woman's Place: The Rhetoric of Women's History», *The Journal of American History* 75, 1 (1988): 9-39; Amanda Vickery, «Golden Age to Separate Spheres? A Review of the Categories and Chronology of English Women's History», *The Historical Journal* 36, 2 (juin 1993): 389-414.

<sup>28</sup> Amanda Vickery, *The Gentleman's Daughter. Women's Lives in Georgian England*, New Haven and London, Yale University Press, 1998, 436 pages.

L'article du Britannique Simon Morgan, «“A Sort of Land Debatable”: Female Influence, Civic Virtue and Middle-Class Identity, c. 1830- c. 1860<sup>29</sup>», publié en 2004, revisite, quant à lui, la sphère publique bourgeoise au XIX<sup>e</sup> siècle, remettant en question l'idée qu'elle ait été un monde presque exclusivement masculin. En examinant notamment la littérature prescriptive de l'époque, il avance que les femmes du XIX<sup>e</sup> siècle ont bien davantage investi l'espace public qu'on ne le croit et qu'elles ont pu le faire grâce à une notion très importante dans les discours de l'époque, celle de « female influence ». Selon Morgan, la perception positive de l'influence féminine aurait en effet permis aux femmes de s'impliquer dans la sphère publique (même dans des activités jugées assez subversives) et d'avoir un impact déterminant dans la construction de l'identité bourgeoise. L'article de Morgan montre donc lui aussi des sphères assez perméables tout en appuyant l'idée de Davidoff et Hall selon laquelle la construction des identités sexuées est allée de pair avec la construction des identités de classes.

L'article de Jane Hamlett, «“The Dining Room Should Be the Man's Paradise, as the Drawing Room Is the Woman's”: Gender and Middle-Class Domestic Space in England, 1850–1910<sup>30</sup>», publié en 2009, prolonge la réflexion. Hamlett s'intéresse précisément à la division de l'espace dans les maisons de la bourgeoisie victorienne en examinant les discours, les pratiques et les impacts sur les enfants en pleine construction identitaire de la division genrée des pièces de la maison et des objets de décoration. Hamlett questionne cette ségrégation de l'espace – montrant qu'elle n'était pas si rigide – et interroge aussi son caractère négatif (remettant en question l'idée

---

<sup>29</sup> Simon Morgan, «“A Sort of Land Debatable”: Female Influence, Civic Virtue and Middle-Class Identity, C. 1830-C. 1860», *Women's History Review* 13, 2 (2004): 183-209.

<sup>30</sup> Jane Hamlett, «“The Dining Room Should Be the Man's Paradise, as the Drawing Room Is the Woman's”: Gender and Middle-Class Domestic Space in England, 1850–1910», *Gender & History* 21, no. 3 (2009): 576-91.

avancée précédemment qui disait que l'on confinait les femmes dans des pièces séparées des hommes pour les exclure des discussions viriles et les assujettir). Pour Jane Hamlett, la division genrée de l'espace peut aussi avoir servi *l'empowerment* des femmes.

On pourrait dire que les britanniques Simon Morgan et Jane Hamlett participent d'une même démarche visant à montrer que les sphères masculines et féminines sont plus perméables qu'on a pu le croire. C'est aussi le cas d'Elizabeth Kirkland, dans sa thèse de doctorat : *Mothering Citizens. Elite Women in Montreal (1890-1914)*, qui étudie le parcours et l'engagement de 20 bourgeoises montréalaises et montre que ces femmes ont combiné « leurs rôles de mères et leurs identités de citoyennes afin de se tailler une place, un cercle d'influence, dans des sphères d'activités qui leur étaient habituellement défendues, soit les sphères sociales et politiques<sup>31</sup>. » Ces femmes actives étaient persuadées d'avoir un rôle important à jouer dans la société. Possédant une même appartenance de genre et de classe, elles ont réussi à créer des ponts entre les divisions ethniques et religieuses, ce qui, selon Kirkland, leur a valu influence et pouvoir dans la société<sup>32</sup>.

L'historienne québécoise Karine Hébert, dans l'article «Elsie Reford, Une bourgeoise montréalaise et métissienne<sup>33</sup>», va un peu dans le même sens que Morgan, Hamlett et Kirkland. Elle reprend le concept de sphères séparées pour analyser l'intériorisation du discours des sphères privées et publiques par la bourgeoise anglophone montréalaise Elsie Reford. Hébert a cherché à savoir si cette intériorisation était la même selon

---

<sup>31</sup> Elizabeth Kirkland, *Mothering Citizens. Elite Women in Montreal (1890-1914)*, Thèse de doctorat (histoire), Université McGill, 2011, p. iii (résumé français).

<sup>32</sup> Ces liens, dit-elle, n'ont toutefois pas survécu aux tensions interethniques créées par la Première Guerre mondiale.

<sup>33</sup> Karine Hébert, «Elsie Reford, Une bourgeoise montréalaise et métissienne», *Revue d'histoire de L'Amérique française* 63, 2/3 (2009-2010): 275-303.

l'espace où se trouvait Reford : à la ville (Montréal) ou à la campagne (dans le Bas-du-Fleuve où elle passe ses étés à chasser, pêcher, jardiner et faire des excursions). Après examen des écrits privés de cette bourgeoise et d'autres sources (notamment des archives d'institutions qu'elle a fréquentées), elle conclut que le champ d'action de Reford est plus limité à la ville qu'à la campagne, comme si l'éloignement du lieu d'émission du discours (la ville) lui permettait de se dégager – dans une certaine mesure – des contraintes de genre et de classe qui y étaient véhiculées. Cette différence entre ville et campagne en ce qui concerne l'intériorisation du discours des sphères séparées ne correspond pas, toutefois, à ce que nous observons chez Globensky, qui, en vacances à la campagne, reproduisait essentiellement la sociabilité bourgeoise qu'elle expérimentait à la ville.

En somme, de façon générale, au fil du temps, les historien(ne)s en sont venu(e)s à penser que les frontières entre sphère publique et sphère privée à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle étaient plus poreuses, fluctuantes, mouvantes qu'on l'avait cru au départ. Les études récentes tendent aussi à démontrer que l'espace de liberté ressenti par les femmes bourgeoises pouvait être plus grand que ce que les historiens avaient d'abord conclu<sup>34</sup>. Notre thèse tentera de montrer comment, malgré un cadre législatif étouffant, et sans le remettre en question, une femme comme Marie-Louise Globensky a pu se créer un rayon d'action vaste et à l'influence non négligeable. Un rayon d'action inscrit sous le parapluie de l'influence féminine dont parle Simon Morgan, ce qui lui a donné toute légitimité pour s'accomplir dans le domaine de la charité, et, plus que cela, lui a procuré des émotions positives qui l'incitaient à ne pas remettre en question le monde dans lequel elle vivait et les limites à l'action des femmes.

---

<sup>34</sup> Jane Hamlett et Sarah Wiggins, «Victorian Women in Britain and the United States: new perspectives», *Women's History Review* 18, 5 (2009): 705-717.

### 1.1.2 La question du féminisme

La question du féminisme, et celle du non-féminisme des femmes traverse aussi l'historiographie des femmes et des familles bourgeoises. Dans les années 1970 et 1980, les historiennes des femmes se sont beaucoup intéressées aux féministes de la « première vague » qui étaient des femmes de la bourgeoisie (les femmes des classes populaires n'ayant ni le temps ni l'instruction nécessaires pour participer à un tel mouvement). Les travaux de Yolande Pinard, Marie Lavigne, Micheline Dumont<sup>35</sup>, notamment, sont représentatifs d'un courant historiographique qui s'intéressait aux racines du féminisme.

Les historiennes de ce courant ont souvent été critiques à l'égard des bourgeoises de la « première vague », parfois déçues de ne pas retrouver chez elles l'idée d'égalité des sexes qui était à la base de leur propre vision du monde. C'est le cas de Martha Westwater dans son ouvrage, *The Wilson Sisters*<sup>36</sup>, paru en 1984. Cet ouvrage se penche sur les six filles de James Wilson, député libéral et fondateur du journal *The Economist*, et veut comprendre pourquoi ces femmes ont refusé de s'engager dans la lutte féministe. Selon Westwater, l'explication a trait à la conscience de classe : les sœurs Wilson auraient accordé plus d'importance à leur appartenance de classe qu'à leur appartenance de genre et c'est par peur de perdre leurs privilèges de bourgeoises qu'elles auraient été si conservatrices.

---

<sup>35</sup> Yolande Pinard, «Les débuts du mouvement des femmes à Montréal, 1893-1902», *op. cit.*, 177-198 ; Marie Lavigne, Yolande Pinard et Jennifer Stoddart, «La Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste et les revendications féministes au début du 20<sup>e</sup> siècle», dans Marie Lavigne et Yolande Pinard. *Travailleuses et féministes*, Montréal, Boréal, 1983, pp.199-216 ; Micheline Dumont, *Les religieuses sont-elles féministes?*, Montréal, Bellarmin, 1995, 204 pages; Collectif Clio, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Le Jour Éditeur, 1992 [1982], 646 pages.

<sup>36</sup> Martha Westwater, *The Wilson Sisters: A Biographical Study of Upper Middle-Class Victorian Life*, Athens and London, Ohio University Press, 1984, 262 pages.

They had most to lose if the new thinking (...) took hold, because then the emphasis would shift from class worth (where the position of the male provided status) to individual worth (regardless of sex), and Wilsonian superiority rested mainly on class consciousness.<sup>37</sup>

Cette étude est intéressante en ce qu'elle montre les tiraillements inévitables lorsqu'il y a appartenance à deux groupes sociaux (ici la bourgeoisie et les femmes). Le degré d'adhésion ou de fidélité aux différents groupes desquels les individus font partie est variable. Et pour chaque individu, la hiérarchisation de ses groupes d'appartenance sera différente. Ainsi, d'autres bourgeoises de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ont privilégié leur appartenance de sexe à leur appartenance de classe et se sont investies dans la lutte féministe. Pour Marie-Louise Globensky, il semble que l'appartenance de classe ait prévalu.

L'article «No Angels in the House: The Victorian Myth and the Paget Women<sup>38</sup>», de Jeanne M. Peterson, paru la même année, réfléchit lui aussi au non-engagement féministe de bourgeoises de la première vague, mais en appliquant comme grille d'analyse le mythe de l'« ange de la maison ». Ce mythe laissait entendre que les bourgeoises victoriennes étaient uniformément pieuses, asexuées, altruistes, douces, passives, bonnes, non-intellectuelles, non-intéressées par l'argent et passionnées par la décoration de leur maison. Peterson confrontera le mythe à la réalité en analysant les écrits intimes de trois générations de femmes d'une famille de la bourgeoisie anglaise, la famille Paget, selon plusieurs aspects de leur vie dont le rapport à l'argent, au corps, l'intérêt pour les études et le caractère. L'examen révélera que les femmes de la famille Paget sont très différentes les unes des autres : timides ou extraverties, froides ou sensuelles, magnanimes ou dégoûtées par les pauvres, maternelles ou pas du tout,

---

<sup>37</sup> Westwater, *op. cit.*, p. 6.

<sup>38</sup> Jeanne M. Peterson, «No Angels in the House: The Victorian Myth and the Paget Women», *American Historical Review* 89, 3 (1984): 677-708.

lectrices avides ou grandes sportives. Certaines s'investissent dans la gestion du budget familial, les sciences, la musique ou les arts visuels; elles sont parfois très talentueuses dans l'un de ces domaines. Selon Peterson, ces femmes aux caractères très différents prenaient la liberté d'être elles-mêmes et de développer leur potentiel et leur individualité malgré les contraintes attachées à leur sexe et malgré le poids des conventions sociales. Pour elle, c'est ce sentiment de liberté qui a retenu plusieurs femmes de la *upper middle-class* anglaise de s'engager dans la lutte féministe. Parce qu'elles étaient confortables et, jusqu'à un certain point, « libres », elles ont souhaité conserver intactes les divisions de classes et de genre.

Dans son texte sur la bourgeoise anglophone Elsie Reford, Karine Hébert souligne elle aussi le non-engagement féministe de cette Montréalaise du début du XX<sup>e</sup> siècle, sans toutefois chercher à l'expliquer. L'on comprend que si Elsie Reford ne s'est pas impliquée dans la lutte pour le droit de vote, c'est qu'elle avait bien intériorisé le discours ambiant sur les rôles distincts des femmes et des hommes. Karine Hébert ne pose pas de jugement sur la non-participation au mouvement féministe d'Elsie Reford; elle ne fait que l'observer et tenter de le comprendre selon son contexte.

Comme les sœurs Wilson, les femmes de la famille Paget et Elsie Reford, Marie-Louise Globensky, on le verra, se tiendra en retrait des idées féministes de la « première vague », même si sa fille Marie Lacoste-Gérin-Lajoie en est une des principales ambassadrices. Nous tenterons de comprendre pourquoi il en est ainsi, en réfléchissant notamment à son rapport à sa classe sociale et au degré de liberté qu'elle expérimente, mais aussi en analysant les normes émotionnelles autour de la joie et de la colère.

### 1.1.3 La question des relations intrafamiliales

L'historiographie des relations maternelles et des relations conjugales sera approfondie dans le chapitre six. Nous explorerons ici néanmoins deux ouvrages qui éclairent d'entrée de jeu notre démarche à propos de Marie-Louise Globensky et de sa famille.

Dans « The Anchor of My Life »: Middle-Class American Mothers and College-Educated Daughters, 1880-1920<sup>39</sup> », paru en 1991, Linda Rosenzweig, s'attaque à l'idée apparemment répandue dans les années 1980 voulant que le tournant du XX<sup>e</sup> siècle ait créé, aux États-Unis, un fossé générationnel entre les mères et les filles et qu'il ait marqué le début d'une dynamique de conflits et de tensions entre elles (dynamique qui perdurerait – cela est sous-entendu – jusque tard au XX<sup>e</sup> siècle). Rosenzweig constate que si c'est effectivement ce qui est reflété par la littérature prescriptive de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> siècle, écrite par des journalistes ou commentateurs sociaux qui probablement craignaient les changements à l'œuvre dans la société, ce n'est pas du tout ce que l'on observe dans les écrits personnels des mères et des filles de la *middle-class*. Au contraire, dans leurs écrits, elle trouve plutôt beaucoup de soutien, d'encouragement et d'amour. Rosenzweig affirme donc que les mères du tournant du XX<sup>e</sup> siècle ont généralement accepté que leurs filles, qui vivaient dans un monde différent de celui dans lequel elles avaient grandi, empruntent des comportements jugés différents<sup>40</sup>. Elle soutient que l'amour

---

<sup>39</sup>Linda W. Rosenzweig, « “The Anchor of My Life”: Middle-Class American Mothers and College-Educated Daughters, 1880-1920 », *Journal of Social History* 25, 1 (automne 1991): 5-25.

<sup>40</sup>Cet article nous semble particulièrement représentatif du moment historiographique dans lequel il a été écrit. Dans les années 1970 et 1980, alors que les baby-boomers étaient de jeunes adultes, il était généralement admis – dans les magazines féminins, romans et ouvrages de psychologie populaire – que les mères et les filles avaient *nécessairement* une relation conflictuelle, empreinte d'un désir de contrôle d'une part et de culpabilité d'autre part. Les historiennes avaient trouvé les racines de ce malaise mère-filles : il datait du tournant du XX<sup>e</sup> siècle, de cette ère de grands changements apportés par l'urbanisation et l'industrialisation. Le texte de Rosenzweig est publié alors que ces croyances sur le « malaise nécessaire » entre mères et filles sont remises en question, au début des années 1990.

entre mères et filles de la *middle-class* n'a pas été érodé par les attitudes « modernes » des filles du tournant du XX<sup>e</sup> siècle. Notre thèse montrera aussi beaucoup d'amour entre mère et filles dans la famille Lacoste et une acceptation maternelle des entreprises des filles, même de celles qu'elle n'approuve pas, comme le combat féministe de Marie Lacoste-Gérin-Lajoie.

Dans « "The Best or None!" Spinsterhood in Nineteenth-Century New England<sup>41</sup> », paru en 2000, Zsuzsa Berend remet en question l'idée que certaines femmes bourgeoises du XIX<sup>e</sup> siècle aient choisi le statut de célibataire pour des raisons proto-féministes, c'est-à-dire pour avoir une plus grande marge de manœuvre dans la société et pour pouvoir faire avancer la cause des femmes. Selon Berend, cette interprétation, popularisée dans les années 1970 et 1980, ne fonctionne pas. Pour elle, le choix du célibat est plutôt une conséquence de l'adhésion des femmes à une idéologie qui, de plus en plus au fil du XIX<sup>e</sup> siècle, glorifie et spiritualise l'amour romantique. En effet, les femmes qui auraient décidé de demeurer célibataires, argue-t-elle, auraient préféré ce statut à celui du mariage avec un homme pour qui elles ne ressentaient pas cette grande attraction inexplicable que devait être l'amour, perçu comme voulu par Dieu. Nous reconnaissons une telle conception de l'amour spiritualisé chez Marie-Louise Globensky, qui, elle, bien sûr, n'est pas demeurée célibataire. En fait, nous proposerons au sixième chapitre que la vision de l'amour conjugal de Globensky était un mélange de la vision catholique du mariage et du romantisme du XIX<sup>e</sup> siècle.

Enfin, notons que plusieurs travaux récents sur les femmes et les familles bourgeoises se caractérisent par une volonté de nuancer certaines interprétations antérieures, en montrant que la réalité est souvent plus complexe qu'on l'a cru. On sent dans ces

---

<sup>41</sup> Zsuzsa Berend, « "The Best or None!" Spinsterhood in Nineteenth-Century New England », *Journal of Social History* 33, 4 (2000): 935-957.

travaux (Berent, Hamlett, Morgan, notamment) l'influence de disciplines cousines de l'histoire (la sociologie, l'anthropologie, les études littéraires), qui permettent d'ouvrir le questionnement, de l'enrichir et d'y apporter de nouvelles réponses. On sent aussi le désir de ne pas porter de jugement sur les choix et les actions des femmes et familles du tournant du siècle, mais plutôt de tenter de s'expliquer ces choix et ses actions en fonction du contexte dans lequel elles vivaient.

Il ressort également de ces plus récents travaux que certaines femmes bourgeoises de l'époque victorienne, bien que privées de droits politiques et considérées comme des mineures aux yeux de la loi, bénéficiaient, dans leur foyer et même au-dehors, d'un certain sentiment de liberté. C'est ce que nous observerons chez Marie-Louise Globensky, qui n'éprouvait pas le besoin de réclamer des changements dans les rôles sociaux de sexe parce qu'elle avait suffisamment le sentiment de s'accomplir. Ces travaux récents soulignent aussi que les frontières physiques entre les sexes, tant dans l'espace public que dans l'espace domestique, n'étaient ni aussi rigides ni aussi infranchissables que l'historiographie antérieure avait pu le laisser penser.

Les bourgeoises de l'ère victorienne vivaient dans un monde éloigné de celui du XXI<sup>e</sup> siècle, dans une culture qui nous est étrangère. À la lumière de ce bilan historiographique, nous tenterons de nous approcher de cette culture en essayant de reconstruire le climat, l'idéologie, les normes émotionnelles de l'époque pour tenter de saisir qui étaient ces femmes et ces familles montréalaises au tournant du XX<sup>e</sup> siècle.

#### 1.1.4 La question du catholicisme

Phénomène central de l'histoire du Québec, le catholicisme s'est vu consacrer un nombre important d'études savantes<sup>42</sup>. Parmi ces études, plusieurs s'intéressent à l'institution qu'est l'Église catholique au Québec, à ses moments de grandeur et de déclin, à ses rapports avec le pouvoir politique, à la place qu'elle a occupée dans l'éducation, la santé et l'assistance; d'autres s'attardent à certains groupes de religieux ou de religieuses, à certaines figures éminentes du catholicisme, aux rituels et pratiques catholiques, aux discours catholiques, notamment sur les femmes, le mariage, la famille<sup>43</sup>. Mais très peu d'ouvrages ont été consacrés à la foi, à la croyance elle-même et à ses répercussions sur la vie des gens, sur leur vision du monde. Comme l'écrit René

---

<sup>42</sup> « Écrire l'histoire de l'Amérique française, n'est-ce pas toujours un peu écrire l'histoire du catholicisme, de sa présence et de son poids souvent immense dans les nombreux champs d'activité des hommes et des femmes du passé ? » Louise Bienvenue et Robert Gagnon, « La culture catholique. Présentation du numéro », *Revue d'histoire de l'Amérique française* 62, 3-4 (printemps-hiver 2009), p. 347.

<sup>43</sup> Voici une courte liste : Louise Bienvenue, « Pierres grises et mauvaise conscience. Essai historiographique sur le rôle de l'Église catholique dans l'assistance au Québec », *Études d'histoire religieuse* 69, 1 (2003) : 9-27; Marta Danylewycz, *Profession: religieuse. Un choix pour les Québécoises, 1840-1920*, Montréal, Boréal, 1988; Dominique Deslandres, John A. Dickinson, Ollivier Hubert, *Les Sulpiciens de Montréal. Une histoire de pouvoir et de discrétion 1657-2007*, Montréal, Fides, 2007; Micheline Dumont et Nadia Fahmy-Eid, *Les Couventines. L'éducation des filles au Québec dans les congrégations religieuses enseignantes, 1840-1960*, Montréal, Boréal, 1986; Micheline Dumont, *Les religieuses sont-elles féministes?* Montréal, Bellarmin, 1995; Lucia Ferretti, *Brève histoire de l'Église catholique au Québec*, Montréal, Boréal, 1999; Lucia Ferretti, *Entre voisins. La société paroissiale en milieu urbain : Saint-Pierre-Apôtre de Montréal, 1848-1930*, Montréal, Boréal, 1992; Jean Hamelin et Nicole Gagnon, *Histoire du catholicisme québécois. Le XX<sup>e</sup> siècle. Tome 1. 1898-1940*, Montréal, Boréal, 1985; René Hardy, *Contrôle social et mutation de la culture religieuse au Québec, 1830-1930*, Montréal, Boréal, 1999; René Hardy, « Regards sur la construction de la culture catholique québécoise au XIX<sup>e</sup> siècle », *The Canadian Historical Review* 88,1 (2007) : 7-40; Ollivier Hubert, *Sur la terre comme au ciel. La gestion des rites par l'Église catholique du Québec (fin XVII<sup>e</sup> - mi-XIX<sup>e</sup> siècle)*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 2000; Christine Hudon, « Le renouveau religieux québécois au XIX<sup>e</sup> siècle: éléments pour une réinterprétation », *Studies in Religion/Sciences Religieuses* 24, 4 (1995) : 467-489; Guy Laperrière, *Les Congrégations religieuses. De la France au Québec, 1880-1914. Tome 2 : Au plus fort de la tourmente 1901-1904*, Presses de l'Université Laval, 1999; Lucien Lemieux, *Une histoire religieuse du Québec*, Montréal, Novalis, 2010.

Hardy, « [...] nous pourrions regretter la pauvreté de notre historiographie qui n'a pas encore porté l'investigation du côté de la foi. [...] Il faudra bien qu'un jour l'historien d'ici, comme on l'a fait en France, y porte plus d'attention pour mieux éclairer le sens que les croyants donnaient aux dévotions pratiquées avec constance dans l'espoir de se rapprocher de Dieu ou d'être ignoré du diable, d'être reçu au ciel sans passer par le purgatoire.<sup>44</sup>»

Il y a quelques exceptions. Parmi elles, on trouve l'article de Christine Hudon sur la spiritualité des femmes catholiques au XIX<sup>e</sup> siècle, qui montre la grande adhésion de ces femmes aux discours religieux<sup>45</sup>, et les ouvrages de Serge Gagnon sur la manière dont étaient perçues et vécues la sexualité et la mort par les croyants<sup>46</sup>. On pourrait aussi parler d'ouvrages comme celui de Denise Lemieux et de Lucie Mercier qui montre la place de la morale catholique dans la vie intime des femmes et des familles<sup>47</sup>. Dans une moindre mesure, on peut aussi parler des écrits de Benoît Lacroix, qui traitent toutefois davantage de pratiques religieuses que de foi<sup>48</sup>. Notre étude s'inscrit dans le sillon creusé par ces ouvrages, en explorant en profondeur, à l'aide des émotions exprimées, la manière dont le catholicisme peut imprégner une conscience laïque. L'exemple de Marie-Louise Globensky montre sans équivoque et à l'échelle

---

<sup>44</sup> René Hardy, « Regards sur la construction de la culture catholique québécoise au XIX<sup>e</sup> siècle », *The Canadian Historical Review* 88 (1, 2007), p. 7.

<sup>45</sup> Christine Hudon, « Des dames chrétiennes. La spiritualité des catholiques québécoises au XIX<sup>e</sup> siècle », *Revue d'histoire de l'Amérique française* 49, 2 (automne 1995): 169-194.

<sup>46</sup> Serge Gagnon, *Plaisir d'amour et crainte de Dieu. Sexualité et confession au Bas-Canada*. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1990; Serge Gagnon, *Mariage et famille au temps de Papineau*. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1993; Serge Gagnon, *Mourir hier et aujourd'hui. De la mort chrétienne dans la campagne québécoise au XIX<sup>e</sup> siècle à la mort technicisée dans la cité sans Dieu*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 2000.

<sup>47</sup> Denise Lemieux et Lucie Mercier, *Les femmes au tournant du siècle, 1880-1940. Âges de la vie, maternité et quotidien*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1989.

<sup>48</sup> Benoît Lacroix, *La religion de mon père*, Montréal, Bellarmin, 1986; Benoît Lacroix, *La foi de ma mère*, Montréal, Bellarmin, 1999.

individuelle, la réussite impressionnante du « processus d'acculturation<sup>49</sup> » qui préside à l'avènement d'un catholicisme ultramontain tout-puissant dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et en cela, intéressera sûrement les historiens de la religion.

---

<sup>49</sup> « La transmission de pratiques religieuses et d'attitudes nouvelles s'inscrit dans un processus d'acculturation dont la réussite repose assurément sur les convictions de ceux qui les reçoivent et rend compte non pas de la profondeur de ces convictions mais de la capacité des agents de transmettre leurs valeurs. » René Hardy, *op. cit.*, p. 8.

## 1.2 Cadre théorique et apports historiographiques de l'histoire des émotions

*Le vrai, c'est que prétendre reconstituer la vie affective d'une époque donnée, c'est une tâche à la fois extrêmement séduisante et affreusement difficile. Mais quoi? l'historien n'a pas le droit de désertier.*

- Lucien Febvre<sup>50</sup>

### 1.2.1 Les origines de l'histoire des émotions

Depuis qu'existe la discipline historique, les historiens sont intéressés par les émotions. Thucydide (5<sup>e</sup> siècle avant JC), dans sa *Guerre du Péloponnèse*, parle énormément de peur et de colère. Il montre comment ces passions étaient perçues différemment à Sparte et à Athènes et l'impact que ces différentes perceptions émotionnelles ont eues sur les attitudes dans la guerre. Pour Rob Boddice, « The first history of emotions [...] was by Thucydides<sup>51</sup> ».

---

<sup>50</sup> Lucien Febvre, « La sensibilité et l'histoire: Comment reconstituer la vie affective d'autrefois? », *Annales d'histoire sociale* 3, 1-2 (Janvier - juin 1941), p. 12.

<sup>51</sup> Rob Boddice, *The History of Emotions*, Manchester, Manchester University Press, 2018, p. 11.

Plus près de nous, l'on peut penser à Jules Michelet, pour qui les « passions » étaient le « principal ressort des histoires nationales <sup>52</sup>», à Johan Huizinga qui, dès 1919, a tenté de décrire la vie émotionnelle des hommes de la fin du Moyen Âge<sup>53</sup>, ou à Lucien Febvre, qui en 1941, lançait un appel inspiré pour que les historiens tiennent compte des « sensibilités » dans l'histoire, les invitant, pour mieux y arriver, à s'intéresser aux travaux de leurs confrères psychologues.<sup>54</sup>

Malgré cet intérêt manifeste de certains historiens, les émotions sont restées jusqu'à assez récemment en marge de l'histoire. Il y a plusieurs explications à ce phénomène. La première est la perception négative que les historiens occidentaux s'en faisaient, les voyant comme des phénomènes irrationnels, presque primitifs, indubitablement inférieurs à la raison qui, dès lors, méritait plus d'attention. La deuxième est la difficulté de les définir, de les circonscrire. Le mot émotion lui-même revêt des sens différents à chaque époque et ne veut pas dire exactement la même chose d'une langue à l'autre, d'une culture à l'autre ; qu'en est-il alors de « colère », de « tristesse », de « joie »? Et la troisième explication est l'impossibilité d'avoir un accès direct aux affects des gens du passé, qui nous sont transmis par des documents comportant nécessairement une part de subjectivité. Cette quête, ont longtemps craint les historiens, ne pouvait être vraiment scientifique.

Des développements importants dans le domaine de la psychologie cognitive ont permis de dépasser, en partie, ces obstacles. En effet, à partir des années 1970, les psychologues, et plus précisément les spécialistes des neurosciences, ont montré que les émotions sont loin d'être irrationnelles et primitives, qu'elles sont les

---

<sup>52</sup> Damien Boquet, « Faire l'histoire des émotions à l'âge des passions », *Les émotions au Moyen Âge*, 15 (novembre 2010), <http://emma.hypotheses.org/1106>.

<sup>53</sup> Dans un ouvrage classique, bien que controversé : Johan Huizinga, *L'automne du Moyen Âge*, Paris, Payot, 2002 (1919), 405 pages.

<sup>54</sup> Lucien Febvre, *op. cit.*, p. 5-20.

manifestations (observables et mesurables) d'un processus de perception et d'évaluation de la réalité. Qu'elles jouent un rôle tout aussi important que celui tenu par la raison dans toute prise de décision individuelle ou collective<sup>55</sup>. Ces travaux ont mis du temps à rejoindre les chercheurs des autres sciences humaines tant celles-ci évoluent souvent en vase clos. Ils sont parvenus aux historiens alors que ceux-ci avaient baigné dans l'histoire sociale à la façon des Annales, ce qui les avait amenés à s'intéresser aux gens ordinaires (à écrire une histoire « from the bottom up »), à la vie quotidienne, à la vie privée et aux mentalités, puis à l'histoire culturelle (ou des représentations), dont l'une des branches couvre depuis peu les « sensibilités »<sup>56</sup>, qu'on pense notamment aux travaux d'Alain Corbin.

On peut dire que l'histoire des émotions a pris racine dans cette histoire sociale et culturelle. Une première vague de travaux consacrés aux émotions voit le jour dans les années 1980. Jean Delumeau, en France, écrit sur la peur en Occident, essentiellement la peur chrétienne de la damnation<sup>57</sup>, Peter et Carol Stearns, aux États-Unis, créent l'*emotionology*, qui étudie « les attitudes ou normes qu'une société ou un groupe défini entretient envers les émotions fondamentales et leur expression appropriée; les manières dont les institutions reflètent et encouragent ces attitudes dans les comportements humains<sup>58</sup> ». L'émotionologie donne naissance à de nombreux travaux sur les attitudes à l'égard de la haine et de la tristesse, par exemple. Mais en ne se

---

<sup>55</sup> Alice Isen, «Positive Affect and Decision Making», dans M. Lewis et J. Haviland, dir. *Handbook of Emotions*, New York, Guilford Press, 2000, pp. 261-277. Voir aussi: Antonio Damasio, *L'Erreur de Descartes: la raison des émotions*, Paris, Odile Jacob, 1995, 368 pages.

<sup>56</sup> Entendues ici davantage comme une histoire des sens (odorat, ouïe, toucher, vue, goût) que des émotions. Voir : Alain Corbin, *Les cloches de la terre. Paysage sonore et culture sensible dans les campagnes au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Flammarion, 2013, 356 pages; Alain Corbin, *Le miasme et la jonquille. L'odorat et l'imaginaire social aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Flammarion, 2016, 425 pages;

<sup>57</sup> Jean Delumeau, *La peur en Occident, XIV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Fayard, 1978, 481 pages.

<sup>58</sup> Stearns, Peter N. et Carol Z. Stearns. «Emotionology: Clarifying the History of Emotions and Emotional Standards», *The American Historical Review* 90, 4 (octobre 1985), p. 813. Notre traduction.

penchant que sur des sources prescriptives, elle comporte d'importantes limites, admet lui-même Peter Stearns aujourd'hui<sup>59</sup>.

C'est néanmoins dans les traces des Delumeau et des Stearns que s'engagent, au début des années 2000, les historiens américains William Reddy et Barbara Rosenwein, qui poseront les nouvelles bases de ce qui deviendra l'histoire des émotions. Simultanément, mais indépendamment l'un de l'autre, le moderniste Reddy et la médiéviste Rosenwein ont l'intuition de s'inspirer des travaux des psychologues cognitivistes et des anthropologues constructivistes pour écrire *The Navigation of Feelings. A Framework for the History of Emotions*<sup>60</sup> et « Worrying about Emotions in History<sup>61</sup> ». Ces deux ouvrages phares de la « nouvelle » historiographie des émotions sous-tendent qu'il n'est plus possible, sachant ce que l'on sait au XXI<sup>e</sup> siècle sur le fonctionnement du cerveau et l'importance des émotions, d'ignorer ces dernières dans la grande entreprise historique de reconstitution et de compréhension du passé.

Ces deux travaux fondateurs proposent des théories de l'émotion et des outils conceptuels permettant d'ouvrir grand la voie à une histoire « vue de l'intérieur »<sup>62</sup>, qui attirera, au cours des deux premières décennies du XXI<sup>e</sup> siècle, bon nombre de chercheurs, amenant la création de nombreux groupes de recherche<sup>63</sup> et de revues

---

<sup>59</sup> Susan J. Matt et Peter N. Stearns, dir., *Doing Emotions History*, Urbana, Chicago and Springfield, University of Illinois Press, 2014, p. 4-5.

<sup>60</sup> William M. Reddy, *The Navigation of Feeling. A Framework for the History of Emotions*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006 (2001), 380 pages.

<sup>61</sup> Barbara H. Rosenwein, «Worrying about Emotions in History», *American Historical Review* 107, 3 (June 2002), p. 821-845.

<sup>62</sup> Susan J. Matt, *op. cit.*

<sup>63</sup>Dont les principaux sont: Max Planck Institute for the History of Emotions, à Berlin; Australian Research Council (ARC) Centre of Excellence for the History of Emotions, <http://www.historyofemotions.org.au/contact-us.aspx>, en Australie; Queen Mary Centre for the History of the Emotions, à Londres; Hist-Ex (History and Philosophy of Experience), Madrid; et EMMA : Les émotions au Moyen Âge, Montréal et Aix-en-Provence.

spécialisée<sup>64</sup>. L'histoire des émotions est passée, en l'espace d'une décennie, « de l'âge des manifestes à celui des programmes institutionnels »<sup>65</sup>, écrit l'historien français Damien Boquet. Elle est actuellement « en vogue »<sup>66</sup> aux États-Unis, en Europe, en Australie, au point où certains ont affirmé qu'elle pourrait marquer un tournant dans la pratique historique au même titre que l'ont fait le « linguistic turn » et l'histoire du genre, en initiant un « emotional turn »<sup>67</sup>.

## 1.2.2 Les apports théoriques de l'histoire des émotions

### 1.2.2.1 Culture et nature

Les historiens qui s'inscrivent, depuis le tournant du XXI<sup>e</sup> siècle, dans cette historiographie des émotions, partagent une conviction de base. Pour eux, les émotions ne sont pas simplement biologiques ou chimiques, communes à tous les humains de toutes les cultures et de tous les temps (ils n'ont donc pas une vision universaliste des émotions<sup>68</sup>). Mais selon eux, les affects ne sont pas non plus entièrement créés par le

---

<sup>64</sup> La plus récente, *Emotions : History, Culture, Society*, a été lancée en Australie en 2017.

<sup>65</sup> Damien Boquet et Piroska Nagy, « Une histoire des émotions incarnées », *Médiévales* 6 (automne 2011), p.10.

<sup>66</sup> Damien Boquet, « Faire l'histoire des émotions à l'âge des passions », *Les émotions au Moyen Âge*, 15 novembre 2010, <http://emma.hypotheses.org/1106> (consulté le 17 juillet 2013).

<sup>67</sup> Jan Plamper, « The History of Emotions: An Interview with William Reddy, Barbara Rosenwein, and Peter Stearns », *History and Theory* 49 (mai 2010), p. 248.

<sup>68</sup> Une vision défendue par un certain nombre d'auteurs, dont le plus connu est certainement le psychologue américain Paul Ekman. Ses travaux, depuis trente ans, affirment que le ressenti émotionnel est universel et naturel. Ses recherches – controversées – portent sur les expressions faciales des émotions et soutiennent que l'on peut reconnaître et mesurer le ressenti émotionnel par l'expression faciale et même déceler, dans les micro-expressions du visage, que quelqu'un ment sur son ressenti émotionnel. Les méthodes d'Ekman sont utilisées dans les aéroports et les tribunaux pour reconnaître les personnes qui mentent ou cachent des choses. « Dans le cauchemar d'Ekman, nous ne sommes plus rien d'autre que des êtres d'instincts et de neurones, chimiquement manipulables. », écrit Piroska Nagy : Piroska Nagy, « Faire l'histoire des émotions à l'heure des sciences des émotions », *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre BUCEMA*, Hors-série no 5 (2013), p. 7. Voir: Paul Ekman et Wallace V.

langage ou par la société (ils n'en ont donc pas non plus une vision totalement constructiviste<sup>69</sup>). Les historiens des émotions croient que les émotions « have a neurological base but are shaped, repressed, expressed differently from place to place and era to era »<sup>70</sup>. Plusieurs accepteraient l'épithète de « constructionnistes mous<sup>71</sup> ». Cette conception partagée est le ciment qui les unit. En effet, écrit Piroska Nagy, « comment prétendre faire l'histoire d'un phénomène qui n'était pas semblable, voire n'existait pas, dans une autre culture et à une autre époque? À l'inverse, si les émotions sont universelles, si les gens ont toujours semblablement pleuré, ri, exprimé leur colère, de quelle manière peut-on bien en faire l'histoire? <sup>72</sup> ».

#### 1.2.2.2 Que sont les émotions ?

Pour la plupart des gens, les émotions sont « the most immediate, the most self-evident, and the most relevant of our orientations toward life<sup>73</sup> ». Ainsi, le sens du mot émotion et celui des mots décrivant des émotions précises, comme tristesse, joie, peur, colère, apparaissent comme des évidences et leur définition comme intuitivement connue. Or, il n'est pas si simple de décrire ce que sont les émotions<sup>74</sup>.

L'on pourrait être tenté de définir une émotion par ses manifestations physiques, observables à l'aide des sens (expressions faciales, sécrétion de larmes, sudation) ou

Friesen, « Constants across Cultures in the Face and Emotion », *Journal of Personality and Social Psychology* 17, 2 (février 1971): 124-129.

<sup>69</sup>Cette vision est surtout représentée par des sociologues et anthropologues qui croient que les émotions sont tributaires des cultures et des sociétés. Chez les constructivistes, qu'on appelle aussi culturalistes, il y a les « durs », « pour qui rien n'est au-delà ou en-deçà de la culture » et il y a les « mous » « pour lesquels il demeure un socle universel de l'homme, même si la part affectée par la culture est majeure ». Piroska Nagy, « Faire l'histoire des émotions à l'heure des sciences des émotions », *op. cit.*, p. 5.

<sup>70</sup> Susan J. Matt, « Current Emotion Research in History », *op. cit.*, p. 118.

<sup>71</sup> Piroska Nagy, « Faire l'histoire... », *op. cit.*, p. 5.

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 6.

<sup>73</sup> William M. Reddy, *op. cit.*, p. 3.

<sup>74</sup> En fait, comme l'écrit Piroska Nagy, la définition du concept même d'émotion reste « jusqu'à aujourd'hui, introuvable »... Piroska Nagy, « Faire l'histoire... », *op. cit.*, p. 3.

de certaines technologies médicales (rapidité des battements cardiaques, raidissement ou assouplissement des muscles, sécrétion d'hormones, activité cérébrale). Mais ces manifestations ne nous permettent pas toujours d'identifier une émotion précise. En effet les larmes, qu'on associe à la tristesse, peuvent exprimer de la joie et l'activité cérébrale chez un sujet en colère peut facilement être confondue à l'activité cérébrale chez un sujet qui a peur<sup>75</sup>. Ainsi, pour Barbara Rosenwein, si les psychologues définissent souvent les émotions comme un « physical phenomena, encoded via neural and neurochemical markers and/or facial expressions », les historiens auraient davantage intérêt à les voir comme des « mental constructions, recognizing that the chief way we in Western cultures think about and express them – and have done so in the past – is through words<sup>76</sup> ». L'approche historique des émotions, est essentiellement, donc, une approche lexicale. Elle prend appui sur les mots, qui sont parmi les traces les plus importantes qu'ont pu laisser les gens du passé vivant dans des sociétés lettrées.

Or, les mots, comme on le sait, sont des constructions dont le sens évolue avec le temps et dont la signification diffère d'une langue à l'autre. Dans *From Passion to Emotion : The Creation of a Secular Psychological Category*, Thomas Dixon montre que le concept d' « emotions » lui-même, tel qu'on l'entend en anglais à notre époque, c'est-à-dire qui recouvre tous les ressentis n'étant ni de l'ordre de la sensation ni de l'ordre de l'intellect, a été institué dans l'usage au XVIII<sup>e</sup> siècle, par des philosophes écossais, au moment où la compréhension que l'on avait du fonctionnement de l'esprit humain se sécularisait<sup>77</sup>. « Emotions » a alors remplacé une quantité d'autres mots que l'on

---

<sup>75</sup>William M. Reddy, *op. cit.*, p. 12. Klaus R. Scherer, «What Are Emotions? And How Can they Be Measured? », *Social Science Information* 44, 4 (décembre 2005): 695-729.

<sup>76</sup>Barbara H. Rosenwein, « Emotion Words », dans Piroška Nagy et Damien Boquet, dir. *Le sujet des émotions au Moyen Âge*. Paris, Beauchesne, 2008, p. 93.

<sup>77</sup> Thomas Dixon, *From Passions to Emotions. The Creation of a Secular Psychological Category*, New York, Cambridge University Press, 2003, p. 13.

utilisait jusqu'alors pour parler des mouvements de l'âme, tels que « appetites », « affections », « passions » et « sentiments » et il a recouvert, comme un mot-parapluie, toute la gamme des phénomènes affectifs.

Ainsi, en anglais, l'amour comme la colère sont considérés comme des « emotions ». Mais dans la langue française, c'est un peu différent. « Émotion », sous l'ancien régime, désignait une révolte populaire spontanée et brève; il a évolué pour désigner un trouble ou une réaction affective intense et transitoire<sup>78</sup>. Si « passion » est beaucoup moins utilisé de nos jours en anglais, il continue d'être en usage en français pour parler d'un sentiment particulièrement intense, positivement ou négativement : on parle de passion amoureuse ou de « crime passionnel<sup>79</sup> ».

Par ailleurs, les concepts d'« émotions » et de « sentiments » désignent tous les deux des phénomènes affectifs et il n'est pas toujours simple de les distinguer. Le Robert 2017 définit « sentiment » comme suit : « État affectif complexe, assez stable et durable, lié à des représentations ». Et il définit « émotion » ainsi : « État de conscience complexe, généralement brusque et momentané, accompagné de troubles physiologiques (pâleur ou rougissement, accélération du pouls, palpitations, sensation de malaise, tremblements, incapacité de bouger ou agitation)<sup>80</sup> ». En français, donc, les sentiments seraient plus stables, durables; les émotions soudaines, spontanées. Ainsi, l'on associe généralement l'amour à un sentiment et la colère à une émotion. Mais cette distinction n'est pas entièrement satisfaisante, car par exemple, la colère contre quelqu'un peut être entretenue toute une vie. Pour simplifier les choses, nous avons donc choisi, à l'instar de Barbara Rosenwein et de Nicole Eustace, d'utiliser le mot

---

<sup>78</sup> Dictionnaire Larousse en ligne :

<http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/%C3%A9motion/28829?q=%C3%A9motion#28701>.

<sup>79</sup> Barbara Rosenwein, *op. cit.*, p. 94.

<sup>80</sup> *Le Petit Robert de la langue française*, 2017.

émotions comme une « master category<sup>81</sup> », recouvrant toute la gamme des phénomènes affectifs : sentiments, émotions, affects<sup>82</sup>, passions<sup>83</sup>.

Enfin, les émotions, dans cette thèse, seront vues suivant l'approche cognitive, soit comme des processus de perception et d'évaluation de la réalité. Leurs manifestations psychologiques et physiques (mal être intérieur, bien-être, tremblements, rougissement, palpitations, accélération du rythme cardiaque, etc.) sont déclenchées par l'interprétation qu'une personne se fait d'une réalité, d'une situation, d'une relation, en fonction des buts qu'elle se donne, de ses valeurs, et des normes sociales dans lesquelles elle évolue<sup>84</sup>.

### 1.2.2.3 Cadre conceptuel

L'histoire des émotions a proposé certains concepts qui nous ont été d'une grande utilité dans la rédaction de cette thèse. Nous retenons principalement, de William M Reddy, dans *The Navigation of Feeling*, les concepts de « régime émotionnel » (emotional regime) et de « refuge émotionnel » (emotional refuge)<sup>85</sup>. De Barbara Rosenwein, nous retenons le concept de « communauté émotionnelle »<sup>86</sup>.

---

<sup>81</sup> Barbara Rosenwein, *Generations of Feelings: A History of Emotions, 600-1700*, Cambridge, Cambridge University Press, 2016, p. 7-8; Nicole Eustace, *Passion is the Gale: Emotion, Power, and the Coming of the American Revolution*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2008, p. 76-77.

<sup>82</sup> Affect, en anglais, « refers to that part of emotional behaviour which is innate, built in, hardwired and automatic ». Rob Boddice, *op. cit.*, p. 111.

<sup>83</sup> Ce choix suscite toujours des discussions entre les historiens des émotions. Rob Boddice, *op. cit.*, p. 41-46.

<sup>84</sup> L'approche cognitive est très bien expliquée par Bernard Rimé, *Le partage social des émotions*, Paris, Quadrige/PUF, 2005, p. 29 à 36 et William M. Reddy, *op. cit.*, p. 3 à 33. Voir aussi: Barbara Fredrickson, « Positive Emotions », dans C. R. Snyder et S. J. Lopez, *Handbook of Positive Psychology*, Oxford, Oxford University Press, 2002, p. 121 et Sylvie Berthoz et Silvia Krauth-Gruber, *La face cachée des émotions*, Paris, Le pommier, 2011, 189 pages.

<sup>85</sup> William M. Reddy, *op. cit.*, p. 129.

<sup>86</sup> Barbara Rosenwein, « Worrying about Emotions in History », p. 842.

Selon William Reddy, les gens vivent dans des « régimes émotionnels », assimilables aux régimes politiques. Ces régimes imposent des normes émotionnelles, ainsi que des pratiques et rituels pour les inculquer, qui soutiennent la stabilité du régime politique. Pour échapper aux contraintes de ces régimes émotionnels, les gens s'abritent dans des « refuges émotionnels », « that provides safe release from prevailing emotional norms and allows relaxation of emotional effort<sup>87</sup> ». Les salons littéraires du XVIII<sup>e</sup> siècle français, par exemple, peuvent être vus comme des refuges émotionnels. La culture des refuges émotionnels peut parfois menacer celle des régimes émotionnels, voire même la renverser. Alors, le nouveau « régime émotionnel » impose de nouvelles normes et contraintes. C'est à l'aide de ces concepts que Reddy analyse les changements dans la culture émotionnelle en France à l'époque révolutionnaire.

Les concepts de « régimes émotionnels » et de « refuges émotionnels » sont intéressants, cependant, selon Barbara Rosenwein, ils sont trop englobants<sup>88</sup>, trop généralisants, pour pouvoir saisir la réalité émotionnelle de toutes les sociétés. Dans « Worrying about Emotions in History<sup>89</sup> », la médiéviste propose plutôt l'utilisation du concept de « communauté émotionnelle », regroupant des groupes plus restreints que le concept de « régimes émotionnels ». Pour Barbara Rosenwein, les communautés émotionnelles sont un peu les mêmes que les communautés familiales ou sociales, c'est-à-dire la famille, le voisinage, le parlement, le monastère, etc. À la différence que le chercheur qui s'y intéresse : « (...) seeks above all to uncover systems of feeling : what these communities (and the individuals within them) define and assess as valuable

---

<sup>87</sup> *Ibid*

<sup>88</sup> « Societies are far more diverse than this model implies », résume Rosenwein dans une entrevue. Jan Plamper, « The History of Emotions: An Interview with William Reddy, Barbara Rosenwein, and Peter Stearns ». *op. cit.*, p. 256. Sa critique plus complète dans: Barbara H. Rosenwein, « The Navigation of Feelings. A Framework for the History of Emotions. (Review) », *American Historical Review* 107, 4 (octobre 2002): 1181-1182.

<sup>89</sup> Barbara Rosenwein, « Worrying about Emotions in History ». *op. cit.*

or harmful to them; the evaluations that they make about others' emotions; the nature of the affective bonds between people that they recognize; and the modes of emotional expression that they expect, encourage, tolerate, and deplore »<sup>90</sup>.

Dans son ouvrage *Emotional Communities in the Early Middle Ages*<sup>91</sup>, paru en 2006, Rosenwein raffine le concept et s'attache à identifier certaines communautés émotionnelles en Europe aux VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles. Pour elle, les individus appartiennent à plusieurs communautés émotionnelles et ces communautés sont superposables, juxtaposables, poreuses et évolutives. C'est ainsi que la façon qu'ont les humains de ressentir et d'exprimer leurs émotions varie d'une communauté à l'autre (par exemple, de la taverne au parlement, du monastère à la famille), d'une période à l'autre de leur vie, et encore plus d'une génération à une autre.

Malgré quelques critiques soulevées<sup>92</sup>, ce concept a été bien accepté par la communauté des historien(ne)s des émotions<sup>93</sup> et même adopté par plusieurs d'entre eux. Pour Damien Boquet, « la communauté émotionnelle permet de penser la transformation historique avec l'émotion (essentiellement dans la confrontation entre plusieurs communautés contemporaines) et la transformation des émotions à l'intérieur d'un même groupe sous l'effet du contexte<sup>94</sup> ». Elle apporte « une alternative particulièrement précieuse en histoire des émotions au grand récit et à la téléologie du

---

<sup>90</sup> *Ibid.* Pour une analyse en profondeur du concept de communauté émotionnelle, voir : Damien Boquet, « Le concept de communauté émotionnelle selon B. H. Rosenwein », *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre BUCEMA* [En ligne], Hors-série 5 (2013).

<sup>91</sup> Barbara H. Rosenwein, *Emotional Communities in the Early Middle Ages*, Ithaca and London, Cornell University Press, 2006, 228 pages.

<sup>92</sup> J. Plamper se demande par exemple si ce concept n'est pas trop poststructuraliste et trop médiéval. Jan Plamper, *op. cit.*, p. 256.

<sup>93</sup> Boquet, Damien, « Le concept de communauté émotionnelle selon B. H. Rosenwein », *op. cit.*

<sup>94</sup> *Ibid.*, paragraphe 19.

processus de civilisation » et elle surmonte « simultanément le piège d'une émotion inaccessible à l'historien et l'aporie de l'émotion irrationnelle<sup>95</sup>».

Dans cette thèse, nous utiliserons principalement le concept de communauté émotionnelle. Pour nous, Marie-Louise Globensky appartient à une communauté émotionnelle principale, la bourgeoisie franco-catholique montréalaise. Nous tenterons de mettre au jour les normes émotionnelles composant le système affectif de cette communauté, plus spécifiquement de saisir comment celle-ci voit et impose sa vision de la tristesse, de la joie, de la peur, de l'amour et aussi de la colère (en fonction du genre et de l'âge des membres de la communauté). Par ailleurs, Globensky appartient aussi à plusieurs sous-communautés émotionnelles qui ont des normes bien à elles. Nous montrerons, surtout au chapitre 5, comment elle navigue entre les différents « systèmes affectifs » de ses sous-communautés émotionnelles.

Par ailleurs, les normes émotionnelles de la communauté émotionnelle de la bourgeoisie franco-catholique montréalaise ont des répercussions au-delà des frontières de la communauté. En effet, elles influencent les rapports entre les classes, entre les genres, entre l'Église catholique et la population, bref, elles se répercutent, nous le verrons, sur ce que nous pourrions appeler le « régime émotionnel » québécois, en référence au concept de William Reddy.

#### 1.2.2.4 Les apports historiographiques de l'histoire des émotions

##### *Remise en cause du « Grand Narrative »*

Un des grands apports de l'histoire des émotions a sans doute été de remettre en cause le *grand narrative* de l'Occident, établi notamment par Norbert Elias et Johan Huizinga

---

<sup>95</sup> *Ibid.*, paragraphe 22.

(dans lequel s'inscrivaient aussi Lucien Febvre, Jean Delumeau et un grand nombre d'auteurs), qui voyaient l'histoire de cette civilisation comme celle d'un « increasing emotional restraint ». Jusqu'à la fin du Moyen Âge, selon ce grand récit, les êtres humains auraient été de grands enfants incapables de contrôler leurs émotions et leurs pulsions. Ce n'est qu'à partir de la Renaissance qu'ils auraient commencé à se civiliser, à se contenir, à se restreindre, à se policer. Selon cette vision, par exemple, l'amour conjugal ou parental n'aurait pas été une émotion reconnue et répandue avant le XVIII<sup>e</sup> siècle, frontière en-deçà de laquelle la famille était considérée au mieux comme une association rationnelle servant simplement à la reproduction, au pire comme le théâtre de violences incontrôlées<sup>96</sup>. La prévalence de la mortalité infantile aurait en quelque sorte, dans ces mondes anciens, limité l'existence et l'expression de l'affection dans la famille.<sup>97</sup>

Pour Barbara Rosenwein, ce grand récit, qui était basé sur une conception « hydraulique » des émotions (c'est-à-dire qui les voyait comme de « great liquids within each person, heaving and frothing, eager to be let out »<sup>98</sup>) ne tient plus. En effet, si l'on accepte désormais que les émotions font partie d'un processus de perception et d'évaluation de la réalité qui dépend à la fois de normes culturelles et d'inclinations individuelles, on ne peut plus penser que les êtres humains ont pu être tous semblablement désinhibés ou enfantins émotionnellement avant 1550 et la linéarité du récit du « civilising process » s'effondre.

Rosenwein et d'autres historiens ont d'ailleurs montré dans leurs travaux que l'amour et la « sentimentality » au sein des relations familiales étaient plus présents au sein des

---

<sup>96</sup> Rosenwein, « Worrying », p. 830.

<sup>97</sup> Voir par exemple: Philippe Ariès, *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris, Seuil, 1972; Edward Shorter, *The Making of the Modern Family*, New York, Basic Book, 1975; Lawrence Stone, *The Family, Sex and Marriage in England, 1500-1800*, New York, Harper and Row, 1977.

<sup>98</sup> Rosenwein, « Worrying about Emotions in History », p. 834.

foyers médiévaux que Stone ou Ariès ne le croyaient et ce, dans certaines communautés émotionnelles, dès le V<sup>e</sup> siècle<sup>99</sup>. La plupart des historiens des émotions seraient aujourd'hui d'accord pour dire que « earlier societies thought differently about their feelings and feeling rules than do contemporary individuals » mais que « there is no clear and undeviating path from a period of little control in the ancient and medieval period to one of greater control in the modern era<sup>100</sup>».

### *Apports à l'histoire moderne et contemporaine*

En plus de remettre en question cette ancienne vision linéaire de l'histoire des émotions humaines et de la remplacer par une vision plus morcelée, où les cultures émotionnelles diffèrent d'une communauté à l'autre, l'historiographie des émotions a enrichi la compréhension de nombreux champs spécifiques de l'histoire. Elle a été particulièrement dynamique en histoire du Moyen Âge<sup>101</sup>, mais pas seulement. L'histoire des émotions a apporté un nouvel éclairage à l'histoire de la religion, du capitalisme/de la consommation, des rapports de classe et à l'histoire de certaines périodes comme la Révolution française ou la Révolution américaine. Examinons quelques-unes des avenues qu'elle a empruntées en ce qui concerne l'histoire moderne et contemporaine surtout, où s'inscrit notre thèse.

En ce qui a trait à la religion, l'histoire des émotions a montré son grand impact sur les changements émotionnels au fil du temps. Par exemple, Susan Karant-Nunn a suggéré que la réforme protestante était tout autant une réforme théologique qu'une réforme d'humeur. En effet, si avant la réforme, les émotions valorisées étaient les

---

<sup>99</sup> Barbara H. Rosenwein, *Emotional Communities in the Early Middle Ages*, *op. cit.*, p. 67. Et Barbara A. Hanawalt, *The Ties that Bind: Peasant Families in Medieval England*, New York, Oxford University Press, 1986.

<sup>100</sup> Susan J. Matt, *op. cit.*, p 119.

<sup>101</sup> Voir par exemple : Damien Boquet et Piroška Nagy, *Sensible Moyen Âge. Une histoire des émotions dans l'Occident médiéval*, Paris, Seuil, 2015, 480 pages.

émotions souffrantes de Jésus, après la réforme, il était mieux vu de démontrer une apparente sérénité que de la souffrance<sup>102</sup>. Kimberly Phillips a montré comment les débats autour du niveau approprié d'enthousiasme et d'expressivité émotionnelle des fidèles durant les cérémonies ont façonné le devenir des églises noires américaines dès le début du XX<sup>e</sup> siècle<sup>103</sup>. Timothy et Joseph Kelly ont avancé, quant à eux, que les prêtres catholiques américains ont utilisé la peur de l'enfer et de la damnation pour augmenter la piété et la ferveur de leurs fidèles jusqu'au concile de Vatican 2, dans les années 1960, et qu'ensuite, ils ont adopté un style de prêche qui valorise davantage l'amour<sup>104</sup>. Les normes émotionnelles édictées par les autorités spirituelles ont eu des répercussions majeures sur l'expérience des croyants, nous allons le voir chez Marie-Louise Globensky.

Les émotions ont aussi à voir avec les grands changements dans les comportements économiques au XX<sup>e</sup> siècle, a montré l'historienne Susan Matt<sup>105</sup>. En effet, si l'émergence de la publicité, des *department stores* et des catalogues de consommateurs a contribué à créer les humains consommateurs du XX<sup>e</sup> siècle, elle suggère que ce grand tournant n'aurait pas été possible sans aussi un changement d'attitude des sociétés en regard du sentiment d'envie. En effet, montre-t-elle, au XIX<sup>e</sup> siècle, l'envie était considérée comme un péché et les élites religieuses et culturelles encourageaient les gens à se satisfaire de ce qu'ils avaient. Or, au XX<sup>e</sup> siècle, ce n'était plus le cas alors que les nouvelles élites « promoted envy as a valuable economic stimulant and mark

---

<sup>102</sup> Susan C. Karant-Nunn, *The Reformation of Feeling. Shaping the Religious Emotions in Early Modern Germany*, Oxford, Oxford University Press, 2012, 352 pages.

<sup>103</sup> Kimberly Phillips, « "Stand by me": Sacred Quartet Music and the Emotionology of African American Audiences, 1900-1930 », dans: Peter Stearns and Jan Lewis, dir. *An Emotional History of the United States*, New York, New York University Press, 1998, pp. 241-258.

<sup>104</sup> Timothy Kelly et Joseph Kelly, « American Catholics and the Discourse of Fear », dans Peter Stearns and J Lewis, dir., *An Emotional History of the United States*, pp. 259-279.

<sup>105</sup> Susan J. Matt, « Children's Envy and the Emergence of the Modern Consumer Ethic, 1890-1930 », *Journal of Social History* 36, 2 (Hiver 2002): 283-302.

of refinement<sup>106</sup> ». Ce nouveau code émotionnel, selon Matt, a soutenu et encouragé le développement de l'économie de marché.

La question de l'évolution des rapports de classes a aussi été récemment enrichie par des travaux sur les émotions, qui ont montré que les « styles émotionnels » étaient un puissant marqueur de l'identité de classe. Dallet Hemphill a observé les efforts chez les colons américains du XVIII<sup>e</sup> siècle pour contrôler leurs émotions, devenues une des marques distinctives d'une *middle-class* émergente. Ainsi, dans certaines communautés à l'époque victorienne, il était très mal vu pour les couples bourgeois de se démontrer de l'affection en public et, pour les individus, de rire très fort ou de glousser, des comportements associés à la classe ouvrière<sup>107</sup>. On reconnaîtra cette pudeur émotionnelle bourgeoise chez Marie-Louise Globensky.

L'histoire des émotions du début du XX<sup>e</sup> siècle a aussi permis d'enrichir la compréhension de grands changements politiques qui avaient été compris jusque-là essentiellement à travers des facteurs économiques ou intellectuels. Les travaux de Nicole Eustace, de Sarah Knott et d'Andrew Burstein ont, par exemple, montré la part importante qu'ont joué les émotions dans la Révolution américaine, la cause révolutionnaire étant selon eux basée sur des convictions très largement partagées au sein de ceux qui la soutenaient à propos de la passion, des sentiments, de la sensibilité et de leurs modes d'expression<sup>108</sup>.

---

<sup>106</sup> Matt, «Current Emotion Research in History», *op. cit.*, p. 121.

<sup>107</sup> John F. Kasson, *Rudeness and Civility: Manners in Nineteenth-Century Urban America*, New York, Hill and Wang, 1991, 320 pages; C. Dallet Hemphill, «Class, gender and the regulation of emotional expression in revolutionary-era conduct literature», dans Stearns et Lewis, *op. cit.*, pp. 33-51.

<sup>108</sup> Nicole Eustace, *op. cit.*; Sarah Knott, *Sensibility and the American Revolution*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2008, 352 pages; Andrew Burstein, *Sentimental Democracy: Evolution of America's Romantic Self-Image*, New York, Hill and Wang, 1999, 432 pages.

En prenant l'histoire par la lorgnette des émotions, il a aussi été possible de pénétrer plus avant dans la compréhension de la vie privée, de l'intimité des familles et des individus du passé. Des travaux ont été consacrés, par exemple, aux relations d'amour et de pouvoir dans le mariage. Ils ont démontré que si, avant le XVIII<sup>e</sup> siècle, les gens pouvaient craindre d'offenser Dieu en aimant trop leur mari ou leur femme, l'amour est peu à peu devenu un prérequis au mariage après qu'on l'ait sacralisé, associé à la volonté de Dieu<sup>109</sup>. Ainsi, à l'époque victorienne, une intimité passionnée existait au sein de plusieurs couples bourgeois et cette intimité conférait un certain pouvoir aux femmes dans le mariage<sup>110</sup>. Mais si l'amour pouvait donner aux femmes du pouvoir dans le mariage, il a pu aussi, a montré Dawn Keetley, augmenter leur vulnérabilité. En effet, à partir de la mi-XIX<sup>e</sup> siècle l'on voit apparaître dans les transcriptions de procès pour meurtres d'épouses l'explication de la jalousie, une émotion qui est le corollaire de l'amour romantique.<sup>111</sup>

Les historiens des émotions se sont aussi intéressés à des affects en particulier, comme par exemple le mal du pays (*homesickness*, en anglais). En observant l'évolution de ce sentiment, Susan Matt a pu constater, d'abord, qu'il était extrêmement présent dans la vie des Américains aux XVII<sup>e</sup>, XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles et qu'il a été longtemps considéré comme une condition médicale dont on pouvait mourir. En effet, rapporte-t-elle, durant la Guerre civile américaine, 74 cas de mortalité pour cause de nostalgie ont été répertoriés du côté des forces unionistes et les médecins rapportaient des milliers de cas de soldats atteints par cette affliction. « It became such a problem that army bands

---

<sup>109</sup> Stephanie Coontz, *Marriage, a History: How Love Conquered Marriage*, New York, Viking Penguin, 2005, 448 pages.

<sup>110</sup> Karen Lystra, *Searching the Heart: Women, Men and Romantic Love in Nineteenth-Century America*, New York, Oxford University Press, 1989, 348 pages; Chiara Piazzesi, *Vers une sociologie de l'intime : Éros et socialisation*, Paris, Hermann, 2017, 210 pages.

<sup>111</sup> Dawn Keetley, «From Anger to Jealousy: Explaining Domestic Homicide in Antebellum America», *Journal of Social History* 42 (2008): 269-297.

were sometimes prohibited from playing “Home, Sweet Home,” which at that time, was the most popular song in the country », raconte Susan Matt dans une entrevue accordée à Thomas Dixon<sup>112</sup>. Pour l'historienne, l'étude de l'évolution de cette émotion permet entre autres de remettre en question le caractère individualiste que l'on accole au peuple américain<sup>113</sup>.

En somme, bien qu'elle ne permette pas un accès direct aux émotions des gens du passé (c'est aussi impossible, rappelons-le, d'avoir accès aux émotions directes des gens que l'on côtoie tous les jours), l'histoire des émotions a su, en l'espace de quelques années, apporter une contribution importante à la discipline historique. Comme le dit Susan J. Matt, « as it re-evaluates the history of the family, politics, economics, religion, and a host of other topics, the study of emotions broadens the field of history<sup>114</sup> ». Pour l'historien Alon Confino, « the benefits for the historian who attaches his or her inquiries to everything that is human are clear: a history of emotions illuminates the relations between self and society, and the sources of human perceptions, motivations and actions<sup>115</sup> ».

Au moment où se multiplient les colloques spécialisés en histoire des émotions, les groupes de recherches, les cours, les blogues et les sites internet spécialisés sur ce

---

<sup>112</sup>Thomas Dixon, «Dying of Nostalgia: Interview with Susan J. Matt», *The History of Emotions Blog* <http://emotionsblog.history.qmul.ac.uk/?p=327> (13 octobre 2011). Sur la nostalgie, voir aussi: Thomas Dodman, *What Nostalgia Was. War, Empire, and the Time of a Deadly Emotion*, Chicago, University of Chicago Press, 2018, 304 pages.

<sup>113</sup> Susan J. Matt, «You Can't Go Home Again: Homesickness and Nostalgia in U.S. History», *The Journal of American History* 94, 2 (septembre 2007): 469-497; Susan J. Matt, *Homesickness: An American History*, Oxford, Oxford University Press, 2011, 360 pages.

<sup>114</sup> Matt, *op. cit.*, p. 122.

<sup>115</sup> Ute Frevert, Alon Confino, Uffa Jensen, Lyndal Roper, Daniela Saxe (Interview with), « History of Emotions », *German History* 28, 1, (mars 2010), p. 71.

sujet<sup>116</sup>, Barbara Rosenwein exprime le souhait que ce champ historiographique n'évolue pas dans un ghetto, mais soit intégré au reste de l'Histoire :

The ideal history (...) will not be a history of the emotions but rather an integration of the history of emotions into « regular » history. Nowadays no one would think of writing a history of, say, Germany between the wars without dealing with issues of gender and the roles and images of men and women. This is the great triumph of what began as « women's history » - it has become a part of general historical narratives. I hope eventually that the same will be the case for the history of emotions<sup>117</sup>.

Dans un très récent ouvrage, qui se veut une synthèse de l'histoire des émotions telle qu'elle se pratique depuis quinze ans, Rob Boddice prédit que ce champ disciplinaire ira, avec le temps, vers une histoire plus globale de l'expérience humaine, incluant les sens et la raison. Pour lui, cette évolution doit se faire de façon interdisciplinaire, et notamment en collaboration avec les spécialistes des neurosciences. Il écrit:

Few people yet recognise the importance of this coming together, but this book's presentation of the potential harmony of constructivist, historicist, genetic and neuroscientific approaches suggests an exciting future, both in terms of research contexts and for our understanding of what makes us tearful, what makes us timorous or amorous, and what makes us tick<sup>118</sup>.

Boddice propose aussi de lier la compréhension des émotions à celle des valeurs morales qui infusent les sociétés. Pour lui, cette relation entre morale et émotions « has the potential to unlock – at the level of experience – that thing that historians have always searched for: namely, what it means to be human<sup>119</sup>.»

---

<sup>116</sup> The History of Emotions Blog. From Medieval Europe to Contemporary Australia, <http://historiesofemotion.com/>, [Histories of Emotion http://emotionsblog.history.qmul.ac.uk/](http://emotionsblog.history.qmul.ac.uk/) ; EMMA: Les émotions au Moyen Age, <http://emma.hypotheses.org/category/actualite-demma>. Voir aussi la TED Conference de Susan Matt sur l'histoire des émotions : <http://www.youtube.com/watch?v=6WjzhuFpNDc>

<sup>117</sup> Barbara Rosenwein, citée dans: Jan Plamper, « The History of Emotions: An Interview with William Reddy, Barbara Rosenwein, and Peter Stearns ». *History and Theory* 49 (mai 2010). p. 260.

<sup>118</sup> Rob Boddice, *The History of Emotions*, Manchester, Manchester University Press, 2018, p. 4.

<sup>119</sup> Ibid., p. 7

## 1.3 Problématique

### 1.3.1 Cadre spatio-temporel

Marie Louise Globensky naît en février 1849 et meurt en décembre 1919. Elle commence à écrire son journal intime à l'âge de 15 ans, en 1864, et le tiendra jusqu'à sa mort en 1919 (avec une longue intermission entre 1867 et 1887 durant laquelle elle écrit toutefois des lettres). Notre thèse, s'appuyant essentiellement sur les écrits de Globensky, se penche donc sur les années 1864 à 1919, qui sont celles de la production des sources. Cette période de l'histoire de Montréal est marquée par de grands phénomènes socio-économiques, l'industrialisation et l'urbanisation, ainsi que par l'importance grandissante de l'Église catholique, qui s'observe par l'augmentation marquée des vocations et de la piété. Ce moment est par ailleurs caractérisé par la montée des inégalités de classe et de sexes, qui provoquent des luttes sociales, dont le syndicalisme et le féminisme de la « première vague ». Finalement, cette période se termine avec la Première Guerre mondiale, qui aura des répercussions énormes sur la vie des contemporains. Tous ces événements formant la trame historique dans laquelle évolue Marie-Louise Globensky, l'influenceront. Cependant, le temps qui nous intéresse ici ne s'appelle ni l'époque industrielle<sup>120</sup> ni l'époque victorienne<sup>121</sup> ni le temps de la Grande Guerre. C'est le temps de la vie même de Globensky, qui recoupe toutes ces périodes, mais agit selon une logique individuelle, avec ses propres moments

---

<sup>120</sup> Cette période, qui s'étend grosso modo entre 1850 et 1896, voit le territoire de Montréal se couvrir d'industries, et sa population passer de 58 000 habitants (en 1852) à 267 000 (en 1901). Paul-André Linteau, René Durocher, Jean-Claude Robert, *Histoire du Québec contemporain. Tome 1, De la Confédération à la crise (1867-1929)*, Montréal, Boréal, 1989, p. 153-164; Paul-André Linteau, *Brève histoire de Montréal*, Montréal, Boréal, 1992, p. 75-87.

<sup>121</sup> Le concept d'époque victorienne, associé à une certaine manière de concevoir l'affectivité, désigne les années de règne de Victoria au Royaume-Uni, soit les années 1837 à 1901.

de ruptures et continuités. Le cadre spatial de notre thèse, quant à lui, recouvre tous les lieux d'où elle écrit : principalement Montréal, mais aussi les lieux de vacances estivales, comme le Bas-du-Fleuve et Charlevoix, ainsi que l'Europe, où elle ira en voyage en 1888 et 1908. Il englobe autant les espaces privés que les espaces publics où elle évolue.



Figure 1.1 Marie Louise Globensky, BANQ Vieux-Montréal, P1000, S4, D83, PL14. Et la résidence de la famille Lacoste, 71, rue Saint-Hubert. BANQ Vieux-Montréal, P155, S1, SS2, D33, P02.

### 1.3.2 Questions de recherche

Cette thèse se penche sur les émotions d'une bourgeoise montréalaise du tournant du XX<sup>e</sup> siècle, tel qu'elle les a mises en représentation dans son journal intime et dans sa

correspondance. Notre premier but, en analysant son paysage émotionnel, est de nous approcher autant que possible de cette personne, afin de comprendre sa vision du monde, ses valeurs, ses motivations, et la texture de son expérience<sup>122</sup> humaine. Notre second but est d'observer, à travers cette personne – sans prétendre qu'elle est particulièrement représentative –, la communauté émotionnelle dans laquelle elle évolue, la bourgeoisie franco-catholique montréalaise. Plus précisément, nous voulons observer les normes émotionnelles qui prévalent dans cette communauté émotionnelle et ce que ces normes nous disent des dynamiques de pouvoir à l'œuvre au sein de la société québécoise (le régime émotionnel).

Pour atteindre ces deux objectifs, notre problématique se déploie sur deux niveaux. D'abord au niveau de l'individu, ensuite au niveau de la communauté et de la société. Au niveau de l'individu, nous nous sommes d'abord demandé : quelles sont les émotions exprimées par Marie-Louise Globensky, dans quelles situations les exprime-t-elle et quelles intentions a-t-elle en les exprimant ? Quelles sont les émotions absentes (ou très discrètes) dans le discours émotionnel de Globensky ? Comment accueille-t-elle et vit-elle avec ses émotions, celles qui sont agréables (joie, amour) et celles qui engendrent de la souffrance (tristesse, peur) ? Quel rôle joue l'âge dans sa façon d'exprimer, dans sa perception et dans sa gestion de ses émotions ? Quel rôle joue son appartenance de genre, de classe et de religion sur ses émotions ? Et qu'est-ce que ses représentations émotionnelles nous révèlent sur son agentivité ?

En ce qui concerne la communauté émotionnelle et le régime émotionnel, nous nous sommes posé les questions suivantes. Qu'est-ce que le témoignage de Globensky nous révèle sur la façon dont la bourgeoisie franco-catholique montréalaise perçoit la tristesse, la peur, la joie, l'amour et la colère ? Quelles sont les normes émotionnelles

---

<sup>122</sup> Son expérience est entendue comme comprenant ses sens, ses idées et pensées, ses émotions.

qui prévalent dans cette communauté autour de ces émotions, notamment en regard du genre, de la classe et de l'âge ? Est-ce que ces normes sont au service de certains acteurs en place dans la communauté et plus largement, dans la société? Si oui, comment servent-elles leurs intérêts?

Au bout du compte, cette thèse pose une autre question, qui est la suivante : est-ce que l'histoire des émotions apporte des outils méthodologiques et théoriques opératoires pour renouveler le regard que l'on peut poser sur une communauté, voire sur une société, à une époque donnée ? Autrement dit : est-ce que l'histoire des émotions a quelque chose à apporter à l'histoire du Québec? Nous espérons montrer que c'est le cas.

## CHAPITRE II

### SOURCES ET MÉTHODES

Dans ce chapitre, nous nous intéresserons d'abord au journal intime et à la correspondance comme sources en histoire, avant de décrire précisément les corpus de sources que nous utiliserons, soit le journal intime de Marie-Louise Globensky, sa correspondance, et certains écrits personnels laissés par ses proches. Ensuite, nous décrirons l'approche méthodologique que nous avons privilégiée, une approche empathique des sources.

#### 2.1 Sources

Cette thèse s'appuie sur plusieurs milliers de pages d'écrits personnels, en premier lieu sur le journal intime de Marie-Louise Globensky, et en deuxième lieu, prenant une place moins grande, sur sa correspondance. Elle utilise aussi, comme sources complémentaires, le journal intime de sa fille Marie Lacoste-Gérin-Lajoie, et les lettres échangées entre les enfants de Globensky. Dans cette section, nous allons premièrement retracer l'histoire de la pratique du journal personnel et réfléchir sur son utilisation en histoire, puis faire une description (forme et fond) du journal de Globensky et, plus succinctement, de celui de sa fille Marie. Deuxièmement, nous nous

pencherons sur la correspondance, à la fois comme pratique dans l'histoire et comme source pour les historien(ne)s, puis nous décrirons brièvement les corpus de correspondances utilisés, soit les lettres écrites par Marie-Louise Globensky, les lettres qu'elle a reçues et, celles que se sont échangées ses proches, notamment à son sujet.

Avant d'entrer dans leur description, il importe de mentionner que l'existence même des sources que nous analyserons dans cette thèse n'est pas le fruit du hasard. Elle est le résultat de gestes successifs posés par plusieurs générations de membres d'une même famille. En effet, il a fallu que des personnes décident de conserver les lettres et le journal, de faire produire une version tapuscrite du journal en plusieurs exemplaires (comme nous le verrons), de déposer ces documents aux archives. Il importe d'être conscient que ces gestes sont porteurs d'intentions : parmi elles, figure certainement celles de pérenniser, de faire rayonner dans le temps les « valeurs » d'un groupe familial et possiblement de contribuer au maintien de l'importance de ce groupe familial au sein de la société québécoise.

### 2.1.1 Le journal intime

À l'intérieur de la catégorie des écrits autobiographiques (qui comprend les autobiographies, journaux intimes, mémoires, correspondance, souvenirs), le journal personnel ou intime<sup>1</sup> se distingue par sa scansion précise du temps : il est divisé en « entrées » coiffées d'une date et celui ou celle qui écrit au jour le jour est dans l'ignorance des événements à venir et donc de la teneur future de son récit. Si l'autobiographe regarde en arrière et se permet d'insuffler une cohérence à l'ensemble

---

<sup>1</sup> Nous utiliserons les deux expressions de façon indifférenciée dans cette thèse, même si l'une nous paraît plus inclusive que l'autre, « journal personnel » pouvant s'appliquer à tous les types de journaux, (carnets de bord, journal de raison, journal de retraite, etc.), tandis que « journal intime » renvoie davantage à un type de journal, celui qui est émotif et secret et qui n'apparaîtra qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle.

des faits, gestes, pensées, émotions qui composent sa vie, le diariste<sup>2</sup> peut ressasser le passé et anticiper l'avenir, mais il ou elle se trouve, au moment de l'écriture, dans le présent<sup>3</sup> et son journal personnel reflète l'inconstance des jours et de ses états d'âme<sup>4</sup>. Si l'épistolier, lui, écrit à un Autre bien défini, avec qui il a une relation de réciprocité, le diariste se distingue en s'écrivant à lui-même ou à un objet inanimé (« cher journal »).

### 2.1.1.1 La pratique du journal intime

Les auteurs qui se sont penchés sur l'acte de tenir un journal personnel ont montré que cette pratique avait nécessité un contexte historique particulier pour éclore. En France<sup>5</sup>, c'est au XVIII<sup>e</sup> siècle, alors que s'affirme la bourgeoisie et la notion d'individu que l'intimité devient valorisée. En effet, c'est alors que l'intérieur des maisons des bourgeois et ses nobles se quadrille de murs et de cloisons, que les persiennes servant à se préserver des regards du dehors, sont inventées, que se développe « l'art du bien-faire de la clef »<sup>6</sup>. C'est aussi le siècle des « lockets », ces bijoux munis de fermoirs à

---

<sup>2</sup> Nous avons choisi d'utiliser le terme diariste, qui tient son origine de l'anglais, mais est généralement accepté en français, plutôt que celui de journal-intimiste ou d'auteur de journal intime, pour simplifier la lecture.

<sup>3</sup> « Une autobiographie est un livre refermé [...] le journal intime est un livre ouvert », résume Georges Gusdorf, opposant la maîtrise de la destinée que maints autobiographes donnent en spectacle au lecteur à « l'écriture momentanée d'un moi en miettes », intermittente, parfois incohérente, chargée de questions plus que de réponses. » Françoise Simonet-Tenant, *Le journal intime. Genre littéraire et écriture ordinaire*, Paris, Nathan Université, 2001, p. 12.

<sup>4</sup> D'où l'expression de Pierre Pachet pour qualifier les journaux intimes, « Les baromètres de l'âme ». Pierre Pachet, *Les baromètres de l'âme. Naissance du journal intime*. Paris, Hatier, 1990, 140 pages.

<sup>5</sup> Dans le monde anglophone, on associe aussi l'émergence de cette pratique au protestantisme, qui a donné naissance au journal de conscience à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Amanda Vickery, « S'il vous plaît, brûlez cela afin qu'aucun œil mortel ne puisse le voir » : les secrets des sources féminines », dans Jean-Pierre Bardet et François-Joseph Ruggiu, dir., *Au plus près du secret des cœurs? Nouvelles lectures historiques des écrits du for privé en Europe du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2005, p. 50.

<sup>6</sup> Françoise Simonet-Tenant, *Journal personnel et correspondance (1785-1939) ou les affinités électives*, Academia Bruylant, Louvain-La-Neuve, 2009, p. 21-26.

l'intérieur desquels on peut cacher un portrait miniature de l'être aimé ou une mèche de ses cheveux. Et c'est celui de la démocratisation du miroir en verre, qui permet une intimité avec soi plus grande et offre un outil d'observation de soi plus fin.<sup>7</sup> C'est finalement le siècle où se répand « l'horloge du corps », c'est-à-dire la montre, qui a un impact immense sur le rapport au temps. Toutes ces évolutions participent à la mise en place de conditions qui favorisent l'éclosion de la pratique du journal personnel, qualifié d'« écrit accroché au temps<sup>8</sup> ».

C'est cependant au XIX<sup>e</sup> siècle que l'on verra cette pratique s'intensifier, notamment sous l'influence de la littérature romantique et de l'art en général, qui laissent place à l'épanchement du moi. Des écrivains, comme Benjamin Constant et Stendhal écrivent leur journal personnel au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Ils sont considérés par le littéraire Alain Girard, dans la première étude importante sur le journal intime<sup>9</sup>, datée de 1963, comme la première génération d'intimistes. Selon Girard, une deuxième génération prend la plume vers 1830 : parmi eux : Alfred de Vigny, Delacroix, Michelet et Maurice de Guérin. Pour Girard, les journaux intimes sont « un merveilleux document pour suivre l'histoire de la notion de personne ». Sauf que Girard s'intéresse essentiellement aux diaristes écrivains dont les journaux ont été publiés; il n'accorde que peu d'importance aux femmes diaristes<sup>10</sup>, qui mettront plus de temps à devenir des « personnes » dans l'univers des diaristes comme ailleurs.... Il faudra attendre l'étude de Philippe Lejeune, *Le moi des demoiselles. Enquête sur le journal de jeune fille*<sup>11</sup>, publiée en 1993, pour

---

<sup>7</sup> De l'Antiquité à la fin du Moyen Âge, les miroirs étaient en métal poli, bombés et rares, et offraient un reflet peu fidèle. Le miroir en verre est inventé à la fin du Moyen Âge, mais longtemps réservé à l'élite; il se diffuse et « trouve sa place dans la vie quotidienne » au XVIII<sup>e</sup> siècle. *Ibid.*, p. 22-23

<sup>8</sup> L'expression est de Pierre Pachet dans : Pierre Pachet, *L'œuvre des jours*, Paris, Éditions Circé, 1999, p. 104

<sup>9</sup> Alain Girard, *Le journal intime*, Paris, Presses universitaires de France, 1963, 633 pages.

<sup>10</sup> Même s'il reconnaît qu'il y en a, mentionnant Eugénie de Guérin et Marie Bashkirtseff. *Ibid.*, p. 112.

<sup>11</sup> Philippe Lejeune, *Le moi des demoiselles. Enquête sur le journal de jeune fille*. Paris, Seuil, 1993, 454 pages.

avoir un point de vue sur la pratique des femmes diaristes. Cette étude originale, écrite sous la forme du journal de terrain de l'universitaire qui part en quête de journaux intimes féminins anciens et qui partage ses interrogations sur l'histoire de cette pratique au fur et à mesure qu'elles lui viennent, a été très importante dans l'historiographie des journaux personnels. Il s'agit d'une étude qui choisit de se tenir loin de la théorie pour rester plus près des textes, et qui reproduit plusieurs extraits de journaux intimes féminins du XIX<sup>e</sup> siècle pour les donner à connaître directement. Dans cette étude, Philippe Lejeune montre qu'au cours des années 1850, « le journal devient un geste naturel chez toutes les jeunes filles de milieux aisés<sup>12</sup> ». Cet essor du diarisme au féminin, il le replace dans l'histoire de l'éducation, montrant que le journal intime est devenu une technique éducative en France à partir des années 1830: les professeurs l'utilisaient pour l'apprentissage de la morale et de l'écriture, mais cette technique éducative était, écrit-il, réservée aux filles.

En 1858, est publié en France un roman sous forme de journal : *Le Journal de Marguerite* de Mademoiselle Moniot, qui « témoigne d'une pratique préexistante » et « va exercer une influence importante sur les petites filles et jeunes filles à venir en proposant un modèle d'écriture inscrit dans une perspective édifiante<sup>13</sup> », estime Françoise Simonet-Tenant. Vers les années 1860, donc, hommes et femmes disposent de modèles de journaux intimes publiés – qu'ils soient fictifs ou réels, ce qui incitera à la tenue de journaux. À cette époque, montre Yvan Lamonde dans son anthologie de la littérature personnelle au Québec<sup>14</sup>, l'on verra aussi au Québec s'affirmer le genre diaristique, notamment chez les femmes comme Marie-Louise Globensky, qui écrit à

---

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 47.

<sup>13</sup> Françoise Simonet-Tenant, *Le journal intime*, p. 55.

<sup>14</sup> Yvan Lamonde, *Je me souviens : La Littérature personnelle au Québec (1860-1980)*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1983.

partir de 1864, Henriette Dessaulles, qui commence son journal en 1874 et Joséphine Marchand, qui l'entame en 1879.

Mais pourquoi écrit-on un journal intime? Selon Françoise Simonet-Tenant, le journal personnel a trois fonctions. La première fonction en est une de garde-mémoire. C'est-à-dire que le journal sert à se souvenir des événements, des moments de la vie, des gens, à se donner l'illusion de capturer l'essence du temps (et peut-être, à travers cela, à se sentir un peu immortel)<sup>15</sup>.

Ancrer le temps dans le vif de l'écriture quotidienne, enregistrer le présent dans une suite d'instantanés qui préservent le frémissement de l'expérience vécue, conjurer l'oubli de l'éphémère, telle semble être, à priori, une des premières caractéristiques de l'écriture journalière<sup>16</sup>.

La deuxième fonction en est une d'expression, d'épanchement des émotions. On se sert du journal pour se soulager « du trop-plein des émotions, de la violence irrépressible des sentiments »<sup>17</sup>, écrit Simonet-Tenant. Finalement, la troisième fonction est celle de la réflexion ou de l'examen de conscience. L'écriture du journal intime permet au diariste de s'observer, de s'analyser, de délibérer avec lui-même afin de prendre des décisions, d'adopter des résolutions dans le but de s'améliorer sous certains aspects (moral, spirituel ou autre), etc. Le journal de Marie-Louise Globensky, on le verra, répond à ces trois fonctions, parfois simultanément, parfois alternativement.

L'on peut se demander par ailleurs qui écrit un journal personnel. La pratique de l'écriture d'un journal personnel dans le passé est un fait très fortement lié à la classe sociale, à l'appartenance raciale, au genre et à l'âge. En effet, comme il faut être instruit

---

<sup>15</sup> Simonet-Tenant, *Le journal intime*, p. 79.

<sup>16</sup> *Ibid.*

<sup>17</sup> Simonet-Tenant, *Le journal intime*, p. 86.

et disposer de temps (donc d'argent) pour écrire un journal<sup>18</sup>, cette pratique est essentiellement le fait des classes plus aisées de la société. C'est ainsi qu'il y a bien davantage de Blancs que de personnes racisées ou d'Autochtones d'Amérique qui ont écrit et laissé des journaux à la postérité<sup>19</sup>. De fait, les journaux personnels qui sont à la disposition des chercheurs ne reflètent qu'une partie de la réalité sociale ou du moins, ils reflètent la réalité sociale de façon déséquilibrée. On le verra, si le journal intime de Marie-Louise Globensky aborde parfois la question des classes populaires, la vision qu'elle en a est fortement teintée par son appartenance à la bourgeoisie et donc n'offre pas un reflet fiable de l'expérience des personnes de classes populaires.

De plus, si le journal intime est une pratique à la fois masculine et féminine, la plupart des journaux étudiés ou publiés sont masculins. Cela n'est pas étonnant, considérant que le journal intime féminin a souffert tout au long de son histoire d'une image dévalorisante « entachée de passivité, de mièvrerie, de sentimentalité, quand ce n'est pas de bigoterie<sup>20</sup> ». Également, l'on considère que de nombreuses diaristes féminines auraient détruit leurs journaux intimes, « anticipant [...] l'indifférence de leurs descendants et s'évitant par-delà la mort leurs réactions ironiques<sup>21</sup> », surtout lorsque ces journaux n'étaient pas particulièrement édifiants, selon les critères de chaque époque. Cet acte de destruction serait, selon Michelle Perrot, « une forme d'adhésion au silence que la société impose aux femmes (...), un consentement à la négation de soi qui est au cœur des éducations féminine, religieuse ou laïque, et que l'écriture – comme aussi la lecture – contredisaient<sup>22</sup> ». « Brûler ses papiers est une purification

---

<sup>18</sup> D'une « chambre à soi », selon les mots de Virginia Woolf. Virginia Woolf, *Une chambre à soi*. Paris, Denoël, 1992. 171 pages.

<sup>19</sup> Suzanne L. Bunkers et Cynthia A. Huff, dir., *Inscribing the Daily. Critical Essays on Women Diaries*, Amherst, University of Massachusetts Press, 1996, p. 5-6.

<sup>20</sup> Françoise Simonet-Tenant, *Le journal intime*, p. 53.

<sup>21</sup> *Ibid*

<sup>22</sup> Michelle Perrot, *Les femmes ou les silences de l'Histoire*, Paris, Flammarion, 1998, p. 14

par le feu de cette attention à soi qui confine au sacrilège<sup>23</sup> », ajoute-t-elle. Comme en témoigne le passage à la postérité du journal de Marie-Louise Globensky, les familles étaient plus disposées à garder leurs archives lorsque celles-ci démontraient une piété exemplaire<sup>24</sup>.

Au-delà de la question de l'intérêt que les journaux féminins ont pu soulever ou ne pas soulever, reste les questions : écrit-on un journal de la même façon, que l'on soit un homme ou une femme? S'intéresse-t-on aux mêmes thèmes? Valorise-t-on les mêmes événements? Là-dessus, l'historiographie admet qu'il est risqué d'énoncer des généralisations. Cependant, elle tend à souligner l'aspect moins autocentré des journaux intimes féminins du passé, qui mettraient davantage en valeur les relations avec les autres que le « soi » pur et dur<sup>25</sup>. Par ailleurs, les temps de l'écriture d'un journal personnel sont différents selon que l'on soit homme ou femme. En effet, comme le montre Amanda Vickery, l'écriture féminine est « puissamment liée » aux cycles de vie, les femmes écrivant des journaux intimes surtout avant de se marier et une fois que les enfants sont grands<sup>26</sup>. Les femmes commencent souvent un journal personnel à l'adolescence, parfois par exigence scolaire (c'est probablement le cas du journal d'adolescence de Globensky), d'autre fois pour s'aider à gérer le trop-plein émotionnel qui caractérise cette période de la vie (c'est sûrement le cas de ceux de Henriette Dessaulles<sup>27</sup> et de Joséphine Marchand<sup>28</sup>). La plupart du temps, cette pratique cesse définitivement au début de l'âge adulte, lorsque survient la formation d'un couple et

<sup>23</sup> *Ibid*

<sup>24</sup> Amanda Vickery, *op. cit.*, p. 51.

<sup>25</sup> Béatrice Didier, *Le journal intime*, Paris, Presses Universitaires de France, 1976, p. 40; Verena Von der Heyden-Rynsch, *Écrire la vie. Trois siècles de journaux intimes féminins*, Gallimard, 1998, p. 24. Citées par Simonet-Tenant, *Le journal intime*, p. 52.

<sup>26</sup> Vickery, *op. cit.*, p. 57.

<sup>27</sup> Henriette Dessaulles, *Journal. Premier cahier, 1874-1876*. Montréal, Bibliothèque québécoise, 1999, 213 pages.

<sup>28</sup> Joséphine Marchand-Dandurand. *Journal intime, 1879-1900*, Montréal, Éditions de la Pleine Lune, 2000, 274 pages.

l'arrivée des enfants. Si certaines s'y remettent, comme Marie-Louise Globensky, c'est généralement lorsque les premières années de la vie de famille sont passées et que les aînés des enfants ont atteint l'âge adulte.

#### 2.1.1.2 Une source pour les historien(ne)s

Le journal intime intéresse, depuis les années 1970<sup>29</sup>, les spécialistes de plusieurs disciplines, notamment les psychologues (pour qui il est un instrument thérapeutique), les sociologues (pour qui il est révélateur des structures sociales, des réseaux de relations), les littéraires (qui le voient comme un genre littéraire – qui fut longtemps boudé mais a connu un retour en grâce récemment<sup>30</sup>) et les historiens (qui le considèrent comme un document d'époque riche en renseignements sur les façons de vivre et les sentiments, notamment, mais non comme une fenêtre ouverte sur une réalité).

Depuis les années 1990, la discussion autour des journaux intimes, en Europe comme en Amérique a pris la forme d'échanges entre les disciplines et ce faisant, s'est approfondie, enrichie de questions théoriques et méthodologiques qui démontrent les vastes perspectives offertes par cet objet d'études. En témoigne la publication de plusieurs ouvrages phares sur le sujet, notamment des recueils interdisciplinaires<sup>31</sup>. En France, comme on l'a vu précédemment, Philippe Lejeune<sup>32</sup> et Françoise Simonet-Tenant<sup>33</sup> ont apporté une contribution notable à l'historiographie sur les journaux

---

<sup>29</sup> Il avait intéressé un certain nombre d'érudits à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et jusqu'à la Première Guerre mondiale, puis a été oublié comme objet d'étude et redécouvert par les chercheurs du monde universitaire dans les années 1970. Jean-Pierre Bardet et François-Joseph Ruggiu, dir., *op. cit.*, p. 8-9.

<sup>30</sup> Simonet-Tenant, *Le journal intime*, p. 116.

<sup>31</sup> Suzanne L. Bunkers et Cynthia A. Huff, dir. *op. cit.*; Jean-Pierre Bardet et François-Joseph Ruggiu, dir. *op. cit.*

<sup>32</sup> Notamment : Philippe Lejeune, *Le moi des demoiselles*; Philippe Lejeune et Catherine Bogaert, *Le journal intime : Histoire et anthologie*, Paris, Textuel, 2006; Philippe Lejeune, *Aux origines du journal personnel, France, 1750-1815*, Paris, Champion, 2016.

<sup>33</sup> Ses ouvrages principaux sont cités plus haut.

intimes tandis qu'en Angleterre s'impose notamment les noms de Harriet Blodgett<sup>34</sup> et Judy Simons<sup>35</sup>. Quelques auteurs québécois se sont inscrits dans cette discussion, dont Yvan Lamonde, Pierre Hébert et Françoise Van Roey-Roux<sup>36</sup>, mais leurs écrits, qui remontent aux années 1980, ne font que mettre la table pour le développement d'études plus poussées sur le journal intime au Québec<sup>37</sup>.

Il ressort d'abord de cette discussion internationale et interdisciplinaire le fait que le journal intime est toujours une construction, celle d'un « soi »<sup>38</sup>. Cette construction devient une représentation du sujet écrivant, mais parfois elle ne lui ressemble pas :

Un des grands pièges des journaux est que, faute d'information, on a tendance à y lire directement un portrait psychologique de l'auteur. Mais les gens ne ressemblent pas à leurs cahiers : ceux-ci ont une fonction bien précise, ne reflètent qu'une zone de la personnalité. Des gens gais laissent des journaux anxieux (mais des gens anxieux aussi). Des gens à la conversation délicieuse laissent des agendas tout secs<sup>39</sup>.

Bien sûr, il est reconnu que les manuscrits personnels ne donnent en aucun cas accès à la « vérité nue »<sup>40</sup>. Selon la littéraire Jeanne Braham, les journaux personnels révèlent souvent davantage ce que les auteurs croient adéquat de ressentir dans un contexte donné que ce qu'ils ressentent réellement, ce qui atteste du pouvoir de la culture

<sup>34</sup> Harriet Blodgett, *Centuries of Female Days. Englishwomen's Private Diaries*, New Brunswick, New Jersey, Rutgers University Press, 1988, 331 pages.

<sup>35</sup> Judy Simons, *Diaries and Journals of Literary Women: From Fanny Burney to Virginia Woolf*, London, Macmillan Press, 1990 (2nd edition 1996), 228 pages.

<sup>36</sup> Yvan Lamonde, *op. cit.*; Pierre Hébert, *Le journal intime au Québec : structure, évolution, réception*, Québec, Fides, 1988, 209 pages; Françoise Van-Roey Roux, *La littérature intime du Québec*, Montréal, Boréal Express, 1983, 253 pages.

<sup>37</sup> Plus récemment a été publié : Manon Auger, *Les journaux intimes et personnels au Québec. Poétique d'un genre littéraire incertain*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2017, 370 pages.

<sup>38</sup> En Occident, la conscience du « soi » serait apparue à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIX<sup>e</sup> siècle, dans la foulée des révolutions bourgeoises. Alain Girard, *Le journal intime*, Paris, Presses universitaires de France, 1963, p. xviii.

<sup>39</sup> Philippe Lejeune, *Le moi des demoiselles*, p. 97.

<sup>40</sup> Vickery, *op. cit.*, p. 48.

dominante à imposer une façon d'être<sup>41</sup>. Les journaux personnels, en effet, parlent autant de la personne qui les écrit que de la société dans laquelle elle vit et de ses « normes émotionnelles ». Par ailleurs, selon les littéraires Jouhaud, Ribard et Schapira « (...) le témoignage d'un auteur – qu'il soit unique ou partie d'une œuvre d'écrivain professionnel, qu'il émane d'un paysan ou d'un intellectuel fils de paysan – ne nous donne pas un accès direct à son monde parce qu'il a été élaboré pour agir sur ce monde et interpose sa propre réalité entre lui et nous<sup>42</sup> ». Le journal intime est ainsi écrit dans la conscience de laisser des traces, et avec des intentions sous-jacentes. S'il sert à cerner, même imparfaitement, le « soi », il contribue aussi à transformer la personne qui écrit et même à transformer la culture dans elle laquelle évolue.

Le fait d'écrire son journal personnel confère effectivement au diariste une sorte de pouvoir d'action sur sa propre vie, montre l'historiographie. Par exemple, dans la famille Gillespie Huftalen, analysée par Suzanne L. Bunkers<sup>43</sup>, le diarisme de la mère et de la fille a permis une prise de conscience qui les a conduites à s'extraire d'une situation familiale violente et malsaine. Par la suite, la décision de Sarah Gillespie Huftalen de déposer les journaux familiaux aux archives indique un désir de rendre publique la souffrance de la famille, donc de saisir ce pouvoir de faire entendre sa voix et celle de sa mère dans le chœur des voix qui racontent le passé. Elizabeth Baer démontre, pour sa part, que le fait d'écrire un journal pendant la période trouble de la guerre civile a permis à certaines femmes sudistes de remettre en question l'idéologie dans laquelle elles ont été élevées. Et Marilyn Ferris Motz montre comment deux femmes de l'Ohio, au XIX<sup>e</sup> siècle, Lucy Keller and Harriet Johnson, ont utilisé leurs

---

<sup>41</sup> Jeanne Braham, « A Lens of Empathy », dans Bunkers et Huff, *op. cit.*, p. 56. Ma traduction.

<sup>42</sup> Christian Jouhaud, Dinah Ribard et Nicolas Schapira, *Histoire, littérature, témoignage. Écrire les malheurs du temps*, Paris, Gallimard, 2009, p. 134.

<sup>43</sup> Suzanne L. Bunkers, « Diaries and Dysfunctional Families : The Case of Emily Hawley Gillespie and Sarah Gillespie Huftalen », dans Bunkers et Huff, *dir.*, *op. cit.*, p. 221.

journaux pour transcender leur communauté immédiate et se projeter dans la sphère internationale<sup>44</sup>. Si, comme on peut le voir, de nombreux diaristes ont utilisé le journal intime pour transformer le milieu dans lequel ils ou elles vivaient et/ou pour s'en extirper, ce ne sera pas le cas pour Marie-Louise Globensky. Le journal de Globensky lui servira surtout, on le verra, à se reconnecter avec ses valeurs traditionnelles, et lui donnera un canal de communication pour les transmettre à ses enfants. Nous postulerons que l'intention principale de son écriture journalière est de se poser en modèle à suivre pour ses enfants qui vivent dans un monde de changements.

Par ailleurs, les chercheurs qui se sont intéressés au journal intime soulignent un autre type de pouvoir que possède le diariste; celui de faire entendre sa voix et sa version des faits à la postérité. En effet, celui ou celle qui laisse des traces de sa vie dans un journal intime participe à l'élaboration d'un récit – celui de sa vie, de la vie de sa famille et même de sa société. Le pouvoir du diariste déborde des frontières de sa propre vie et, à vrai dire, gagne en importance après sa mort, une fois que les voix des autres témoins se sont tues. Les conflits bien connus dans le couple Tolstoï, qui tenaient, dans la force de l'âge, des journaux « concurrents » pour livrer leur version des faits à la postérité, sont une illustration prégnante de ce pouvoir<sup>45</sup>. La destruction du journal de Elizabeth Pepys par son mari, l'homme politique et diariste Samuel Pepys, illustre aussi la puissance de la menace que peuvent représenter ces documents. En effet, en réduisant à néant le témoignage de sa femme, « Samuel Pepys ensured that her voice would be perpetually silenced and that the view of the Pepys family that would be established as definitive would be as he and only he determined <sup>46</sup>», écrit Judy Simons. Selon elle,

---

<sup>44</sup> Voir: Elizabeth Baer, « Ambivalence, Anger and Silence: The Civil War Diary of Lucy Buck » et Marilyn Ferris Motz, « The Private Alibi : Literacy and Community in the Diaries of Two Nineteenth-Century American Women », dans Bunkers et Huff, *op. cit.*, p. 207-219 et 189-206.

<sup>45</sup> Simonet-Tenant, *Le journal intime*, p. 60-61.

<sup>46</sup> Judy Simons, « Invented Lives : Textuality and Power in Early Women's Diaries », dans Bunkers et Huff, *op. cit.*, p. 253.

cette destruction illustre « the subversive potential of a woman's diary in a patriarchal world<sup>47</sup> ». Dans les sociétés patriarcales qu'ont été celles de l'Occident au cours des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, le pouvoir de témoigner par l'entremise d'un journal intime a peut-être été l'un des rares pouvoirs que pouvait s'arroger une femme.

Enfin, la question du caractère privé/public du journal intime est aussi au cœur des réflexions des chercheurs qui s'accordent pour dire que ce genre n'est pas aussi privé qu'on pourrait le croire<sup>48</sup>. « It's a mistake to think of diaries as a genre composed primarily of « private writing » even if they are – as in many women's diaries – a personal record of private thoughts and activities, rather than public events<sup>49</sup> », écrit Lynn Z. Bloom. En effet, dans les journaux personnels très anciens comme dans les plus récents, la conscience d'un futur lecteur – un lecteur familier à qui l'on autorise la lecture ou un lecteur inconnu qui s'intéressera à nos traces – est là. Il faut dire que le concept de journal intime comme quelque chose de secret et de caché est un phénomène du XX<sup>e</sup> siècle<sup>50</sup>. Au XVIII<sup>e</sup> et au XIX<sup>e</sup> siècle, on écrit souvent un journal personnel pour être lu par ses proches. Au sein de la famille Gillespie Huftalen, dont il a été question plus haut, la mère et la fille tiennent un journal en parallèle, qu'elles se font lire mutuellement. Il y a dans l'histoire plusieurs exemples d'amis intimes, de frères et sœurs, de couples qui écrivent des journaux qu'ils se font systématiquement relire<sup>51</sup>. Il

---

<sup>47</sup> *Ibid.*

<sup>48</sup> Ce qui a amené l'historien François-Joseph Ruggui à remettre en question l'utilisation de l'expression « écrits du for privé » qu'on leur a accolée. Bardet et Ruggui, dir., *op. cit.*, p. 7.

<sup>49</sup> Lynn Z. Bloom, « "I Write for Myself and Strangers" : Private Diaries as Public Documents », dans Bunkers et Huff, dir., *op. cit.*, p. 24.

<sup>50</sup> Suzanne L. Bunkers, *op. cit.*, p. 221.

<sup>51</sup> C'est le cas d'Éliza Chauveau et de sa sœur Henriette. Voir : Journal d'Éliza Chauveau, Division des archives de l'Université Laval, Pavillon Jean-Charles Bonenfant, fonds Famille Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, P328/B5, 1, entrée du mercredi 13 juillet 1864. Aussi, cités par Françoise Simonet-Tenant : Maurice de Guérin et sa sœur Eugénie de Guérin, Léon et Sophie Tolstoï, Claude, François et Jean-Paul Mauriac. Simonet-Tenant, *Le journal intime*, pp. 58-62. Alain Girard parle de « foyers d'intimité » pour désigner ce phénomène. Girard, *op. cit.*, p. 70.

arrive aussi, aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, que l'on écrive un journal intime pour être lu par l'« entourage ». En effet, « la pratique de lire les diaires des autres femmes lorsqu'on les visitait était bien établie de sorte que vous pouviez souhaiter surveiller votre dignité<sup>52</sup> », écrit Amanda Vickery. Nous ne savons pas si Marie-Louise Globensky faisait lire son journal intime à un entourage élargi, par exemple aux gens qui venaient la visiter le mercredi quand elle « tenait son jour », mais cela ne paraît pas impossible. Un mois après la mort de Globensky, un article paru dans *La revue moderne* révèle que l'existence de son journal était connue. L'auteur de l'article, madame Donat Brodeur, n'hésite pas à en appeler à une publication du journal de Globensky, comme s'il appartenait à la collectivité :

Un fait à signaler! Lady Lacoste a fidèlement tenu « Son Journal » depuis ses plus jeunes années; la veille de sa mort, sa main ferme y traçait encore les incidents de la journée (...) Au nom des Lettres Canadiennes, je me permets de prier la famille de vouloir bien communiquer au public, ce « Livre de Saison » agrémenté des principaux événements historiques d'au moins un quart de siècle...<sup>53</sup>

En résumé, les journaux intimes sont des documents très riches pour les historiens, mais à utiliser avec d'infinies précautions, en étant conscients qu'ils « do not always tell the whole story » et qu'ils sont des entreprises conscientes ou inconscientes de « selection, editing and shaping »<sup>54</sup>. Par ailleurs, il ne faut jamais perdre de vue que, comme historiens, nous appartenons aussi à une époque et que nos croyances, nos valeurs, nos expériences, notre vision de la vie influencent aussi notre compréhension des documents que nous analysons. Le regard de l'historien n'est pas neutre et qui plus est, ce dernier peut être « changé » par la lecture de journaux intimes du passé :

---

<sup>52</sup> Amanda Vickery, *op. cit.*, p. 49.

<sup>53</sup> Madame Donat Brodeur, « Une grande dame », *La Revue moderne*, 15 janvier 1920. Reproduit dans Yvon Globensky, *Histoire de la famille Globensky*, Éditions du fleuve, 1991, p. 195-196.

<sup>54</sup> Suzanne L. Bunkers, « Diaries and Dysfunctional Families », *op. cit.*, p. 232.

Reading is a two-way street and by implicating myself in reading, I am in turn transformed by that activity. I can never be a neutral observer of the structures of the texts I read, but my perspectives are also shaped, at least in part, by those present in the text I discuss<sup>55</sup>.

### 2.1.1.3 Le journal de Marie-Louise Globensky

Le journal personnel de Marie-Louise Globensky est la source principale sur laquelle se base notre thèse. Connue des historien(ne)s, il a néanmoins été peu utilisé par eux. Christine Hudon s'en est servi – entre autres sources – pour observer la spiritualité des femmes catholiques au XIX<sup>e</sup> siècle, dans un article paru dans la *Revue d'histoire de l'Amérique française* en 1995<sup>56</sup>. Yolande Pinard, Marie Lavigne et Jennifer Stoddart l'ont aussi consulté, parmi d'autres sources, pour documenter les débuts du mouvement des femmes à Montréal<sup>57</sup>. Il a plus récemment été en soi l'objet d'une courte et judicieuse analyse dans l'ouvrage de Patricia Smart, *De Marie de l'Incarnation à Nelly Arcan. Se dire, se faire par l'écriture intime*<sup>58</sup>. Cependant, ce journal est encore loin d'avoir été exploité dans toute sa richesse.

Examinons d'abord l'objet qu'il est. Le journal intime original (manuscrit) de Marie-Louise Globensky se trouve à Bibliothèque et archives nationales du Québec, dans le fonds Lacoste<sup>59</sup>. On y trouve cinq minces cahiers qui couvrent la période 1864-1866, alors que Globensky a entre 15 et 17 ans; c'est ce que nous désignerons comme le journal de jeunesse. On y trouve également 20 cahiers plus épais, de différents formats

---

<sup>55</sup> Françoise Lionnet, *Autobiographical Voices : Race, Gender, Self-Portraiture*, Ithaca, Cornell OP, 1989, citée dans Bunkers et Huff, dir. *op.cit.*, p. 8.

<sup>56</sup> Christine Hudon, « Des dames chrétiennes. La spiritualité des catholiques québécoises au XIX<sup>e</sup> siècle », *Revue d'histoire de l'Amérique française* 49, 2 (automne 1995): 169-194.

<sup>57</sup> Yolande Pinard, « Les débuts du mouvement des femmes à Montréal, 1893-1902 », dans Marie Lavigne et Yolande Pinard, dir., *Travailleuses et féministes*. Montréal, Boréal, 1983, p. 184.

<sup>58</sup> Patricia Smart, *De Marie de l'Incarnation à Nelly Arcan. Se dire, se faire par l'écriture intime*. Montréal, Boréal, 2014, p. 175-180 et p. 253-257.

<sup>59</sup> BAnQ Vieux-Montréal, Fonds Famille Lacoste (P76)

et couleurs, à la couverture cartonnée rigide (arborant différents motifs et couleurs), qui couvrent les années 1888 à 1919, alors qu'elle a entre 39 et 70 ans : ce que nous appellerons le journal de maturité.

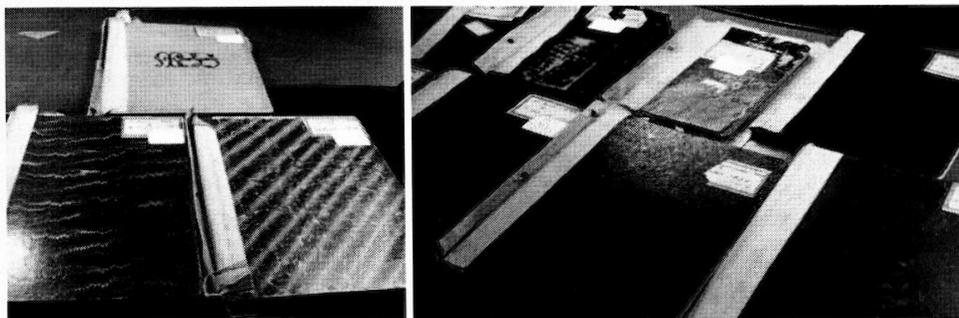


Figure 2.1 Cahiers du journal manuscrit de Marie-Louise Globensky à BANQ Vieux-Montréal, Fonds Lacoste (P76).

Il existe une version tapuscrite du journal. Les cahiers ont en effet été dactylographiés par la secrétaire de Paul Lacoste, un des fils de Marie-Louise Globensky et d'Alexandre Lacoste, peu après le décès de la diariste, dans les années 1920<sup>60</sup>. Le journal tapuscrit se présente en six volumes totalisant environ 2500 pages<sup>61</sup>, format légal (8 ½ par 14), sur du papier pelure (très fin, presque transparent). Il existe en plusieurs exemplaires, dont l'un nous a été prêté pour les fins de cette recherche par Mgr Norbert Lacoste. La version tapuscrite du journal est fidèle à la version originale, sauf pour certaines inscriptions en marge du texte principal, qui n'ont pas été conservées dans la transcription<sup>62</sup>.

---

<sup>60</sup> Seules les entrées de l'année 1909 ne semblent pas avoir été tapées à la machine. Du moins, 1909 n'apparaît pas dans les six volumes du journal tapuscrit auxquels nous avons eu accès. Cependant, le journal manuscrit de l'année 1909 existe.

<sup>61</sup> Il est paginé entre les années 1889 et 1919 pour un total de 2176 pages. Mais en tout, avec les entrées des années 1864 à 1866 et 1888, il compte environ 2500 pages.

<sup>62</sup> Elle écrit parfois en marge, dans le sens vertical de la feuille, un mot pour dire un événement spécial ayant caractérisé la journée, par exemple le retour de voyage d'un de ses enfants, un bazar auquel elle a participé, une fête de famille. Le 13 avril 1909, en marge de l'entrée qui décrit longuement les

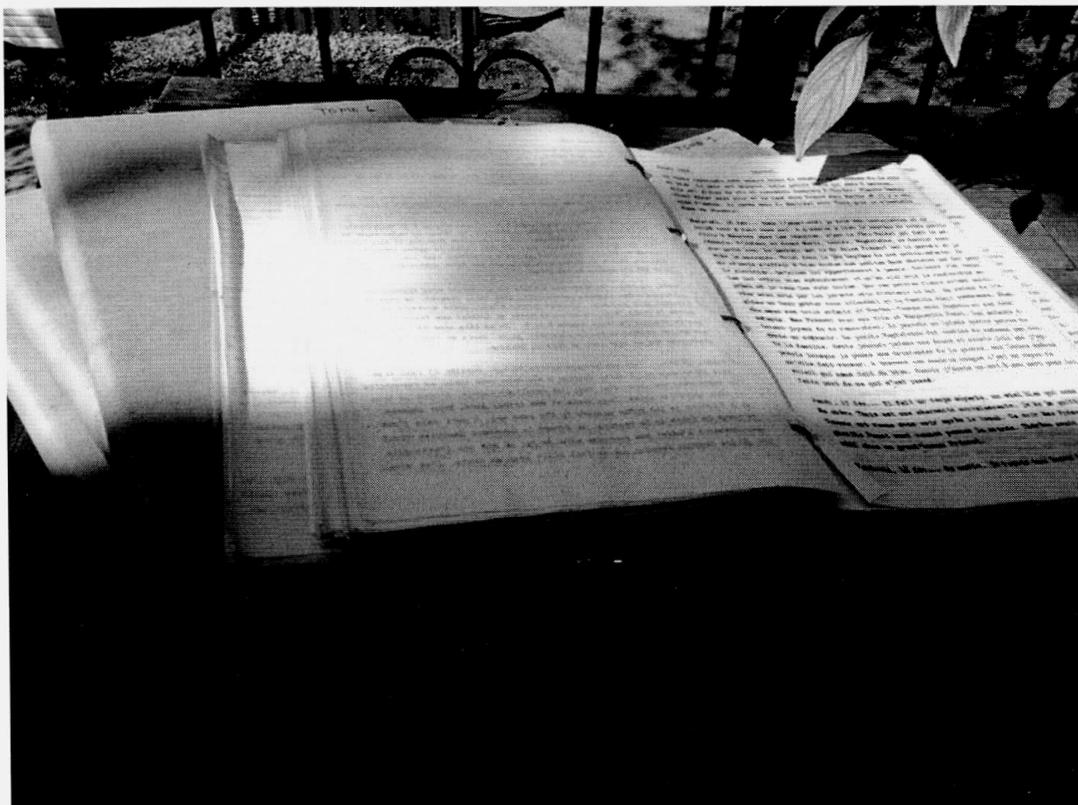


Figure 2.2 Volumes du journal tapuscrit de Marie-Louise Globensky. Fonds privé Norbert Lacoste.

Intéressons-nous maintenant à son contenu. Le journal de Marie-Louise Globensky nous semble essentiellement répondre aux trois fonctions identifiées par Françoise Simonet-Tenant. Il lui sert tout d'abord de garde-mémoire, car elle tient à y consigner ce qui remplit ses journées : activités, événements, relations. À certaines périodes plus mouvementées de son existence, et de plus en plus souvent, au fil du temps, le journal

---

événements et les émotions du jour où son fils Louis est décédé à 40 ans, elle écrit : « Louis Lacoste rendit son âme à Dieu paisiblement en ce jour ».

sera également un réceptacle pour ses sentiments et émotions débordants. Enfin, à des moments précis, par exemple en revenant d'une retraite spirituelle ou à l'occasion de l'écoute d'un sermon particulièrement inspirant, Globensky se servira de son journal pour faire son examen de conscience, se donner des objectifs, réfléchir sur le chemin parcouru dans un but d'amélioration morale et spirituelle.

Lorsqu'elle amorce son journal personnel, Marie-Louise Globensky a 15 ans et elle étudie à l'Académie Saint-Denis, un collège tenu par les sœurs de la Congrégation Notre-Dame. Son journal de jeunesse, loin de ressembler à ceux d'Henriette Dessaulles et de Joséphine Marchand<sup>63</sup>, qui sont critiques par rapport à leur famille, questionnent la religion et leur devenir de femmes, ne démontre « aucun questionnement ou exploration de soi indiquant une distance entre l'auteure et l'univers social et religieux dans lequel elle évolue <sup>64</sup> ». Il présente en effet une jeune fille « privilégiée, heureuse et pieuse, très à l'aise dans son identité de jeune bourgeoise catholique<sup>65</sup> ».

Le journal de jeunesse compte cinq sections distinctes. Les parties 1 et 3 se ressemblent beaucoup. Elles couvrent une période de deux mois, au printemps de deux années consécutives et les entrées quotidiennes traitent essentiellement des mêmes thèmes : la météo, les activités scolaires, sociales, familiales et religieuses du jour. Comprenant quelques réflexions sur le devoir, la discipline, le péché, ces deux parties ont toute l'apparence d'exercices scolaires dirigés, une méthode pédagogique de l'époque<sup>66</sup> qui avait pour but l'amélioration du français écrit et le perfectionnement spirituel.

---

<sup>63</sup> Henriette Dessaulles, *op. cit.*; Joséphine Marchand-Dandurand, *op. cit.* Ces deux diaristes sont un peu plus jeunes que Globensky, nées respectivement 11 ans et 12 ans après elle (Globensky est née en 1849, Dessaulles en 1860, Marchand en 1861).

<sup>64</sup> Patricia Smart, *op. cit.*, p. 175.

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 176.

<sup>66</sup> Voir par exemple : Stéphane Stapinsky, « Journal intime et adolescence au début du XX<sup>e</sup> siècle : l'exemple d'un dirigé spirituel de Lionel Groulx » dans Manon Brunet et Serge Gagnon, *Discours et pratiques de l'intime*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1993, pp. 197-212.

Les parties deux, quatre et cinq, sont complètement différentes les unes des autres. La section deux, rédigée en juillet 1864, est un journal de vacances passées au Manoir Montebello<sup>67</sup> chez Louis-Joseph Papineau, un parent éloigné de la famille<sup>68</sup> avec qui Globensky a vécu une relation qu'on pourrait qualifier d'amitié romantique intergénérationnelle<sup>69</sup>. La partie 4 est un journal de confidences, écrit sur une période de 15 jours, en février 1866, alors que Globensky vient d'avoir 17 ans et se découvre des sentiments amoureux très forts pour son futur époux, le jeune avocat Alexandre Lacoste<sup>70</sup>. La partie 5, rédigée en décembre 1866, est un court journal de retraite spirituelle dans lequel Marie-Louise Globensky discute de la vie éternelle et de l'importance de ne pas causer de scandale, les thèmes de sa retraite.

La pratique du journal pour les jeunes filles bourgeoises montréalaise était assez répandue, comme l'indique l'existence du journal personnel de la compagne de classe et meilleure amie de Marie-Louise Globensky, Éliza Chauveau (1849-1875)<sup>71</sup>. Le

<sup>67</sup> Voir description détaillée de Patricia Smart, *op. cit.*, p. 177.

<sup>68</sup> Marie-Louise Globensky est en fait une parente éloignée de Julie Bruneau, épouse de Louis-Joseph Papineau. Louis-Joseph Papineau, à la fin de sa vie, a beaucoup fréquenté les parents de Marie-Louise Globensky, Léon Globensky et Angélique Limoges, qui vivaient tout près de chez lui sur la rue Champ de Mars au coin de Bonsecours. (Selon l'Annuaire Lovell, en 1867-1868, Léon Globensky habitait au 82, rue Champ de Mars et Louis-Joseph Papineau au 92 Champ de Mars. Entre leurs maisons, il y avait un fabricant de pianos et la rue Bonsecours. Annuaire Lovell, 1867-1868, p. 337. Disponible en ligne : <http://bibnum2.banq.qc.ca/bna/lovell/>).

<sup>69</sup> Il avait 78 ans, elle 15 ans. Le ton de ses lettres est celui-là : « Tout aimable et bien-aimée Marie-Louise, très chérie "petite cousine affectionnée", signature que vous avez adoptée pour m'écrire, je vous rends mille actions de grâces pour votre lettre de Terrebonne, et surtout pour ce qu'elle exprime de cordial et d'obligeant pour moi. Je vous avais dit que votre correspondance m'était devenue une consolation nécessaire contre le vif et vrai chagrin que m'a donné notre séparation momentanée, et vous avez la bonté de me la donner cette consolation nécessaire. Cette bienveillance pour moi fortifie tous les sentiments qu'a fait naître votre séjour ici, et l'occasion qu'il m'a donnée, de jour en jour et d'heure en heure, de vous aimer de plus en plus. » (Papineau à Marie-Louise Globensky, 7 septembre 1864, Archives nationales du Canada, Collection de la famille Papineau : R12320-0-5-F [ancien numéro de référence : MG24-B2]. Cette lettre peut être consultée en ligne : <http://data2.archives.ca/e/e432/e010775152.pdf>).

<sup>70</sup> Nous examinerons cette partie du journal de jeunesse en détails dans le chapitre 6.

<sup>71</sup> Éliza Chauveau était la fille de l'homme politique et premier ministre du Québec Pierre-Joseph-Olivier Chauveau (1820-1890). Le journal d'Éliza Chauveau se trouve à la Division des archives de l'Université

journal d'Éliza Chauveau a été écrit en partie pendant les vacances qu'elle a passées au Manoir Montebello avec Marie-Louise Globensky, alors qu'elles avaient toutes deux 15 ans<sup>72</sup>, en juillet 1864, offrant un autre éclairage sur les événements et sur la communauté émotionnelle de ces adolescentes en vacances.

Le journal de Marie-Louise Globensky, interrompu en décembre 1866<sup>73</sup>, reprendra 22 ans plus tard, en mai 1888 à la faveur d'un voyage en Europe de deux mois que la diariste fait avec son mari. Cette interruption très longue est, comme nous l'avons vu, tout à fait représentative des journaux féminins de l'époque qui suivent les cycles de la vie des femmes, laissant de grands blancs pour les périodes où la maternité occupe tout l'espace et le temps<sup>74</sup>. Le journal reprend donc le 23 mai 1888 alors que Marie-Louise Globensky a 39 ans et s'apprête à partir en voyage vers le vieux continent, laissant dix enfants à la maison. Cette partie du journal est un descriptif très détaillé des monuments et villes visitées en France, en Italie, en Angleterre et en Écosse, ce qui laisse penser qu'elle l'a écrit pour se souvenir et pour partager ses impressions avec ceux qui n'avaient pu l'accompagner. Globensky se montre impressionnée par des œuvres d'arts, monuments et paysages. Elle pose un regard parfois sévère sur les Européens,

---

Laval, Pavillon Jean-Charles Bonenfant, dans le fonds Famille Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, P328/B5,1. Pour une analyse des journaux des sœurs Chauveau, voir : Jocelyne Mathieu, « Journaux personnels des filles de Pierre-Joseph-Olivier Chauveau (1855-1876). Une première approche ». *Les Cahiers des dix* n° 66 (2012) : 1–23 et Jocelyne Mathieu, « Journaux personnels des filles de Pierre-Joseph-Olivier Chauveau (1855-1876) : Deuxième partie : de la chronique à la réflexion ». *Les Cahiers des dix* n° 67 (2013) : 75–105.

<sup>72</sup> Éliza Chauveau deviendra, plus tard, religieuse à la Congrégation Notre-Dame sous le nom de Sœur Sainte-Florine. Elle mourra à l'âge de 26 ans. Nous n'avons pas retrouvé de référence directe à Éliza dans le journal de maturité de Globensky.

<sup>73</sup> Quelques mois après son mariage avec Alexandre Lacoste, le 8 mai 1866.

<sup>74</sup> Amanda Vickery, *op. cit.* p. 57.

spécialement sur les Londoniens<sup>75</sup> et les Romains<sup>76</sup>, un regard qui nous renseigne en fait davantage sur elle, ses préjugés et ses valeurs, que sur les peuples en question. Ce journal de voyage, qui se clôt au retour à Montréal en août 1888, comprend aussi des passages sur l'ennui qu'elle ressent à être loin de ses enfants<sup>77</sup>.

Enfin, le journal reprend définitivement neuf mois plus tard, en mai 1889, au moment où le mari de la diariste, sa sœur Coralie et sa fille Blanche partent pour un autre voyage en Europe. Marie-Louise Globensky, qui a quarante ans, restera cette fois à la maison, notamment avec sa dernière-née, Berthe, âgée de deux mois. Peut-être reprend-elle la plume pour tromper l'ennui ou conjurer l'inquiétude? Dans les premières pages, elle utilise un style télégraphique – les entrées font deux ou trois lignes –, pour décrire les activités du jour. Puis, comme si elle prenait goût à cette écriture quotidienne ou comme si cette dernière prenait de l'importance pour elle, au bout de quelques semaines, les entrées s'allongent, se font régulières, quasi quotidiennes. Le journal ne s'interrompra pas au retour de ses proches d'Europe : il continuera, quotidiennement (sauf en de rares exceptions) pendant trente ans, jusqu'à la veille de la mort de Globensky, en décembre 1919, à 70 ans.

Les trois thèmes qui dominent ce long journal de maturité, qui couvre trois décennies, sont la vie familiale, la vie sociale et la vie spirituelle. C'est un journal personnel qui est en effet très axé sur les relations interpersonnelles de la diariste avec ses parents(e)s et ami(e)s : Globensky indique normalement qui elle a vu dans sa journée, ce qu'elle a fait avec ces personnes, à qui elle a pensé, à qui elle a écrit, de qui elle a reçu des lettres.

---

<sup>75</sup> « Mon impression du peuple de Londres est pénible, quelle misère! Quels haillons recouvrent cette pauvre humanité, ne semblant avoir aucune notion de ce qu'elle devrait être. La femme surtout oublie toute sa dignité, paraît abruti et sans aucun souci. » *Journal*, 4 juin 1888 (Londres).

<sup>76</sup> « Le peuple d'Italie est d'une malpropreté révoltante et d'une nonchalance remarquable. » *Journal*, 12 juin 1888 (Rome).

<sup>77</sup> Ces passages seront examinés au chapitre 3.

La réflexion sur le sens de la vie trouve aussi une place dans son journal et laisse voir une vision catholique du monde, axée sur l'idée de faire le bien ici-bas pour s'assurer une place au paradis, où l'on retrouvera les personnes aimées. Les émotions dominantes de ce journal sont celles auxquelles nous consacrons nos prochains chapitres : la tristesse, la joie, la peur et l'amour, dans toutes leurs nuances et déclinaisons.

Dans son journal, qui est dédié à ses enfants<sup>78</sup>, Marie-Louise Globensky présente, on le verra, un « soi » idéalisé d'épouse aimante, de mère maternelle, et de femme pieuse, qui a pour but, soutenons-nous, de servir de modèle à ses enfants. En effet, sentant s'effriter les valeurs constituant la société dans laquelle elle a grandi, craignant que ses enfants manquent de balises dans un monde duquel elle ne sera éventuellement plus, Globensky souhaite, en se posant en exemple, leur montrer le chemin vers une vie vertueuse et vers le paradis (où elle les retrouvera).

---

<sup>78</sup> Les cahiers manuscrits des années 1915, 1917 et 1919 portent, en page de garde, la mention explicite : « dédié à mes enfants ».

avec joie sa famille Beauvais, le suis venue à pied  
 le soir chez elle afin de voir mes chers petits enfants  
 et toujours si aimables et gentils.  
 Ma petite Louise Landry est venue rendre la visite  
 moi. C'est la première fois de ma vie que je me trouvais  
 seule en France. J'étais à Paris, dans un grand hôtel  
 la Penitence, mon mari à Québec, sans et détenu  
 moi-même en ville. Le soir donc allée avec ma petite fille  
 passer l'après-midi à Portmout. C'est un très bon  
 endroit de la Nouvelle-France. Le soir revenue dans  
 l'hôtel.  
 Je souffrais un temps délicieux. Ce matin me rendant  
 nous en notre messe du Sacré-Cœur. Et nous  
 sommes allés au Château d'Appony. Nous avons  
 dîné à l'Appony. Le soir nous sommes allés

Figure 2.3 Une page du journal manuscrit de Marie-Louise Globensky. BANQ Vieux-Montréal, Fonds Lacoste (P76).

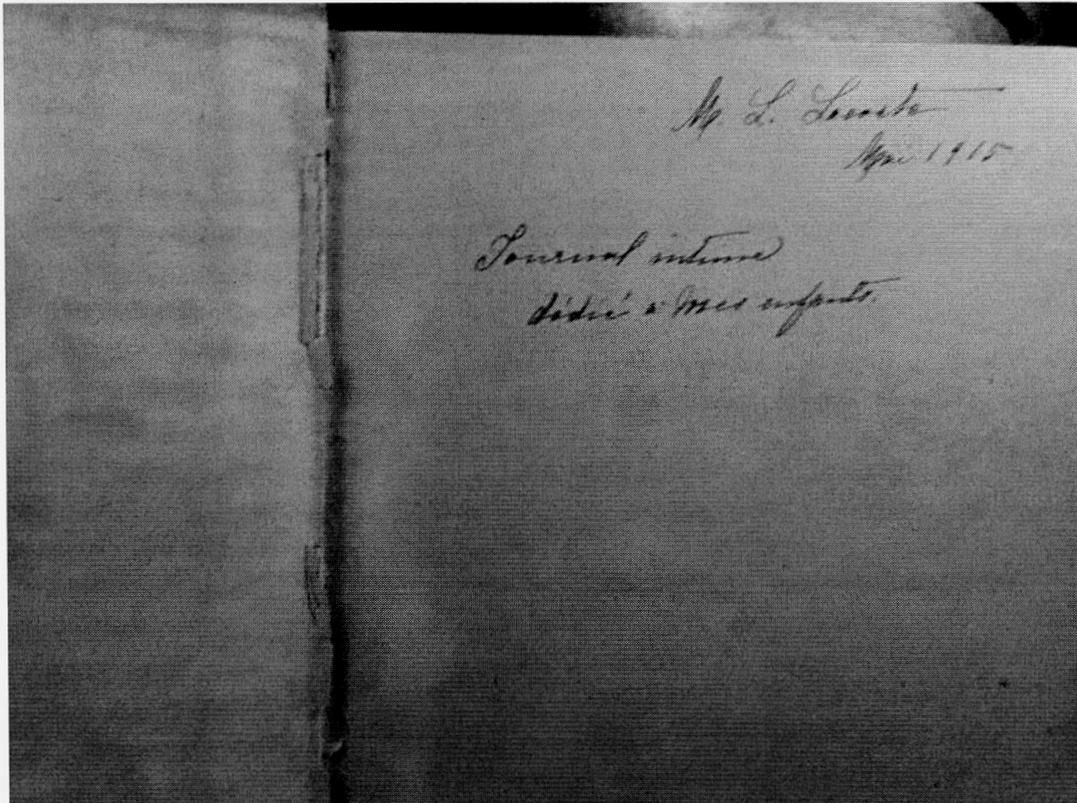


Figure 2.4 « Journal intime dédié à mes enfants. » BANQ Vieux-Montréal, Fonds Lacoste (P76).

#### 2.1.1.4 Le journal de Marie Lacoste-Gérin-Lajoie

La fille aînée de Marie-Louise Globensky, Marie Lacoste-Gérin-Lajoie, a aussi tenu un journal, mais de façon beaucoup plus sporadique que sa mère. Il faut dire qu'elle a eu une vie publique plus active et qu'elle a beaucoup écrit à part son journal, notamment des articles dans *Le coin du feu*, *Le journal de Françoise*, *La bonne parole*, et des conférences.

Le journal de Marie Lacoste-Gérin-Lajoie est accessible à Bibliothèque et Archives nationales du Québec, dans la Collection Institut Notre-Dame du Bon-Conseil de

Montréal<sup>79</sup>. Il comprend deux cahiers couvrant respectivement les périodes 1892-1898 et 1896 à 1905 [donc, qui se recoupent, mais qui comprennent aussi de longues périodes sans entrée] et deux cahiers représentant des journaux de voyage en Europe, l'un datant de 1885 et l'autre de 1922<sup>80</sup>.

Les cahiers ne sont pas utilisés au complet (de nombreuses pages sont restées blanches). Le second cahier comprend une section « poèmes de jeunesse » que Marie Lacoste-Gérin-Lajoie a composés et écrits (peut-être recopiés) avec une calligraphie soignée. Plus loin, l'écriture journalière, quant à elle, est plus difficile à déchiffrer. Penchée, on y sent le foisonnement des idées et des émotions à coucher sur papier, la main qui peine à suivre le rythme.

Si le journal de sa mère répond principalement à la fonction de garde-mémoire, celui de Marie Lacoste-Gérin-Lajoie nous semble lui permettre surtout d'essayer de voir clair dans ses idées et émotions à des instants précis où tout est « embrouillé » et où, écrit-elle « je ne sais plus si je me connais moi-même<sup>81</sup> ». Marie Lacoste-Gérin-Lajoie y apparaît comme une femme tourmentée entre ses convictions féministes (les femmes devraient pouvoir bénéficier de plus de droits et devraient voter, croit-elle) et sa profonde foi catholique. Sa vie sera d'ailleurs le reflet de ces tourments<sup>82</sup>.

---

<sup>79</sup> BAnQ Vieux-Montréal, P783, S2, SS1. Contenant 2007-10-005.

<sup>80</sup> Le voyage en Europe de Marie Lacoste-Gérin-Lajoie en 1922 est connu pour ses (vaines) démarches au Vatican pour faire reconnaître la légitimité du suffrage féminin. Voir : Luigi Trifiro, « Une intervention à Rome dans la lutte pour le suffrage féminin au Québec (1922) », *Revue d'histoire de l'Amérique française* 32, 1 (juin 1978) : 3-18.

<sup>81</sup> Journal intime de Marie Lacoste-Gérin-Lajoie. BAnQ, Vieux-Montréal, P783, S2, SS1; Contenant : 2007-10-005/1; Chemise P2/A04; entrée du 10 décembre 1896.

<sup>82</sup> Voir, entre autres : Hélène Pelletier-Baillargeon, *Marie Gérin-Lajoie, de mère en fille, la cause des femmes*, Montréal, Les Éditions du Boréal Express, 1985, 382 pages; Anne-Marie Sicotte, *Marie Gérin-Lajoie. Conquérante de la liberté*, Montréal, Éditions du Remue-Ménage, 2005.

Le journal de Marie Lacoste-Gérin-Lajoie est aussi, par ailleurs, un garde-mémoire en ce qu'il s'attache à enregistrer par exemple « l'image enfantine et que je voudrais conserver toujours de mes enfants que j'aime tant et que j'ai peur de voir vieillir <sup>83</sup> ». Aussi, il témoigne des balbutiements du mouvement féministe naissant, notamment en racontant les rencontres et discussions avec Joséphine Marchand-Dandurand et Robertine Barry ainsi que les réactions de leurs détracteurs dans les journaux, qui font vivre à Marie Lacoste-Gérin-Lajoie beaucoup de colère. C'est un document court, mais d'une grande richesse qui révèle une personnalité et une intelligence vives <sup>84</sup>.

Aux fins de cette recherche, le journal de Marie Lacoste-Gérin-Lajoie est intéressant, notamment parce qu'il nous fait voir d'un autre œil les événements et l'ambiance de sa communauté émotionnelle. Si, par exemple, Marie-Louise Globensky narre toujours les réunions de famille de façon lisse, sans noter de tension ou de désaccords, sa fille Marie raconte les mêmes événements avec plus d'aspérités. Par exemple, elle décrit une réunion chez ses parents en décembre 1896 où elle s'est querellée avec certains invités au sujet du travail des femmes <sup>85</sup>. La même réunion apparaît dans le journal de Globensky, mais sans mention de vives discussions <sup>86</sup>. D'autre part, les émotions dominantes diffèrent chez la mère et la fille. Marie Lacoste-Gérin-Lajoie exprime régulièrement sa colère, notamment en relation avec les injustices faites aux femmes. Dans les écrits de sa mère, on le verra, la colère est une émotion invisible. Mère et filles appartiennent à la même communauté émotionnelle. Mais, d'une part, les normes évoluent d'une génération à l'autre et, d'autre part, ces deux femmes ont un

---

<sup>83</sup> Journal intime de Marie Gérin-Lajoie, *Ibid.*, entrée du 10 décembre 1896.

<sup>84</sup> Il nous paraît d'ailleurs étonnant que ce journal n'ait jamais été publié comme l'ont été ceux de Joséphine Marchand et d'Henriette Dessaulles.

<sup>85</sup> Marie Gérin-Lajoie, *Journal*, 21 décembre 1896.

<sup>86</sup> Marie-Louise Globensky, *Journal*, 20 décembre 1896.

tempérament propre qui les amène à réagir différemment face aux codes établis. C'est ce que le journal de Marie Lacoste-Gérin-Lajoie nous permet d'entrevoir.

Le journal de Marie Lacoste-Gérin-Lajoie parle somme toute assez peu de sa mère et on la sent peut-être plus près – idéologiquement, à tout le moins – de son père, Alexandre Lacoste, qu'elle décrit comme « si tolérant pour les idées avancées <sup>87</sup>. » Ce journal devient un complément au journal de Globensky, nous donnant un autre point de vue sur la communauté émotionnelle familiale et nous rappelant que le journal de Marie-Louise Globensky n'est pas – comme aucun autre journal d'ailleurs – une fenêtre transparente sur la réalité.

### 2.1.2 La correspondance

Les correspondances se distinguent des journaux intimes en ce qu'elles sont des écrits échangés entre des personnes. Comme l'écrivent Cécile Dauphin, Pierrette Lebrun-Pézerat et Danièle Poublan, la lettre est un « maillon dans une chaîne sans début ni fin. Elle suppose l'existence d'énoncés antérieurs auxquels son propre énoncé se rattache.<sup>88</sup>» Les correspondances peuvent avoir une fonction commerciale, professionnelle, légale, officielle, ou personnelle, c'est cette dernière fonction qui nous intéresse ici. Elles se matérialisent sur divers supports, comme du papier à lettres, des télégrammes, des cartes postales, des écrans (courriels, textos, etc.), en fonction des contextes, des époques et des technologies disponibles. Les correspondances

---

<sup>87</sup> Lui dont le nom est pourtant associé au parti Conservateur : « Intéressé par le monde de la politique, Lacoste, conservateur modéré, ne cherche cependant pas à se faire élire député. Il préfère continuer une pratique du droit bien établie tout en exerçant une influence au sein du Parti conservateur, où il contribue à la solution de questions épineuses. » Sylvio Normand, « Lacoste, sir Alexandre », dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 15, Université Laval/University of Toronto, 2003, consulté le 15 déc. 2014, [http://www.biographi.ca/fr/bio/lacoste\\_alexandre\\_15F.html](http://www.biographi.ca/fr/bio/lacoste_alexandre_15F.html).

<sup>88</sup> Cécile Dauphin, Pierrette Lebrun-Pézerat et Danièle Poublan, *Ces bonnes lettres. Une correspondance familiale au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Albin Michel, 1995, p. 17.

personnelles et familiales au XIX<sup>e</sup> siècle représentent, pour les épistoliers, un espace où échanger des nouvelles, où partager les joies et les peines, où construire ses valeurs et ses opinions. « Face au vaste monde froid et indifférent, l'espace épistolaire ménage des abris chauds et aimables, solides et solidaires<sup>89</sup>. »

### 2.1.2.1 La pratique épistolaire

Comme celle du journal personnel, la pratique de la correspondance familiale et privée apparaît au XVIII<sup>e</sup> siècle, en lien avec le développement de l'intimité et de la connaissance de soi. Elle se répand au XIX<sup>e</sup> siècle, grâce aux progrès dans l'alphabétisation et à l'amélioration de l'infrastructure postale, qui « instaure progressivement un service sûr, régulier et bon marché.<sup>90</sup> » Pour de nombreux auteurs, la correspondance est avant tout un lieu important de la construction identitaire, et l'épistolier est un « artisan de soi<sup>91</sup> ».

Ce laboratoire identitaire qu'est la correspondance a ceci de spécifique que, contrairement au protocole solitaire du journal intime, l'épistolier convoque impérativement sur lui le regard de l'autre. De cet autre auquel il s'adresse, il attend une légitimation de sa personne ou de son personnage, et cette attente semble d'autant plus forte que l'épistolier est une femme. [...] <sup>92</sup>

Pour l'historienne Dena Goodman, qui a étudié les lettres de deux jeunes femmes françaises au XVIII<sup>e</sup> siècle, la pratique de la correspondance chez les femmes a contribué à l'émergence de la conscience de genre dans le XVIII<sup>e</sup> siècle français. En

---

<sup>89</sup> *Ibid.*, p. 193-194.

<sup>90</sup> Dauphin et al., *op. cit.*, p. 193.

<sup>91</sup> Selon la formule de Bernard Beugnot, cité dans Brigitte Diaz et Jürgen Siess, dir. *L'épistolaire au féminin. Correspondances de femmes XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*. Colloque de Cerisy-La-Salle (1<sup>er</sup>-5 octobre 2003), Caen, Presses universitaires de Caen, 2006, p. 8.

<sup>92</sup> *Ibid.*, p. 9.

effet, encouragées à correspondre<sup>93</sup>, les jeunes filles de l'élite ont trouvé dans cet espace servant à échanger des nouvelles, l'occasion de se définir comme individus modernes et comme femmes. Ce faisant, la pratique épistolaire a mené à la prise de conscience des limites inhérentes à leur sexe. À travers l'écriture de lettres, donc, ces femmes « [...] came to see themselves as both human being and women, as modern subjects who because of their gender could not realize the full promise of the modern public sphere.<sup>94</sup> » Ainsi, l'écriture de lettres personnelles pourrait représenter une des étapes du développement du féminisme au XIX<sup>e</sup> siècle.

#### 2.1.2.2 Les lettres comme documents

Si la correspondance a été décrite poétiquement comme « un morceau de notre vie pour une autre personne<sup>95</sup> », ou comme une « conversation avec un absent<sup>96</sup> », pour Roger Chartier cette pratique et ces documents s'inscrivent activement dans l'histoire culturelle. Il écrit :

Dans une histoire culturelle redéfinie comme le lieu où s'articulent pratiques et représentations, le geste épistolaire est un geste privilégié. Libre et codifiée, intime et publique, tendue entre secret et sociabilité, la lettre mieux qu'aucune autre expression, associe le lien social et la subjectivité. Chaque groupe vit et formule à sa manière ce problème d'équilibre entre moi et les autres. Reconnaître ces diverses façons de manier l'aptitude à correspondre est sans doute mieux comprendre ce qui fait qu'une communauté existe, cimentée par le partage des mêmes usages, des mêmes normes, des mêmes rêves [...]<sup>97</sup>.

---

<sup>93</sup> Dena Goodman, « Letter Writing and the Emergence of Gendered Subjectivity in Eighteenth-Century France », *Journal of Women's History* 17, 2 (été 2005), p. 1. Le devoir épistolaire est « inculqué dès l'enfance aux petites filles écrivant sous la surveillance de leur mère. » Dauphin et al., *op. cit.*, p. 13.

<sup>94</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>95</sup> Marc Chabot et Sylvie Chaput, *Manuscrits pour une seule personne*, Québec, Éditions de l'Instant même, 2002, p. 11.

<sup>96</sup> Emil Cioran, dans « Manie épistolaire », cité par Geneviève Haroche-Bouzinac, *L'épistolaire*. Hachette, Paris, 1995, p. 3.

<sup>97</sup> Cité dans Haroche-Bouzinac, *ibid.*, p. 17-18.

La correspondance ne parle donc pas que de la personne qui écrit et de celle qui reçoit; elle parle de groupes unis par des formes de communication, des codes et, ajoutons-nous, des normes émotionnelles. « [...] cette pratique s'enracine dans un modèle de comportement, dans une façon de vivre le lien social et d'entretenir des relations<sup>98</sup> ». C'est ainsi que la correspondance de Globensky nous aidera à reconnaître certaines normes émotionnelles en vigueur dans la communauté émotionnelle de la bourgeoisie franco-catholique montréalaise en particulier en ce qui concerne les rapports affectifs entre les gens.

L'historien qui travaille avec des correspondances doit chercher à mettre au jour les intentions de l'écriture de lettres, que ce soit simplement de garder le contact ou de ne demander de l'aide ponctuelle<sup>99</sup>. Il ne doit par ailleurs jamais perdre de vue que tout corpus de lettres est une construction, le résultat de « tris, de destructions, d'archivages. Le matériau donné à l'historien enregistre la succession des gestes qui, de génération en génération, ont constitué une partie de toutes les lettres écrites et reçues en témoins de l'identité familiale<sup>100</sup> ». Les meilleures conditions pour la conservation sont réunies lorsque certaines personnes assument la tâche d'archivistes familiales.<sup>101</sup> Dans la famille Lacoste, les archivistes les plus engagées sont certainement Marie Lacoste-Gérin-Lajoie et Blanche Lacoste-Landry, qui ont conservé en grand nombre les lettres leur étant adressées.

Si la correspondance ne donne pas plus que le journal intime accès à la réalité vécue par les protagonistes, elle nous semble souvent plus spontanée et moins auto-censurée,

---

<sup>98</sup> Dauphin et al., *op. cit.*, p. 193.

<sup>99</sup> Mario Mimeault, *L'exode québécois. 1852-1925. Correspondance d'une famille dispersée en Amérique*, Québec, Septentrion, 2013, p. 106-109.

<sup>100</sup> Dauphin et al., *op. cit.*, p. 13.

<sup>101</sup> *Ibid.*

comme si, en écrivant des lettres, les auteur(e)s étaient moins conscients de laisser des traces que lorsqu'ils écrivent un journal.

La correspondance écrite par, envoyée à, et échangée entre proches de Marie-Louise Globensky est disséminée dans plusieurs fonds d'archives, dont plusieurs sont situés à BAnQ Vieux-Montréal : le Fonds famille Landry (P155), le Fonds Famille Lacoste (P76), le Fonds Famille Justine Lacoste-Beaubien (P655), le Fonds Collection Institut national du Bon Conseil de Montréal (P783).<sup>102</sup> Au total, nous avons recensé plus de 1000 lettres susceptibles de nous renseigner sur le paysage émotionnel de Marie-Louise Globensky et sur les normes émotionnelles de la bourgeoisie franco-catholique montréalaise du tournant du XX<sup>e</sup> siècle. Ces fonds ont été dépouillées seulement en partie et nous les utilisons en appui au journal intime dans cette thèse<sup>103</sup>.

### 2.1.2.3 Les lettres écrites par Marie-Louise Globensky

D'abord, nous disposons d'un peu plus de 250 lettres écrites par Marie-Louise Globensky, dont 114 adressées à sa fille Blanche (Lacoste-Landry), rédigées entre 1888 et 1916<sup>104</sup> et environ 140 adressées à sa fille Marie (Lacoste Gérin-Lajoie), rédigées entre 1875 et 1918<sup>105</sup>. Nous n'avons étonnamment pas retrouvé de lettre écrite à Justine Lacoste-Beaubien ni à ses autres enfants<sup>106</sup>, ni encore à son mari. Nous avons finalement pu consulter une lettre écrite par Marie-Louise Globensky à Louis-Joseph

---

<sup>102</sup> D'autres morceaux sont ailleurs, notamment dans le Fonds Thaïs Lacoste-Frémont, qui fait partie du Fonds du séminaire de Québec appartenant aux collections des Musées de la civilisation, à Québec, et nous prévoyons les consulter lors de notre stage postdoctoral. Voir : <https://www.mcq.org/fr/collections/consultation>. La correspondance de Globensky avec Louis-Joseph Papineau est, quant à elle, aux Archives nationales du Canada, Ottawa, Collection de la famille Papineau : R12320-0-5-F (ancien numéro de référence : MG24-B2).

<sup>103</sup> Un futur projet nous amènera à analyser la correspondance des sœurs Globensky et Lacoste en détails.

<sup>104</sup> BAnQ-Vieux-Montréal, P155, S8, SS2, D6.

<sup>105</sup> BAnQ-Vieux-Montréal, P783, P2/B1, 54 et 55.

<sup>106</sup> Il est fort possible que des lettres à sa fille Thaïs se retrouvent dans le Fonds Thaïs Lacoste-Frémont, à Québec.

Papineau en 1869<sup>107</sup>. Si l'on se fie à un petit registre de « lettres écrites » qu'elle a tenu en 1901<sup>108</sup>, elle écrivait, à ses ami(e)s et parent(e)s, entre une et plusieurs lettres par jour. Certaines de ces lettres existent peut-être toujours dans des certains fonds d'archives, notamment en Europe<sup>109</sup>.

#### 2.1.2.4 Les lettres reçues par Marie-Louise Globensky

Nous disposons aussi d'environ 400 lettres reçues par Marie-Louise Globensky de la part de ses parents et amis. Parmi ces lettres, un grand nombre provient de ses sœurs Élodie et Coralie Globensky, de qui elle a été très proche toute sa vie, et quelques-unes de ses frères Léon et Edmond et de son père Léon. En effet, nous avons retrouvé 59 lettres de Coralie Globensky-Taschereau<sup>110</sup>, 128 lettres d'Élodie Globensky-Garneau<sup>111</sup> et 10 lettres de ses frères et père<sup>112</sup>.

Un certain nombre de lettres lui ont été adressées par ses enfants : en effet, nous avons retrouvé environ 70 lettres de Justine Lacoste-Beaubien à ses parents<sup>113</sup> et quatre lettres de Paul Lacoste à sa mère<sup>114</sup>. Curieusement, nous n'avons retrouvé que quelques lettres d'Alexandre Lacoste à sa femme (alors que nous savons qu'elle lui en écrivait souvent puisqu'elle en parle dans son journal – et donc qu'il devait lui répondre)<sup>115</sup>.

---

<sup>107</sup> BAnQ-Québec, Fonds famille Joseph Papineau, P417. Photocopie de la lettre fournie par Georges Aubin.

<sup>108</sup> BAnQ-Vieux-Montréal, P76. 1975-00-015/6, article 12.6.

<sup>109</sup> Par exemple, les lettres qu'elle écrivait à son directeur de conscience, le père Almire Pichon, et celles qu'elle écrivait à son amie d'enfance établie en Europe, Marie de Kersabiec.

<sup>110</sup> BAnQ-Vieux-Montréal, P76. 1975-00-015/4, article 10. 2.

<sup>111</sup> BAnQ-Vieux-Montréal, P76. 1975-00-015/4, article 10.3.

<sup>112</sup> BAnQ-Vieux-Montréal, P76. 1975-00-015/4, article 10.4.

<sup>113</sup> BAnQ-Vieux-Montréal, P76. 1975-00-015/5 et P655, S1, SS2, D3. Ces lettres sont parfois adressées à l'un des parents, parfois aux deux.

<sup>114</sup> BAnQ-Vieux-Montréal, P76. 1975-00-015/4, article 10.11.

<sup>115</sup> Ces quelques lettres seront analysées au chapitre 6.

Les autres lettres lui ont été adressées par des amis(e)s, connaissances et parents proches ou éloignés. Environ 60 lettres proviennent de ses amies intimes Marie de Kersabiec (comtesse de Beaujeu)<sup>116</sup>, qui vit en France, et Blanche Wotherspoon<sup>117</sup>. Une vingtaine d'autres lettres proviennent d'amies plus ou moins proches ou de connaissances : lady Aberdeen<sup>118</sup>, lady Leblanc<sup>119</sup>, lady Fitzpatrick<sup>120</sup> et de son directeur spirituel, le père Pichon<sup>121</sup>, aussi originaire de France. Environ 25 lettres lui

<sup>116</sup> BAnQ-Vieux-Montréal, P76. 1975-00-015\4, article 10.10. Marie-Alice-Béatrice Saveuse de Beaujeu, vicomtesse Alain Sioc'han de Kersabiec (voir sa carte de décès à BAnQ-Vieux-Montréal, Fonds famille Landry, P155,S1,SS3,P30), née le 20 novembre 1851, morte 8 décembre 1914, est une descendante de la noblesse canadienne-française. Sa mère est la fille du seigneur et écrivain Philippe Aubert de Gaspé, Adélaïde Aubert de Gaspé (1815-1970). Son père est Georges-René Saveuse de Beaujeu (1810-1865), seigneur de Soulange, descendant des Chaussegros de Léry et des Lemoyne de Longueuil. Marie-Alice de Beaujeu a épousé Alain Sioc'han de Kersabiec, zouave pontifical, en 1870 à Londres. Elle a vécu la majeure partie de sa vie en France, au château de La Rouillonais, à Saint-Étienne de Mont-Luc, en Loire inférieure.

<sup>117</sup> BAnQ-Vieux-Montréal, P76. 1975-00-015\4, article 10.9. Blanche Juchereau Wotherspoon est née à Saint-Ours en 1848 et morte à Londres en 1924. Elle est la fille de Louis-Charles Juchereau et de Harriette Maria Duchesnay et l'épouse de Ivan Tolkien Wotherspoon (ailleurs orthographié : Tolkein Wotherspoon), né en 1845 à Hambourg, en Allemagne. Blanche Juchereau et Ivan Wotherspoon se sont mariés en 1871 à Montréal à l'église anglicane Saint James the Apostle.

<sup>118</sup> Ishbel Aberdeen, présidente du National Council of Women on Canada et de l'International Council of Women était la femme de Lord Aberdeen, gouverneur général du Canada entre 1893 et 1898. Carolyn Harris, « Lady Aberdeen. », *L'Encyclopédie Canadienne*, Historica Canada, 17 janvier 2008.

<sup>119</sup> Marie-Joséphine Hermine Beaudry (1866-1931) a épousé Pierre Évariste Leblanc (1853-1918) en 1886 à la cathédrale Saint-Jacques-le-Majeur, à Montréal. Pierre-Évariste Leblanc, avocat et député conservateur à l'assemblée législative du Québec, fut lieutenant-gouverneur de la province de Québec du 12 février 1915 au 18 octobre 1918. Voir : Gaston Bernier, « LEBLANC, sir PIERRE-ÉVARISTE », dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 14, Université Laval/University of Toronto, 2003-, consulté le 14 janv. 2015, [http://www.biographi.ca/fr/bio/leblanc\\_pierre\\_evariste\\_14F.html](http://www.biographi.ca/fr/bio/leblanc_pierre_evariste_14F.html).

<sup>120</sup> Marie-Elmire-Corinne Caron (1855- ) a épousé en 1879 Charles Fitzpatrick (1851-1942), qui fut l'avocat de Louis Riel et d'Honoré Mercier. Il fut également député libéral à l'Assemblée législative du Québec, député libéral à la Chambre des communes, ministre de la Justice dans le cabinet Laurier, juge en chef de la Cour suprême du Canada et Lieutenant-gouverneur du Québec.

<sup>121</sup> BAnQ-Vieux-Montréal, P76. 1975-00-015\4, article 10.1; P76. 1975-00-015\4, article 10.8. Le père Almière Pichon (1843-1919), jésuite français, a été le directeur spirituel de Marie-Louise Globensky pendant ses séjours au Canada, entre 1884 et 1886 et entre 1888 et 1907, et par correspondance par la suite. En France, il a été le directeur spirituel de Thérèse de l'Enfant-Jésus, dite aussi Thérèse de Lisieux (1873-1897) et il a été un témoin dans son procès en canonisation. Une biographie lui a été consacrée : Mary Frances Coady, *The Hidden Way: The Life and Influence of Almière Pichon*, Montréal, Novalis, 1999, 128 pages. Voir aussi: Guy Laperrière, *Les Congrégations religieuses. De la France au Québec, 1880-1914. Tome 2 : Au plus fort de la tourmente 1901-1904*. Presses de l'Université Laval, 1999, pp.

ont été écrites par des cousins, cousines, neveux, nièces, beaux-frères et belles-sœurs<sup>122</sup>. Ont aussi été consultées neuf lettres écrites par Louis-Joseph Papineau, leader des rébellions patriotes de 1837-1838 et grand ami de la famille Globensky, à une toute jeune Marie-Louise, entre 1864 et 1869<sup>123</sup>. Les lettres écrites et reçues par Marie-Louise Globensky nous servent de sources complémentaires au journal intime, pour confirmer, infirmer, nuancer certaines interprétations.

#### 2.1.2.5 Les lettres échangées entre proches de Marie-Louise Globensky

Pour enrichir notre analyse, nous avons, à quelques reprises au cours de cette thèse, eu recours aux lettres échangées entre les proches de Globensky, et essentiellement aux lettres reçues par Marie Lacoste-Gérin-Lajoie, qui a minutieusement conservé sa correspondance<sup>124</sup>.

Le corpus des lettres adressées à Marie Lacoste-Gérin-Lajoie, recensé ici, n'a pas été dépouillé systématiquement, mais utilisé pour des éclairages ponctuels. Il se décrit comme suit : environ 70 lettres de la part de Thaïs Lacoste-Frémont<sup>125</sup>, cinq lettres

---

25, 296 et 589. Finalement, voir Marie-Louise Guillaumin, « PICHON (ALMIRE), jésuite, 1843-1919 », *Dictionnaire de spiritualité*, tome 12, Paris, Éditions Beauchesne, 1986, colonne 1416-1419.

<sup>122</sup> BAnQ-Vieux-Montréal, P76. 1975-00-015\4, articles 10.5, 10.6 et 10.7.

<sup>123</sup> Archives nationales du Canada, Collection de la famille Papineau : [R12320-0-5-F](#) (ancien numéro de référence : [MG24-B2](#)).

<sup>124</sup> Blanche Lacoste-Landry a aussi conservé un grand nombre de lettres, mais malheureusement pas en provenance de ses sœurs. Nous disposons de quelques lettres adressées à Blanche de la part de sa tante Élodie Globensky Garneau (BAnQ-Vieux-Montréal, P155, S8, SS2, D25). Nous disposons par ailleurs de plusieurs dizaines de lettres de Blanche à son mari, le général Landry, alors qu'il se trouve en Europe pendant la Première Guerre mondiale, un corpus que nous avons utilisé pour écrire un article à paraître : Sophie Doucet, « "Quand reprendrons-nous donc nos beaux jours d'autrefois?" Blanche Lacoste-Landry, l'absence et la neurasthénie durant la Grande Guerre », *Actes du colloque Femmes face à l'absence de l'Antiquité à l'époque contemporaine : terre, mer, outre-mer*, Presses universitaires de Rennes, À paraître.

<sup>125</sup> BAnQ-Vieux-Montréal, P773, S2, SS1; 2007-10-005\5; P2\B1, 05

d'Alexandre (le frère non le père)<sup>126</sup>, environ 50 lettres de Justine Lacoste-Beaubien<sup>127</sup>, environ 20 lettres de Berthe Lacoste-Dansereau, environ 50 lettres de Jeanne Lacoste Duchastel de Montrouge<sup>128</sup>, environ 200 lettres de Blanche Lacoste-Landry<sup>129</sup>, six lettres de Paul Lacoste<sup>130</sup> et environ 25 lettres d'Yvonne Lacoste-Tessier<sup>131</sup>. Le fonds contient aussi 19 lettres lui ayant été écrites par sir Alexandre Lacoste<sup>132</sup> et environ 70 lettres provenant de sœur Marie Thaïs de Saint-Joseph, sa tante, sœur d'Alexandre<sup>133</sup>.

## 2.2 Méthodologie

### 2.2.1 Étapes de réalisation

La première étape de la réalisation de cette thèse a comporté deux volets. D'abord, nous nous sommes appropriée les principaux champs historiographiques et théoriques, soit l'histoire des femmes et des familles de la bourgeoisie à l'échelle occidentale; les études multidisciplinaires sur les écrits autobiographiques et l'histoire des émotions. Ensuite, nous avons entamé la lecture patiente et attentive du journal intime de Globensky. Cette double démarche a permis de penser l'architecture de notre thèse : chacun de ses chapitres d'analyse se pencherait sur une des émotions les plus fréquemment exprimées par Globensky, soit la tristesse, la joie, la peur et l'amour.

---

<sup>126</sup> BAnQ-Vieux-Montréal, P783, S2, SS2, SSS1; 2007-10-005\9; P2/B1, 47.

<sup>127</sup> BAnQ-Vieux-Montréal, P2/ B1, 49.

<sup>128</sup> BAnQ-Vieux-Montréal, P783, S2, SS2, SSS1; 2007-10-005\10; P2/B1, 53.

<sup>129</sup> BAnQ-Vieux-Montréal, P2/B1, 56 et 57; P783, S2, SS2, SSS1; 2007-10-005\11; P2/B1/58.

<sup>130</sup> BAnQ-Vieux-Montréal, P2/B1, 61.

<sup>131</sup> BAnQ-Vieux-Montréal, P2/B1, 64.

<sup>132</sup> BAnQ-Vieux-Montréal, P2/B1, 63.

<sup>133</sup> BAnQ-Vieux-Montréal, P2/B1, 70.

La deuxième étape a été la numérisation (page par page) du journal intime tapuscrit<sup>134</sup>, réalisée en concomitance avec l'identification des mots-clés émotionnels utilisés par Globensky. Lorsqu'elle parle de la peur, pour ne donner que cet exemple, Globensky utilise une variété de mots-clés qui expriment cette émotion dans une palette de nuances : inquiétude, appréhension, crainte, peur, alarme, angoisse, anxiété, effroi, épouvante, terreur. Puisque les mots qu'elle utilise n'ont pas (ou très peu) changé de sens entre le XIX<sup>e</sup> siècle et aujourd'hui, comme en témoignent les dictionnaires<sup>135</sup>, il nous a paru possible de les utiliser comme des portes d'entrée vers ses émotions<sup>136</sup>, en faisant une recherche par mots-clés à l'aide du logiciel Acrobat Pro.

La troisième étape a été d'identifier les principaux sous-thèmes émotionnels qui allaient devenir nos sous-chapitres. Par exemple, dans le chapitre 4 sur la peur, nous avons distingué quatre sous-thèmes : la peur du péché, la peur de la maladie et de la mort des personnes aimées, la guerre et son atmosphère d'angoisse et la peur du changement. Ces sous-thèmes constituent l'armature de chaque chapitre. Aux fins de l'analyse, nous avons ensuite regroupé sous chaque sous-thème tous les passages pertinents du journal et de la correspondance, y compris des passages où l'émotion

---

<sup>134</sup> Seul le tome 1 de 6 n'a pu être numérisé.

<sup>135</sup> Nous avons utilisé un dictionnaire français de 1878, en comparaison avec l'édition la plus récente du *Grand Robert de la langue française*, en ligne, <http://gr.bvdep.com.res.banq.qc.ca/version-1/login.asp>. Institut de France, *Dictionnaire de l'Académie française*, septième édition, tome second, Paris, Librairie de Firmin-Didot et Cie, 1878. En ligne : <http://gallica.bnf.fr>

<sup>136</sup> Pour la médiéviste Barbara Rosenwein, l'historien(ne) doit baser son travail sur les mots utilisés à l'époque qu'il observe. Comme les mots changent de sens à travers le temps et l'espace, elle suggère de dresser des listes de mots à partir de différentes sources d'une même époque et d'un même milieu pour s'assurer d'en bien comprendre le sens. Si cette démarche nous apparaît pertinente pour étudier des époques et des cultures éloignées de la nôtre, comme le Moyen Âge, elle nous paraissait inutilement fastidieuse pour l'analyse de sources de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> siècle québécois. Barbara H. Rosenwein, « Emotion Words », dans Piroska Nagy et Damien Boquet, dir. *Le sujet des émotions au Moyen Âge*, Paris, Beauchesne, 2008. p. 93 à 106.

exprimée était davantage perceptible entre les lignes qu'exprimée de manière explicite<sup>137</sup>.

La quatrième étape a été de donner du sens à toute cette matière. Tout au long de la rédaction, nous avons continué à dépouiller le journal, et à lire des ouvrages issus de nos trois champs historiographiques et des champs de la psychologie et des neurosciences des émotions.

### 2.2.2 Une approche empathique

Les sources autobiographiques sont d'une grande richesse, mais elles nous confrontent à des expériences humaines de tous ordres qui génèrent des émotions chez le ou la chercheur(e). Si ces émotions sont, selon nous, inévitables<sup>138</sup>, l'historien(ne) a la responsabilité de ne pas les laisser l'entraîner dans deux pièges principaux : l'identification avec les sujets qu'il ou elle étudie et la projection de ses propres ressentis sur les leurs. Sa sympathie ou son antipathie pour des individus ou des

---

<sup>137</sup> Barbara Rosenwein poursuit sa réflexion méthodologique en ajoutant que l'analyse des mots doit être complétée d'une analyse des silences, des omissions. Elle cite en exemple une étude de Jan Plamper sur la culture des militaires russes au XIX<sup>e</sup> siècle. Nulle part, dans les sources utilisées par Plamper, n'est nommée l'émotion qu'est la peur. Ce qui ne veut pas dire que les militaires russes ne connaissaient pas la peur, mais plutôt qu'il n'était pas dans la culture de ces soldats de s'exprimer sur la peur. De fait, lorsqu'au XX<sup>e</sup> siècle, les psychologues militaires commenceront à parler de la peur et à légitimer ce sentiment, les soldats eux-mêmes se mettront à l'exprimer davantage, observe Plamper. La peur avait toujours été présente, conclue-t-il, mais ne pouvait pas s'exprimer. Nous pourrions supposer que le même phénomène se produit avec la colère chez Globensky. Barbara Rosenwein, « Problems and Methods in the History of Emotions », *Passions in Context: Journal of the History and Philosophy of the Emotions*, 1, 2010, pp. 13-14. Voir aussi: Jan Plamper, « Fear: Soldiers and Emotion in Early Twentieth-Century Russian Military Psychology », *Slavic Review* 68, 2 (Summer, 2009): 259-283.

<sup>138</sup> Philippe Lejeune, ne cache pas l'émotion qu'il ressent en prenant connaissance de ces traces de vies laissées par des inconnu(e)s disparu(e)s... « J'ai sous les yeux des caractères qui ont vraiment été écrits dans l'ignorance de l'avenir, et qui ont été écrits ce jour-là. [...] ». En lisant les dernières pages du journal d'une jeune femme de 20 ans qui s'est jetée dans la Seine, il écrit : « Je suis sous le choc. Difficile de parler des échos intimes d'une telle lecture » Lejeune, *Le moi des demoiselles*, p. 41 et p. 77.

familles ne doit pas altérer sa vision<sup>139</sup>. Pour ce faire, l'historien(ne) doit réfléchir aux moyens d'établir une distance saine entre ses sujets d'études et lui ou elle.

L'une des manières d'y parvenir, selon nous, est d'emprunter une approche empathique des sources. Mais tout d'abord il faut se demander, qu'est-ce que l'empathie? Si le mot vient du grec *empathia* (qui veut dire *dans* et *pathos* (affect)), il n'est apparu en allemand (*eingefühlung*) qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, en anglais (*empathy*) dans la première décennie du XX<sup>e</sup> siècle et en français vers 1960<sup>140</sup>. Cependant, cette capacité de comprendre autrui en s'imaginant à sa place existerait depuis la préhistoire, certains la voient même comme partiellement responsable de la survie de l'espèce humaine<sup>141</sup>.

Le psychologue américain Carl Rogers a offert, dans les années 1950, une définition de l'empathie, qui permet de la distinguer de la contagion émotionnelle et de l'identification à l'autre. L'empathie est pour lui :

[an] accurate understanding of the [other's] world as seen from the inside.  
To sense the [other's] private world as if it were your own, but without  
loosing the « as if » quality – this is empathy<sup>142</sup>.

Rogers insiste sur le maintien de la condition « comme si ». Il écrit : « If [the] “as if” quality is lost, then the state is one of identification<sup>143</sup> ». Il ajoute que si la condition « comme si » est maintenue, il n'est pas possible de tomber dans le piège de

<sup>139</sup> Voir : Jill Lepore, « Historians Who Love Too Much: Reflections on Microhistory and Biography », *The Journal of American History* 88, 1 (juin 2001): 129-144.

<sup>140</sup> Jacques Hochmann, *Une Histoire de l'empathie. Connaissance d'autrui, souci du prochain*, Paris, Odile Jacob, 2012, 219 pages.

<sup>141</sup> Elle serait aussi répandue chez les plusieurs espèces animales. Frans de Waal, *L'âge de l'empathie. Leçons de la nature pour une société solidaire*, Paris, Babel, 2010, 386 pages.

<sup>142</sup> Carl Rogers, « A Theory of Therapy, Personality and Interpersonal Relationships as Developed in the Client-Centered Framework », dans Koch S., dir., *Psychology: A Study of a Science*, Vol. 3, New York, McGraw-Hill, 1959, p. 184 à 256.

<sup>143</sup> *Ibid.*

l'identification. L'empathie considérée de cette manière est un élément central de plusieurs approches en psychologie et inspire aussi les infirmières et les médecins dans leur manière d'écouter leurs patients. Plusieurs travaux en médecine montrent que l'empathie – qui a longtemps été mal vue chez les médecins parce qu'associée à un manque d'objectivité scientifique – permet en fait de poser des diagnostics plus précis et donc de mieux soigner les malades<sup>144</sup>. Ces travaux appellent à mettre l'empathie au service de la curiosité face à l'histoire du patient<sup>145</sup>, pour être de meilleurs médecins.

L'empathie des psychologues, des médecins et des infirmières demande un engagement émotionnel qui autorise les soignant(e)s à rester en contact avec leurs propres émotions, même lorsqu'elles sont inconfortables, en écoutant les récits de leurs patients. De cette façon, ils sont davantage conscients des subjectivités qui les habitent, liés ou non à leur propre histoire, et sont mieux en mesure de ne pas les laisser teinter leurs interventions.

The key issue is for physicians to become more reflexive about their own emotional responses and learn to use these responses skillfully, rather than try to detach from them and be influenced by them anyway<sup>146</sup>.

Nous pensons que les historiens qui travaillent avec des sources autobiographiques auraient intérêt à adopter une telle approche empathique afin de mieux reconstituer les histoires et visions du monde des sujets qu'ils étudient, et c'est ce que nous avons tenté de faire dans cette thèse.

---

<sup>144</sup> Howard Spiro, Enid Peschel, Mary G. McCrea Curnen, and Deborah St. James, dir., *Empathy and the Practice of Medicine. Beyond Pills and the Scalpel*, New Haven, Yale University Press, 1996, 222 pages; Jodi Halpern, *From Detached Concerned to Empathy. Humanizing Medical Practice*, Oxford, Oxford University Press, 2011, 165 pages.

<sup>145</sup> Jodi Halpern, « Empathy: Using Resonance Emotions in the Service of Curiosity », in Howard Spiro, Enid Peschel, Mary G. McCrea Curnen, and Deborah St. James, eds. *op. cit.*, p. 169.

<sup>146</sup> Jodi Halpern, *op. cit.*, p. 10.

Peu d'historiens ont écrit sur l'empathie, tant la profession s'est méfiée longtemps des émotions du (de la) chercheur(e). La médiéviste israélienne Nira Pancer, qui a publié un article faisant la promotion l'empathie chez l'historien(ne), représente une exception<sup>147</sup>. Pour elle, les émotions du ou de la chercheur(e) en face de ses sources ne doivent pas être gommées ou tuées; il faut plutôt les observer, en être conscient(e) et, elle va plus loin, les utiliser comme « caisse de résonance » pour les émotions des gens du passé. En d'autres mots, Nira Pancer propose de faire de sa propre introspection un outil de perception :

(...) par introspection, j'entends une sorte d'ouverture d'esprit, un état de réceptivité permettant la libre circulation des émotions que la lecture du texte provoque. En se dotant d'une palette d'émotions aussi étendue que notre imagination nous le permet par le biais de l'introspection, nos propres affects peuvent se faire les échos lointains des affects du passé et fonctionner comme une sorte de caisse de résonance, détectrice d'émotions. Tout en générant une plus grande intimité avec les textes, ce procédé permet une perception plus sensible des affects dissimulés consciemment ou inconsciemment derrière d'autres émotions<sup>148</sup>.

Elle insiste sur le fait que l'introspection ne doit pas être confondue avec l'identification ou la projection.

(...) La lecture doit se situer entre ce que Mary Garrison désigne comme « l'acceptation de l'idée d'une herméneutique empathique » et la simple projection des effets de notre propre cognition. En d'autres termes, il ne s'agit pas de se dire : « Mon Dieu, ils sont comme nous! », mais plutôt de convoquer l'idée d'une intelligibilité émotionnelle sans laquelle l'étude des émotions serait vaine. Selon Jacques Cosnier, le postulat empathique permet à l'observateur d'accorder foi à celui qui éprouve l'émotion, parce que lui-même « sait » que de tels éprouvés existent<sup>149</sup>.

---

<sup>147</sup> Nira Pancer, « Les hontes mérovingiennes : essai de méthodologie et cas de figure », *Rives méditerranéennes* 31, 3 (2008) : 41-56.

<sup>148</sup> Nira Pancer, *op. cit.*, p. 47.

<sup>149</sup> *Ibid.*, p. 47.

La proposition de lecture introspective telle que formulée par Nira Pancer est audacieuse. D'abord parce qu'elle sabote « l'illusion positiviste d'une objectivité épistémologique<sup>150</sup> ». Mais aussi parce qu'elle peut paraître appuyer l'idée de l'universalité des émotions. À cela, Nira Pancer, qui s'identifie au contraire au courant constructiviste, répond :

(...) l'idée que les émotions sont historiquement contingentes, produits de circonstances et d'idéologies, n'annule pas de fait l'existence d'un terreau émotionnel commun que chaque société, passée ou présente, façonnerait à sa manière, extrayant certaines émotions plutôt que d'autres, favorisant la formation de répertoires émotionnels spécifiques, tout en régulant leur intensité et leur expression (...) <sup>151</sup>.

En somme, la proposition de lecture empathique de Nira Pancer nous a paru inspirante et elle a guidé notre manière d'agir avec nos sources. Nous nous sommes en quelque sorte « entraînée » à prendre conscience de la présence de nos propres émotions – par exemple de la tristesse empathique ou du filet d'angoisse qui s'invitait en nous en lisant sur la mort des enfants de Globensky ou sur la crise neurasthénique de Blanche Lacoste. Nous nous sommes exercée à mettre une distance entre ces émotions et celles exprimées par Globensky, afin de ne pas laisser survenir l'identification ou la projection qui aurait brouillé notre analyse. Puis, nous avons essayé d'ouvrir notre répertoire émotionnel pour y faire résonner celui de la personne étudiée. Il s'agissait donc non pas de nier ou de repousser nos propres émotions survenant à la lecture des sources, mais d'établir un autre rapport avec elles, en les reconnaissant et en les utilisant pour tenter d'entendre plus justement celles de Globensky. Cet « entraînement », croyons-nous, a permis de mieux comprendre le paysage émotionnel de Globensky tel qu'exprimé dans ses mots et dans ses silences.

---

<sup>150</sup> *Ibid.*, p. 47.

<sup>151</sup> *Ibid.*, p. 47.

Si les émotions de l'historien(ne) ont longtemps été vues comme des « ennemies » de leur objectivité, il semble que, comme les médecins, ils et elles sont à revoir ces anciennes perceptions. Pour l'historienne française Arlette Farge, par exemple, les émotions ne sont pas un obstacle au travail de l'historien :

Car l'émotion n'est pas fusion entre l'archive et soi, annihilant toute capacité de penser le concret, mais constitution d'une réciprocité avec l'objet, où la distance introduit de la signification. L'émotion ouvre sur une attitude opératoire, et non passive, qui capte les mots écrits pour les prendre, non comme des résultats de recherche, mais comme des instruments d'appréhension du social et de la pensée<sup>152</sup>.

Pour nous, adopter une approche empathique favorise une attitude de respect du sujet, considéré comme un « frère humain » ou une « sœur humaine » vivant dans une culture éloignée. Nous rejoignons l'historien Serge Gagnon lorsqu'il écrit que l'on ne peut espérer comprendre les individus du passé qu'en se « sachant égal et non supérieur » à eux; que le travail de l'historien est un « exercice de tolérance, d'accueil, d'ouverture à l'endroit de frères humains étrangers à nos manières de vivre<sup>153</sup> ».

Ainsi, tout en réitérant l'importance de tenir compte des biais de l'écriture d'un journal ou d'une correspondance dans nos tentatives de compréhension des gens du passé, il nous apparaît important de préciser, à l'instar de Joanna Bourke et d'Ute Frevert, notamment, que la plupart du temps, que ce que les gens disent et expriment à propos de leurs émotions est lié à ce qu'ils ressentent et éprouvent réellement dans leurs corps<sup>154</sup>. Par exemple, il n'y a pas de raison d'être sceptique ou de douter de sa sincérité

---

<sup>152</sup> Arlette Farge, *La vie fragile, Violence, pouvoirs et solidarités à Paris au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Points, 2007, p. 10.

<sup>153</sup> Serge Gagnon, *Plaisir d'amour et crainte de Dieu. Sexualité et confession au Bas-Canada*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1990, p. 181.

<sup>154</sup> Ute Frevert, « Émotions perdues et émotions trouvées à l'ère contemporaine », dans Anne-Claude Ambroise-rendu, Anne-Emmanuelle Demartini et al., *Émotions contemporaines. XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Armand Colin, 2014, p. 59-60

lorsque Globensky décrit son chagrin à la mort de sa sœur Coralie. Comme le dit en d'autres mots Joanna Bourke, « Anyone claiming to be “in pain” *is* in pain; if a person describes her experiences as “painful”, they are<sup>155</sup> ». Accorder de la crédibilité aux expressions émotionnelles des êtres humains que nous étudions, tout en adoptant une attitude critique essentielle (une conscience des biais qui s’immiscent dans leur écriture et du caractère construit du journal), nous semble une marque de respect envers eux, envers la façon dont ils ont créé et recréé leur vie et dont ils nous la donnent à observer.

## Conclusion

Dans ce chapitre, nous nous sommes d’abord intéressée aux sources autobiographiques que sont les journaux intimes et les correspondances. Nous avons observé l’évolution de leur pratique dans l’histoire, nous avons décrit leurs fonctions et nous nous sommes penchée sur les manières de les aborder en tant que documents historiques. Puis, nous avons décrit spécifiquement les corpus de sources produits par Marie-Louise Globensky et son entourage. Enfin, nous avons détaillé les étapes de réalisation de cette thèse et exposé notre approche méthodologique fondée sur la reconnaissance de nos propres émotions d’historienne en face de nos sources et sur leur utilisation comme « caisses de résonance » pour les émotions de protagonistes du passé. Cette approche nous a aidée à établir une saine distance entre nos sujets d’étude et nous. Nous considérerons dans cette thèse les sujets étudiés comme des êtres humains appartenant à une autre culture sur qui nous n’avons pas à poser de jugements de valeurs, mais dont nous cherchons à restituer la vision du monde le plus fidèlement possible, en les approchant avec respect et empathie.

---

<sup>155</sup> Joanna Bourke, *The Story of Pain. From Prayer to Painkiller*, Oxford, Oxford University Press, 2014, p. 3. Les italiques sont de Bourke.

## CHAPITRE III

### SÉPARATIONS, DEUILS, MÉLANCOLIE : LA TRISTESSE COMME UNE ÉMOTION ACCEPTABLE

La tristesse est une émotion très présente dans le paysage émotionnel exprimé par Marie-Louise Globensky dans ses écrits personnels. Les pages de son journal exhalent la mélancolie, la nostalgie, le chagrin, des émotions qui laissent voir une forte soumission à la « volonté de Dieu ». Ce n'est pas sans raison que l'historienne Christine Hudon a écrit: « La conviction que la vie est une vallée de larmes, surtout pour les épouses et pour les mères, semble avoir été profondément intériorisée par cette femme de la bourgeoisie montréalaise<sup>1</sup> ».

Dans le présent chapitre, nous examinerons la tristesse exprimée par Globensky sous plusieurs angles. Premièrement, nous chercherons à identifier les circonstances, situations, événements, pensées, qui lui font exprimer de la tristesse. Deuxièmement, nous observerons la perception globale qu'a Globensky de la tristesse en analysant sa

---

<sup>1</sup>Christine Hudon, « Des dames chrétiennes. La spiritualité des catholiques québécoises au XIX<sup>e</sup> siècle », *Revue d'histoire de l'Amérique française* 49, 2 (automne 1995), p. 187.

façon d'accueillir sa tristesse et celle des autres : a-t-elle parfois honte de cette émotion? Est-elle parfois fâchée d'être triste? Triste d'être triste? Contente d'être triste? Quel sens donne-t-elle à sa tristesse ? Cherche-t-elle à se consoler, à se rassurer en sa présence? Si oui de quelles façons ? A-t-elle parfois intérêt à exprimer de la tristesse? Quelles émotions exprime-t-elle face à la tristesse d'autrui? Troisièmement, en observant le rapport de Globensky à la tristesse, nous tenterons de saisir le rapport que la communauté émotionnelle de la bourgeoisie franco-catholique montréalaise entretient avec cette émotion. Est-ce que la tristesse a « droit de cité » en toutes circonstances? De la même manière selon le genre? Selon l'âge? Est-ce que certains groupes utilisent la tristesse à leur propre avantage? Comment la tristesse influence-t-elle les rapports de force dans la société?

Cet examen nous laissera voir d'abord que la tristesse de Globensky n'est pas monochrome, mais faite de nuances variées : nostalgie, mélancolie, chagrin... De plus, elle est souvent mélangée à d'autres émotions. Elle suit et précède très souvent la joie – autre émotion valorisée par le catholicisme. « Que d'événements s'entrechoquent dans la vie, les joies et les peines se rencontrent bien souvent<sup>2</sup> », écrit-elle. La tristesse est aussi parfois accompagnée d'inquiétude et elle est la plupart du temps liée à l'amour. En effet, les situations qui lui font exprimer de la tristesse sont très souvent des situations de séparations, temporaires ou définitives, des personnes aimées. Autre point important, Marie-Louise Globensky n'a pas honte de sa tristesse. Elle l'exprime sans gêne dans son journal et dans ses lettres, ne craint pas d'avoir l'air faible ou trop sensible si elle l'affiche. Elle n'hésite pas non plus à aller chercher le réconfort de ses proches. Ce qui laisse entendre que cette émotion, dans cette communauté émotionnelle, quand elle est exprimée par une femme, du moins, est acceptée et

---

<sup>2</sup> *Journal*, 18 janvier 1910.

acceptable<sup>3</sup>. La tristesse fait partie des expériences inévitables de la vie humaine, elle sert même un but important de la vie: ouvrir les portes du paradis. Enfin, ce chapitre mettra en lumière l'importance du journal intime et de la correspondance dans l'expérience de la tristesse de Globensky. Le journal, verra-t-on, lui permet de s'observer, de donner du sens et de se construire à travers les expériences de la tristesse. La correspondance, elle, lui permet, en plus de s'exprimer, de recevoir, en retour, du soutien, de la compassion et de l'affection, de la part de personnes aimées. Chacun à leur manière, les deux médiums sont des territoires de réconfort dans les moments de tristesse.

Ce chapitre est divisé en cinq parties. La première partie s'attache à définir les concepts utilisés et à retracer l'historiographie de la tristesse. La deuxième partie examine la tristesse de Globensky dans les situations de séparations temporaires des personnes aimées. La troisième partie se penche sur sa tristesse dans les situations de deuils, à la suite du décès de proches. La quatrième partie analyse sa mélancolie face au temps qui passe et à la vieillesse. Enfin, la dernière partie analyse la tristesse en tant qu'émotion acceptable dans la bourgeoisie franco-catholique montréalaise.

### 3.1 Définitions de concepts et historiographie

Chagrin, mélancolie, abattement, peine : la tristesse, sous la plume de Marie-Louise Globensky, porte plusieurs noms, qui décrivent chacun une nuance différente de cette

---

<sup>3</sup> Néanmoins, nous le verrons, Globensky pose des limites à la communication de ses états de tristesse. L'exprimer devant des proches choisis, oui, dans son journal, oui, devant Dieu par l'intermédiaire de la prière, absolument. Mais, il ne faut pas « contaminer » les enfants avec cette émotion.

émotion considérée comme une des principales tonalités émotionnelles par les psychologues du XXI<sup>e</sup> siècle<sup>4</sup>.

La tristesse, dans le tableau des émotions conçu par Bernard Rimé (adapté des théories de Richard Lazarus)<sup>5</sup> est l'émotion provoquée par la perte. Elle participe du processus humain d'adaptation à une nouvelle réalité lorsque quelque chose appartenant à une ancienne situation a été perdu. Il arrive que la tristesse, qui loge du côté de la souffrance, de la douleur, survienne accompagnée d'autres émotions, comme la colère, l'angoisse, mais aussi parfois la joie.

Dans le dictionnaire de l'Académie française de 1878, l'entrée « tristesse » se lit comme suit: « Affliction, déplaisir, abattement de l'âme, causé par quelque accident fâcheux. Grande, profonde, extrême tristesse. Être accablé de tristesse<sup>6</sup> ». Dans la version la plus récente du Grand Robert de la langue française (celle de 2001, en ligne<sup>7</sup>), les auteurs définissent la tristesse comme suit : « État affectif pénible, calme et durable; envahissement de la conscience par une douleur, une insatisfaction ou par un malaise dont on ne démêle pas la cause, et qui empêche de se réjouir du reste. Dépression, ennui, mélancolie; abattement, affliction, amertume, peine. » Plusieurs choses nous semblent discutables dans la définition récente. En effet, la tristesse est-elle nécessairement calme? Toujours durable? Toujours, même, pénible? Ne peut-on jamais en démêler les causes? Cet exemple illustre bien la difficulté à définir un phénomène émotionnel.

---

<sup>4</sup> Voir : Bernard Rimé, *Le partage social des émotions*, Paris, PUF, 2009; David Sander et Klaus Scherer, *Traité de psychologie des émotions*, Paris, Dunod, 2009; Sylvie Berthoz et Silvia Krauth-Gruber, *La face cachée des émotions*, Paris, Le pommier, 2011, 187 pages.

<sup>5</sup> Rimé, *op. cit.*, p. 32

<sup>6</sup> Institut de France, *Dictionnaire de l'Académie française*, septième édition, tome second, Paris, Librairie de Firmin-Didot et Cie, 1878, p. 891. En ligne : <http://gallica.bnf.fr>

<sup>7</sup> Grand Robert de la langue française, en ligne, [http://gr.bvdep.com.res.banq.qc.ca/version-1/login\\_.asp](http://gr.bvdep.com.res.banq.qc.ca/version-1/login_.asp)

Retenons néanmoins que dans la langue française, entre le XIX<sup>e</sup> siècle et aujourd'hui, le sens du mot tristesse (mot apparu en 1180 selon le Grand Robert) a gardé une certaine stabilité. Il s'agit d'une émotion généralement opposée à la joie sur le spectre des émotions. La tristesse a particulièrement inspiré les artistes et les poètes du XIX<sup>e</sup> siècle, notamment ceux du courant romantique, qui s'opposant au rationalisme des Lumières, valorisaient les ressentis émotionnels. On peut penser à Victor Hugo, à Musset, à George Sand et bien sûr à Baudelaire et à son *spleen*.

Étonnamment, les historiens se sont assez peu penchés sur la tristesse et ses diverses formes. Lorsqu'ils l'ont fait, ils ont emprunté des directions très variées et souvent très spécialisées. Dans leur étude sur la nostalgie (variante de la tristesse), datant de 1966, Jean Starobinski et William Kemp, par exemple, s'attachent à montrer l'importance centrale du langage dans la création de cette catégorie d'émotion (qui fut considérée comme une pathologie)<sup>8</sup>. L'étude de Piroska Nagy<sup>9</sup>, quant à elle, s'intéresse à la valorisation des larmes – symbole associé à la tristesse – dans le monachisme chrétien au Moyen Âge et montre comment elles sont devenues un outil spirituel puissant, permettant aux moines de connecter avec l'expérience du Christ. Susan Matt<sup>10</sup>, de son côté, s'intéresse au mal du pays (homesickness) et montre l'évolution des perceptions de cette émotion aux États-Unis, qui passera de bien vue (le signe d'une sensibilité raffinée) à mal vue (l'indice d'une personnalité faible et sans ambition) entre le XVIII<sup>e</sup> siècle et le XX<sup>e</sup> siècle.

Publiés très récemment et pratiquement en même temps, deux ouvrages anglais explorent la tristesse dans le cadre plus général de la douleur à la fois physique et

---

<sup>8</sup> Jean Starobinski and William S. Kemp, «The Idea of Nostalgia». *Diogenes*, 14 (1966): 81-103.

<sup>9</sup> Piroska Nagy. *Le don des larmes au Moyen Âge. Un instrument spirituel en quête d'institution (Ve-XIIIe siècle)*. Paris, Albin Michel, 2000. 448 pages.

<sup>10</sup> Susan J. Matt, *Homesickness: An American History*, Oxford, Oxford University Press, 2011, 360 pages.

émotionnelle. *Pain and Emotion in Modern History*<sup>11</sup>, dirigé par Robert Boddice, est un collectif qui pose les bases d'une entreprise interdisciplinaire de compréhension du phénomène de la douleur. *The Story of Pain*<sup>12</sup>, de Joanna Bourke montre à quel point la douleur est difficile à définir et observe la transition, entre le XIX<sup>e</sup> siècle et le XX<sup>e</sup> siècle, de la douleur vécue et gérée en fonction de la spiritualité, à la douleur régulée par la science et la médecine. Bourke montre que la douleur (notamment émotionnelle) avait un sens plus positif, mieux accepté et valorisé, lorsqu'elle était appréhendée par le prisme de la religion et qu'elle a acquis un sens négatif au XX<sup>e</sup> siècle, devenant quelque chose de néfaste, que l'on se doit d'éliminer (par la psychothérapie ou la médication notamment). L'historiographie montre donc bien que la tristesse est perçue, vécue, comprise, exprimée différemment d'une époque à une autre, d'une culture à une autre.

### 3.2 Séparations

Marie-Louise Globensky ne définit pas elle-même ce qu'elle entend par la tristesse<sup>13</sup>. Mais la séparation des êtres chers est une des circonstances de la vie qui suscite chez elle le plus d'émotions de cette tonalité, observables dans les mots précis qu'elle utilise (« tristesse », « amertume », « désespoir », « mélancolie », « cœur bien gros », « souffrance », « larmes », etc.), dans les métaphores, les interjections comme « hélas! » et les silences. Elle traverse au cours de sa vie plusieurs types de séparations : la fin des vacances et la dispersion des membres de la famille, l'éloignement de son mari en raison de son travail, le départ pour sa ville d'adoption d'une de ses filles

---

<sup>11</sup> Robert Gregory Boddice. *Pain and Emotion in Modern History*. Houndsmill, Palgrave Macmillan, 2014.

<sup>12</sup> Joanna Bourke. *The Story of Pain. From Prayer to Painkillers*, Oxford, Oxford University Press, 2014.

<sup>13</sup> Bien qu'à un endroit, elle semble le faire en parlant d'une « une émotion fatigante pleine de mélancolie ». *Journal*, 5 juin 1900.

adultes après un séjour dans la maison maternelle, les départs définitifs de ses enfants de la maison. Sa tristesse provoquée par la séparation des êtres chers est souvent mêlée à l'inquiétude ou encore à la joie; elle est toujours liée à l'amour. Nous explorerons ici cette émotion dans trois types d'occasions en particulier: lors d'un voyage en Europe qu'elle a fait en 1888, lors du mariage de certains de ses enfants, et lors des déplacements « ordinaires » de ses proches.

### 3.2.1 Partir en voyage

À l'été 1888, Globensky fait un voyage de dix semaines<sup>14</sup> en Europe (en Angleterre, en France, en Suisse, en Italie, en Écosse) avec son mari, qui y est appelé pour des raisons professionnelles et qui a insisté pour qu'elle l'accompagne. C'est la première fois qu'elle s'éloigne aussi longtemps de sa famille. Durant cette période, elle laisse tous ses enfants, dont la plus jeune (Thaïs, un an et demi)<sup>15</sup>, aux bons soins de sa fille Marie, âgée de 21 ans.

Son journal et ses lettres d'Europe<sup>16</sup> décrivent avec force détails les monuments et lieux touristiques; ils évoquent aussi, dans une proportion moins importante, les émotions de Globensky : sa joie de découvrir l'Europe avec son mari, mais surtout le déchirement qu'elle ressent à être loin de ses enfants. Ce sentiment est exprimé avec le plus d'intensité au moment du départ et à l'approche du retour à la maison.

---

<sup>14</sup> Du 23 mai au 4 août 1888.

<sup>15</sup> Berthe et René ne sont pas encore nés.

<sup>16</sup> Conservées par Marie Gérin-Lajoie, BAnQ Vieux, Montréal, Collection Institut Notre-Dame du Bon-Conseil de Montréal, P783.

Le 23 mai 1888, jour du départ, Globensky raconte à son journal l'émotion qui la submerge – entre tristesse et inquiétude – alors que le bateau sur lequel elle se trouve s'éloigne du quai où sont rassemblés ses proches venus dire au revoir :

Autant qu'il fut possible d'apercevoir notre groupe si intéressant, nos mouchoirs s'agitèrent; mais en quelques instants, tout avait disparu; la vapeur nous entraînant à toute vitesse loin des nôtres, que se passerait-il en notre absence, hélas, que de tourments divers agitaient mon âme. Je ne pouvais plus me contenir et j'allai donc vite me renfermer dans ma cabine où je donnai libre cours à mes larmes, à mon émotion si longtemps contenue. Je priai de grand cœur puis je repris courage, il ne fallait pas attrister plus longtemps mon si bon compagnon de voyage<sup>17</sup>.

Dans une lettre à sa fille Marie écrite le lendemain, 24 mai 1888, à bord du bateau, Globensky narre une nouvelle fois l'épisode émotionnel traversé la veille.

Hier soir, en vous quittant, j'avais le cœur si gros qu'après avoir regardé longtemps la dernière agitation des mouchoirs blancs du charmant groupe qui ornait le quai j'allai vite à ma cabine donner libre cours aux larmes qui débordaient. Je priai de toute mon âme (...) <sup>18</sup>.

Il est intéressant de remarquer que cet extrait reprend presque les mêmes mots que ceux utilisés dans l'entrée du journal citée plus haut. Comme si, en quelque sorte, le journal servait de brouillon à sa correspondance<sup>19</sup>. Cette réutilisation des mêmes mots pourrait-elle traduire un certain automatisme émotionnel? C'est-à-dire une sorte de convention, de norme émotionnelle à laquelle Globensky souscrit (et veut montrer qu'elle souscrit)? Cela est possible. Elle nous indique que ce type de réaction émotionnelle dans ce genre

<sup>17</sup> *Journal*, 23 mai 1888.

<sup>18</sup> Lettre de Marie-Louise Globensky à Marie Gérin-Lajoie, 24 mai 1888.

<sup>19</sup> Pour Françoise Simonet-Tenant, les itinéraires de journaux intimes et les lettres « se rapprochent, se croisent, se recourent » depuis l'invention de la culture de l'intime, au XVIII<sup>e</sup> siècle. « Des journaux ressemblent à des lettres, des lettres ressemblent à des journaux, j'écris à l'autre comme à moi-même, j'écris à moi-même comme à l'autre, je comprends que moi-même peut devenir un autre à qui écrire et que de cette scission peut naître l'ouverture à un tiers (...) ». Françoise Simonet-Tenant, *Journal personnel et correspondance (1785-1939) ou les affinités électives*, Louvain-la-Neuve, Academia Bruylant, 2009, pp. 221-222.

de contexte, était attendu de la part d'une mère de famille bourgeoise. Ce qui ne veut pas dire que les émotions exprimées ne sont pas sincèrement ressenties. L'utilisation de deux véhicules pour exprimer ses émotions est peut-être par ailleurs le signe d'émotions particulièrement intenses créant un besoin impérieux de les exprimer.

Parmi les émotions exprimées entre les lignes dans ce journal et cette correspondance de voyage, on reconnaît la culpabilité, aussi imputable à la norme émotionnelle. En effet, cette norme qui insiste tellement sur les devoirs des mères de famille les amène à se sentir coupables lorsqu'elles s'en éloignent, ne serait-ce que temporairement. Globensky nous laisse discrètement voir ce sentiment de culpabilité lorsqu'elle impute la décision de faire ce voyage à d'autres qu'elle. Dans le journal, elle mentionne que le voyage est l'idée de son mari, qui a beaucoup insisté pour qu'elle l'accompagne.

Quitter la famille, la maison, ces enfants qui sont l'objet de toute ma sollicitude, était une grosse question. D'un autre côté, mon mari désirait tant me faire faire ce voyage si avantageux qu'il a fallu céder à ses instances malgré tout le déchirement de cette cruelle séparation que je devais subir<sup>20</sup>.

Et dans les lettres à Marie, elle impute la décision à la Providence :

C'est donc bien moi qui suis réellement en voyage [...] je me demande cependant comment j'ai pu y consentir. La Providence qui conduit tout et qui m'a toujours si doucement balancée sur ses ailes en avait sans doute décidé ainsi puisqu'elle en a facilité toutes les circonstances<sup>21</sup>.

En refusant de prendre sur ses épaules toute la responsabilité de ce voyage, Globensky semble tenter de se disculper, à ses propres yeux et à ceux des autres (ceux et celles qui liront les lettres ou le journal), de manquer à ses devoirs de mère.

---

<sup>20</sup> *Journal*, 23 mai 1888.

<sup>21</sup> Lettre de Marie-Louise Globensky à Marie Gérin-Lajoie, 24 mai 1888.

Tout au long du voyage, Globensky dit s'ennuyer de ses enfants. De Londres, en juin 1888, elle écrit à Marie :

Je t'assure que je voyage bien vite de corps et d'esprit, car si je me sens bien loin de vous tous, mon esprit m'en rapproche bien des fois par jour. Je regarde avec plaisir chaque enfant de l'âge de mes chers bijoux, quel jeûne de ne plus les embrasser. [...] Je savoure d'avance le bonheur que j'éprouverai d'aller vous rejoindre tous, me rafraîchir à l'ombre de nos paisibles campagnes<sup>22</sup>, me reposer enfin entre vos bras.<sup>23</sup>

De Paris, deux semaines plus tard, elle écrit :

Malgré toute la jouissance de ce beau voyage, je t'assure que je compte les jours et que je suis toute fière de les voir approcher du retour, je sens déjà battre mon cœur bien fort en me représentant ce jour joyeux. Que ma pensée est souvent près de vous tous [...] <sup>24</sup>.

Quelques jours plus tard, elle écrit dans la même veine: « Il n'est pas de distraction assez forte pour absorber toute ma pensée ici, elle s'envole bien des fois par jour. Je ferais de vains efforts pour la retenir (...) [C]ar malgré le charme du voyage, mon cœur est souvent près de mon cher petit monde si loin, si loin de moi <sup>25</sup> ». Puis, douze jours avant le retour, elle confie à son journal que : « Les heures passent moins vite <sup>26</sup> ».

En somme, alors qu'elle vit un moment de découverte et de joie en voyageant en Europe avec son mari, Marie-Louise Globensky exprime dans son journal une mélancolie certaine causée par la séparation avec ses enfants. En l'exprimant, elle se vide le cœur et, en même temps, montre à Dieu et à ceux qui la liront qu'elle est une « bonne mère ». Ses moyens de consolation sont l'écriture de lettres qui lui donne l'impression de se rapprocher des personnes aimées, et la prière, dans laquelle elle

<sup>22</sup> Elle prévoit aller les rejoindre à Vaudreuil, dans la maison d'été que possède la famille Lacoste.

<sup>23</sup> Lettre de Marie-Louise Globensky à Marie Gérin-Lajoie, 18 juin 1888.

<sup>24</sup> Lettre de Marie-Louise Globensky à Marie Gérin-Lajoie, Paris, 3 juillet 1888.

<sup>25</sup> Lettre de Marie-Louise Globensky à Marie Gérin-Lajoie, Paris, 9 juillet 1888.

<sup>26</sup> *Journal*, 22 juillet 1888 (Londres).

puise l'espérance de revoir les siens. Par ailleurs, nous avons l'impression que sa tristesse ne gâche pas les joies de son voyage, elle est simplement là, à côté, tout au long des pérégrinations du couple Lacoste en Europe<sup>27</sup>.

### 3.2.2 Les mariages des fils et filles

Le mariage de chacun de ses dix enfants sera pour Globensky, selon ce qu'elle laisse voir dans le journal, un moment très chargé émotionnellement. Voir un enfant se marier, quitter le nid familial, commencer à prendre ses responsabilités et à assumer ses devoirs d'adulte lui inspire de l'inquiétude et de l'espoir, mais surtout une forte tristesse teintée de nostalgie. Cette étape est perçue comme une séparation définitive. Jamais plus son fils ou sa fille ne reviendra vivre à la maison comme avant. Cet enfant est devenu un adulte et l'essentiel de sa mission à elle, sa mère, est en quelque sorte, terminé.

La première à quitter le nid familial est Marie, qui épouse Henri Gérin-Lajoie le 11 janvier 1887, alors que Marie-Louise a 37 ans. Malheureusement, le journal de maturité n'est pas encore commencé, alors nous n'avons pas de fenêtre sur les émotions de la mère à cette occasion. Le deuxième enfant à quitter le toit familial est Louis-Joseph (1869-1909) (Louis), qui se marie avec Bertha Foley en 1893. À cette époque, le journal est tenu de façon régulière. Globensky, 44 ans, raconte que deux jours avant le mariage, les amis de Louis lui font une dernière « fête de garçon ». Cet événement l'amène à exprimer des émotions :

---

<sup>27</sup> Notons que Globensky n'exprimera pas autant de tristesse liée à la séparation lors de son voyage en Europe de 1908, probablement parce que cette fois, elle sera accompagnée, en plus de son mari, de ses trois plus jeunes enfants, Thaïs, Berthe et Alexandre. Aussi, les enfants qu'elle laissera à Montréal seront plus vieux, déjà mariés, elle sera donc habituée à être séparée d'eux. Néanmoins, au moment de partir, elle écrira : « Le départ me laisse toujours une teinte de mélancolie dans l'âme. » *Journal*, 4 juin 1908.

Pauvre enfant, le voilà donc qui va laisser le toit paternel pour commencer une vie nouvelle, pour former à son tour une famille dont il sera le chef. Que Dieu le bénisse et le guide durant toute sa route. Hélas, à mesure que l'on avance il faut donc laisser s'éloigner de nous ceux que nous avons tant entourés de notre sollicitude. Les barques se dispersent. Elles seront balancées par les vagues peut-être, peut-être auront-elles à lutter avec les flots en furie, mais vous serez là vous mon Dieu, vous me le promettez pour que toutes arrivent heureusement à l'autre rive<sup>28</sup>.

Comme on le voit, elle exprime ici de l'inquiétude car Louis devra prendre ses responsabilités de chef de famille et elle s'en remet à Dieu pour le protéger et le guider.

Le jour du mariage, Globensky décrit brièvement la cérémonie, célébrée par le « Rev Father Calahan de St-Patrice, ami de la famille Foley<sup>29</sup> ». Après quoi, raconte-t-elle dans la même entrée, « Alex et les enfants allèrent (...) reconduire [les mariés] aux chars [pour leur départ en voyage de noces à New York], mais moi j'avais le cœur trop gros pour refaire des adieux. Que Dieu les protège désormais dans leur nouvelle vie<sup>30</sup> ». Dans les jours suivants, elle note recevoir des lettres de Louis qui « est enchanté de sa petite femme » et « crie bien fort son bonheur ». « (...) ils sont en pleine lune de miel, tout est beau et riant. Puissent ces jours ne point s'assombrir<sup>31</sup> ». Heureuse pour son fils, mais inquiète de ce que l'avenir lui réserve, elle exprime de la mélancolie dans les semaines qui suivent le mariage, et le 23 juin, lors de l'installation de la famille dans la maison de campagne de Vaudreuil, elle mentionne l'absence de Louis, qu'elle compare à celle de René, son bébé décédé à 11 mois l'année précédente. Pour elle, le mariage d'un de ses enfants est comme une petite mort, car il entraîne une séparation irrémédiable.

---

<sup>28</sup> *Journal*, 27 mai 1893.

<sup>29</sup> La Cathédrale Saint-Patrick est associée à la communauté irlando-catholique

<sup>30</sup> *Journal*, 29 mai 1893.

<sup>31</sup> *Journal*, 31 mai 1893, 5 juin 1893 et 3 juin 1893.

Pour moi, le souvenir de mes deux fils me saisit à mon arrivée. Louis et René qui arrivaient avec nous l'an dernier ne sont plus sous mon toit. Louis est marié puis mon cher petit René est au ciel. Hélas que les années apportent du changement dans notre vie. Que nous sommes donc sur une mer agitée. Que Jésus soit notre pilote si nous voulons éviter le naufrage<sup>32</sup>.

La suivante à se marier est Blanche, qui s'unit à Joseph-Philippe Landry le 18 février 1896. Le jour-même, Globensky, 47 ans, écrit dans son journal :

L'église Saint-Jacques a revêtu ses habits de fête et la musique a lancé ses sons harmonieux. C'est ma chère Blanche, ma fille bien-aimée, qui passe des bras de son père à celui de son époux. Ah, pour moi, l'émotion me gagne, je sens en mon âme je ne sais quelle impression, mais il faut faire taire ce sentiment de tristesse afin de ne pas affliger cette enfant, qui s'avance si confiante dans un sentier nouveau. Que Dieu la protège et que mon sacrifice lui vaille quelque chose. Ce n'est qu'après avoir cédé sa fille qu'une mère ressent tout ce qu'elle avait d'amour pour elle<sup>33</sup>.

Si, concernant Louis, l'inquiétude était en partie liée à sa capacité de prendre ses responsabilités de chef de famille, en ce qui concerne Blanche l'émotion est plus diffuse, associée à « je ne sais quelle impression ». Peut-être que Globensky a le sentiment que Joseph Landry ne sera pas le mari le plus tendre pour sa fille<sup>34</sup>? Peut-être a-t-elle peur que sa fille ait du mal à s'adapter à sa vie d'épouse et, éventuellement de mère, elle qui montre peut-être déjà ses signes de fragilité émotionnelle<sup>35</sup>?

---

<sup>32</sup> *Journal*, 23 juin 1893.

<sup>33</sup> *Journal*, 18 février 1896.

<sup>34</sup> Ce qui sera le cas. Du moins c'est ce que laisse croire une lettre qu'il lui écrit en 1921, donc vingt-cinq ans après leur mariage, dans laquelle perçoit son exaspération face à Blanche qui contracte des dettes dans plusieurs magasins. « [...] Et surtout pas de comptes. Il faut absolument que tu réalises un peu plus notre situation. Et que tu t'appliques à m'aider et non pas à me créer des embarras financiers. Il n'a encore eu rien de fait pour ce compte de 700\$ [...] Je ne sais pas où tu en es avec ce compte, et le clair résultat sera que je serai obligé de payer les yeux fermés. » Lettre de Joseph-Philippe Landry à Blanche Lacoste-Landry, 21 octobre 1921, BANQ Vieux-Montréal, Fonds Famille Landry, P155, S7, SS3, D5.

<sup>35</sup> Voir chapitre 5. Voir aussi: Sophie Doucet, « *Quand reprendrons-nous donc nos beaux jours d'autrefois?*<sup>35</sup> » *Blanche Lacoste-Landry, l'absence et la neurasthénie durant la Grande Guerre*, Actes de colloque « Femmes face à l'absence. De l'Antiquité à l'époque contemporaine. Terre, mer, outre-mer (Europe-Amérique du Nord) », Rochefort, France 2017, Presses universitaires de Rennes, À paraître.

Trois ans plus tard, le 25 octobre 1899, c'est au tour de Justine de convoler avec Louis de Gaspé Beaubien. Une grande émotion étreint une nouvelle fois la mère de la mariée, maintenant âgée de 50 ans. Cette fois, l'on sent peut-être moins d'inquiétude pour le choix du mari, mais autant de tristesse amère face à la séparation. Après avoir décrit dans son journal les beautés de la noce, elle se confie :

Mon pauvre cœur reçut encore une nouvelle blessure car malgré toute la réalisation du bonheur de ses enfants nous sentons qu'il faut s'en éloigner. Ce jour de mariage est plein d'émotion et d'amertume pour l'âme d'une mère. Marie et Blanche ont passé la journée avec moi, ces chères enfants sont pleines d'attentions délicates à mon égard (...) Me voici donc au terme de ce jour dont le souvenir me poursuivra toujours<sup>36</sup>.

Le lendemain de la noce, elle continue :

Que la journée m'a parue longue malgré mes occupations l'absence de ma chère Justine me fait mal, sa chambre est vide et tout me la rappelle, elle reviendra c'est vrai, mais non plus comme autrefois hélas, faut-il tant aimer ses enfants pour les passer ainsi en d'autres mains. Dieu veut sans doute nous détacher de la terre en exigeant pareils sacrifices et nous montrer que nous ne sommes que des voyageurs qui ne doivent s'arrêter nulle part<sup>37</sup>.

Au retour du court voyage de noces de Justine, Globensky l'aidera à acheter son poêle, ses ustensiles de cuisine, ses rideaux, son tapis, bref tout ce dont elle a besoin pour son installation dans sa nouvelle maison. Le dimanche 12 novembre, Justine et son mari viendront dîner à la maison paternelle et repartiront. Globensky écrira cette entrée qui parle notamment de l'importance de la foi pour accepter la réalité de la séparation :

il est étrange de la voir partir avec d'autres veilleurs, c'est un songe que la vie, je ne puis croire à la réalité, pauvres enfants, que leur vie est courte auprès de nous. Hélas, j'ai le cœur bien gros et je devrai marcher ainsi toujours faisant des sacrifices qui vaudront le ciel, j'espère, voilà ma consolation. Que la foi seule peut soutenir mes pas chancelants, si elle

---

<sup>36</sup> *Journal*, 25 octobre 1899.

<sup>37</sup> *Journal*, 26 octobre 1899.

n'était à nos côtés, que ferions-nous? La tristesse et le désespoir même s'empareraient de tout notre être<sup>38</sup>.

Lorsqu'Alexandre (neuvième enfant) se marie, le 26 septembre 1911, des mots semblables reviennent pour exprimer des émotions similaires. Mais on remarque que, les années avançant, la douleur de Globensky prend une nouvelle dimension : une dimension de réflexion mélancolique sur le temps qui passe et a passé si vite, sur la vieillesse et l'approche de la mort qui se ressentent avec de plus en plus d'acuité à mesure que la maison se vide.

Cependant, pour ma part, j'avais le cœur bien gros : je me rendis à la maison avec de mélancoliques souvenirs. De ce nid rempli de tant d'enfants, il ne m'en reste qu'une. Quel changement dans mon existence, hélas! Je ne puis que constater combien loin je suis rendue, le chemin qui reste à parcourir sera bien court. Puisse ma mission avoir été bien remplie et mériter la récompense<sup>39</sup>.

Au mariage de Berthe, sa petite dernière, avec Jean Hayward Dansereau, le 20 mai 1919, Globensky, qui a 70 ans, écrit :

Mr le curé Gauthier fait une superbe allocution puis fait la cérémonie du mariage. C'est le moment solennel où mon cœur bat bien fort d'émotion. Que j'ai donc prié avec ardeur la Vierge de Lourdes de veiller plus que jamais sur ma chère Berthe dans sa nouvelle vie. Qu'ils soient bénis tous deux ces chers enfants. Que mon sacrifice de cette dernière séparation soit accepté en échange de leur bonheur. Dieu, qui m'avait confié une si nombreuse famille les appelle tour à tour, notre foyer est vide! Hélas, c'est ainsi que vous le voulez. (...) Guidez leurs pas, conduisez leur barque au milieu des flots et soutenez-moi dans ma cruelle immolation<sup>40</sup>.

---

<sup>38</sup> *Journal*, 12 novembre 1899.

<sup>39</sup> *Journal*, 26 septembre 1911.

<sup>40</sup> *Journal*, 20 mai 1919.

Marie-Louise Globensky mourra sept mois après le mariage de sa cadette, Berthe. Comme si pour elle, effectivement, sa mission sur terre – mission essentiellement maternelle – était accomplie.

Cette tristesse exprimée dans le journal face au mariage et au départ de la maison des enfants offre une mise en récit éloquente des rôles sociaux de sexes, tels que perçus et vécus dans la communauté émotionnelle de Globensky. En premier lieu, on voit à quel point la réaction émotionnelle de Globensky est conditionnée par sa vision de son rôle de femme : une mère avant tout. Il est donc normal, voire attendu, qu'une mère ressente et exprime du chagrin lorsque ses enfants partent, cette émotion exprimée montrant l'étendue de l'amour maternel. En second lieu, les émotions ressenties lors du départ d'un garçon sont légèrement différentes de celles ressenties lors du départ d'une fille. Si la tristesse de la séparation est la même, l'inquiétude qui l'accompagne prend une couleur différente. En regard de l'enfant-homme, on s'inquiète de ses capacités à prendre ses responsabilités de pourvoyeur, à faire vivre une famille, peut-être de ses aptitudes à rendre son épouse heureuse. En regard de l'enfant-femme, l'on craint probablement qu'elle ne soit pas à la hauteur du rôle d'épouse et de mère qui l'attend, mais aussi qu'elle se retrouve sous l'autorité d'un mari peu bienveillant ou irresponsable, ce qui peut faire toute la différence entre une vie heureuse et une vie de misère, peu importe les moyens financiers du ménage<sup>41</sup>.

Par ailleurs, l'âge de Globensky au moment du mariage d'un enfant ajoute une dimension à sa tristesse. En effet, alors qu'elle avance en âge et que la maison familiale,

---

<sup>41</sup> Voir par exemple les travaux de Marie-Aimée Cliche, de Serge Gagnon et de Thierry Nootens, qui évoquent la misère d'être mal mariée. Marie-Aimée Cliche, « Les procès en séparation de corps dans la région de Montréal, 1795-1879 », *Revue d'histoire de l'Amérique française* 49, 1 (1995) : 3-33; Serge Gagnon, *Mariage et famille au temps de Papineau*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1993; Thierry Nootens, « What a Misfortune that Poor Child Should Have Married Such a Being as Joe » : Les fils prodiges de la bourgeoisie montréalaise, 1850–1900 », *The Canadian Historical Review* 86, 2 (2005): 225-256.

autrefois si pleine, se vide, ses émotions se teintent d'une réflexion mélancolique sur le temps qui passe et sur l'approche de sa propre mort.

Cette section nous a permis de voir que les principaux outils de réconfort dans la tristesse du départ des enfants sont la foi et la présence des proches, surtout, semble-il, les proches féminines. En effet, Marie et Blanche apparaissent envers leur mère « pleines d'attention délicates », lors du mariage de Justine, reconnaissant et légitimant sa tristesse. La tristesse d'une mère lors du mariage de sa fille et l'attention des proches féminines sont aussi visibles dans une lettre qu'Élodie Globensky écrit à sa sœur Marie-Louise quelques jours après l'union de sa propre fille, Minette (Henriette Garneau) avec Robert Archer, en 1899 :

Cette chère Minette, je la vois partout et pourtant je me rends bien compte qu'elle ne m'appartient plus! Un autre aura autorité sur elle aura tout son cœur et elle ne me sera plus qu'une étrangère! Toutes ces pensées-là m'ont obsédées [sic] toute la semaine et tu ne doutes pas que mes larmes ont coulées [sic] plus souvent qu'une fois par jour. Pourtant j'ai bien tout fait pour les chasser les mauvaises pensées. [...] Les amies de Minette surtout ne m'ont pas abandonnée. Berthe et Emma sont toutes dévouées à leur amie absente en essayant de consoler la mère. Je leur les [sic] suis toute reconnaissante.<sup>42</sup>

Cette lettre laisse deviner que la tristesse des mères lors du mariage d'un enfant est une émotion répandue – à tout le moins, pas exceptionnelle – dans la bourgeoisie montréalaise du tournant du XX<sup>e</sup> siècle. Ce qui en fait une émotion qui peut être convenue, mais qui semble sincèrement ressentie par les sœurs Globensky dans les exemples que nous donnons. Les mécanismes de réconfort incarnés essentiellement par

---

<sup>42</sup> Lettre d'Élodie Globensky à sa sœur Marie-Louise. Ottawa, 7 mai [1899]. BAnQ-Vieux-Montréal, Fonds famille Lacoste, P76 1975-00-015/4, 10.3-15.

les proches féminines semblent bien huilés et efficaces et les mères éplorées n'hésitent pas à les utiliser.

### 3.2.3 Les séparations « ordinaires »

Les départs des proches font partie intégrante de la vie de Marie-Louise Globensky. Avec un mari qui est régulièrement appelé pour son travail à Québec, Ottawa et Londres, une sœur (Élodie) qui vit à Ottawa, des filles (Thaïs, Blanche et Yvonne) qui habitent Québec et Rimouski, des enfants qui voyagent (surtout Justine), des parents et amis qui se déplacent ou vivent au loin, elle est rompue aux séparations. Néanmoins, celles-ci lui font exprimer, presque chaque fois, des sentiments de l'ordre du déchirement, de la mélancolie, de la tristesse. Une tristesse qui, nous le verrons au chapitre 4, est à la hauteur de la joie causée par les retrouvailles qui surviennent à la fin de la période de séparation.

En février 1898, Globensky assiste au départ de sa belle-sœur Lillian Collins (veuve de son frère Edmond) :

La tempête continue, néanmoins à 9 :00 du matin, j'étais à la Gare Bonaventure avec mes sœurs et Léon pour le départ de notre chère Lilly qui se rend à New York pour un temps indéfini; elle est accompagnée de sa cousine, Mlle Mac Donald. Nous avons le cœur bien gros et les larmes débordent de nous séparer ainsi, qu'il est cruel de voir s'éloigner les siens<sup>43</sup>.

En juin 1900, sa fille Blanche et ses enfants, qui habitent alors Montréal à quelques pas de chez Marie-Louise Globensky, partent pour des vacances de trois mois dans la famille Landry, à Beauport. Elle refuse d'assister aux adieux.

Pour moi cette vie intime de famille est l'idéal du bonheur. Tous les trésors du monde ne valent pas celui-là. À sept heures, il faut malgré nous nous

---

<sup>43</sup> *Journal*, 21 février 1898.

séparer et nous dire adieu, cette heure est toujours cruelle malgré notre espoir. Mon mari et tous les enfants se rendent au bateau, je reste seule ici les suivant de ma pensée. Je n'aime pas à voir le départ, il me reste toujours une émotion fatigante pleine de mélancolie<sup>44</sup>.

Au moment du départ de Justine en Europe, en octobre 1905, elle retient ses émotions :

Après avoir visité le steamer et causé pendant quelques temps il fallut s'embrasser et se quitter. J'avais le cœur gros mais je ne voulus pas énerver ma chère fille dont je connais la susceptibilité. Je sus heureusement me contenir et vite je me hâtai de partir en m'arrachant malgré moi de ses bras. Ce rêve tant désiré par elle de faire un tour d'Europe demande que l'on fasse un sacrifice, il faut payer cette satisfaction. Je vais la manquer beaucoup durant ce temps mais sa joie doit sécher mes larmes. Que Dieu la protège et la garde me la ramenant en santé parfaite ainsi que son si bon mari<sup>45</sup>.

Parfois, la tristesse de la séparation est adoucie par des circonstances diverses. Par exemple, quand elle quitte sa fille Yvonne, après avoir passé quelques semaines chez elle à Rimouski, à la fin de 1907, elle a le « cœur bien gros », mais elle est rassurée par le bonheur d'Yvonne :

L'heure des adieux nous fait mal et pourtant il faut la rencontrer. J'ai cependant un sentiment qui apaise ma torture, c'est que durant mon séjour de six semaines auprès de ma chère fille, j'ai pu constater qu'elle a trouvé le bonheur rêvé. Un mari attentif et bon qui saura lui faire oublier qu'elle est loin de nous<sup>46</sup>.

Quelques années plus tard, en 1913, elle quitte sa famille et sa maison montréalaises, pour aller retrouver Yvonne et les siens à Rimouski, en train. La tristesse de se séparer des un(e)s est compensée par la joie de retrouver les autres :

J'ai beaucoup joui d'un splendide coucher de soleil puis lorsque les derniers rayons disparurent et que l'obscurité déroba à mes yeux tout ce

---

<sup>44</sup> *Journal*, 5 juin 1900.

<sup>45</sup> *Journal*, 12 octobre 1905.

<sup>46</sup> *Journal*, 9 décembre 1907.

que je pouvais admirer je me mis facilement à méditer, à prier. À 9 heures, j'entrais en gare où Auguste et Yvonne m'attendaient pour me souhaiter la bienvenue. J'avais laissé mes enfants avec le cœur gros, je retrouvais ceux-ci joyeuse. Que les joies et les peines se coudoient souvent en ce monde<sup>47</sup>.

### 3.3 Deuils

La vie de Marie-Louise Globensky, caractéristique de celle des hommes et des femmes de son temps, est jalonnée de deuils<sup>48</sup>. Enfant, elle perd un frère et une sœur<sup>49</sup>. Dans la vingtaine, elle perd sa meilleure amie d'adolescence, Éliza Chauveau<sup>50</sup>. Au début de la trentaine, elle voit ses parents mourir à quatre ans d'intervalle<sup>51</sup>. Aussi, comme une majorité de femmes de sa génération, toutes classes sociales confondues, elle perd des enfants en bas âge<sup>52</sup>. Au fil de sa vie adulte, elle perd trois frères et une sœur, un fils adulte (Louis, en 1909), des ami(e)s. Et finalement, elle qui disparaît à 70 ans voit aussi mourir au moins quatre de ses petits-enfants, de maladies infantiles<sup>53</sup>. Aucun membre de sa famille proche ne meurt sur les champs de bataille de la Première Guerre

---

<sup>47</sup> *Journal*, 3 août 1913.

<sup>48</sup> L'espérance de vie à la naissance, en 1921, au Canada, était de 59 ans pour les hommes et de 61 ans pour les femmes. Statistique Canada, <http://www.statcan.gc.ca/pub/82-229-x/2009001/demo/lif-fra.htm> Nous n'avons pas de statistique sur l'espérance de vie avant 1921.

<sup>49</sup> Frédéric, mort à 7 ans et Eugénie, morte à 17 ans, selon Yvon Globensky, *Histoire de la famille Globensky*, Montréal, Les Éditions du fleuve et Yvon Globensky, 1991, p. 101.

<sup>50</sup> Éliza Chauveau, devenue religieuse, mourra à l'âge de 26 ans. Elle a aussi laissé un journal intime. Voir : Jocelyne Mathieu, « Journaux personnels des filles de Pierre-Joseph-Olivier Chauveau (1855-1876). Une première approche. » *Les cahiers des dix* 66 (2012) : p. 1-23. Globensky ne reparle pas explicitement d'elle dans son journal d'adulte.

<sup>51</sup> Son père Léon meurt en 1879, sa mère Angélique en 1883.

<sup>52</sup> Elle en perdra trois : Henriette (1870-1871), Arthur (1885-1888) et René (1891-1892). Dix de ses treize enfants ont donc survécu à la petite enfance. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, un enfant sur quatre mourait avant d'avoir un an, un taux de mortalité que l'on attribue aujourd'hui en grande partie aux mauvaises conditions de conservation du lait. Aussi, les maladies infectieuses, comme la rougeole, la scarlatine et autres, entraînaient souvent la mort d'enfants, avant la vaccination systématique. Denyse Baillargeon, *Naître, vivre, grandir. Sainte-Jusine, 1907-2007*, Montréal, Boréal, 2007, p. 17-19.

<sup>53</sup> Marguerite, fille de Louis et Bertha Foley, le 15 juin 1894. Puis, Paul, Philippe et Jean, fils de Blanche en 1903 et 1905.

mondiale ni de la grippe espagnole, deux grands faucheurs de cette époque<sup>54</sup>. Par ailleurs, le mari de Marie-Louise Globensky et neuf de ses enfants lui survivent.

Cette section observera comment Marie-Louise Globensky abordait la tristesse dans le deuil. Nous nous intéresserons particulièrement aux deuils de ses enfants, de ses frères et sœurs adultes et de ses petits-enfants, car ils sont les mieux documentés dans le journal intime et la correspondance. Comment exprimait-elle sa tristesse? Où trouvait-elle du réconfort? Qu'est-ce que sa tristesse lors de la perte d'un être cher nous dit des perceptions et prises en charge de cette émotion dans la communauté émotionnelle de la bourgeoisie franco-catholique montréalaise?

### 3.3.1 Les deuils d'enfants

Sur les treize enfants que Marie-Louise Globensky met au monde, comme nous l'avons mentionné, trois meurent dans la petite enfance : Henriette (1870-1871), Arthur (1885-1888) et René (1891-1892)<sup>55</sup>. À l'époque, rappelons-le un bébé montréalais sur quatre mourait avant d'avoir un an, essentiellement de diarrhées dues à la mauvaise conservation du lait, mais aussi de maladies infectieuses, d'épidémies<sup>56</sup>.

La mort d'Henriette, son troisième enfant<sup>57</sup>, survenue en 1871, n'est pas documentée dans le journal. Elle survient alors que Globensky a dans la jeune vingtaine et a

<sup>54</sup> La grippe espagnole a emporté 13 539 Québécois et 3 566 Montréalais. Magda Fahrni and Esyllt W. Jones, dir., *Epidemic Encounters: Influenza, Society and Culture in Canada, 1918–20*, Vancouver, UBC Press, 2012, chapitre 6, p. 149-150.

<sup>55</sup> Les noms et années de naissance et de décès des trois enfants figurent sur la pierre tombale des Lacoste, avec ceux de Marie-Louise Globensky et d'Alexandre Lacoste (et d'autres membres de la famille), au Cimetière Notre-Dame-des-Neiges, à Montréal, Lot B-272.

<sup>56</sup> Denyse Baillargeon, *Naître, vivre, grandir*, p. 17-19. Voir aussi Denis Goulet et Robert Gagnon, *Histoire de la médecine au Québec, 1800-2000. De l'art de soigner à la science de guérir*. Québec, Septentrion, 2014, p. 118, 126-127.

<sup>57</sup> Après Marie (née en 1867) et Louis-Joseph (né en 1869).

interrompu son journal personnel. La mort d'Arthur, (dixième enfant) et de René (treizième enfant), par contre, apparaissent dans le journal, celle d'Arthur très brièvement et celle de René de façon beaucoup plus détaillée.

La mort d'Arthur apparaît au tout début du journal de maturité. On se rappelle que Globensky, qui délaisse son journal à l'âge de 17 ans, en 1866, le reprend en mai 1888 à la faveur d'un voyage en Europe qu'elle fait avec son mari qui y a été appelé pour affaires. Son journal de voyage, comme on l'a vu, est parsemé de réflexions sur la difficulté d'être séparée de ses enfants.

Dans une entrée datée du 4 août 1888, mais qui a été visiblement complétée après cette date, Globensky dit quelle a été sa joie, au retour d'Europe, de revoir tous ses enfants :

combien ils me paraissaient beaux après l'ennui que j'en avais éprouvé et combien je savourais la vue même de leur sourire et encore plus leurs tendres caresses et leurs joyeux baisers. Pas un ne manquait, je les retrouvais tous, quelle émotion se passait en mon âme, de quelle reconnaissance mon cœur ne battait-il pas.

Elle était donc, selon ce qu'elle en dit, dans la joie pure et dans la reconnaissance de retrouver les siens. La suite de l'entrée, qui fait état, en un paragraphe, de la mort d'Arthur, fait d'autant plus mal à lire :

Oui, la Vierge bénie à qui je les avais confiés au départ ne m'avait pas trompée, elle me les rendait tous ces trésors comme pour m'y rattacher davantage et me demander ensuite un sacrifice plus grand. Je ne veux pas sonder les secrets de la divine Providence, car elle sait mieux que nous ce qu'il nous faut. Mais c'est après avoir donné cours à tant de joie que le bon Dieu appela près de lui, comme nouvelle parure à son paradis un de mes plus jolis boutons de roses qui avait charmé mes yeux et enivré mon cœur (...) mon cher petit Arthur me quittait le vingt-deux octobre après une maladie de trois semaines. C'est ainsi que se termine souvent toute fête de la terre afin de nous apprendre qu'il est inutile de chercher ici le bonheur, s'il apparaît, il n'est qu'éphémère; là-haut, seulement, il ne saura jamais

finir, c'est là que nous posséderons pour ne plus les quitter, les tendres affections d'ici-bas<sup>58</sup>.

On reconnaît dans cet extrait un mélange de désespoir tout en sourdine (comme si elle n'osait pas s'épancher) et de résignation chrétienne. À plusieurs reprises, d'ailleurs, elle valorise la résignation de personnes endeuillées<sup>59</sup>. Ce passage du journal est le seul où elle abordera la mort d'Arthur, exception faite des descriptions des visites au cimetière qu'elle lui fera dans les années suivantes.

Le deuil de René, quatre ans plus tard, est décrit de façon beaucoup plus détaillée dans le journal, dont Globensky a repris l'écriture régulière en mai 1889. De 1889 à 1892, les entrées du journal sont très brèves, et factuelles; elle y parle essentiellement des événements de chaque jour, des personnes rencontrées et de la température.

À partir de la mort de René, en juin 1892, le journal de maturité de Marie-Louise Globensky évolue. S'il avait eu jusque-là essentiellement la fonction de « garde-mémoire », il embrasse également, dès ce moment, la fonction de l'épanchement émotionnel; il aide Globensky, lorsqu'elle en ressent le besoin, à se soulager « du trop-plein des émotions, de la violence irrépressible des sentiments<sup>60</sup> ».

La mort de René survient brutalement. L'après-midi du 21 juin 1892, dans la maison d'été de la famille, à Vaudreuil, le bébé de onze mois « semble souffrir de sa dentition plus qu'à l'habitude, il refuse la nourriture ». Globensky fait venir le médecin, qui repart à minuit, trouvant l'enfant mieux. Mais le petit est « agité et passe à tour de rôle

---

<sup>58</sup> *Journal*, 4 août 1888 (cette entrée du journal porte la date du 4 août, mais elle a été complétée quelques mois après cette date, puisqu'Arthur est mort en octobre).

<sup>59</sup> Comme celle de sa sœur Coralie aux funérailles de son fils Joseph : « [...] sa douleur était grande mais chrétienne et résignée. » *Journal*, 8 août 1896. Ailleurs, celle d'amies endeuillées par leur mari: « Ces amies sont résignées, leur douleur est calme et profonde, ce sont des chrétiennes! » *Journal*, 17 mars 1908.

<sup>60</sup> Simonet-Tenant, *Le journal intime*, p. 86.

de mes bras à ceux de la bonne jusqu'à deux heures après minuit » où elle fait rappeler le médecin. À l'instant où le médecin entre, le bébé s'est « déjà envolé vers le ciel ».

Globensky écrit :

Non, je ne pouvais y croire, mon Dieu quel déchirement pour le cœur d'une mère. Il a fallu le rendre cet ange que j'aimais tant à caresser, il n'était pas à moi, et pourtant je me berçais de cette illusion!.. Vous êtes le maître, ô mon Dieu, vous me l'avez prêté, vous voulez le reprendre, que votre sainte volonté s'accomplisse et que cet être si cher me tende les bras pour me recevoir là-haut lorsqu'il faudra quitter cette terre. Que je te retrouve, mon chéri, c'est là mon espérance. Tu jouis, moi, je souffre...<sup>61</sup>.

Dans cette courte entrée écrite le soir même, sous le coup de l'émotion, Globensky montre à la fois ce qu'elle ressent (une tristesse aigüe, déchirante) et ce qu'elle sait être tenue de ressentir (l'acceptation de la « volonté de Dieu »)<sup>62</sup>. Ces mouvements intérieurs possiblement aliénants, continuent au cours des semaines suivantes, où l'on sent la diariste valser entre révolte et soumission<sup>63</sup>.

Le lendemain, 22 juin, Globensky écrit : « Mon cher mari arrive de son voyage, je n'ai plus qu'à lui montrer le petit corps glacé de notre cher René et lui dire la nuit d'angoisse qu'il m'a fallu subir, mais en chrétien plein de résignation, il m'exhorta à souffrir sans murmure<sup>64</sup> ». Le mari, comme on le voit, renforce la norme émotionnelle qui considère que la mort d'un enfant est la volonté de Dieu et que, par conséquent, il faut l'accepter sans trop se plaindre. On peut penser qu'il joue ce rôle en partie pour se prémunir contre

---

<sup>61</sup> *Journal*, 21 juin 1892.

<sup>62</sup> On reconnaît le mélange émotionnel exprimé à la mort d'Arthur.

<sup>63</sup> Il semble qu'elle soit en cela représentative d'autres femmes de son époque. Voir : Denise Lemieux et Lucie Mercier, *Les femmes au tournant du siècle, 1880-1940, Âges de la vie, maternité et quotidien*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1989, p. 337. « Nos sources contiennent maints exemples d'une vision de la mort empreinte de soumission à la Providence derrière laquelle se devine cependant toute une gamme d'attitudes individuelles, allant des sentiments dépressifs au courage inébranlable et quasi stoïque de certaines ».

<sup>64</sup> *Journal*, 22 juin 1892.

ses propres émotions, trop douloureuses et moins acceptées socialement parce qu'il est un homme.

Le surlendemain, 23 juin, dans le journal, on peut lire : « Déjà voici le moment où mon ange quitte pour toujours notre toit. Le père, les frères, les oncles lui font cortège pour le transporter à Montréal en haut de notre belle montagne pour y séjourner à côté de son cher petit frère Arthur. Jour de sacrifice indescriptible puisse-t-il m'être méritoire<sup>65</sup> ». Globensky exprime donc une grande douleur, en y adjoignant l'espoir que cette souffrance compte, c'est-à-dire qu'elle contribue à lui ouvrir les portes du paradis.

Ce type de phrase est récurrent dans le journal intime et prouve l'ascendance des croyances religieuses sur le vécu émotionnel de Globensky. Toute sa tristesse est vue, comprise et vécue à travers le prisme de la religion. Dans son journal, elle dépeint sa souffrance, d'une part parce que le fait de l'exprimer l'apaise, et d'autre part dans l'espoir que Dieu la voie et lui fasse une place « méritée » au paradis. Là, pense-t-elle, elle rejoindra ses enfants qui s'y trouvent certainement (étant décédés avant d'avoir pu commettre un péché). La croyance en un paradis que l'on obtient par le mérite apporte certainement du réconfort à Globensky lors des deuils d'enfants<sup>66</sup>.

Malgré cette idée réconfortante du paradis, les semaines qui suivent la mort de René seront marquées chez Globensky, par une immense tristesse. « (...) l'épreuve vient me faire comprendre plus que jamais qu'il n'y a pas de bonheur parfait ici-bas; non, non,

---

<sup>65</sup> *Journal*, 23 juin 1892

<sup>66</sup> Les protestants espèrent aussi revoir leurs petits décédés au paradis. Dans le protestantisme, rappelle Brian Young, « [...] l'au-delà n'est pas méritoire, comme chez les catholiques. Mais des inscriptions sur les tombes d'enfants comme « Elle n'est pas morte, mais endormie » montrent que les parents espèrent une réunion dans l'au-delà. » Brian Young, *Une mort très digne. L'histoire du cimetière Mont-Royal*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2003, p. 48.

ne le cherchons pas. Nous cherchons les fleurs, nous ne trouvons que les épines pour nous dévorer, nous faire souffrir <sup>67</sup>», écrit-elle.

Entre le 25 juin et le 22 juillet, ses entrées parlent de la météo et des activités familiales, de façon très laconique, sans mentionner son deuil. On peut interpréter ce silence comme le reflet d'une tristesse non extériorisée. Le 22 juillet, cette émotion ressurgit en mots : « Je me sens bien triste aujourd'hui, il y a un mois que mon cher petit René m'a quittée, que son absence m'est cruelle. Cher ange, pense à ta mère, demande à Dieu de calmer sa douleur ». Après quoi, elle passe à d'autres sujets. À 43 ans, Globensky respecte et montre qu'elle respecte la norme émotionnelle qui invite à la soumission devant la volonté divine. Peut-être se sent-elle, à certains moments, réellement apaisée par cette idée que Dieu a décidé de « rappeler » son enfant et qu'il avait de bonnes raisons de le faire.

Le 23 juillet, le jour de l'anniversaire de naissance de René, elle exprime sa tristesse, tout en affirmant une idée qui reviendra aussi régulièrement dans son journal : il serait impossible de survivre à ces épreuves si elle n'avait la foi, dit-elle en substance :

Il fait un temps superbe. Tous nos enfants ont passé la journée en pique-nique à l'Île aux pins (...). Dans l'après-midi il y eut une réunion de dames chez Mme Hamilton pour organiser un concert au profit de la chapelle qui se construit ici. Je n'y suis pas allée ne pouvant me décider encore de rencontrer quelques distractions. Ma pensée est si triste. C'est aujourd'hui que mon cher petit René aurait eu un an. Cher ange que j'ai tant caressé, sitôt envolé hélas, que la séparation est cruelle, c'est alors que nous succomberions si la foi ne nous soutenait<sup>68</sup>.

Le reste de l'été, elle décrira souvent ce que font ses proches, ajoutant parfois qu'elle ne s'est pas jointe à l'activité, car elle est trop triste pour quitter la maison.

---

<sup>67</sup> *Journal*, 24 juin 1892.

<sup>68</sup> *Journal*, 23 juillet 1892.

Le 1<sup>er</sup> août, au premier anniversaire de la noyade de son frère Edmond<sup>69</sup>, Marie-Louise Globensky se rappelle de la souffrance qu'elle a ressentie alors, en ajoutant que le baume à son chagrin était son nouveau-né, René. René qui est parti à son tour, « me laissant me nourrir de ces amers souvenirs<sup>70</sup> ».

Le 6 août, seule à la maison avec ses « deux derniers bijoux, Thaïs et Berthe », elle réfléchit sur sa tristesse.

Je reporte ma pensée sur notre arrivée ici où je me promettais un été si charmant. Hélas en un seul jour tout a été brisé, mon cher René m'a quittée, pour le ciel, il est vrai, devrais-je m'en plaindre? Égoïsme terrestre, c'est pour nous que nous pleurons. Oh mon ange, pense à ta mère, obtiens-lui de savoir s'immoler puisque tu possèdes la gloire que je te désirais<sup>71</sup>.

On sent une grande douleur retenue. Le 10 août, toute la parenté part en excursion en yacht. « Pour moi, je n'ai pas voulu suivre cette bande joyeuse car mon pauvre cœur brisé s'y refuse. Le départ de mon cher René m'absorbe encore, les fêtes me font mal<sup>72</sup> ».

Le 12 septembre, la famille est de retour à Montréal, c'est la fin des vacances et Marie-Louise ramène de Vaudreuil un berceau vide. « ...mon cher petit René vit encore pour moi seul [sic] par le souvenir. » Quelques jours plus tard, elle se rend au cimetière avec ses sœurs pour pleurer son bébé. Elle écrit: « C'est avec un souvenir de mélancolie profonde que l'on visite ce lieu de repos. J'ai là tant d'êtres chéris. J'ai revu les deux petites tombes de mes chers petits garçons, Arthur et René<sup>73</sup>, ils sont là tous deux nous

---

<sup>69</sup> Voir plus loin.

<sup>70</sup> *Journal*, 1<sup>er</sup> août 1892.

<sup>71</sup> *Journal*, 6 août 1892.

<sup>72</sup> *Journal*, 10 août 1892.

<sup>73</sup> Étrangement, elle ne mentionne pas sa fille Henriette, morte 20 ans plus tôt. Peut-être était-elle alors enterrée ailleurs et a-t-elle été rapatriée sur le lot familial plus tard (voir note suivante).

attendant tour à tour, comment ne pas se détacher de cette vie fragile, lorsque ces monuments muets pourtant, disent de si profondes choses<sup>74</sup> ».

En somme, ce que nous retenons des représentations émotionnelles de Globensky lors de la mort d'un enfant est la présence d'une tristesse immense, parfois retenue par les normes émotionnelles qui exigent de démontrer sa soumission face à la volonté de Dieu. Nos observations appuient la thèse de la présence de chagrin chez les parents à la mort d'enfants dans le passé, même chez ceux qui en avaient l'« habitude ». Cette thèse, soutenue notamment par Linda A. Pollock<sup>75</sup>, s'oppose à tout un courant historiographique antérieur, qui affirmait une certaine insensibilité des parents à la mort d'enfants dans les sociétés pré-contemporaines<sup>76</sup> et dans les classes populaires<sup>77</sup>.

---

<sup>74</sup> *Journal*, 12 septembre 1892. Les « deux petites tombes » n'existent plus au Cimetière Notre-Dame-Des-Neiges. Il n'y a qu'un seul monument, une croix imposante mais sobre élevée sur un socle en pierre, sur lequel sont gravés les noms de plusieurs membres de la famille, dont ceux d'Alexandre Lacoste, de Marie-Louise Globensky, de René, Arthur et Henriette Lacoste, sur le lot B-272.

<sup>75</sup> Pollock soutient que l'affection entre les parents et les enfants n'a pas beaucoup changé de nature entre les années 1500 et le XX<sup>e</sup> siècle et que la maladie et la mort d'enfants a de tous temps causé beaucoup de souffrance. Linda A. Pollock, *Forgotten Children : Parent-Child Relations From 1500 to 1900*, Cambridge, 1983, 334 pages.

<sup>76</sup> Représenté notamment par: Lawrence Stone, *The Family, Sex and Marriage in England 1500-1800*, New York, Harper and Row, 1977, 800 pages; Edward Shorter, *A History of Women's Bodies*, New York, Basic Books, 1982, 398 pages; Elisabeth Badinter, *L'amour en plus. Histoire de l'amour maternel (XVII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Flammarion, 1980, 372 pages.

<sup>77</sup> Voir ce témoignage de Charles-Henri-Philippe Gauldrée-Boilleau, un Français qui occupait des fonctions diplomatiques au Québec en 1860-1861. Dans son ouvrage sur les habitants de Saint-Irénée, dans Charlevoix, il écrivait : « Les sentiments religieux des Canadiens produisent chez eux une sorte d'indifférence devant la mort, dont les voyageurs se sont quelques fois étonnés et qu'ils ont pris pour de la dureté du cœur. Dans les campagnes, on se réjouit plutôt qu'on ne s'afflige de la mort d'un enfant en bas âge, parce que c'est « un ange acquis au ciel ». On donne des regrets à la mort des parents et des amis, mais ils sont de courte durée à cause de la certitude où l'on est de les retrouver dans l'autre vie. » Charles-Henri-Philippe Gauldrée-Boilleau, «Le paysan de Saint-Irénée», dans *Paysans et ouvriers québécois d'autrefois*, Québec, PUL, 1968, p. 17-76 [Témoignage de 1861-1862]. Republié dans : Gauldrée-Boilleau et S-A Lortie, *Paysans et ouvriers québécois d'autrefois*, les Presses de l'Université Laval, Québec, 1968. Cité dans Serge Gagnon, *Mourir, hier et aujourd'hui : de la mort chrétienne dans la campagne québécoise au XIX<sup>e</sup> siècle à la mort technicisée dans la cité sans Dieu*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1987, 192 pages.

La mort d'enfant semble avoir été, à travers le temps et les classes sociales<sup>78</sup>, une source de souffrance. Simplement, les gens de chaque époque et de chaque communauté émotionnelle, l'ont exprimée à leur façon, en fonction de codes propres à eux, parfois difficiles à interpréter pour l'étranger. Chaque communauté émotionnelle a mis en place des outils spirituels et affectifs différents pour s'aider à surmonter la douleur et à lui donner un sens. Globensky, pour sa part, trouvait un immense réconfort dans la prière et dans l'espérance que lui donnait la religion de revoir ses « anges » au paradis. Elle semble ne pas toujours oser aller chercher du réconfort auprès de ses proches, car elle ne veut pas leur transmettre son chagrin. Dans ce contexte, son journal devient un important outil de réconfort, lui permettant d'exprimer sa douleur, une douleur considérée comme acceptable. Le journal sert alors d'exutoire, mais aussi de « présentoir » : en présentant sa souffrance à Dieu, Globensky espère qu'il en tendra compte au moment de décider de l'admettre ou non au paradis.

### 3.3.2 Les deuils d'un frère et d'une sœur

La question du deuil de frères ou de sœurs est très peu traitée par l'historiographie, en dépit du fait que ces relations soient bien souvent très importantes pour les hommes et les femmes de tout temps, pour des raisons à la fois affectives et économiques<sup>79</sup>. En dépit aussi du fait que ces personnes disparaissant, c'est tout un pan du passé commun qui part en fumée : « Siblings are the living remnant of our past, a buffer against the

---

<sup>78</sup> Voir: Ellen Ross, *Love and Toil. Motherhood in Outcast London, 1870-1918*, Oxford, Oxford University Press, 1993, 308 pages. Ellen Ross s'intéresse à la maternité dans les milieux pauvres de Londres au tournant du XX<sup>e</sup> siècle. Ses sources, notamment hospitalières, font état de mères complètement dévastées, malades et dépressives à la suite de la mort d'un enfant.

<sup>79</sup> Voir notamment : Agnès Fine, « Frères et sœurs en Europe dans la recherche en sciences sociales », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne] 34, 2011, p. 168-181 ; Didier Lett, « L'histoire des frères et des sœurs », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne] 34, 2011, p. 182-202 ; Leonore Davidoff, *Thicker than Water. Siblings and their Relations, 1780-1920*, Oxford, Oxford University Press, 2012.

loss of our own history<sup>80</sup>». En plus des deuils d'un frère et d'une sœur dans l'enfance (dont elle ne parle pas spécifiquement dans son journal), Marie-Louise Globensky perdra, à l'âge adulte, son frère, Edmond (1891), sa sœur Coralie (1903), ses frères Eugène (1910) et Léon (1913). Sa sœur Élodie, seule, lui survivra. Le traitement de ces deuils dans le journal intime est très inégal. Nous nous intéresserons ici au deuil d'Edmond, mort en 1891 à 46 ans à une époque où le journal est très peu bavard. Puis, à celui de Coralie, décédée en 1903 à 70 ans, qui donne lieu à un épanchement émotionnel important dans le journal.

Fils et filles de Léon Globensky et de Marguerite Angélique Limoges<sup>81</sup>

Coralie (1834-1903)

Élodie (1837-1927)

Léon (1838-1913)

Edmond (1845-1891)

Marie-Louise (1849-1919)

Eugène (1851-1910)

Frédéric (mort à 7 ans)

Eugénie (morte à 17 ans)

Figure 3.1 La fratrie Globensky

<sup>80</sup> Douglas C. Breunlin, cité dans Léonore Davidoff, *op. cit.*, p. 308.

<sup>81</sup> Yvon Globensky, *Histoire de la famille Globensky*, p. 101.

### *Edmond*

En 1891, le journal est constitué d'entrées très brèves. Il ressemble à un livre de raison où l'on note ce que l'on a fait et la température, davantage qu'à un journal intime (comme nous l'avons déjà mentionné, cela va changer en 1892, dans la foulée du décès du bébé René).

Ainsi, le 1<sup>er</sup> août 1891, dans une entrée qui fait deux lignes, Marie-Louise Globensky note, comme s'il s'agissait d'un événement banal : « Mon cher frère Edmond noyé à Terrebonne, en sauvant les dames qu'il conduisait<sup>82</sup> ». Le journal s'interrompt ensuite pendant trois jours. Il reprend le 4 août avec une autre entrée très brève indiquant : « Funérailles d'Edmond. » Le reste de l'année 1891, les entrées sont rares et laconiques. Quelques-unes parlent de Lilly (Lillian Collins), épouse d'Edmond<sup>83</sup>, qui fera un encan de « leur ménage ». Les autres traitent d'autres sujets. Globensky ne décrit pas son vécu émotionnel en lien avec la mort de son frère de 45 ans.

Le journal, ici, ne nous permet absolument pas de cerner les émotions de la diariste ni de connaître la teneur des liens affectifs qui l'unissaient à Edmond. Il est possible d'interpréter ce silence de multiples façons, par exemple comme une pudeur qu'aurait Globensky à cette étape de sa vie à exprimer ses émotions face au deuil, ou encore au signe d'une relation tendue avec son frère. Les choses seront bien différentes lors du décès de Coralie, en 1903.

---

<sup>82</sup> En effet, Edmond Globensky est mort à la suite d'un accident de chaloupe, à Terrebonne. Le journal *La Minerve* (3 août 1891, p. 1) raconte que la chaloupe a chaviré et que Edmond Globensky a sauvé les dames et les enfants tombés à l'eau, avant de périr noyé. Cité dans Yvon Globensky, *op. cit.*, p. 187-188.

<sup>83</sup> Ce mariage, apparemment, ne fut pas heureux. Voir : Louis-Philippe Cormier, *Lettres à Pierre Margry, de 1844 à 1886*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval., 1968, p. 143.

### *Coralie*

Coralie Globensky est morte à 69 ans le 2 février 1903 (jour de l'anniversaire de Marie-Louise Globensky - ce qui n'est pas relevé dans le journal). Cette perte amènera la diariste à exprimer une tristesse immense, encore moins retenue que lors de la mort du bébé René. Comment expliquer cette différence? Est-ce que la norme émotionnelle permet une plus grande expression des sentiments lors du décès d'un adulte avec qui on a passé l'essentiel de sa vie que lors de la mort d'un bébé qui, après-tout, a bénéficié d'un « raccourci » vers la vie éternelle? Marie-Louise Globensky est-elle par ailleurs devenue plus à l'aise de se confier à son journal intime avec le temps? Nous explorerons ici ces questions, en plus de montrer le rôle joué par la religion et par la mobilisation des proches dans le vécu émotionnel autour du deuil d'une sœur aimée.

Coralie Globensky<sup>84</sup>, la fille aînée de la famille, est une personne très importante dans le cercle des intimes de Marie-Louise Globensky. Même si elles ont quinze ans de différence en âge, les deux sœurs sont très proches l'une de l'autre (comme de leur sœur Élodie Garneau qui vit à Ottawa). Coralie et Marie-Louise sont, elles, pendant une longue période, voisines, sur la rue Saint-Hubert à Montréal<sup>85</sup>. Elles s'engagent ensemble dans plusieurs organisations philanthropiques, notamment auprès de l'Hôpital Notre-Dame et de l'Asile de la Providence. Elles se visitent plusieurs fois par

---

<sup>84</sup> D'abord l'épouse de Henri Masson, avec qui elle a eu deux enfants, elle est devenue veuve et s'est remariée avec le juge Henri-Thomas Taschereau (veuf et père de dix enfants). Pour un intéressant regard sur sa vie avec son premier mari, voir : Thierry Nootens, « « Je crains fort que mon pauvre Henri ne fasse pas grand chose... » Les héritiers « manqués » et les querelles de la succession Masson, 1850-1930 », *Revue d'histoire de l'Amérique française* 59, 3 (hiver 2006) : 223-257.

<sup>85</sup> Selon l'Annuaire Lovell de l'année 1900, Coralie Taschereau habitait au 68 rue St-Hubert, entre de la Gauchetière et Dorchester (aujourd'hui René-Lévesque) et Marie-Louise Lacoste habitait au 71 rue Saint-Hubert, entre Dorchester et Sainte-Catherine (la deuxième maison au nord de Dorchester – maison détruite lors des travaux d'agrandissement de la rue Dorchester – aujourd'hui René-Lévesque, dans les années 1950).

semaine, ont des conversations intimes, s'entraident. Leur relation est tissée d'une grande affection et de petites tensions, dont attestent leur correspondance et le journal<sup>86</sup>.

Lorsque Coralie, 69 ans, subit une attaque de paralysie qui la laisse incapable de parler, à la fin de l'année 1902, Marie-Louise, dévastée, tente de l'accepter. « Enfin, il faut se résigner, nous avons été si heureux jusqu'ici. L'épreuve se présente, que la volonté de Dieu s'accomplisse en tout<sup>87</sup> », écrit-elle. Le 30 janvier, Coralie est prise d'une « congestion de poumons qui la jette dans une crise affreuse, elle souffre à nous fendre le cœur, voyant que toute ressource humaine est décidément inutile. Les médecins ne conservent aucun espoir, il faut donc se résigner mon Dieu, mon Dieu que votre volonté s'accomplisse mais soutenez-moi car je tremble<sup>88</sup> ». Le lendemain, Coralie reçoit les derniers sacrements et Marie-Louise écrit:

Ma sœur est dans des douleurs atroces qui nous font mal, c'est une agonie terrible que nous partageons. Le Père Pichon vient encore lui donner la sainte communion et les dernières indulgences, car le moment suprême semble se rapprocher, j'aperçois ce calice dont il faudra bientôt s'abreuver<sup>89</sup>.

Le journal s'interrompt ensuite – de façon inhabituelle – pendant sept jours.

Lorsque Marie-Louise reprend la plume, c'est pour raconter la mort de sa sœur et les émotions dans laquelle cette perte la plonge. Le 7 février, elle écrit : « J'ai traversé une semaine dont le souvenir me remplit d'horreur<sup>90</sup> ». Elle raconte la dernière nuit de sa sœur, souffrant « le martyr ». « Le silence de la mort fut une délivrance à ses

---

<sup>86</sup> On trouve 59 lettres de Coralie Globensky à Marie-Louise à BAnQ : BAnQ-Vieux-Montréal, P76. 1975-00-015\4, article 10. 2.

<sup>87</sup> *Journal*, 31 décembre 1902.

<sup>88</sup> *Journal*, 30 janvier 1903.

<sup>89</sup> *Journal*, 31 janvier 1903.

<sup>90</sup> *Journal*, 7 février 1903.

tourments cruels<sup>91</sup>», écrit-elle. Ici, il est intéressant de se rappeler qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, dans des milieux chrétiens, l'agonie avait un sens. En effet, la souffrance ici-bas promettait l'absence de souffrance « de l'autre côté », rappelle Pat Jalland<sup>92</sup>. Aussi, il n'est pas anodin que Marie-Louise insiste sur la douleur vécue par sa sœur dans ses derniers instants ni qu'elle rappelle à plusieurs reprises dans son journal combien Coralie a consacré sa vie à faire le bien<sup>93</sup> : c'est une façon de dire à Dieu qu'elle mérite la vie éternelle. Pour preuve que sa sœur a été une bonne catholique charitable, Marie-Louise mentionne d'ailleurs qu'à ses funérailles, qu'elle qualifie de « jour de triomphe », « la foule s'y rendit pauvres et riches, communautés, orphelins, etc. », « [c]e sentiment universel faisait du bien<sup>94</sup> ».

Les semaines suivantes représentent une période de grande tristesse dans la vie de Marie-Louise Globensky, durant laquelle la religion sera un refuge important. La diariste dit en effet se sentir « brisée » par le départ de Coralie et confie que la foi seule la détourne du désespoir. Le 16 février, elle va rencontrer son directeur de conscience.

Ce matin, j'eus la surprise d'apprendre que le Père P[ichon] était de passage pour la journée. Je me rendis donc à l'Immaculée-Conception et cela me fit du bien, j'avais un si grand besoin de ranimer mon courage abattu par les tristes événements des jours derniers. Il est bon de savoir que c'est Dieu qui nous parle par Celui qui le représente<sup>95</sup>.

---

<sup>91</sup> *Ibid.*

<sup>92</sup> Pat Jalland, *Death in the Victorian Family*, Oxford, Oxford University Press, 1996. Voir aussi Joanna Bourke, *The Story of Pain*, p. 287-288.

<sup>93</sup> Le 2 mars, elle écrit : « Il y a un mois aujourd'hui que ma pauvre sœur Coralie rendait le dernier soupir et commençait à goûter j'espère ce bonheur qu'elle avait cherché en faisant le bien. » *Journal*, 2 mars 1903.

<sup>94</sup> *Journal*, 7 février 1903.

<sup>95</sup> *Journal*, 16 février 1903.

Quelques jours plus tard, elle écrit : « J'ai encore tant de tristesse dans l'âme que je me sens heureuse de me retrouver plus souvent à l'église, quel besoin j'éprouve de me rapprocher de Dieu, de cet ami si puissant qui sait calmer les plus vives douleurs <sup>96</sup>».

La religion, donc, selon ce qu'elle en dit, lui apporte réconfort et consolation. Elle donne aussi un sens à l'épreuve qu'elle traverse qui, dit-elle, est là en partie pour la rapprocher de Dieu et du sens véritable de la vie.

Oh que ma vie est changée et que ce charmant voisinage de ma pauvre sœur me laisse un vide, non il ne peut se combler son souvenir me poursuit sans cesse. Je prie plus que jamais afin que Dieu m'aide à accepter le sacrifice qu'il m'impose, c'est bien pour nous rapprocher de Lui qu'il nous sépare aussi des créatures. Qu'il est donc vrai que la vie d'ici-bas n'est pas la vie<sup>97</sup>.

La Semaine Sainte, qui a lieu au début avril, offrira un cadre à ses réflexions et à ses émotions. Le 3 avril, elle écrit qu'un sermon entendu, sur l'acceptation des souffrances, lui fait du bien<sup>98</sup>. Le 5 avril : « Que je manque donc ma pauvre sœur Coralie qui était depuis si longtemps ma compagne de route. Hélas! Cette semaine sainte que nous allons parcourir m'aidera à supporter ce sacrifice. À l'exemple du maître, je veux porter ma croix et la porter généreusement jusqu'au calvaire, puisque c'est la route qui conduit au ciel.<sup>99</sup> »

Mieux que le deuil de René, celui de Coralie met en lumière tout le réseau affectif qui se mobilise autour d'une personne endeuillée; un réseau qui est majoritairement (mais pas exclusivement) féminin, comme si ce soutien faisait intégralement partie des tâches

---

<sup>96</sup> *Journal*, 25 février 1903.

<sup>97</sup> *Journal*, 5 mars 1903.

<sup>98</sup> *Journal*, 3 avril 1903.

<sup>99</sup> *Journal*, 5 avril 1903. Voir aussi. *Journal*, 16 mars 1894 : « Nous sommes allées au dernier sermon de Notre-Dame [...] Il nous encouragea à accepter comme Sainte-Gertrude la couronne d'épines qui au ciel se changera en roses qui ne se flétriront point comme celles de la terre. La douleur et le sacrifice, c'est la route véritable. »

reconnues comme féminines. Les jours suivant le décès, on verra en effet une véritable mobilisation des parentes et amies autour de Marie-Louise Globensky, elles assureront une présence constante. Le soir des funérailles, par exemple, sa sœur Élodie, sa nièce Eugénie et sa cousine Éléonore passeront la nuit avec elle, son mari étant absent « accomplissant son devoir à Québec <sup>100</sup> ».

Quelques jours plus tard, après une visite de son frère Léon, de sa sœur Élodie et d'autres proches, Globensky écrit : « Cela m'a fait plaisir, mais dans mon cœur, je songeais à ma chère absente qui jadis arrivait avec eux. Toutes les femmes vêtues de noir me parlaient d'elle et laissaient mon âme dans une profonde mélancolie<sup>101</sup> ». Elle dit par ailleurs recevoir un grand nombre de cartes de condoléances. Le 2 mars, elle reçoit une lettre de son amie Marie de Kersabice, qui vit en France. « L'écho de son sentiment affectueux me fait du bien<sup>102</sup> ».

Les enfants adultes de Marie-Louise Globensky, particulièrement ses filles, sont très présentes durant ces jours difficiles. Même les plus jeunes enfants, comprenant la peine de leur mère « redoublent de tendresse », raconte Globensky. Elle leur en est reconnaissante, mais s'adresse dans le journal un conseil à elle-même : « je devrai moi aussi leur en tenir compte en ne pas trop assombrir leurs jeunes années<sup>103</sup> ». Globensky a ici le souci de ne pas transmettre son chagrin à ses enfants, un souci qui n'était pas répandu chez toutes les mères de l'époque, si l'on en croit Joséphine Marchand qui, parlant de sa mère au caractère dépressif, écrit qu'elle a : « ruiné la joie de toute une génération d'enfants<sup>104</sup> ».

---

<sup>100</sup> *Journal*, 7 février 1903.

<sup>101</sup> *Journal*, 8 février 1903.

<sup>102</sup> *Journal*, 2 mars 1903.

<sup>103</sup> *Journal*, 7 février 1903.

<sup>104</sup> Joséphine Marchand fera de multiples allusions au caractère dépressif de sa mère dans son journal : Marchand, *Journal intime*, p. 76 (1<sup>er</sup> mai 1884), p. 192 (13 janvier 1898) et p. 197 (17 janvier 1898).

En plus de la religion et de la présence de ses proches, nous croyons que l'écriture du journal a pu aider Globensky à traverser son deuil. Non seulement, le journal lui permet de rappeler à sa conscience ses croyances consolatrices, mais il lui permet aussi de continuer à garder Coralie vivante sur le papier et de laisser couler sans la retenir, sa tristesse. Par exemple, le 6 mars, après être passée devant la maison de Coralie, où a déjà vécu aussi sa mère Angélique, elle écrit : « Maintenant qu'elles reposent loin d'ici, tout est sombre et redit qu'elles n'y sont pas, au ciel un jour j'espère, nous nous reverrons pour ne plus nous quitter <sup>105</sup> ». Le 17 avril, alors qu'elle se trouve seule à la maison, elle écrit, introspective :

Pour moi je vis de souvenirs heureux et ma pensée pleine de tristesse se promène lentement vers des régions inabordables. Je cherche, je regarde, il me semble revoir ces êtres disparus, puis une profonde mélancolie s'empare de moi. Je ne suis bien que dans la solitude et au pied de l'autel où je parle encore de ceux qui ne sont plus. Ma pauvre sœur me laisse un vide immense<sup>106</sup>.

Cette incursion dans le deuil de Marie-Louise Globensky montre que la communauté émotionnelle de la bourgeoisie franco-catholique montréalaise reconnaît la peine provoquée par la perte d'une sœur et qu'elle lui alloue une place et du temps pour exister. Si Globensky extériorise davantage son chagrin à la mort de Coralie qu'à la mort de René, c'est peut-être que le nombre des années passées ensemble, l'addition des moments de malheurs et de bonheur partagés rendent légitime sa peine, à ses propres yeux et à ceux de la norme émotionnelle. La tristesse de Globensky s'exprimera pendant de longs mois. Ainsi, en septembre de la même année, elle sera toujours aussi vive :

---

<sup>105</sup> *Journal*, 6 mars 1903.

<sup>106</sup> *Journal*, 17 avril 1903.

Élodie et moi avons commencé notre retraite à la Providence. (...) Comment redire toute mon émotion en entrant dans cette petite chapelle où l'année dernière encore et durant tant d'années je m'y rendais avec ma pauvre sœur Mme Taschereau<sup>107</sup>, présidente des dames de Charité. Mon cœur déborda et j'ai beaucoup pleuré au souvenir de tout ce passé Hélas! Que le départ de ceux qu'on aime est cruel, et qu'il faut du courage pour accepter de pareils sacrifices. J'ai demandé à Dieu du plus profond de mon âme de jeter sur cette blessure un baume rafraîchissant. Oh! qu'il me donne du courage et que je sache accepter tout ce que je dois rencontrer de pénible sur ma route<sup>108</sup>.

### 3.3.3 Les deuils de petits-enfants

À notre connaissance, le deuil des petits-enfants est un sujet qui n'a pas (ou très peu) été abordé par l'historiographie. Pourtant, voir disparaître les enfants de ses enfants et voir ces dernier(ère)s dans une peine que l'on sait incommensurable pour l'avoir déjà traversée soi-même, était une épreuve commune à de nombreux grands-parents au début du XX<sup>e</sup> siècle.

Marie-Louise n'est pas encore remise de la perte de sa sœur Coralie (survenue en février 1903), lorsque la mort frappe encore, au printemps 1903, en lui prenant deux petits-fils, Paul et Philippe (fils de Blanche Landry), âgés de 2 ans et 4 ans, à deux semaines d'intervalle. Le mardi 7 avril, elle note dans son journal que Louise<sup>109</sup>, l'aînée de Blanche, a la rougeole, mais que ses trois autres enfants ne sont pas atteints. Le 16 avril, elle passe la matinée chez Blanche, dont les quatre enfants sont maintenant malades et alités; elle s'en inquiète. Le 19 avril, elle écrit, après un après-midi chez Blanche : « j'ai eu soin surtout du pauvre petit Paul que je trouve changé<sup>110</sup> ». Et le 20

---

<sup>107</sup> Il est assez fréquent qu'elle appelle ses sœurs (et ses filles, d'ailleurs) par leur nom de femme mariée.

<sup>108</sup> *Journal*, 20 septembre 1903.

<sup>109</sup> Qui deviendra Louise Gadbois, peintre reconnue. Voit notamment : Monique Brunet-Weinmann, « Connaître et reconnaître Louise Gadbois », *Vie des arts*, 2, 100 (automne 1980) : 23-25.

<sup>110</sup> *Journal*, 19 avril 1903.

avril, de très bonne heure, elle reçoit un appel alarmant de Joseph Landry, mari de Blanche, qui lui dit que Paul est en convulsions et que sa fin est proche. Elle se rend immédiatement à son chevet<sup>111</sup> et il meurt dans la journée.

Je vis de suite qu'il n'y avait plus d'espoir (...) Les convulsions continuèrent jusqu'à 1h ½ et alors le cher ange s'envola au Paradis. Cette jeune fleur fut ainsi cueillie dans toute sa fraîcheur. C'est ainsi que Dieu donne et reprend quand il veut. Les larmes sont pour nous et celles de ma chère fille me font mal, combien je comprends le déchirement de cette séparation après l'avoir endurée. Pauvre vie, comme il faut du courage pour en subir tous les ennuis ou plutôt comme il faut être chrétien pour en soutenir les croix<sup>112</sup>.

La grand-mère raconte ensuite qu'une religieuse prépara le « petit ange », le déposa dans un berceau de fleurs « qui nous arrivèrent de toutes part ». « Comme il était beau à voir, sa petite figure reposée maintenant nous faisait entrevoir son bonheur. Il sera désormais le protecteur de ses parents<sup>113</sup> ».

Dans cette entrée, résonne l'empathie de Marie-Louise pour sa fille Blanche, qui vit une épreuve qu'elle connaît bien. On voit aussi que Marie-Louise Globensky cherche à s'expliquer l'inexplicable, à donner du sens. Dans son système de pensée, Dieu est maître de la vie et de la mort, il faut accepter ses décisions avec résignation et avoir la foi, car elle donne du courage. Elle dit croire par ailleurs que l'enfant au ciel protégera ses parents. Chose intéressante, Globensky ne mentionne pas que Paul est mort de la rougeole. Pour elle, il est mort parce que Dieu l'a rappelé à lui. L'aspect médical ou

---

<sup>111</sup> Blanche habite non loin, au numéro 409 de la rue Saint-Hubert, entre Sherbrooke et Cherrier (Annuaire Lovell, 1903, p. 523.), alors que Marie-Louise Globensky est au 71 de la rue Saint-Hubert, au coin de Dorchester (aujourd'hui René-Lévesque), ce qui représente une distance d'environ un kilomètre.

<sup>112</sup> *Journal*, 20 avril 1903.

<sup>113</sup> *Ibid.*

scientifique semble négligeable ou secondaire dans sa vision de la maladie et de la mort<sup>114</sup>.

Les jours suivants la mort de Paul, Globensky navigue entre sa propre tristesse d'avoir perdu un petit-fils, son empathie douloureuse pour la tristesse de sa fille, et la mélancolie qui ne l'a pas quittée depuis la mort de Coralie. Le 21 avril, Paul est amené au cimetière et Globensky écrit : « Quel vide immense donne ce départ. On ne peut croire qu'un si petit être occupe tant de place.<sup>115</sup> » Le lendemain, 22 avril, c'est au tour de Coralie d'être enterrée (son corps avait été conservé dans un caveau jusque-là). Globensky a la plume sombre : « Tout est fini désormais, au ciel seulement nous nous reverrons. Toutes ces scènes réitérées me rendent d'une profonde mélancolie. Je me sens pleine d'émotions que je ne veux pas faire paraître. À Dieu seul mes soupirs et mes larmes, lui seul je le sais saura faire renaître l'espérance et le calme<sup>116</sup> ». On reconnaît, comme lors du décès de René, l'intention de Globensky de garder ses larmes pour elle et pour Dieu (et pour son journal), pour ne pas communiquer à ses proches ses émotions douloureuses, mais aussi pour mieux soutenir sa fille Blanche.

Entre le 25 avril et le 6 mai, l'inquiétude prendra le dessus sur la tristesse (toujours grande) alors que l'état de Philippe, grand frère de Paul, s'aggravera à son tour. Marie-Louise passera beaucoup de temps auprès de lui et de sa fille Blanche, dont la dernière nuit, celle du 5 mai, qu'elle décrit ainsi : «[I]l a beaucoup souffert et ses petits cris plaintifs retentissaient dans nos cœurs déjà si souffrants. Quelle nuit! Quel souvenir

---

<sup>114</sup> Pourtant, on comprend alors les mécanismes de la contagion, comme en fait foi l'entrée du 20 mai, où Globensky raconte que des officiers de santé sont allés chez Blanche pour « désinfecter » sa maison.

<sup>115</sup> *Journal*, 21 avril 1903.

<sup>116</sup> *Journal*, 22 avril 1903.

pénible!<sup>117</sup> ». Philippe est mort le 6 mai, à l'âge de 4 ans. Globensky, dans son journal, raconte:

Enfin l'heure a sonné, à huit heures, notre beau chérubin s'envolait là-haut pour rejoindre son petit frère rendu depuis quinze jours. À lui, la délivrance et la vie, à nous les souffrances et les larmes. Pauvre Blanche, je comprends ce déchirement, les mères seules peuvent le définir. La moitié de sa famille disparue à son regard, de quatre enfants, il en reste deux maintenant. Mon Dieu, que de mystères dans vos volontés adorables pourtant, vous donnez, vous reprenez c'est juste, elles sont à vous ces créatures et vous voulez en parer votre ciel. Qu'ils apaisent notre douleur ces cher petits anges et que les larmes qu'ils nous font verser soient autant de perles brillantes qui formeront votre couronne<sup>118</sup>.



Figure 3.2 Philippe Landry, 4 ans, dans son cercueil entouré de fleurs, avril 1903. BAnQ Vieux-Montréal, P155, S1, SS1, D263.

---

<sup>117</sup> *Journal*, 5 mai 1903.

<sup>118</sup> *Journal*, 6 mai 1903.

On note son besoin de s'expliquer la décision de Dieu – les enfants lui appartiennent et il peut les reprendre pour parer son ciel – comme pour ne pas être en colère contre lui. La colère contre Dieu, bien sûr, est impensable. Ses volontés ne peuvent qu'être « adorables ». Globensky va loin dans la soumission, en disant souhaiter que ses larmes forment les perles de la couronne de Dieu... Cette servilité est d'ailleurs présente dans la plupart des deuils que vit Globensky.

Au lendemain de la mort de Philippe, Marie-Louise ne quitte pas sa fille un instant. Elles reçoivent « la visite des parents et la sympathie générale, elle fait du bien au cœur brisé ». Le 8 mai, ont lieu les funérailles. Après quoi toute la famille de Blanche s'installe chez Marie-Louise et Alexandre pour quelques temps, où, « j'espère (...) qu'ils trouveront du repos et du calme<sup>119</sup> ».

Les semaines suivantes, même si Globensky parvient à parler d'autre chose que de ses deuils, dans son journal, la tristesse perdure. Le 1<sup>er</sup> juin, à la suite d'une réunion de famille, elle écrit qu'elle n'arrive pas à se réjouir. « Les épreuves que nous venons de subir me rendent insensible à toute joie ». Et elle ajoute : « Il faut se résigner chrétiennement, mais impossible d'oublier<sup>120</sup> ».

Le 12 juin, en vacances à Ste-Irénée-les-Bains, elle reçoit une lettre de Blanche qui porte la marque de sa tristesse. Elle écrit dans son journal : « je la comprends et sympathise avec elle. La plaie que laisse au cœur maternel la perte des enfants ne se guérit pas, elle s'adoucit dans le cœur de Jésus et voilà tout (...) ». Elle ajoute, dans une autre tentative de s'expliquer l'inexplicable : « c'est sans doute pour nous

---

<sup>119</sup> *Journal*, 8 mai 1903.

<sup>120</sup> *Journal*, 1<sup>er</sup> juin 1903.

rapprocher de lui que ce bon maître agit ainsi. Il frappe pour nous consoler que son saint nom soit béni <sup>121</sup>».

### 3.3.4 Les deuils d'ami(e)s vivant à l'étranger

À la fin de sa vie, Marie-Louise Globensky traverse le deuil de deux personnes très chères à son cœur qui vivaient en France : son amie d'enfance, Marie de Kersabice et son confesseur, le père Almire Pichon. Marie de Kersabice et Almire Pichon comptent parmi ses principaux confidents. En effet, pendant des décennies, elle leur a confié ses peines et ses joies et elle a reçu leurs confidences, à travers des correspondances très nourrissantes pour elle<sup>122</sup>.

Le 9 décembre 1914, elle reçoit d'Alain de Kersabice, fils de Marie, la dépêche qu'elle appréhendait, sachant son amie gravement malade depuis quelque temps.

Pauvre amie, elle n'est plus, hélas! Que mon cœur s'attriste à cette pensée. C'est au ciel qu'elle me donnait rendez-vous, oui nous nous retrouverons j'espère. En attendant, comme je la manquerai. Malgré la distance qui nous séparait nous vivions ensemble par la pensée et par le cœur. Notre douce correspondance nous rapprochait tant<sup>123</sup>.

Cinq ans plus tard, en décembre 1919, elle apprendra la mort de son confesseur, le Père Pichon.

Le bon Père Pichon, mon saint directeur pendant les 25 ans qu'il fut au Canada vient de mourir en France. Je manquais déjà beaucoup ses bonnes lettres dont j'étais privée depuis quelques mois, Dans la dernière, il me disait qu'il était souffrant à l'hôpital. Il demeura mon directeur par correspondance depuis son départ. Combien ses conseils me faisaient de

---

<sup>121</sup> *Journal*, 12 juin 1903.

<sup>122</sup> Elle en parle souvent dans son journal. Voir par exemple : *Journal*, 17 décembre 1899, *Journal*, 16 mai 1910.

<sup>123</sup> *Journal*, 9 décembre 1914.

bien, hélas! Mon sacrifice est immense! C'est au ciel qu'il me donnait rendez-vous<sup>124</sup>, je l'y retrouverai j'espère car c'est lui qui a pris mon âme sous ses soins, pour la remplir de l'amour de Dieu. Quels doux souvenirs j'éprouve de tout ce qu'il a fait pour moi. Je vous offre, ô mon Dieu, ce dernier sacrifice puisque vous le voulez ainsi<sup>125</sup>.

Comme si ces deux pertes étaient trop difficiles à accepter, pertes d'amis, mais aussi du « territoire de réconfort » que représentait la correspondance avec ces amis, Marie-Louise Globensky s'éteindra elle-même le 11 décembre 1919, cinq jours après avoir appris le décès de son confesseur.

### 3.4 Mélancolies

#### 3.4.1 Le temps qui passe et qui emporte avec lui...

Marie-Louise Globensky, à mesure qu'elle vieillit, se montre souvent nostalgique du temps qui passe, et mélancolique face à la disparition des choses, des rituels, des lieux, des gens qu'elle a connus et aimés. Cette mélancolie, ou conscience de la fragilité de la vie, s'exprime notamment lors des pèlerinages annuels qu'elle fait à l'automne, avec sa sœur Coralie, sur la tombe de ses parents :

Nous allons en ces derniers jours d'automne revoir la tombe de nos chers et bien-aimés parents qui reposent là sous une couche de feuilles mortes, tout à cette époque nous parle au cœur et nous redit toute la fragilité des choses humaines<sup>126</sup>.

---

<sup>124</sup> Remarquons la répétition de cette phrase dans les deux dernières entrées citées. Il était probablement convenu de l'exprimer lors du décès de personnes proches.

<sup>125</sup> *Journal*, 4 décembre 1919.

<sup>126</sup> *Journal*, 30 octobre 1894. Entrée similaire l'année suivante : « [...] je vais avec Coralie faire notre pèlerinage au cimetière. C'est toujours avec un cœur plein d'émotion que nous revoyons ce lieu silencieux où la feuille qui gémit nous dit tant de choses. C'est là que reposent ceux que nous avons inondés de nos caresses et dont le souvenir ne nous quitte jamais. » *Journal*, 4 octobre 1895. Voir aussi entrée du 21 octobre 1893.

Elle s'exprime aussi lors d'événements appelés à ne plus se reproduire, comme en 1908, lors du pèlerinage des Enfants de Marie. Ce jour-là, elle a « des pensées émouvantes sur le passé et l'avenir » en constatant qu'il y a beaucoup de « vides dans les rangs » et en réfléchissant au déménagement des religieuses, qui fera « cesser cet exercice pieux que j'ai fait toute ma vie depuis ma jeunesse ». « Tout nous dit que nous avançons et que bientôt nous arriverons à la Patrie », écrit-elle, mélancolique, avant de commenter les rénovations en cours à l'Église Notre-Dame-de-Bonsecours, lieu d'arrivée du pèlerinage :

Là encore dans cette première église de Montréal, tout change, l'on veut en faire un temple plus riche, plus moderne et malheureusement on y ôte tout son cachet ancien que j'aimerais à revoir. Sa voûte étoilée faisait croire aux belles soirées d'été nous donnant un ciel bleu d'azur parsemé d'étoiles brillantes. [...] tout avait un air de fête alors, nous étions vraiment dans la maison familiale. [...] Pourquoi je me le demande, à cette époque, faut-il perdre le souvenir qui fait vivre et qui donne tant de douceur à l'âme [...] <sup>127</sup>.

Cette mélancolie en face du changement est souvent exprimée lors du décès de personnes proches et de connaissances qui l'amènent à réfléchir sur la fugacité de la vie. Par exemple, en mars 1904, son beau-frère Alfred Garneau décède subitement. En plus d'avoir la peine de ne pas pouvoir être présente aux côtés de sa sœur endeuillée, Élodie, en raison d'une grippe, Globensky médite sur le temps qui passe : « Notre génération commence à disparaître hélas! Les chers disparus nous font voir que notre tour approche, la vie court [...] <sup>128</sup> .»

La veille du Jour de l'An, cette année-là, après une distribution des étrennes aux enfants très animée et joyeuse, selon la description qu'elle en fait, Globensky exprime un mélange émotionnel de joie et de tristesse. Elle pense à ses « chers disparus »,

---

<sup>127</sup> *Journal*, 2 mai 1908.

<sup>128</sup> *Journal*, 15 mars 1904.

probablement en particulier à son beau-frère Alfred Garneau, mais aussi à sa sœur Coralie et à sa nièce Marie Masson Harwood<sup>129</sup>, mortes respectivement en 1903 et en 1904.

Cette fête laissera un éternel souvenir à tout ce petit monde. Pour eux le ciel est limpide pas un nuage encore n'est venu l'obscurcir. En vieillissant, il n'en est pas ainsi, la tombe de ceux qui partageaient nos joies laisse en mon âme une pensée attristante que je cache pour moi seule. Des affections nouvelles sont venues les remplacer, j'en bénis le ciel, je l'en remercie mais je n'oublie pas ceux que j'ai tant aimés<sup>130</sup>.

L'émotion exprimée est de même nature dans cette entrée de février 1905. Alors qu'elle vient d'assister à un bal donné par le juge Ouimet<sup>131</sup> pour sa fille Thérèse, elle observe le contraste entre la joie que démontraient les jeunes danseurs et la tristesse de ses pensées autour de la place vide de son amie madame Thérèse Ouimet, épouse du juge, décédée huit ans auparavant :

[...] la jeunesse était dans le ravissement. C'est si beau le temps des rêves et des illusions. Pour nous c'est autre chose, et des pensées sérieuses me hantaient durant cette fête enivrante. Ma bonne amie, madame Ouimet, dormait de ce sommeil sans réveil, sa place était vide, hélas! Que cette vie est fragile, nous passons et notre souvenir même ne reste que dans bien peu de cœurs<sup>132</sup>.

Cette mélancolie face à la mort de personnes aimées revient souvent, accompagnée d'une tristesse de reconnaître qu'il reste peu de leur souvenir chez les vivants. En octobre 1910, au service anniversaire pour son autre beau-frère, le juge Henri Taschereau, mort l'année précédente, elle parle à mots couverts de sa propre peur d'être

<sup>129</sup> Marie Masson Harwood (1871-1904) était la fille de Coralie Globensky et de son premier mari, Henri Masson. Elle était l'épouse du médecin Louis de Lotbinière Harwood (1866-1934).

<sup>130</sup> *Journal*, 31 décembre 1904.

<sup>131</sup> Joseph-Aldéric Ouimet (1847-1916). Kenneth Munro, « OUIMET, JOSEPH-ALDRIC », dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 14, Université Laval/University of Toronto, 2003, consulté le 19 nov. 2017, [http://www.biographi.ca/fr/bio/ouimet\\_joseph\\_aldric\\_14F.html](http://www.biographi.ca/fr/bio/ouimet_joseph_aldric_14F.html).

<sup>132</sup> *Journal*, 8 février 1905.

oubliée après sa mort : « Que de réflexions nous inspire une pareille cérémonie. À part les liens bien étroits, qui pense à nous lorsque l'on a disparu? <sup>133</sup> ». Le mois suivant, en novembre 1910, Globensky refuse une invitation à un bal donné en l'honneur d'Henriette Harwood, fille de sa nièce Marie Masson Harwood et petite-fille de sa sœur Coralie, toutes deux décédées :

Pour moi qui ai refusé l'invitation à cause de mon deuil [celui, tout récent, de son frère Eugène], j'ai le cœur plein d'émotion; les mélancoliques pensées du souvenir de ceux qui dorment là-bas, de leur dernier sommeil, sous les froides couvertures du tombeau, me hantent. Quel contraste avec ce jour de fête pour la jeune débutante. Enivrée de rêves et couverte de fleurs, a-t-elle un souvenir pour sa jeune mère si tôt disparue de la scène et pour sa grand-mère qui l'aimait si tendrement? Hélas! Je me fais cette question et la réponse, il me semble, m'apprend que les années si présentes à ma mémoire, sont dans l'oubli. Ce mois de novembre jadis consacré tout particulièrement à nos chers disparus, semble maintenant adopté pour les fêtes. J'en gémiss, car je vis si près d'eux [...] <sup>134</sup>.

En septembre 1903, réfléchissant sur le temps qui passe et qui emporte tout avec lui, Globensky compare la vie humaine à celle des feuilles des arbres en automne :

Tout à coup le ciel s'est obscurci et dans un instant une pluie torrentielle tomba suivie d'un coup de vent terrible balayant avec fracas les feuilles mortes tombant par flocons. Pauvres feuilles, qu'elles me disaient de choses, je songeais à tous ceux qui tombent ainsi dans l'éternité, car c'est bien de même que la pauvre humanité paraît emportée par l'inexorable mort qui détruit tout sur son passage <sup>135</sup>.

---

<sup>133</sup> *Journal*, 11 octobre 1910.

<sup>134</sup> *Journal*, 18 novembre 1910.

<sup>135</sup> *Journal*, 27 septembre 1903. Elle réfléchissait souvent à la fragilité humaine. Ici, en voyage à Rome : « (...) Rome est vraiment un lieu de méditation profonde sur tout ce que nous voyons. Que de choses nous disent le silence profond de ces ruines par où sont passées tant de gloires, elles sont une preuve évidente de la fragilité humaine. *Journal*, 12 juin 1888.

### 3.4.2 La guerre ou le « règne » de la tristesse

Les années de la Première Guerre mondiale sont colorées, chez Globensky, par une mélancolie particulière, bien décrite dans cette entrée de 1915 :

Il n'y a pas cette année le même entrain à cause de la tristesse qui règne depuis la guerre. Il me semble que quelque chose nous empêche de sourire. Le récit de tout ce qui se passe fait mal et c'est depuis le mois d'août que, tous les jours, nous savons toutes ces atrocités<sup>136</sup>.

À plusieurs reprises entre 1914 et 1918, elle fait référence à la vie qui n'est plus aussi gaie qu'autrefois<sup>137</sup> depuis que le monde est en guerre. Même en plein cœur de l'été, en vacances dans Charlevoix ou dans le Bas-du-Fleuve, la tristesse semble l'accompagner. Ici, de La Malbaie, elle souligne le contraste entre la beauté de la nature et les drames apportés par la guerre :

Le ciel est ravissant et le calme profond ici, qu'il est triste de penser qu'en ce moment tant de sang se répand, tant de larmes de mères et d'épouses se répandent, tant de souffrances atroces inondent la belle Europe. Tout est noir dans mes idées; tout me semble triste en ce moment<sup>138</sup>.

L'année suivante, en vacances à Rivière-du-Loup, c'est la joie des enfants qu'elle oppose à sa mélancolie :

Les enfants ont eu un grand pique-nique donné par Lady Garneau. La grande voiture à foin entourée de feuillage et conduite par deux bons chevaux vint ici prendre les nôtres. (...) Ce fut charmant de voir partir si gaiement tout ce petit monde. Des cris de joie et des hurrah. Ces chers enfants ne connaissent pas encore les tristesses de la vie. J'ai passé l'après-midi sur la véranda avec mon ouvrage et ma pensée<sup>139</sup>.

---

<sup>136</sup> *Journal*, 1<sup>er</sup> janvier 1915.

<sup>137</sup> Voir par exemple : *Journal*, 25 novembre 1915, *Journal*, 14 décembre 1917 (« La gaieté semble avoir disparu de la terre »), 25 décembre 1917 (« Jour de Noël mais la gaieté d'autrefois n'existe plus. »).

<sup>138</sup> *Journal*, 20 août 1914.

<sup>139</sup> *Journal*, 21 juillet 1915.

En 1917, elle redit qu'au cœur des plus beaux paysages, elle est poursuivie par la tristesse :

Aujourd'hui, temps superbe. Ce matin, je vais avec Anita et la petite Thérèse, en auto jusqu'à Sainte-Anne-de-Beaupré. Une brise charmante nous caresse, le chemin bordé d'arbres et la belle campagne est dans sa splendeur; elle est toute parfumée et nous rafraîchit. Quel spectacle enchanteur. Dans mon âme pourtant, je sens une mélancolie profonde<sup>140</sup>.

La tristesse de ces années de guerre est parfois reconnue par des manifestations publiques, comme les funérailles, en grandes pompes, de militaires haut-gradés. Ces cérémonies légitiment la douleur et permettent de la partager<sup>141</sup>. La tristesse de Globensky, dans ces manifestations, est essentiellement une tristesse empathique envers ceux et celles qui ont perdu un être aimé dans ce conflit :

Ce matin, funérailles du Major Laviolette, grande démonstration militaire. De l'arsenal à l'archevêché, le convoi attire la foule. C'est un héros qui a donné sa vie pour défendre la Patrie. Il a droit à l'admiration de tous et aux prières de chacun. Il repose maintenant après avoir souffert le martyr et offert noblement le sacrifice de sa vie à l'âge où tout l'avenir lui souriait. Il est maintenant au ciel et les larmes sont pour la pauvre mère dont le cœur est navré par la perte de ses deux fils en un si court délai. Le second est mort brusquement au champ de bataille<sup>142</sup>. Lambert a souffert depuis plus d'une année aux hôpitaux en Angleterre et ici depuis six mois. Il a obtenu plusieurs décorations anglaises et françaises pour sa bravoure<sup>143</sup>.

---

<sup>140</sup> *Journal*, 31 juillet 1917.

<sup>141</sup> « Les funérailles des victimes [...] renforçaient les solidarités et les communautés qui s'identifiaient aux morts et partageaient leur sacrifice. » Luc Capdevila et Danièle Voldman, « Rituels funéraires de sociétés en guerre (1914-1945) », dans Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, Christian Ingrao et Henri Rouso, dir., *La violence de guerre, 1914-1945: approches comparées des deux conflits mondiaux*, Éditions Complexe, Bruxelles, 2002, p. 289 à 312. Voir aussi : Jonathan Vance, *Death So Noble. Memory, Meaning and the First World War*, Vancouver, UBC Press, 1999, 336 pages et Jay Winter, *Sites of Memory, Sites of Mourning. The Great War in European Cultural History*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998, 310 pages.

<sup>142</sup> L'entrée du 28 juin 1917 parle de la mort d'Alexandre Laviolette (22 ans), frère de Lambert, à Vimy.

<sup>143</sup> « Combien de mères ainsi meurtries par la douleur en cette terrible guerre », écrit Globensky.

<sup>143</sup> *Journal*, 1<sup>er</sup> septembre 1917.

Mais c'est envers sa fille Blanche que Globensky ressentira la tristesse empathique la plus intense de cette période, celle-ci traversant une crise neurasthénique alors que son mari est à la guerre<sup>144</sup>.

Ma pauvre Blanche souffre tant de l'absence de son mari, c'est la quatrième année qu'il est là-bas à cette terrible guerre. Puis l'absence en ces jours de fête semble plus douloureuse encore. Tout cela m'attriste. L'écho des souffrances de mes enfants résonne fortement dans mon âme<sup>145</sup>.

La guerre, pour Globensky, est non seulement un événement malheureux qui blesse et tue des hommes et qui « broie » des cœurs de mères et d'épouses<sup>146</sup>, mais c'est aussi une sorte de faillite des idéaux chrétiens. En effet, que reste-t-il du message de Jésus quand les hommes s'entretuent? « Hélas, l'homme cruel et barbare s'amuse à détruire, à ôter la vie à ses semblables. Quelle horreur, quel esprit infernal s'est emparé de lui? <sup>147</sup>», écrit-elle. Une partie de la tristesse de Globensky est due à cette déception face à l'humanité qui semble avoir oublié le message de paix de la chrétienté, et peut-être face à Dieu lui-même, qui laisse faire ce carnage<sup>148</sup>.

### 3.4.3 Vieillir et sentir sa santé décliner

Toute sa vie, Marie-Louise Globensky est très consciente du temps qui passe et des différentes étapes de vie qu'elle traverse. Face à la vieillesse, sentant ses forces diminuer, elle n'exprime pas une tristesse désespérée, mais une mélancolie plutôt douce. Comme quelqu'un qui accepte l'inexorable finalité de la vie, quelqu'un qui s'y est préparée toute sa vie.

---

<sup>144</sup> Nous examinerons cet épisode plus en détail au chapitre suivant.

<sup>145</sup> *Journal*, 25 décembre 1917.

<sup>146</sup> *Journal*, 24 août 1917.

<sup>147</sup> *Journal*, 31 juillet 1917.

<sup>148</sup> Dans le chapitre 5, sur la peur, nous approfondirons sa réflexion sur Dieu et la guerre.

Lors de son 61<sup>e</sup> anniversaire, en février 1910, elle écrit dans son journal que ses enfants ont voulu la fêter malgré elle qui sent que « les années deviennent plus pesantes<sup>149</sup> ». Cette journée-là, une grippe l'empêche d'aller à la messe et elle en est déçue, mais, « puisque Dieu le veut, j'accepte tout », écrit-elle. Quelques années plus tard, à 64 ans à la suite de petits ennuis physiques, elle mentionne qu'elle doit apprendre à faire attention à elle :

Apprendre à me ménager, voilà une nouveauté dans mon régime qui me contrarie fort, je me suis si peu occupée de moi-même dans ma vie. Ma tâche était tracée, je la suivais sans compter. Je ne le regrette pas, car une fois la jeunesse passée l'on devient peu de choses. De tout côté, l'on me crie : du repos, donc il faudra malgré moi obéir<sup>150</sup>.

En novembre 1917, en marchant dans le jardin d'automne de Justine, elle a des pensées tristes :

Ce beau jardin dans ses préparatifs d'automne et ses arbres dénudés ne peut offrir que de mélancoliques pensées, c'est la nature qui s'endort, image de la vie hélas! Ceux qui déjà sont au soir ne peuvent oublier que le grand sommeil approche. Voilà ce que j'éprouve en ces jours d'automne<sup>151</sup>.

Le 31 mars 1919, elle écrit dans son journal qu'elle a vu le docteur, « n'étant pas très bien ». « Il trouve mon cœur défectueux et dit qu'il est temps de me soigner. Je vais donc me mettre sous ses soins suivant le désir de tous.<sup>152</sup>» Le 1<sup>er</sup> août 1919, les symptômes de sa maladie se font plus importants et elle se montre lucide sur sa condition :

Avant de me mettre au lit ce soir, je me sens très incommodée par une forte indigestion et palpitations de cœur. Cela m'effraie un peu et surtout je vois l'inquiétude de mon mari et des chères enfants, qui m'entourent de leurs soins. Enfin après une heure de souffrance et quelques adoucissements, je

---

<sup>149</sup> *Journal*, 2 février 1910.

<sup>150</sup> *Journal*, 14 décembre 1913.

<sup>151</sup> *Journal*, 13 novembre 1917.

<sup>152</sup> *Journal*, 31 mars 1919.

parvins à m'endormir. Voilà donc la vieillesse qui vient me surprendre et m'avertir que je ne puis plus compter sur mes forces physiques, elles sont bien diminuées. Il existe une maladie en moi qui sans doute fera son chemin<sup>153</sup>.

Durant les derniers mois de sa vie, elle dit sentir le besoin de « faire tout le bien que Dieu désire de moi<sup>154</sup> ». Le 28 septembre 1919, entamant une retraite spirituelle, elle écrit : « Je me sens pressée plus que jamais d'en suivre les exercices, me demandant si elle ne serait pas la dernière, il faut qu'elle soit plus fervente que jamais »<sup>155</sup>. Ce sera la dernière, en effet et elle s'éteindra deux mois plus tard, à 70 ans, subitement, probablement à la suite d'une défaillance cardiaque.

### 3.5 La tristesse acceptable

L'idée de l'acceptation de la tristesse ressort distinctement des écrits de Marie-Louise Globensky. « Être content de Dieu et de l'état où l'on se trouve, tout accepter de sa main divine, voilà la perfection<sup>156</sup> », écrit-elle, citant un sermon entendu à l'Église Saint-Jacques. Lorsqu'elle traverse une période de tristesse liée à une ou des pertes importantes, Globensky, influencée par les normes émotionnelles de sa communauté émotionnelle, et particulièrement par les enseignements du catholicisme, ne tente pas de repousser ces émotions, ne cherche pas à tout prix à s'en distraire. Pas seulement par complaisance ou par dolorisme, selon nous, mais parce que la tristesse est considérée, dans sa communauté émotionnelle, comme une émotion normale de la vie humaine. Une émotion à laquelle nul ne peut échapper. Tellement normale et acceptée que la société met en place des dispositifs accessibles pour l'accueillir : la prière, qui

---

<sup>153</sup> *Journal*, 1<sup>er</sup> août 1919.

<sup>154</sup> *Journal*, 31 mars 1919.

<sup>155</sup> *Journal*, 28 septembre 1919.

<sup>156</sup> *Journal*, 6 mars 1907.

offre apaisement et espoir, les autres rituels religieux autour de la mort, et le réseau tissé serré des femmes de la bourgeoisie, sœurs, parentes et amies qui répondent présent pour écouter et consoler la peine des autres.

Ce réseau majoritairement féminin apparaît clairement à la lecture du journal et de la correspondance. Dans la bourgeoisie franco-catholique montréalaise, les hommes savent ce que l'on attend d'eux : travailler et rapporter de l'argent au foyer. Ils sont essentiellement responsables des affaires de la raison<sup>157</sup>. Les femmes savent aussi ce qui est attendu d'elles : materner. Elles sont garantes de ce qui concerne les émotions, les leurs et celles des autres. Si Globensky pouvait pleurer autant et aussi longtemps qu'elle le souhaitait ses séparations, ses deuils et ses mélancolies; son mari, ses fils et les autres hommes de sa communauté ne pouvaient pas en faire autant<sup>158</sup>. Loin d'être insensibles lors de la mort d'enfants<sup>159</sup> ou de la séparation de leur famille<sup>160</sup>, les hommes des classes sociales aisées ne pouvaient afficher trop de sensibilité sans nuire

---

<sup>157</sup> C'est le modèle du « père pourvoyeur » décrit par Peter Gossage dans : Peter Gossage, « Visages de la paternité au Québec, 1900-19601 », *Revue d'histoire de l'Amérique française* 70, 1-2 (été-automne 2016) : 53-82. Celui qui ne parvient pas à incarner ce modèle met sa famille à risque de perdre sa respectabilité. Voir : Thierry Nootens, *Fous, prodiges et ivrognes. Familles et déviance à Montréal au XIX<sup>e</sup> siècle*, Montréal et Kingston, McGill-Queens's University Press, 2007, p. 24-38.

<sup>158</sup> S'il y eut des époques et des sociétés où les larmes des hommes étaient acceptées, encouragées et valorisées, par exemple, le XVIII<sup>e</sup> siècle français (Voir : Anne Vincent-Buffault, *Histoire des larmes, XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Marseille, Rivages, 1986, 260 pages.), ce n'était pas le cas dans la bourgeoisie montréalaise du tournant du XX<sup>e</sup> siècle.

<sup>159</sup> Plusieurs témoignages montrent que les pères des familles de l'élite (les seules à avoir laissé des témoignages écrits) étaient très affectés par les décès d'enfants. Voir notamment le témoignage de Lucy Peel sur la réaction de son mari à la mort de leur fille Célia : « If you could see Edmund I am sure you would all grieve. He is very quiet, seldom cries except when alone with me; but he sits like a statue, talks of nothing but Celia, and, when any one but I, am present, never speaks from morning till night. He looks as pale as death, and ten years older since Celia died. » J. I. Little, dir., *Love as Strong as Death. Lucy Peel's Canadian Journal, 1833-1836*, Waterloo, Wilfrid Laurier University Press, 2001, p. 132. Voir aussi la dépression de Donald Douglas après le décès de sa fille : Françoise Noël, *Family Life and Sociability in Upper and Lower Canada, 1780-1870*, Montréal et Kingston, McGill-Queens's University Press, 2003, p. 166-168.

<sup>160</sup> Voir : Georges Aubin et Renée Blanchet, dir, *Louis-Joseph Papineau, Lettres à Julie*, Québec, Septentrion, 2000.

à leur masculinité, à leur respectabilité. Ainsi, l'on peut dire que les normes émotionnelles de la bourgeoisie franco-catholique canadienne française face à la tristesse sont en grande partie façonnées par la religion, mais aussi par les impératifs économiques de la société.

Ces normes genrées, croyons-nous, n'étaient pas sans répercussions sur les rapports de force en place dans la société québécoise de l'époque. En effet, en associant la tristesse aux femmes, la norme renforçait les stéréotypes de genre et l'étanchéité des rôles sociaux de sexes. Cette association entre tristesse et féminité encourageait le cantonnement des femmes à la sphère privée. Elle alimentait l'aliénation de certaines, qui ne trouvaient pas à s'épanouir dans cet espace limité, et décourageait l'agentivité<sup>161</sup>. Sans compter que ces normes émotionnelles qui restreignaient l'expression de la tristesse chez les hommes entretenaient chez certains d'entre eux une souffrance psychologique, qui se traduisait parfois par l'alcoolisme, les comportements déviants, la violence<sup>162</sup>. Les normes émotionnelles genrées autour de la tristesse favorisaient donc le statu quo dans les rapports de genre, un statu quo qui répondait à des besoins sociaux précis (stabilité économique, entraide), rappelons-le, avant l'avènement de l'État-Providence.

Par ailleurs, les écrits de Globensky montrent qu'en offrant à la fois un sens à la perte, du réconfort et de l'espoir dans la tristesse, l'Église catholique renforçait sans contredit sa position dans la société québécoise. À plusieurs reprises, Globensky exprime l'idée que sans la foi, elle ne parviendrait pas à traverser les épreuves de la vie. Pour des raisons émotionnelles, cette femme est dans un rapport de dépendance avec l'Église,

---

<sup>161</sup> Selon Carol Barr-Zisowitz, la tristesse est associée à un comportement passif, contrairement à la colère, qui est associée à l'action. Carol Barr-Zisowitz, «"Sadness". Is There Such a Thing? », Michael Lewis, Jeanette Haviland-Jones, dir., *Handbook of Emotions*, New York, 2000, p. 607 à 622.

<sup>162</sup> Les répercussions des normes émotionnelles sur les hommes pourraient faire l'objet d'un projet de recherche en soit.

comme possiblement de nombreuses femmes de sa communauté. À partir de 1840, le discours de l'Église catholique québécoise « [fait] rimer féminité avec piété »<sup>163</sup> et les femmes répondent à l'appel<sup>164</sup>. L'Église a compris que le soutien des femmes est capital pour maintenir et renforcer son pouvoir et c'est par l'émotion qu'elle s'assure de leur fidélité. Lorsque la transition épidémiologique<sup>165</sup> aura eu lieu, que les deuils (et la tristesse qui les accompagne) seront moins fréquents, le rapport de dépendance s'étiolera. L'on verra l'Église perdre peu à peu de son importance dans la société québécoise, jusqu'aux années 1960, alors que les Québécoises se détourneront en masse de cette institution qui ne répond plus à leurs besoins émotionnels.

## CONCLUSION

Ce chapitre a analysé les représentations que Marie-Louise Globensky a laissées de sa tristesse. Nous avons voulu savoir dans quelles circonstances elle exprimait cette émotion et quelles étaient les intentions sous-jacentes à cette expression. Nous avons voulu éclairer sa perception de la tristesse, le sens qu'elle lui donnait, ses manières de vivre avec cette émotion, son rapport à la tristesse des autres. Nous avons par ailleurs pour but d'apercevoir, à travers sa vision de la tristesse, les normes que la communauté émotionnelle de la bourgeoisie franco-catholique montréalaise érigeait autour de cette émotion et ses variations en fonction du genre et de l'âge des individus. Et nous nous

---

<sup>163</sup> Hudon, *op. cit.*, p. 173.

<sup>164</sup> Globensky fait à quelques reprises des remarques sur les hommes qui manquent d'assiduité envers la pratique religieuse. Voir *Journal*, 4 avril 1917.

<sup>165</sup> Aussi appelée transition sanitaire ou révolution pasteurienne. On la définit comme suit : « Période de baisse de la mortalité qui accompagne la transition démographique. Elle s'accompagne d'une amélioration de l'hygiène, de l'alimentation et de l'organisation des services de santé et d'une transformation des causes de décès, les maladies infectieuses disparaissant progressivement au profit des maladies chroniques et dégénératives et des accidents. » Institut national d'études démographiques, *Lexique*. <https://www.ined.fr/fr/lexique/transition-epidemiologique/>.

demandions si ces normes servaient les intérêts de certains groupes sociaux ou de certaines situations.

Nous avons d'abord observé la tristesse exprimée par Globensky dans les situations de séparation des personnes aimées, un des thèmes principaux amenant l'expression de tristesse. Cette section, qui s'est penchée sur le cas des voyages, des mariages des enfants et des séparations « ordinaires » a montré qu'il était légitime et même probablement bien vu pour une mère d'exprimer de la tristesse lorsqu'elle se trouvait séparée des personnes aimées. N'était-ce pas une preuve d'amour envers les siens? La libéralité avec laquelle elle l'exprime montre en effet que la tristesse liée aux séparations était une émotion attendue chez les femmes, perçues comme les gardiennes des liens familiaux et sociaux. En l'exprimant dans son journal, dans ses lettres et en se confiant à ses proches, Globensky se « vidait le cœur » et trouvait du réconfort, mais aussi, se présentait comme une mère modèle, devant Dieu et ses éventuels lecteurs.

Nous avons ensuite analysé la tristesse présente dans les situations de deuils : deuils d'enfants, deuil d'une sœur, deuils de petits-enfants et deuils d'ami(e)s. Cette section a montré que la tristesse liée à la mort des personnes aimées prenait beaucoup de place dans sa vie – comme dans celle des gens de sa communauté émotionnelle. D'abord parce que ces gens vivant avant la transition épidémiologique traversaient au cours de leur vie un grand nombre de deuils, dont des deuils d'enfants. Ensuite parce que la religion et les rôles sociaux dans cette communauté émotionnelle faisaient en sorte que les émotions associées au deuil puissent s'exprimer. Globensky, représentative de la norme émotionnelle de sa communauté, trouvait normal de pleurer beaucoup et longtemps une personne aimée disparue. Elle n'essayait pas de repousser cette émotion, elle la présentait, à Dieu et à son journal, évacuant régulièrement son trop-plein, trouvant néanmoins important de cacher sa peine dans certaines circonstances sociales et familiales afin de ne pas la transmettre à ses proches. Le catholicisme fournissait à Globensky la consolation dans le deuil. Il lui fournissait aussi l'espoir, celui de revoir

ses « chers disparus » au ciel, une idée qui l'apaisait. Ceci dit, cela venait avec un discours exaltant la résignation à la volonté de Dieu et une claire volonté d'échanger sa souffrance contre des points pour le paradis, deux aspects très doloristes du rapport à la tristesse, qui parlent de la valeur morale accordée par Globensky et sa communauté à la souffrance.

Nous avons enfin étudié la mélancolie qui s'exprime face au temps qui passe, celle qui accompagne les années de guerre et celle qui vient avec le sentiment de vieillir et de sentir sa santé décliner. Cette section a montré d'abord que Marie-Louise Globensky était une personne assez nostalgique, ce qui était probablement valorisé dans la frange conservatrice de sa communauté émotionnelle. Cette émotion, en effet, était un antidote contre les idées nouvelles, elle favorisait la cristallisation de certaines façons de faire et de penser. Cette partie de chapitre a aussi montré que Globensky était une personne qui ne niait pas la mort ni sa propre marche inéluctable vers celle-ci. Lors des sermons à l'église, des conversations avec son confesseur, et particulièrement des retraites spirituelles qu'elle faisait chaque automne, les prêtres lui rappelaient inéluctablement la brièveté de la vie sur terre, un fait qu'elle acceptait, bien qu'avec de plus en plus de mélancolie à mesure qu'elle approchait de l'« échéance ». Bref, Globensky affichait une sorte de « pleine conscience », pour emprunter une expression très actuelle, face à la fragilité de la vie et elle acceptait la présence de ses émotions devant ce fait inéluctable.

En somme, cette analyse de la tristesse de Globensky telle qu'exprimée dans ses écrits personnels, montre la primauté des discours religieux sur son expérience intime et affective. Nous croyons que cette analyse fait écho aux propos de Joanna Bourke qui écrit que la douleur (notamment émotionnelle) avait un sens plus positif, qu'elle était plus acceptée, considérée comme plus « normale », lorsqu'elle était perçue à travers le prisme de la religion que dans nos sociétés contemporaines. En un sens, cette perception plus favorable de la tristesse facilitait probablement l'expérience des pertes,

des deuils, de la mélancolie<sup>166</sup>. Or, en émettant des normes émotionnelles qui associaient tristesse et féminité, l'Église catholique québécoise et la société canadienne-française du tournant du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> siècle ont sûrement par ailleurs contribué à renforcer la barrière entre les rôles sociaux de sexes. Il est très difficile d'établir un rapport causal direct ici, mais nous pourrions poser l'hypothèse d'une corrélation entre ce régime émotionnel associant féminité avec tristesse et le recul dans la condition des femmes observé dans le Québec du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>167</sup>. Cette hypothèse nécessiterait des recherches plus amples pour être confirmée.

---

<sup>166</sup> Les travaux en psychologie positive montrent que ne vouloir qu'être heureux a des conséquences négatives sur l'état psychologique des êtres humains. Ceux qui acceptent que la souffrance est une part inévitable de la vie seraient moins anxieux. Voir : Rebecca Shankland, *La psychologie positive*, Paris, Dunod, 2014, 264 pages.

<sup>167</sup> Sur ce recul, voir notamment : Denyse Baillargeon, *Brève histoire des femmes au Québec*, Montréal, Boréal, 2012, p. 56-64; Allan Greer, « La république des hommes : les Patriotes de 1837 face aux femmes », *Revue d'histoire de l'Amérique française* 44, 4 (1991) : 507-528

## CHAPITRE IV

### LES JOIES QUI MÈNENT AU PARADIS : AIMER, CROIRE ET S'ACCOMPLIR

La joie est très présente dans le paysage émotionnel que Marie-Louise Globensky représente dans son journal et sa correspondance. Elle côtoie la peine et l'inquiétude et elle accompagne presque toujours l'amour, comme on le verra au chapitre 6, toutes ces émotions étant également valorisées par la religion catholique.

Marie-Louise Globensky, postulons-nous dans ce chapitre, exprime de la joie essentiellement quand elle se sent répondre aux attentes que la société a envers elle en tant que mère, bourgeoise et catholique, attentes qu'elle a intériorisées et qui sont devenues les siennes. En effet, lorsqu'elle est une mère aimante, une bourgeoise qui fait ses devoirs, une catholique dévouée, elle a l'impression de marcher en ligne droite vers son but ultime, le paradis à la fin de ses jours. Cette perception de faire « ce qu'il faut » est génératrice de joie.

Ce chapitre est divisé en cinq sections. La première s'attache à décrire le concept de la joie, tel qu'il est compris par les psychologues et les historiens. La deuxième se penche

sur la joie qu'exprime Globensky lorsqu'elle est avec des personnes aimées, au quotidien, lors de retrouvailles spéciales ou au cours de fêtes de famille. La troisième s'intéresse aux joies d'accomplissement qui apparaissent lorsqu'elle joue bien sa partition de bourgeoise, lors de réceptions mondaines ou en exerçant la charité. La quatrième décortique ses joies spirituelles qui émergent dans la prière ou le recueillement. Les joies liées à l'amour, les joies d'accomplissement et les joies spirituelles forment la trame des joies auxquelles elle nous donne accès, mais elles ne sont pas les seules qu'elle a ressenties, c'est pourquoi la cinquième partie de ce chapitre se penche sur les « autres joies » exprimées par Globensky.

Le journal de Globensky, tel un miroir, offre un reflet de la norme émotionnelle, c'est-à-dire de ce que la bourgeoisie canadienne-française valorise en ce qui concerne la joie. En effet, toujours consciente d'un lectorat potentiel, Globensky n'exprime dans son journal que les joies acceptées par la norme. Ces joies, encouragées par les élites religieuses et laïques à l'aide de toutes sortes de moyens dont la lumière et la musique, servent le maintien de leur position dans la société, montrons-nous. Pour nous, les joies qu'elle exprime sont à la fois une preuve de son intériorisation des normes émotionnelles (et de son désir – conscient ou inconscient – de participer à les reconduire) et une trace de son expérience émotionnelle<sup>1</sup>. Les joies de Marie-Louise Globensky décortiquées dans ce chapitre ont en effet sans nul doute participé à rendre son expérience sur terre plus belle, plus douce, plus agréable.

---

<sup>1</sup> Parce que, reconnaissent aussi les historiens des émotions, « [...] ce que nous disons et écrivons à propos des émotions et notre manière de les ressentir et de les éprouver physiquement sont intimement liés. » Ute Frevert, « Émotions perdues et émotions trouvées à l'ère contemporaine », dans Anne-Claude Ambroise-Rendu, Anne-Emmanuelle Demartini et *al.*, *Émotions contemporaines, XIX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles*, Paris, Armand Colin, 2014, p. 60.

## 4.1 Définition des concepts et historiographie

Considérée par les psychologues du XXI<sup>e</sup> siècle comme l'une des émotions « de base »<sup>2</sup>, avec la peur, la colère, la tristesse et le dégoût, la joie est la seule d'entre elles que la vision occidentale qualifie de positive, de « bonne », d'« agréable »<sup>3</sup>. Elle ne loge pas du côté de la souffrance, mais du côté du bonheur. Cependant, elle n'est pas le bonheur.

Dans le *Petit Robert 2016*, la joie est définie comme suit : « Émotion agréable et profonde, sentiment exaltant ressenti par toute la conscience<sup>4</sup> ». Le bonheur, lui, est défini comme un « État de la conscience pleinement satisfaite<sup>5</sup> » Selon ce dictionnaire, donc, la joie est une émotion<sup>6</sup>, circonscrite dans le temps, alors que le bonheur est un état, plus durable.

Cent quinze ans plus tôt, en 1878, le Dictionnaire de l'Académie française définissait la joie comme un « Mouvement vif et agréable que l'âme ressent dans la possession d'un bien réel, ou imaginaire<sup>7</sup> » et le bonheur comme « Félicité, état heureux, prospérité<sup>8</sup> ». Il y avait donc déjà, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, cette distinction de durée

<sup>2</sup> Bernard Rimé, *Le partage social des émotions*, Paris, Presses universitaires de France, 2005, p. 32. Sylvie Berthoz et Silvia Krauth-Gruber, *La face cachée des émotions*, Paris, Éditions Le pommier, 2011, p. 61.

<sup>3</sup> Paula Niedenthal, Silvia Krauth-Gruber, François Ric, *Comprendre les émotions : perspectives cognitives et psycho-sociales*, Wavre, Mardaga, 2009, 415 p.

<sup>4</sup> Paul Robert, Alain Rey, Josette Rey-Debove, dir. *Le Petit Robert Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris, 2013, p. 1392.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 275

<sup>6</sup> C'est-à-dire un « État de conscience complexe, généralement brusque et momentané, accompagné de troubles physiologiques (pâleur ou rougissement, accélération du pouls, palpitations, sensation de malaise, tremblements, incapacité de bouger ou agitation). » *Ibid.*, p. 744. Voir chapitre 1 pour une description plus étoffée du concept d'émotion.

<sup>7</sup> Institut de France, *Dictionnaire de l'Académie française*, Septième édition, Tome second, Paris, Librairie de Firmin-Didot et Cie, 1878, p. 73. En ligne : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k50410d>

<sup>8</sup> *Ibid.*, tome premier, p. 196. En ligne : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k504096/fl.image>

entre le bonheur et la joie, une distinction qui semble évidente aussi pour Marie-Louise Globensky.

En effet, le bonheur, selon sa vision catholique du monde, n'est pas un état qu'il est possible d'atteindre dans la vie terrestre. Il est « incomplet sur la terre mais dans toute sa plénitude au ciel<sup>9</sup>», écrit-elle, citant Mgr L'enfant, évêque venu de France sous les auspices des Sulpiciens en mars 1916 et qui prêche à la basilique Notre-Dame. La joie, par contre, est une émotion vertueuse qui élève l'âme et qui survient à certains moments précis de la vie<sup>10</sup>.

#### 4.1.1 Conception de la joie des psychologues

Ces définitions de dictionnaires restent très laconiques et il faut aller voir du côté des psychologues pour savoir avec plus de précision comment est comprise la joie au XXI<sup>e</sup> siècle. Ces derniers ont mis beaucoup de temps avant de s'intéresser à cette émotion, en raison de son caractère non problématique, non pathologique. « Modeled on the discipline of medicine, which long has focused overwhelmingly on pathology, psychology, too, since its nineteenth-century inception, aimed to identify and remedy the causes of disease »<sup>11</sup> explique l'historien Darrin McMahon. Le petit nombre de travaux sur le sujet s'explique aussi par la difficulté à différencier la joie des autres affects positifs<sup>12</sup>.

---

<sup>9</sup> *Journal*, 17 mars 1916.

<sup>10</sup> Si elle distingue clairement ces deux phénomènes, Globensky utilisera néanmoins à certains moments le mot bonheur comme synonyme de joie.

<sup>11</sup> Darrin McMahon, « Finding Joy in the History of Emotions », dans Susan J. Matt and Peter N. Stearns, dir., *Doing Emotions History*, Chicago, University of Illinois Press, 2014, p. 106.

<sup>12</sup> Niedenthal et al. *op.cit.*, p. 80.

Ce n'est que depuis l'avènement de la psychologie positive, dans les années 1990, que la joie intéresse davantage les chercheurs en psychologie et que l'on connaît mieux ses mécanismes et ses impacts. Martin Seligman et Barbara Fredrickson, notamment, ont montré que la joie – qui pour eux recouvre toute une palette d'émotions positives comme la gratitude, l'espérance, la curiosité, l'émerveillement, l'enthousiasme et l'inspiration – est bien davantage qu'une absence d'émotion négative. Selon eux, cette émotion ouvre l'esprit, permet d'envisager des situations selon une plus vaste perspective, d'adopter des comportements plus créatifs, plus souples et d'être plus réceptifs à autrui. En outre, la joie améliore la résilience et aide à gérer l'adversité<sup>13</sup>.

Selon les psychologues cognitivistes, les émotions positives connues « sous l'étiquette globale de joie », sont des « manifestations qui marquent les phases d'atteinte du but et l'aboutissement de l'action<sup>14</sup> ». Elles favorisent la transition vers d'autres tâches<sup>15</sup>. Ces manifestations, qui peuvent – ou non – être visibles dans le visage et les gestes des personnes éprouvant cette émotion, ont des conséquences sur les plans cognitif et social, écrit Bernard Rimé. Les personnes vivant régulièrement des expériences de joie présenteraient de meilleures performances dans les tâches nécessitant un esprit de synthèse ou la résolution de problèmes. Sur le plan social, elles seraient plus altruistes, plus sociables, plus coopératives, plus généreuses, plus enclines à la responsabilité sociale et plus aptes à la négociation<sup>16</sup>. Selon les travaux de Barbara Fredrickson, l'expérience répétée de la joie serait bénéfique pour la santé physique<sup>17</sup>.

---

<sup>13</sup> Barbara L. Fredrickson, « The Role of Positive Emotions in Positive Psychology: The Broaden-and-Build Theory of Positive Emotions », *American Psychologist* 56 (3), mars 2001, 218-226.

<sup>14</sup> Bernard Rimé, *op. cit.*, p. 79.

<sup>15</sup> K. Oatley et P.N. Johnson-Laird, « Toward a Cognitive Theory of Emotions » *Cognition and Emotion*, 1 (29-50), 1987, cité dans Niedenthal et al. *op. cit.*, p. 70-73.

<sup>16</sup> Voir: Alice Isen, « Positive Affect and Decision Making », in M. Lewis and J. Haviland, dir., *Handbook of Emotions*, New York, Guilford Press, 2000, 261-277.

<sup>17</sup> Niedenthal et al. *op. cit.*, p. 79-83.

Comme les autres émotions, la joie est reconnue par les psychologues évolutionnistes comme ayant joué un rôle dans l'adaptation de l'espèce humaine et comme étant utile dans l'adaptation des individus en société<sup>18</sup>. Nous verrons que pour Marie-Louise Globensky, elle a certainement pu jouer ce rôle adaptatif, et qu'elle a possiblement renforcé son conservatisme.

#### 4.1.2 La joie vue par les historiens

Chez les historiens qui s'intéressent aux émotions, la joie n'a pas non plus fait couler autant d'encre que la colère, la peur, la tristesse, la nostalgie, et les autres émotions « négatives ». Cela n'a rien d'étonnant, écrit Darrin McMahon dans un article intitulé « Finding Joy in the History of Emotions »<sup>19</sup>, l'histoire des émotions s'enracinant dans l'histoire sociale, qui s'intéresse surtout aux exclus, aux opprimés, aux structures de pouvoir qui exploitent certaines franges de la population. Bien entendu, l'oppression provoque davantage de colère, de peur et de tristesse que de joie.

Ainsi, l'une des seules études portant sur la joie, *The Story of Joy. From the Bible to the Late Romanticism*<sup>20</sup>, retrace l'évolution de la conception de cette émotion, d'Aristote (la joie liée à la vertu) à la Bible, des troubadours provençaux (la joie érotique) aux poètes romantiques anglais. Selon l'auteur, le littéraire Adam Potkay, la chrétienté aurait radicalement influencé l'histoire de la joie. «Were it not for the frequency and urgency of « joy » (*chara*) and « rejoice » (*chairo*) in the gospels and

---

<sup>18</sup> Niedenthal et al. *op.cit.*, p. 70-79.

<sup>19</sup> Darrin McMahon, *op. cit.* p.105.

<sup>20</sup> Adam Potkay, *The Story of Joy. From the Bible to the Late Romanticism*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007, 304 pages.

throughout the epistles, the general story of joy in the West would be markedly different and probably less central than it is<sup>21</sup>», écrit-il.

Selon Potkay, la réforme protestante est un moment charnière dans l'histoire de la joie. En effet, pour Luther et Calvin, la tristesse venait de Satan et était un signe de l'absence de la grâce de Dieu, tandis que la joie était un signe de sa présence<sup>22</sup>. À partir de la réforme protestante, donc, pour un certain nombre de chrétiens, il *fallait* être joyeux pour prouver sa foi. «Joy was a religious duty<sup>23</sup>», écrit Darrin McMahon, qui abonde dans le même sens que Potkay sur l'importance qu'a eu la chrétienté et en particulier la réforme protestante dans l'histoire de la joie. McMahon poursuit l'analyse:

(...) this Protestant moralisation of mood had the curious consequence of both sanctioning joy and happiness as presumptive signs of God's grace and of increasing anxiety about their attainment. If good Christians *should* feel joy and *ought* to experience happiness in the daily life, it followed ineluctably that failure to do so was to be doubly damned. Sadness was not only sad, it was a sign of sin, a sign that one might prefer to hide from one's neighbor and from oneself while busy in pursuit. Be joyful, in short, or be condemned<sup>24</sup>.

Dans un article intitulé «From Good Cheer to “Drive-By Smiling”: A Social History of Cheerfulness<sup>25</sup>», Christina Kotchemidova s'intéresse non pas à la joie, mais à la « cheerfulness », que l'on pourrait traduire par jovialité ou gaieté. Si la joie est une émotion vécue à l'intérieur de soi; la jovialité est l'apparence de la joie, l'attitude extérieure qui prétend à la joie. Kotchemidova suit les pas d'Adam Potkay en montrant que petit à petit, à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, la jovialité est devenue l'attitude émotionnelle la plus valorisée dans la culture américaine, essentiellement protestante.

---

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 30.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 78.

<sup>23</sup> McMahon, *Finding Joy*, p. 113.

<sup>24</sup> *Ibid.*

<sup>25</sup> Christina Kotchemidova, «From Good Cheer to “Drive-By Smiling”: A Social History of Cheerfulness», *Journal of Social History* 39 (2005): 5-37.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, dit-elle, le discours vise surtout les femmes, qui doivent incarner la joie au foyer, pour y retenir leur mari. Mais il se répandra pour viser toute la société. « By the 1930s, the culture of cheerfulness involved both genders and encompassed the home, the industrial work place, and the business and service sector<sup>26</sup> », affirme l'auteure en montrant le rôle joué par la « middle class » américaine dans l'affirmation de ce style émotionnel.

Ce régime émotionnel de joie affichée poursuit son règne dans les États-Unis du XX<sup>e</sup> siècle, selon Peter Stearns dans l'ouvrage *American Cool*<sup>27</sup>. Symbole de réussite, la joie devient une obligation, la seule émotion qui soit vraiment encouragée par la culture – médias, publicité, discours politiques et religieux. Toutefois, elle ne doit pas être exprimée avec trop d'emphase, car alors elle devient louche. Plus important, demandent en chœur Kotchemidova et Stearns, est-ce un hasard si on a vu s'affirmer et prendre beaucoup d'espace, au cours de ce siècle, le diagnostic psychiatrique de dépression ? « Perhaps, it is the American expectation for a positive life-experience and a positive emotion experience in conjunction with that, that makes feelings of sadness and despair more pathological in this culture than anywhere else<sup>28</sup> ».

Ces études sur la joie (et ses dérivés), qui ne portent pas spécifiquement sur la période ni sur la culture qui nous intéressent, ont tout de même une valeur heuristique pour nous. En effet, elles illustrent la puissance des normes émotionnelles dans une culture donnée. Le Québec catholique dans lequel évolue Marie-Louise Globensky ne valorise pas, comme le font les États-Unis du XIX<sup>e</sup> siècle et du XX<sup>e</sup> siècle, la jovialité affichée.

---

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>27</sup> Peter N. Stearns, *American Cool: Constructing a Twentieth-Century Emotional Style*, New York, New York University Press, 1994, 378 pages.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 25. Pour une réflexion approfondie sur la dépression et ses aspects sociaux, on lira avec profit : Marcelo Otero, *L'Ombre portée, l'individualité à l'épreuve de la dépression*, Montréal, Boréal, 2012, 376 pages.

Ainsi que l'évoque un article de Christine Hudon sur la spiritualité des femmes catholiques, il valorise plutôt, du moins pour ces femmes, une certaine austérité affichée<sup>29</sup>. Toutefois, à côté de cette austérité, qui traduit une valorisation des émotions de la souffrance, les écrits de Globensky nous permettront de montrer que la joie a aussi sa place. La joie est une émotion bien vue dans la bourgeoisie franco-catholique montréalaise, associée à Jésus<sup>30</sup>, une sorte d'avant-goût du paradis<sup>31</sup>. Elle est cultivée et encouragée, pour autant qu'elle prenne racine dans des événements, circonstances et pensées jugées vertueuses.

#### 4.2 Joie d'être avec les personnes aimées

La joie qui apparaît le plus fréquemment dans le journal intime de Globensky, dans les mots qu'elle utilise (« joie », « bonheur », « gaité », « heures délicieuses », « jouissance », « enchantement », « édification », ravissement », « amusement », etc.) comme dans les métaphores et les silences, est la joie d'aimer et d'être aimée. En effet, en avançant dans la vie entourée d'affection, maillée aux autres, principalement à son mari, ses enfants, ses frères et sœurs et ses amies, elle se sent accomplir sa principale raison d'être sur terre et marcher sur le chemin du bonheur céleste. En aimant, elle respecte le premier commandement des Évangiles : « [...] vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimés »<sup>32</sup>. Elle suit aussi les normes bourgeoises qui font des femmes

---

<sup>29</sup> Voir Christine Hudon, « Des dames chrétiennes. La spiritualité des catholiques québécoises au XIX<sup>e</sup> siècle », *Revue d'histoire de l'Amérique française* 49, 2 (automne 1995) : 169-194.

<sup>30</sup> « Jesus, the man of sorrows, is at the same time a fountain of joy (...) » Darrin McMahon, *op. cit.*, p. 112.

<sup>31</sup> Voir : Jean Delumeau, *Que reste-t-il du paradis?*, Paris, Fayard, 2000, 535 pages.

<sup>32</sup> « Aimer Dieu, s'aimer soi-même, aimer son prochain, aimer ses ennemis : tel est l'ordre – à la fois l'injonction et la hiérarchie – de l'amour qui doit régir la vie sociale et le lien à Dieu. » Damien Boquet et Piroska Nagy, *Sensible Moyen Âge. Une histoire des émotions dans l'Occident médiéval*, Paris, Seuil, p. 23.

les gardiennes des choses du cœur et des relations interpersonnelles, alors que la raison est l'affaire des hommes<sup>33</sup>. La valorisation sociale de ces joies sert alors le statu quo sur le plan des rapports de genre tout en donnant un certain relief, une importance au rôle féminin. Par ailleurs, la joie d'être avec les personnes aimées, et l'expression de celle-ci, servent le statu quo dans la séparation entre les classes.

#### 4.2.1 Joies douces au quotidien

La joie d'être avec les personnes aimées survient régulièrement dans le quotidien de Marie-Louise Globensky, lorsqu'elle visite ses proches, qu'ils la visitent ou qu'ils se retrouvent en dehors de l'espace privé pour des courses, des activités charitables ou autres.

L'entrée du samedi 3 décembre 1898 est représentative de son sentiment de joie simple exprimé lorsqu'elle côtoie les siens au quotidien (dans ce cas, ses enfants et petits-enfants) et constate qu'ils se portent bien. Globensky a 49 ans :

Ce matin je suis allée voir mes enfants et petits-enfants. D'abord chez Louis. Le petit couple est à peindre tant ils sont jolis à voir. De là chez Blanche, second tableau également cher à mon cœur, Louise et René superbes et à croquer<sup>34</sup>. Puis ensuite je me rendis chez Marie où les quatre

---

<sup>33</sup> Tant chez les protestantes que chez les catholiques, en Angleterre, au Canada, aux États-Unis. Voir: Leonore Davidoff et Catherine Hall, *Family Fortunes. Men and Women of the English Middle Class, 1780-1850*, Chicago, University of Chicago Press, 1987, 576 pages; Françoise Noël, *Family Life and Sociability in Upper and Lower Canada, 1780-1870*, Montreal, McGill-Queen's University Press, 2003, 372 pages; Mary P. Ryan, *Cradle of the middle class. The family in Oneida county, New York, 1790-1865*, Cambridge University Press, Cambridge, 1981; Nancy F. Cott, *The Bonds of Womanhood. Woman's Sphere in New England, 1780-1835*, New Haven and London, Yale University Press, 1977, 225 pages.

<sup>34</sup> Louis et Blanche sont voisins. En effet, selon l'annuaire Lovell, Louis Lacoste habite au 407 de la rue Saint-Hubert, entre Sherbrooke et Cherrier et Blanche Lacoste-Landry habite au 409 de la rue Saint-Hubert. Quant à Marie-Louise Globensky, elle réside un un plus bas, au 71 de la rue St-Hubert, près de Dorchester.

chérubins m'attendaient encore en me tendant les bras<sup>35</sup>. Quel bonheur je ressens en les voyant tous si bien portants et si charmants, je ne saurai jamais à qui donner la palme mais tout ce que je sais c'est qu'ils occupent une large place dans mon cœur. J'ai pris le lunch à cette troisième visite, ce qui parut enchanter mon petit monde puis je revins ensuite à la maison. À 3h30, mon mari arriva de Québec et nous eûmes le plaisir d'une soirée de causerie très agréable.

Visiter ses enfants et petits-enfants (qu'elle met en scène comme des tableaux de chérubins), causer dans l'intimité avec son mari sont des choses qui, dit-elle, lui font ressentir de la joie. Cette joie est en accord complet avec la norme émotionnelle qui place la maternité et la conjugalité au cœur du rôle des femmes<sup>36</sup>.

Marie-Louise Globensky dit aimer particulièrement les moments passés avec les siens lorsqu'ils sont emplis d'intimité (le mot « intime » revient très souvent sous sa plume), de complicité, quand l'atmosphère suscite des discussions profondes, des confidences. En vieillissant, Globensky semble accorder de plus en plus d'importance à ces moments de joie profonde, qui sont pour elle la preuve de relations affectives harmonieuses, réussies.

Le journal regorge d'exemples de ces « causeries intimes ». Le dimanche 13 juin 1915, elle va à la messe avec son amie d'enfance Blanche Wotherspoon<sup>37</sup>, après quoi cette dernière vient luncher chez elle. Dans son journal, Globensky écrit : « Je suis heureuse de passer quelques heures avec ma bonne amie nous avons fait une causerie bien

---

<sup>35</sup> Marie habite au 577 Sherbrooke, près de St-Urbain.

<sup>36</sup> Denyse Baillargeon, *Brève histoire des femmes au Québec*. Montréal, Boréal, 2012, 278 pages; Gail Cuthbert Brandt, Naomi Black, Paula Bourne et Magda Fahrni. *Canadian Women: A History*, 3e édition, Toronto, Nelson Education, 2011, 660 pages; Collectif Clio, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, 2<sup>e</sup> édition, Montréal, Le Jour, 1992.

<sup>37</sup> Blanche Juchereau Wotherspoon est née à Saint-Ours en 1848 et morte à Londres en 1924. Elle est la fille de Louis-Charles Juchereau et de Harriette Maria Duchesnay et l'épouse de Ivan Tolkein Wotherspoon (ailleurs orthographié : Tolkein Wothorspoon), né en 1845 à Hambourg, en Allemagne. Blanche Juchereau et Ivan Wotherspoon se sont mariés en 1871 à Montréal à l'église anglicane Saint James the Apostle.

intime.<sup>38</sup> » Le 17 mai 1916, l'expérience se répète : « J'ai eu aujourd'hui à luncher mon amie madame Wotherspoon. Nous avons eu une conversation bien intime que de souvenirs nous avons évoqués. Notre jeunesse, notre vie de couvent jusqu'à ce temps-ci<sup>39</sup> ».

Le 31 janvier 1918, elle passe un après-midi tranquille et heureux avec sa sœur Élodie et sa nièce Minette. Elle écrit : « Ma sœur Élodie et Minette Archer sont venue (sic) prendre le dîner avec nous. Ce fut bien agréable de causer tout l'après-midi avec notre petit ouvrage, dans une si parfaite intimité. <sup>40</sup>» En 1897, elle va visiter sa belle-sœur, Sœur Marie Thaïs, et ses filles pensionnaires au Couvent d'Hochelaga. C'est le prétexte pour une réunion de famille agréable, qu'elle représente dans le journal.

Je suis allée passer l'après-midi à Hochelaga avec Sœur Marie Thaïs, Thaïs et Berthe, ainsi que Marie et ses trois enfants sont aussi venus. Comme nous avons joui de cette douce intimité<sup>41</sup>.

À l'automne 1907, elle passe quelques semaines chez sa fille Yvonne qui attend un enfant. Elle décrit de nombreux moments d'intimité mère-fille, dont celui-ci, qui survient la veille de la naissance du petit Yves :

Après le déjeuner Yvonne et moi nous sommes allées marcher dans les jardins et après avoir parcouru plusieurs fois les terrains nous nous sommes assises dans l'escalier pour causer, nous avons donc passé là 1 heure et demi dehors, la température idéale. Les feuilles de couleurs variées qui jonchent la terre nous étalent un tapis moelleux et nous [font] rêver de tant de choses<sup>42</sup>.

---

<sup>38</sup> *Journal*, 13 juin 1915.

<sup>39</sup> *Journal*, 17 mai 1916.

<sup>40</sup> *Journal*, 31 janvier 1918.

<sup>41</sup> *Journal*, 14 novembre 1897.

<sup>42</sup> *Journal*, 22 novembre 1907.

Parfois, ces joies du quotidien s'expriment pendant les longues vacances passées ensemble, comme ici, à Kamouraska :

Ce matin, tout le monde est sur pied à une heure matinale, car c'est l'heure du départ et à sept heures et demie, les voitures sont à la porte. Avant le départ, Alexandre prend la photographie de nos chers petits enfants dans le jardin, ce sera un souvenir agréable de cette joyeuse vacance passée ensemble. Quel bonheur nous avons eu de nous retrouver ainsi en villégiature. Ces jours charmants passent toujours trop tôt [sic], néanmoins je bénis Dieu de tout cœur de nous les procurer (...) <sup>43</sup>.

La joie de passer de beaux moments avec ses proches au quotidien, preuve de sa réussite comme épouse, mère et amie, est extrêmement présente dans le journal de Globensky. Cela montre que ces moments sont importants pour elle, qu'ils embellissent sa vie, mais aussi qu'elle est fière de les représenter devant Dieu et devant d'éventuels lecteurs de son journal. En effet, la joie des relations affectives du quotidien, en particulier entre les femmes, qu'elles soient d'une même famille ou pas, bénéficie d'une approbation sociale globale. Cela n'est pas étonnant, pourrait-on dire, car elle sert la société. En effet, cette joie est en quelque sorte le moteur de l'entraide qui se déploie entre femmes parentes ou amies en cas de besoin. L'entraide féminine est une nécessité absolue avant l'avènement de l'État-providence.

#### 4.2.2 Joies fortes et spontanées des retrouvailles

La joie d'être ensemble est exprimée de manière plus intense, avec descriptions des manifestations physiques des émotions, dans des circonstances de retrouvailles avec

---

<sup>43</sup> *Journal*, 23 août 1898. Ici, à Vaudreuil : « Départ final pour Vaudreuil à six heures du soir, nous étions tous au complet dans notre joyeux cottage, quel bonheur, quelle joie surabonde de ces premiers jours de vacances, de pleine liberté... la campagne est ravissante, espérons qu'aucun événement malheureux ne viendra troubler le repos que nous nous proposons. » *Journal*, 22 juin 1894.

des personnes aimées. C'est encore plus vrai quand ces retrouvailles sont spontanées ou imprévues.

Le 14 août 1918, alors que Marie-Louise Globensky est en vacances à Rivière-du-Loup, Alexandre Lacoste vient la retrouver<sup>44</sup>. Elle raconte : « Ce soir vers dix heures j'eus une belle et grande surprise. L'on fit entrer au salon, mon cher mari avec notre Justine. Ils avaient envoyé une dépêche que nous n'avions pas reçue. Il y eut donc des cris de joie et d'étonnement, mon cœur battait bien fort<sup>45</sup> », écrit-elle. Elle avait utilisé la même expression quatorze ans auparavant, lorsqu'elle avait retrouvé son mari revenant d'Angleterre, à Québec, chez son amie, madame Tessier<sup>46</sup> : « Le cœur me battait bien fort (...) Ce fut une joie générale.<sup>47</sup> »

Quand elle veut décrire les manifestations émotionnelles d'une joie intense, Globensky s'en remet souvent aux battements de son cœur. C'est le cas en juin 1908, lorsqu'elle retrouve son amie d'enfance, Marie de Kersabiec<sup>48</sup>, à Saint-Étienne-de-Montluc, en Loire inférieure, au cours d'un voyage en France.

Le matin du 23 juin, le ciel est bleu, les fleurs embaument, écrit la diariste. Avec sa famille, elle se rend en train de Nantes à Saint-Étienne-de-Montluc où les attend Alain de Kersabiec qui les emmène au château de la Rouillonais, où habite sa mère, Marie. Globensky décrit : « Je me hâte de monter vers ma bien chère amie d'enfance la Comtesse de Kersabice qui se jette dans mes bras. Nos cœurs battaient de la même manière après 15 ans, quelle émotion de nous revoir. Elle presse la main de mon mari et d'Alex puis embrasse mes filles Thaïs et Berthe sa filleule à qui elle fait beaucoup

<sup>44</sup> *Journal*, 14 août 1918. Voir aussi : *Journal*, 21 juillet 1898 et 9 août 1913.

<sup>45</sup> *Journal*, 14 août 1918.

<sup>46</sup> Appoline Mackenzie Tessier, épouse du notaire Cyrille Tessier, de Québec.

<sup>47</sup> *Journal*, 26 août 1904.

<sup>48</sup> Marie-Alice-Béatrice Saveuse de Beaujeu, vicomtesse Alain Sioc'han de Kersabiec.

d'amitié. Nous causons et ne pouvons réaliser notre bonheur. » Les Lacoste passeront un mois au château. S'il y a eu des conflits ou émotions désagréables, le journal n'en fait pas état. L'amitié des deux femmes se poursuivra, essentiellement par lettres, jusqu'au décès de Marie de Kersabice, en décembre 1914.

Les retrouvailles avec ses filles adultes sont assez fréquentes, aussi joyeuses que les séparations sont douloureuses (voir chapitre 3). En effet, Thaïs et Blanche habitent Québec pendant des années; Yvonne habite Rimouski après son mariage avec Auguste-Maurice Tessier; Justine, quant à elle, voyage beaucoup, ce qui donne lieu à de nombreuses séparations temporaires. Pour se sentir proches, la mère et les filles échangent tout au long de leur vie d'innombrables lettres (dont plusieurs ont été conservées – voir chapitre 2, section Sources). Mais rien ne vaut jamais, pour Globensky, la joie de les avoir près d'elle pendant quelques jours ou quelques semaines.

En avril 1908, un an après le mariage d'Yvonne, cinq mois après le séjour que Globensky a fait à Rimouski pour la naissance du premier bébé de sa fille, elle écrit : « Je reçois une lettre de mon Yvonne m'annonçant qu'elle vient passer quinze jours avec nous, le 25 courant, quel plaisir de l'avoir avec nous avec bébé. Tout le monde est au comble de la joie. » Deux semaines plus tard, le 22 avril, elle écrit : « Ce soir c'est l'arrivée de ma chère Yvonne avec son bébé et sa bonne, quelle joie de l'avoir pour quelques temps avec nous. Le bébé est superbe puis a très bien supporté le voyage. »<sup>49</sup> Globensky goûtera avec un mélange de joie et de nostalgie, selon ce qu'elle en dit, ces jours passés avec sa fille dans la maison familiale.

---

<sup>49</sup> *Journal*, 6 avril 1908 et 22 avril 1908.

En avril 1917, alors qu'elle est âgée de 68 ans, Globensky se prépare à retrouver sa fille Justine qui a été partie pendant trois mois et demi sur la côte ouest américaine. Sa joie s'étend sur plusieurs jours dans le journal intime. D'abord, lorsqu'elle apprend par lettre que Justine reviendra le 27, puis quand elle lui écrit sa dernière lettre avant le retour. Enfin, le soir des retrouvailles :

à 8h45, je partis avec mon mari pour la gare Windsor. Il y avait là Marie, Jeanne, les Jo. Beaubien, O' Brien (...). Ce fut une véritable ovation. Quelle joie de revoir nos enfants partis depuis trois mois et demi. Justine et Louis ont vraiment l'air très bien. Après les souhaits de bienvenue (...) [je] suis montée dans l'auto de Justine (...) pour nous rendre à Outremont. Justine fut enchantée de se revoir chez elle et de trouver la maison dans un ordre parfait. Nous avons beaucoup causé jusqu'au lunch<sup>50</sup>.

Globensky, dans son journal, s'attarde peu à décrire les « gestes émotionnels » en général, mais il y a quelques exceptions. Le 28 août 1904, de retour de vacances à Saint-Irénée, elle raconte ses retrouvailles avec une partie de la famille qui se trouve en villégiature à Beaconsfield. « (...) nous trouvons à la gare Marie et tout son monde pour nous sauter au cou.<sup>51</sup> » Cette rare description d'un comportement affectif débordant fait probablement référence aux enfants de Marie, car les débordements affectifs ne sont pas valorisés au sein des élites bourgeoises du début du XX<sup>e</sup> siècle, étant associés aux gens des classes inférieures qui ne savent pas contenir leurs élans. Le « style émotionnel » est en effet un important marqueur d'identité de classe, et une gestuelle excessive est associée aux classes inférieures, au manque de raffinement<sup>52</sup>.

---

<sup>50</sup> *Journal*, 27 avril 1917.

<sup>51</sup> *Journal*, 28 août 1904.

<sup>52</sup> «L'essor de la bourgeoisie, en France, en Angleterre, aux États-Unis et au Canada, va renforcer la tendance britannique de la *politeness*, soit que le savoir-vivre doit assurer l'égalité, mais, paradoxalement, en confirmant les inégalités sociales. » Laurent Turcot, « Une histoire de la politesse dans la longue durée : modèles, approches et objets » dans : Laurent Turcot et Thierry Nootens, *Une histoire de la politesse au Québec, Normes et déviances du XVII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècles*, Québec, Septentrion, 2015, 344 pages. Voir aussi : John F. Kasson, *Rudeness and Civility: Manners in Nineteenth-Century Urban America*, New York, Hill & Wang, 1991, 320 pages.

Parfois, Globensky se réjouit de retrouver non pas une personne, mais un lieu. C'est le cas le 2 août 1905 en arrivant à Saint-Irénée pour les vacances<sup>53</sup>. « Après les premiers bonjours, je me rendis heureusement à ma même chambre que j'habite depuis trois années en face de la mer au bruit de laquelle je m'enthousiasme tant je trouve toujours belle cette vue enchanteuse. C'est après avoir souffert un grand mois de chaleur insupportable et de bruit intolérable que j'apprécie ce lieu de repos et de calme qui fait tant de bien à l'âme.<sup>54</sup> »

On le voit bien dans ce dernier exemple, cette joie de retrouver des gens ou des lieux est consécutive à d'autres sensations ou émotions : l'inconfort de la ville en été, l'ennui des personnes éloignées, l'inquiétude qu'il leur arrive quelque chose. Son intensité est d'autant plus grande que l'inconfort, l'ennui ou la peur la précédant ont été pénibles. Parfois, la joie des retrouvailles suit directement la tristesse des adieux. C'est le cas le 25 mai 1898, alors que Globensky revient à Montréal après un séjour chez sa sœur Élodie à Ottawa.

Notre charmant voyage est terminé il a fallu se dire adieu. Nous retrouvons ici heureusement nos chers enfants qui nous reçoivent avec tant d'empressement que la peine fait place à la joie. C'est ainsi que le bonheur se partage lorsque, de côté et d'autre l'on retrouve des êtres chéris<sup>55</sup>.

---

<sup>53</sup> Les familles de l'élite « considéraient comme nécessaire de passer quelques semaines ou tout l'été à la campagne. On trouvait que Montréal était insalubre en été. » Margaret W. Westley, *Grandeur et déclin. L'élite anglo-protestante de Montréal, 1900-1950*, Montréal, Libre Expression, 1990, p. 103.

<sup>54</sup> *Journal*, 2 août 1905. Bettina Bradbury décrit les bruits et les odeurs de la ville de l'époque industrielle, qui devaient être particulièrement pénibles en été (et bien pires dans les quartiers ouvriers que dans le petit secteur bourgeois qu'habite Globensky): odeurs de pollution industrielle, de carcasses d'animaux en décomposition, d'égouts suintants; vacarme industriel, grincement et sifflement des trains, travaux de construction, martèlement des sabots des chevaux sur la chaussée, cris des marchands ambulants... Bettina Bradbury, *Familles ouvrières à Montréal. Âge, genre et survie quotidienne pendant la phase d'industrialisation*, Montréal, Boréal, 1995, p. 46. Voir aussi : Robert Gagnon, *Une question d'égouts. Santé publique, infrastructures et urbanisation à Montréal au XIX<sup>e</sup> siècle*, Montréal, Boréal, 2006, 270 pages,

<sup>55</sup> *Journal*, 25 mai 1898.

Bref, les retrouvailles avec les personnes aimées sont toujours associées, dans le journal intime de Globensky, à la joie. Cette joie spontanée, il lui fait plaisir de l'exprimer dans le journal, car elle est pour elle une preuve de l'amour qui l'unit à ses proches, une preuve de la réussite de sa mission maternelle. C'est une joie qui colle parfaitement avec la norme émotionnelle que l'on accole aux femmes. Ainsi, pour Globensky, la joie des retrouvailles avec les personnes aimées est l'une de celles qui balisent la route vers le paradis. En la représentant, elle marche vers ce paradis et pointe la route à ses enfants. Ce paradis qui, pour les catholiques, est le lieu par excellence des retrouvailles<sup>56</sup>.

#### 4.2.3 Gaité attendue des jours de fêtes et d'anniversaires

La joie d'être ensemble s'exprime aussi avec beaucoup d'emphase dans le journal lors de fêtes et d'anniversaires, mais avec moins de spontanéité que dans le quotidien ou lors de retrouvailles. Aux fêtes du Nouvel An, par exemple, la joie est une émotion attendue, voire obligatoire, dont le script semble écrit à l'avance.

Par exemple, le 31 décembre 1898, âgée de 49 ans, Globensky écrit :

(...) Ce soir, nous avons notre ravissante fête de famille. Dès sept heures du soir, tous mes enfants et petits-enfants arrivent gaiement et se placent autour de la grande table pour attendre les étrennes. (...) Rien de plus charmant que cette heure où tous ne semblent avoir qu'un cœur c'est l'expression d'un bonheur qui ne peut se peindre pour ceux qui reçoivent comme pour ceux qui donnent. Quel touchant spectacle, qu'elles sont douces ces joies pures que l'on goûte au foyer, si plein d'affections tendres, puissions-nous y revenir pendant bien des années encore et n'y voir que des sourires et des joies<sup>57</sup>.

---

<sup>56</sup> Voir André Comte-Sponville, Jean Delumeau, Arlette Farge, *La plus belle histoire du bonheur*, Paris, Seuil, 2004, p. 90-91.

<sup>57</sup> *Journal*, 31 décembre 1898.

Vingt ans plus tard, le 1<sup>er</sup> janvier 1919, l'entrée est très semblable:

Le dîner fut charmant, d'une grande gaieté. (...) Nous avons ensuite fait la distribution générale des étrennes, ce qui fait toujours le bonheur de chacun. La soirée fut donc charmante et nous en conserverons un bien doux souvenir. Quel suave bonheur de se voir entourés ainsi de nos chers enfants rien n'est comparable à ces fêtes familiales où le cœur déborde d'une joie si pure et si vraie, merci mon Dieu de ces heures précieuses<sup>58</sup>.

En 1898 comme en 1919, mais aussi tous les ans entre ces deux dates, la fête familiale du Nouvel An s'est caractérisée, selon la représentation que Globensky en fait, par la gaieté, le bonheur, l'affection, les « joies pures » et « vraies » d'être en famille. Dans l'analyse d'écrits de soi, la répétition doit toujours attirer l'attention<sup>59</sup>. Ici, elle est probablement révélatrice de ce que Globensky croit que doit être une soirée du Nouvel An réussie, c'est-à-dire une soirée pleine d'harmonie et de joie, plus qu'elle ne décrit la soirée telle qu'elle s'est chaque fois exactement déroulée. Cela ne veut pas dire que l'émotion décrite est fausse, mais il est envisageable que la diariste puisse omettre des informations – par exemple des moments de tensions entre les convives – pour ne pas ternir le modèle qu'elle présente.

Comme on l'a vu, Globensky ne vit pas dans un système émotionnel qui ne valorise que la joie ou la jovialité et le journal montrera certaines fêtes du Nouvel An marquées au sceau de la tristesse et/ou de l'angoisse, à cause d'un absent ou d'un proche malade. C'est le cas le 31 décembre 1907 et le 1<sup>er</sup> janvier 1908, alors qu'il y a des absents et que le fils de Marie-Louise, Alexandre, est malade. Cette année-là, la tristesse et l'angoisse priment sur la joie. Ces émotions sont elles aussi acceptables. Globensky peut les montrer à son journal (et à Dieu), mais elle se fait un devoir les cacher aux

---

<sup>58</sup> *Journal*, 1<sup>er</sup> janvier 1919.

<sup>59</sup> «Private writings [...] ask of us, if we wish to read them knowingly, a special inventive patience. We must interpret what is not written as well as what is, and, rather than dismiss repetition, value them especially.» Elizabeth Hampsten, citée par Bunkers et Huff, *op. cit.*, p. 11.

invités de la fête, pour ne pas gâcher leur plaisir, leur gaieté, tant la joie est de mise à ce moment de l'année, comme elle le fait le 1<sup>er</sup> janvier 1910 :

Nous étions 30 personnes, 22 à la grande table et 8 à la petite table. (...) Grand bonheur pour mon mari et moi d'être entourés ainsi par nos chers enfants. Pussions-nous en jouir durant bien des années. Le souvenir de mon pauvre Louis que j'avais l'an dernier près de moi, jette une ombre qui refroidit ma joie qui serait trop parfaite. J'offre à Dieu de nouveau mon sacrifice et personne ne doit se douter de ce qui se passe en mon âme attristée; vous seul mon Dieu, vous en tiendrez compte j'espère. C'est vous qui avez voulu tout ce qui arrive, que votre saint nom soit béni. Les nouveaux mariés joyeux et souriant à l'avenir ne doivent voir que sourires autour d'eux. Paul et Anita, pensons à eux<sup>60</sup>.

Au cœur de son devoir de mère, donc, il y a celui de ne pas ternir la joie de ses enfants avec ses émotions de tristesse.

Ainsi, les émotions de tristesse et d'inquiétude sont acceptables, bien que devant rester discrètes. Mais les émotions non-vertueuses que sont la haine, la jalousie ou l'envie, elles, sont inadmissibles et ne trouveront pas leur place dans le journal de Globensky. Comme le rappellent Piroska Nagy et Damien Boquet, si Jésus est « (...) parcouru d'émotions qu'il ne cherche ni à cacher ni à neutraliser car elles sont les signes de son humanité », il n'éprouve « point de jalousie, d'envie ou de haine, mais des émotions vertueuses qui peuvent contribuer au salut et à la juste colère.<sup>61</sup> » La jalousie, l'envie, la haine, sont des émotions honteuses et inavouables pour la catholique Globensky, qui viendraient ternir l'image de joie qu'elle souhaite présenter dans son journal lors des fêtes du Nouvel An. Ainsi, s'il y a eu des tensions, des disputes, des conflits engendrant de telles émotions, elles reposent dans les silences de son journal intime<sup>62</sup>. Ce qui

---

<sup>60</sup> *Journal*, 1<sup>er</sup> janvier 1910.

<sup>61</sup> Boquet et Nagy, *Sensible Moyen Âge*, p. 22.

<sup>62</sup> Le journal intime de sa fille Marie n'offre pas une image aussi lisse. Elle y raconte parfois des moments de tensions, ce qui montre peut-être que le système normatif auquel s'abreuvait Marie était différent de celui de sa mère ou bien qu'elle avait moins intériorisé les normes émotionnelles. Cela montre aussi par

confirme que les journaux intimes, comme nous l'avons déjà mentionné, révèlent davantage ce qu'une personne pense qu'elle est tenue de ressentir que ce qu'elle ressent réellement. Ces témoignages sont aussi au service d'intentions, ici, l'intention d'édifier l'image d'une famille harmonieuse pour l'offrir en modèle. Lors des fêtes et anniversaires, la joie devient donc une preuve de l'harmonie réalisée et de la réussite de la mission maternelle de la mère.

Ce désir de présenter une image très lisse d'harmonie familiale à travers des émotions « préfabriquées » apparaît peut-être encore plus marqué dans l'entrée du journal du 8 mai 1916, jour du 50<sup>e</sup> anniversaire de mariage de Marie-Louise Globensky et d'Alexandre Lacoste. Le mot joie n'est pas utilisé par Globensky dans son journal pour décrire ses ressentis de la journée, mais elle parle d'un jour « délicieux » et de « poignantes émotions », de son cœur qui déborde de reconnaissance, de gaieté. Ces ressentis ont probablement réellement fait partie de son paysage émotionnel. Mais il ne faut pas oublier qu'il eut été très malvenu, selon la norme émotionnelle, de ressentir autre chose qu'un déferlement de joie et de bonheur en cet anniversaire marquant la réussite de sa vie de couple et de famille. Un anniversaire solennellement approuvé par la religion (une messe, une bénédiction papale, un archevêque, un évêque et deux prêtres présents à la réception) :

Le voici donc ce grand jour auquel nous nous préparons depuis si longtemps. Le ciel est pur et d'un bleu d'azur, la température est bonne, tout présage un jour de fête<sup>63</sup>. Aussi fut-il délicieux au-delà de mes espérances, j'en fus saisie de poignantes émotions. À 9 heures nous étions tous rendus à la chapelle de N. D. de Lourdes parée de ses plus beaux

---

ailleurs que Marie n'a pas le même but que sa mère en écrivant son journal. Elle souhaite davantage voir clair dans ses pensées que laisser un modèle à la postérité. (voir : BAnQ Vieux-Montréal, P783, S2, SS1. Contenant 2007-10-005) La correspondance de Globensky est aussi moins lisse que le journal, répondant elle aussi à des intentions différentes.

<sup>63</sup> Elle utilise souvent ce procédé de description du ciel bleu et du beau jour qui présage le bonheur, notamment le 23 juin 1908, le jour de ses retrouvailles avec Marie de Kersabice en France.

atours, resplendissante de lumières et de fleurs. La musique nous réjouit de ses plus mélodieux accords<sup>64</sup>. L'allocution de Mr le curé Gauthier, des plus touchantes. Lorsqu'à la communion nous nous approchions de la table sainte, mon mari et moi suivis de nos enfants et petits-enfants, mon cœur déborda de reconnaissance pour N.S. de me donner cette insigne faveur de pouvoir lui offrir ces petites âmes comme les plus belles fleurs printanières. Quel suave souvenir nous garderons de cette si belle cérémonie. Au retour à la maison où nous étions à peu près 80, la gaieté régna, tout le monde semblait être content. Nous prîmes un copieux déjeuner, tous sur des tables de quatre personnes<sup>65</sup>. Nous avions l'honneur d'avoir avec nous l'archevêque Mgr Bruchési, Mgr Gauthier, son coadjuteur le curé de Saint-Jacques, puis l'abbé Archambault<sup>66</sup>. Mgr Bruchési nous avait fait venir la bénédiction du pape. J'espère qu'elle nous portera bonheur ainsi qu'à notre grande famille. Dans l'après-midi nous avons fait photographier le groupe familial dans le jardin, 44, c'est assez exceptionnel. Le soir, grand dîner plus intime, puis très intéressante soirée où nos chers enfants nous avaient réservé bien des surprises. (...) Enfin, jamais nous ne pourrions oublier la journée du 8 mai 1916. Jour de reconnaissance et action de grâce<sup>67</sup>.

---

<sup>64</sup> La description de la beauté des fleurs, de la lumière et de la musique accompagne souvent les descriptions de joie, comme nous le verrons dans la section suivante sur les joies spirituelles.

<sup>65</sup> Peut-être évoque-t-elle les tables de quatre places pour parler de l'intimité de la fête, malgré le grand nombre d'invités. Soulignons que la superficie de la maison doit être très grande pour pouvoir accueillir 80 personnes à manger sur des tables de quatre.

<sup>66</sup> Elle tient à noter la présence de gens haut-placés dans l'Église, comme elle tient à noter la présence de gens de la grande bourgeoisie dans ses joies de devoir et d'accomplissement, on le verra plus loin.

<sup>67</sup> *Journal*, 8 mai 1916.



Figure 4.1 Le groupe familial photographié lors des noces d'or du couple Lacoste, le 8 mai 1916. BAnQ Vieux-Montréal, P155, S1, SS2, D33, P03.

En bref, lors des fêtes et des anniversaires, la joie que Globensky exprime dans son journal est une joie attendue, si bien qu'elle appartient à un script prédéfini dans sa tête (harmonie, joie pure, cœurs contents...). Elle exprime dans son journal ce qu'elle pense qu'elle est tenue de ressentir et ce qu'elle veut montrer qu'elle ressent, dans le but d'offrir un modèle à suivre aux destinataires du journal. Ce qui ne veut pas dire que ce n'est pas ce qu'elle ressent vraiment.

En janvier 1907, à l'occasion d'une fête surprise organisée pour le 20<sup>e</sup> anniversaire de mariage de Marie et d'Henri Gérin-Lajoie, sa joie se teinte d'une profonde gratitude.

[...] [Marie] ne s'en doute nullement. Après le souper, tout le monde arrive avec cadeaux, provisions, etc. Des cris joyeux se font entendre, nous rions beaucoup puis nous offrons nos vœux à Marie [qui] en est tout émue. Les enfants ouvrent de grands yeux et font leur part de gaieté. Nous nous mettons à table, il y a des santés de proposées aux époux puis à mon cher mari dont nous fêterons l'anniversaire demain. Sur la table Marie dépose

son bouquet de roses blanches qu'elle avait à son mariage aussi frais qu'en ce jour car il était ciré et admirablement conservé. Ces fleurs me redisaient toutes mes émotions d'alors devant cet avenir muet qui cache tant de choses. Mais je bénis le ciel, ces vingt ans ont été remplis de bénédictions et quatre chers enfants remplis de vertus et d'amabilité sont ajoutés à notre amour pour notre fille. Son mari est aussi un fils de sorte que nous en aimons six<sup>68</sup>.

### 4.3 Joie de s'accomplir

Le deuxième type de joie observable dans le journal et la correspondance de Marie-Louise Globensky est la joie de s'accomplir dans la société en tant que bourgeoise catholique. Cette joie apparaît lorsque Globensky participe à des événements réunissant des gens de la bourgeoisie, exerce la charité ou encore s'engage pour des causes qui lui tiennent à cœur. Plus discrètement exprimée que la joie d'être avec des personnes chères, elle vient néanmoins jeter une lumière nouvelle sur la sphère d'action des femmes dans cette société où le cadre légal est pour elles très limitatif et sur les réactions émotionnelles individuelles face à ces limites. Par ailleurs, les joies d'accomplissement de Globensky éclairent d'une manière particulière les relations entre les gens de l'élite et les classes populaires.

#### 4.3.1 Tenir son rang

Marie-Louise Globensky a une vie sociale remplie. Elle prend à cœur les obligations qui viennent avec son rang : recevoir, accompagner son mari dans des réceptions, être reçue chez des amies pour le lunch ou le thé, superviser la jeunesse lors des bals, etc. Si ces activités sociales lui donnent beaucoup de plaisir et qu'elle ne s'en cache pas,

---

<sup>68</sup> *Journal*, 11 janvier 1907.

elles lui apportent aussi une joie plus profonde : un sentiment de s’accomplir à travers le rôle social qui lui a été imparti.

Les mercredis, pendant des décennies, Marie-Louise Globensky « tient son jour », c’est-à-dire qu’elle reçoit, dans sa maison de la rue Saint-Hubert, des personnalités de la bourgeoisie montréalaise. Elle décrit ces réceptions dans des termes joyeux, comme par exemple, le mercredi 27 janvier 1897 : « (...) nous avons eu beaucoup de monde, la gaieté et l’entrain en ont fait une charmante soirée.<sup>69</sup> »

Si Marie-Louise Globensky exprime une forme de joie et une certaine satisfaction à jouer son rôle d’hôtesse, elle éprouve des sentiments similaires lorsqu’elle est reçue, notamment lorsqu’elle accompagne son mari dans des réceptions. Elle semble heureuse de dire qu’elle a côtoyé des gens qu’elle juge importants. Le 15 janvier 1907, par exemple, elle écrit :

Ce soir, je vais dîner avec mon mari chez lord Strathcona<sup>70</sup>, je suis accompagnée à table par Son Excellence le Gouverneur général<sup>71</sup>. Il est très aimable, mon voisin de droite est Sir Thomas Shaughnessy<sup>72</sup>. La table est toute étincelante de lumières et parfumée de fleurs splendides. Une soixantaine de convives, toilettes superbes, conversation très animée, nous nous amusons fort bien. De là, nous nous rendons tous au bal de charité au Windsor dont je suis une dame patronnesse. J’ai l’honneur de causer

---

<sup>69</sup> *Journal*, 27 janvier 1897. La *Revue moderne* fait mention de ces réceptions dans un article paru à l’occasion du décès de Globensky en 1919 : « Hospitalière comme elle savait l’être, à la façon du temps passé, elle reçut dans son salon, pendant au moins 30 ans, tout ce que le Canada français a connu de célébrités... en herbe ou de personnes au sommet de la gloire. » Cité dans : Pierre Vennat, « Il y a 150 ans naissait Lady Lacoste, doyenne d’une famille de « femmes d’œuvres » », *La Presse*, dimanche 27 juin 1999, p. A6.

<sup>70</sup> Donald Alexander Smith, 1<sup>er</sup> baron Strathcona et Mount Royal, fonctionnaire de la Hudson’s Bay Company, homme d’affaires, homme politique, diplomate et philanthrope, né le 6 août 1820 à Fortes, Écosse. Alexander Reford, « Smith, Donald Alexander, 1<sup>er</sup> baron Strathcona et Mount Royal », *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 14, Université Laval/University of Toronto, 2003 [en ligne].

<sup>71</sup> Carman Miller, « Grey, Albert Henry George, 4e comte Grey », dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 14, Université Laval/University of Toronto, 2003 [en ligne].

<sup>72</sup> Theodore D. Regehr, « Shaughnessy, Thomas George, 1er baron Shaughnessy », dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 15, Université Laval/University of Toronto, 2003 [en ligne].

beaucoup avec lady Grey<sup>73</sup>, qui est toujours fort charmante. Je vais souper avec Sir Montagu Allan<sup>74</sup>. Nous avons passé une fort agréable soirée<sup>75</sup>.

Il est intéressant de remarquer la présence, comme ce sera le cas dans les joies spirituelles, des fleurs et de la lumière. Ces éléments créent de la beauté et ainsi renforcent les émotions de bien-être, de confort, de fierté, et donc de joie, des élites qui se rassemblent<sup>76</sup>.

C'est aussi vrai lors d'un dîner chez Sir Montagu Allan<sup>77</sup> en l'honneur de la visite du prince japonais Fushimi :

C'est une fête princière, 64 convives, table recouverte de fleurs et de bougies, mets exquis, délicieuse musique. Je fus conduite à table par l'interprète du prince qui parle l'anglais et qui est bien aimable. Après le dîner, chacun d'aller voir la splendide illumination dans les jardins, des chaînes de lumières électriques traversant dans toutes les directions ces parcs magnifiques, donnaient un aspect féérique. Sur le devant de la maison l'on admirait deux drapeaux de lumières électriques représentant le Japon et l'Angleterre. La soirée fut très animée et nous avons rapporté un charmant souvenir<sup>78</sup>.

Globensky mentionne ici, sans aucun remord, les plaisirs de la nourriture, ce qui est rare dans son journal. La gourmandise est un péché capital<sup>79</sup> selon la religion

<sup>73</sup> Alice Holford, épouse du Gouverneur Général Albert Henry George Grey

<sup>74</sup> Banquier, armateur et sportif canadien

<sup>75</sup> *Journal*, 15 janvier 1907.

<sup>76</sup> Le lien entre lumière et émotions est analysé par Nicolas Kenny dans un article sur l'éclairage électrique de Montréal et de Bruxelles à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Nicolas Kenny, «City Glow : Streetlights, Emotions, and Nocturnal Life, 1880s-1910s», *Journal of Urban History* 1, 24 (2015): 1-23.

<sup>77</sup> La résidence de Sir Montagu Allan, la maison Ravenscrag, faisait partie de l'ancien Hôpital Royal Victoria, elle abritait le pavillon de psychiatrie. Plusieurs photos ici : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Maison\\_Ravenscrag](https://fr.wikipedia.org/wiki/Maison_Ravenscrag)

<sup>78</sup> *Journal*, 9 juin 1907. Voir aussi les réceptions chez Sir Donald Smith dans le *Journal*, 30 avril et 1<sup>er</sup> mai 1894.

<sup>79</sup> Benoît Lacroix. *La foi de ma mère*. Montréal, Bellarmin, 1999, p. 81-82.

catholique, mais elle semble acceptable, voire bien vue, dans un contexte mondain à l'intérieur de la grande bourgeoisie bilingue montréalaise. Ici, l'on voit que Globensky navigue sans trop de problème de conscience entre les normes de deux sous-communautés émotionnelles auxquelles elle appartient, le groupe des bourgeois catholiques montréalais et la grande bourgeoisie bilingue montréalaise (qui toutes deux font partie de la communauté plus vaste de la bourgeoisie montréalaise).

Lors de certains événements, comme des bals ou des « skating party », Marie-Louise Globensky joue un rôle de supervision. Sa présence, comme celle d'autres dames bourgeoises respectées, donne un sceau de pureté morale à ces rencontres où les plaisirs sensoriels, notamment ceux de la danse, pourraient comporter des risques pour la jeunesse. Le 8 janvier 1907, elle raconte :

(...) le soir j'allais patronner le bal des jeunes gens au Windsor. J'avais pour compagnes Mmes L.R. Masson, R. Dandurand et L.J. Forget. La musique entraînant enlevait l'enthousiasme de la jeunesse fraîche et riante. Tout se passa très bien. Le souper délicieux, charmante société<sup>80</sup>.

En janvier 1900, elle décrit un « skating party » qu'elle organise pour les jeunes :

(...) la soirée a été charmante. À peu près quatre-vingts personnes se sont rendues à l'appel. Le rink était illuminé aux lanternes chinoises ce qui produisait un effet féérique. Les couples se balançant gracieusement en faisant le tour semblaient jouir d'un plaisir particulier. Aussi restèrent-ils bien longtemps dehors, ils entrèrent alors pour faire quelques tours de valse, puis l'on babilla très longtemps en prenant quelques rafraichissements<sup>81</sup>.

Dans ces soirées mondaines où elle côtoie l'élite de sa société, à la fois anglophone et francophone, protestante et catholique, Globensky se sent utile et à sa place. Elle accomplit son devoir d'épouse en accompagnant son mari et elle contribue à la vitalité

---

<sup>80</sup> *Journal*, 8 janvier 1907.

<sup>81</sup> *Journal*, 22 janvier 1900.

de la communauté bourgeoise. Lors des bals pour la jeunesse et des « skating party », elle vit par procuration l'excitation joyeuse de la jeunesse. Elle vit peut-être aussi une certaine nostalgie de ne plus faire partie de cette jeunesse. Mais on sent surtout le plaisir qu'elle a à jouer auprès de ces jeunes un rôle de supervision, de chaperon, de modèle. En l'assumant, elle contribue par ailleurs à la reproduction sociale de la classe bourgeoise (car ces événements sont des lieux de sociabilité et de rencontre pour les jeunes couples), donc à la survie de modes de vie auxquels elle est attachée.

A cœur de ces plaisirs mondains, l'appartenance de classe semble prévaloir sur la religion, le genre, l'appartenance ethnique et les idéaux politiques. En effet, les gens de la grande bourgeoisie montréalaise, femmes ou hommes, catholiques ou protestants, conservateurs ou libéraux forment une communauté émotionnelle particulière, avec ses propres codes, qui entrent parfois en contradiction avec l'austère morale catholique, paradoxes qui ne semblent pas trop perturber Globensky, comme on l'a vu. Les émotions de joie, de réconfort, de fierté, qui sont entretenues lors de ces rendez-vous entre gens de la grande bourgeoisie consolident leur identité de classe et contribuent à la perpétuation des rapports de classe dans la société.

La vie sociale de Globensky se passe aussi parfois sans son mari. En effet, régulièrement, elle est invitée à luncher ou à prendre le thé chez des dames de la haute société, francophones comme anglophones, d'allégeance conservatrice (comme elle) ou libérale<sup>82</sup>. Par exemple, en janvier 1899, plusieurs événements sont organisés autour de la visite à Montréal de Lady Laurier (Zoé Lafontaine, femme du premier ministre libéral Wilfrid Laurier). « Aujourd'hui je suis allée à un lunch charmant chez madame

---

<sup>82</sup> Dans sa thèse de doctorat, Elizabeth Kirkland montre qu'avant la Première Guerre mondiale, les femmes de la grande bourgeoisie anglophone et francophone ont su faire fi des divisions ethniques et religieuses et se rallier sur la base de leur appartenance de classe et de genre, afin de se donner plus d'influence et de pouvoir dans la société. Elizabeth Kirkland, *Mothering Citizens. Elite Women in Montreal (1890-1914)*, Thèse de doctorat (histoire), Université McGill, 2011.

Stephens, en l'honneur encore de Lady Laurier, nous étions quatorze dames<sup>83</sup>», écrit Globensky. Deux jours plus tard, elle écrit encore : « Je suis allée à un très beau lunch chez Lady Van Horne pour rencontrer Lady Laurier, vingt-deux convives, tout était exquis. (...) Notre visiteuse, femme du premier ministre, nous tient constamment en fêtes très agréables.<sup>84</sup>»

L'été, la sociabilité bourgeoise montréalaise et québécoise se déplace dans des lieux de villégiature, comme Saint-Irénée ou Kamouraska<sup>85</sup>, pour profiter de la nature et fuir « une ville si bruyante que la nôtre maintenant <sup>86</sup>». Marie-Louise Globensky y retrouve ses amies de Montréal et de Québec (les Forget, Lavergne, Routhier, Jetté), avec qui elle joue, comme en ville, son rôle de membre de l'élite et de surveillante de la jeunesse en fleurs, au cours de fêtes, de pique-niques, de soirées de jeux de société marqués, selon la description qu'elle en fait, par la gaieté. Une gaieté qui est parfois assombrie par certains événements, comme on le voit dans cette entrée du 19 août 1906, exception qui confirme la règle, et qui montre que pour Globensky, la joie et la tristesse coexistent :

Le soir, toute notre jeunesse s'amusa à la musique et à quelques jeux de société. La gaieté fut grande, les rires se faisaient entendre de tous côtés. Nous devons aujourd'hui avoir une grande fête pour l'anniversaire de Mme Forget, mais la maladie grave de son père, Mr. MacDonald, remit tout dans le calme. C'est la première année que cette époque se passe ainsi. Que de gaieté ces dernières années, c'est ainsi que les années se suivent et ne se ressemblent pas<sup>87</sup>.

Le plaisir ressenti par Marie-Louise Globensky à prendre sa place comme femme bourgeoise dans la société montréalaise est indissociable de son acceptation de l'ordre

---

<sup>83</sup> *Journal*, 23 janvier 1899.

<sup>84</sup> *Journal*, 25 janvier 1899.

<sup>85</sup> Voir, par exemple : *Journal*, 18 août 1903 et 4-5 août 1897.

<sup>86</sup> *Journal*, 29 juin 1906.

<sup>87</sup> *Journal*, 19 août 1906.

social établi. Bien que, à quelques reprises dans son journal, Globensky se montre consciente de son statut de privilégiée, bien qu'elle respecte les pauvres, traite bien ses domestiques<sup>88</sup> et s'émeuve de la simplicité des paysans<sup>89</sup>, elle cautionne complètement la division de la société en classes sociales, allant jusqu'à reprendre à son compte l'idée véhiculée par l'Église disant que cette ségrégation est l'œuvre de Dieu<sup>90</sup>, pour permettre aux privilégiés d'exercer la charité :

Cet après-midi, nous avons eu une très jolie conférence à la Providence (...). Il nous parla des idées socialistes qui existent aujourd'hui et nous montra qu'il est nécessaire qu'il y ait des pauvres et des riches afin de s'entr'aider et de pratiquer la charité chrétienne. Dieu a voulu qu'il en fut ainsi puisqu'il a dit : Vous aurez toujours des pauvres parmi vous<sup>91</sup>.

Ce discours, elle n'a évidemment pas intérêt à le remettre en cause et, pas plus qu'une autre diariste bourgeoise de son temps, Joséphine Marchand-Dandurand (libérale et plus progressiste que Globensky sous plusieurs aspects), elle ne le questionnera<sup>92</sup>.

---

<sup>88</sup> Voir notamment *Journal*, 1<sup>er</sup> janvier 1919 (« Puis nous échangeons de chaudes poignées de mains avec tout notre personnel ») et *Journal*, 8 janvier 1903 (scène où elle est consternée de voir sa cuisinière brûler vive sous ses yeux).

<sup>89</sup> Voir notamment *Journal*, 5 juillet 1906.

<sup>90</sup> On retrouve aussi ce discours chez les protestants de New York au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Voir Christine Stansell, *City of Women. Sex and Class in New York 1789-1860*, Chicago, University of Illinois Press, 1987, p. 31-32.

<sup>91</sup> *Journal*, 25 février 1907.

<sup>92</sup> Joséphine Marchand-Dandurand accepte aussi très bien la division de la société en classes, se montrant paternaliste et souvent méprisante envers les gens de milieux populaires. Par exemple, elle accuse les pauvres d'être imprévoyants en matière d'économie, de se payer du luxe au mépris de l'épargne, elle déplore que les filles des familles pauvres apprennent la musique alors que ce n'est d'aucune utilité pratique (elles devraient plutôt apprendre à broder et à tricoter), et elle a un discours dépréciant envers les domestiques, «fléau du siècle», qui font «tout de travers». Voir : Sophie Doucet, *Joséphine Marchand-Dandurand ou «Le Laurier féminin». Une journaliste féministe, moderne, libérale et nationaliste (1861-1925)*, Mémoire de M.A. (Histoire), Université de Montréal, décembre 2003, p. 71.

### 4.3.2 Aider les pauvres

Si Globensky ne semble pas se sentir coupable de faire partie des privilégiés alors que tant de gens vivent dans la misère<sup>93</sup>, c'est parce qu'elle remplit bien ses devoirs de charité et qu'elle le fait de la « bonne façon » c'est-à-dire comme l'Église le prescrit. « Il ne suffit pas de donner de son or sans se déranger, il faut au contraire se donner soi-même en s'associant aux bonnes œuvres<sup>94</sup> », écrit-elle. Ailleurs, elle est plus précise : « Dans l'après-midi l'instruction fut sur nos devoirs de dames de Charité, puis la manière de la faire. Non seulement donner du pain et des vêtements, mais visiter les pauvres et leur apporter de l'encouragement et de l'espérance<sup>95</sup>. »

Cette vision du rôle des femmes dans la charité, Globensky l'a fortement intériorisée. C'était peut-être celle qu'incarnait sa mère, Angélique Globensky. C'est, en tout cas, celle qu'elle s'efforce de mettre en œuvre au quotidien, notamment avec ses deux sœurs Coralie (Taschereau) et Élodie (Garneau) en visitant les « déshérités » en leur parlant de Dieu, en se souciant de leur sort, en parrainant certains d'entre eux, en participant à la recherche d'un toit pour des malades et des orphelins. C'est celle qu'elle a incarné jusqu'au bout de sa vie. En effet, la veille même de sa mort, dans l'ultime entrée de son journal intime, Marie-Louise Globensky se réjouit d'avoir pu trouver un foyer à quatre petits orphelins<sup>96</sup>.

Ces bourgeoises ont, à l'égard des pauvres, une attitude de générosité, certes, mais qui s'accompagne d'un paternalisme, d'une condescendance et d'un moralisme

---

<sup>93</sup> Voir notamment: Bradbury, *op. cit.* 1995; Terry Copp, *The Anatomy of Poverty, The Condition of the Working Class in Montreal 1897-1928*, Toronto, McClelland and Stewart, 1974, 192 pages.

<sup>94</sup> *Journal*, 23 mars 1917.

<sup>95</sup> *Journal*, 28 septembre 1910.

<sup>96</sup> « Quel bonheur j'éprouve d'annoncer cette bonne nouvelle... ». *Journal*, mercredi 10 décembre 1919.

indéniable<sup>97</sup> qui n'est pas propre aux catholiques montréalaises. Paul-André Linteau décrit ici le régime montréalais de la charité, qui « ne vise qu'à soulager la misère » et « n'a pas pour objectif de l'enrayer » :

Organisée par les membres des élites dans un mouvement du haut vers le bas, [la charité] a un caractère moralisateur et s'avère sélective et discriminatoire. [...] l'aide n'est pas un droit pour les démunis, mais une responsabilité chrétienne pour les classes dominantes<sup>98</sup>.

Christine Stansell observe un phénomène similaire chez les philanthropes new-yorkaises du XIX<sup>e</sup> siècle:

The city's first philanthropists wanted to mitigate the worst distresses of the poor; they did not even consider the possibility of eradicating poverty itself. [...] Poverty was not a moral failing, but a condition bequeathed by providence<sup>99</sup>.

Globensky n'adhère pas, visiblement, à la vision plus progressiste du travail social qui sera développée à partir des années 1900 à Montréal par des réformistes comme Helen Reid, notamment au sein de la Montreal Charity Organisation Society<sup>100</sup>.

Dans le journal de Globensky, son paternalisme s'incarne lorsqu'elle parle de la joie des pauvres à recevoir la charité :

---

<sup>97</sup> Magda Fahrni fait référence à la condescendance et au moralisme des dames patronnesses visitant les pauvres lors de l'épidémie de grippe espagnole de 1918, en mentionnant que ces attitudes n'excluaient pas la compassion. Magda Fahrni, « "Elles sont partout..." : les femmes et la ville en temps d'épidémie, Montréal, 1918-1920 », *Revue d'histoire de l'Amérique française* 58, 1 (2004), p. 81.

<sup>98</sup> Paul-André Linteau, *Une histoire de Montréal*, Montréal, Boréal, 2017, p. 146.

<sup>99</sup> Christine Stansell, *op. cit.*, p. 31-32.

<sup>100</sup> « Avec la MCOS commence la transformation de la pratique de la charité à Montréal. Il ne s'agit plus d'offrir une aide matérielle comme autrefois mais d'effectuer un diagnostic social pour chaque cas préalablement à toute aide. [...] On ne parle plus du pauvre, mais du client [...]» Diane Montour-Perras, *La charité professionnelle: l'émergence de la carrière de travailleuse sociale à McGill (1913-1948)*, Mémoire de M.A. (histoire), Université du Québec à Montréal, juin 1988. Sur Helen Reid, voir Suzanne Morton, *Wisdom, Justice and Charity, Canadian Social Welfare Through the Life of Jane B. Wisdom, 1884-1975*, Toronto, University of Toronto Press, 2014, 299 pages.

[...] à trois heures je me suis rendue au Couvent de la Providence pour assister à cette si touchante cérémonie de la distribution des vêtements aux pauvres. Comme il fait bon de réjouir ces déshérités de la fortune. Un grand nombre de femmes et d'enfants se groupaient près des tables, les dévorant de leurs regards. De gros paquets de lingerie se donnaient par numéro, puis ensuite l'on distribua des gâteaux, bonbons et jouets aux enfants qui ne se possédaient pas de joie<sup>101</sup>.

En exerçant la charité, Globensky a ainsi l'impression de distribuer de la joie. En retour, elle recherche et gagne aussi une forme de joie, la joie d'accomplir son devoir et d'agir en cohésion avec ses valeurs. Le mardi 27 décembre 1898, elle évoque ce sentiment dans son journal :

Nous avons eu aujourd'hui notre dîner annuel de l'Hôpital Notre-Dame, j'y suis allée avec Mme Taschereau [sa sœur Coralie] et Mme de Labriolle. Quel touchant spectacle toujours de voir ces pauvres malades, à qui nous apportons quelques consolations ce jour-là. Comme nous nous sentons heureuses et comme nous sommes bien payées de nous déranger pour eux. Que de misères humaines sont réfugiées dans ces asiles<sup>102</sup>.

Deux ans plus tard, participant au même dîner des malades de l'Hôpital Notre-Dame, elle note :

À midi je suis allée dîner chez Coralie avec Élodie, nous sommes allées ensuite toutes trois à l'hôpital N. D. où nous avons servi le dîner des malades. Qu'il est bon de laisser tomber quelques gouttes de jouissance sur les plaies de ces pauvres malades, ils ont l'air si contents que nous sommes payées de notre trouble<sup>103</sup>.

La joie de la charité se manifeste donc à la fois chez ceux et celles qui donnent et chez ceux et celles qui reçoivent. C'est encore plus clair dans cette entrée où Globensky

---

<sup>101</sup> *Journal*, 19 novembre 1904.

<sup>102</sup> *Journal*, 27 décembre 1898.

<sup>103</sup> *Journal*, 27 décembre 1900.

raconte une visite à son « petit protégé », un enfant nommé René Hébert, à l'hôpital des Incurables<sup>104</sup> :

L'enfant est mieux, le médecin a de l'espoir. Il était heureux comme un prince avec ses bonbons et ses bibelots que nous lui avons apportés. Qu'il faut peu parfois pour donner du bonheur. Et quelle joie en notre âme lorsqu'il nous est donné de rendre le sourire à celui qui souffre<sup>105</sup>.

En avril 1905, participant à un dîner de Pâques donné par des dames patronnesses à l'Hôpital des Incurables, elle parle d'un sentiment de « consolation » ressenti à « donner un peu de bonheur » aux personnes malades et handicapées:

Cette immense bâtisse est admirablement située et procure tout le confort possible à ces êtres destinés à vivre dans la souffrance. Il y a 180 patients, jeunes, vieux, hommes, femmes, tous plus ou moins misérables. Je me suis arrêtée à faire manger un pauvre misérable privé du service de ses deux mains. Quelle douce consolation de donner un peu de bonheur à ces affligés. Toute sa figure exprimait une bien vive reconnaissance<sup>106</sup>.

Marie-Louise Globensky, on le voit, est en osmose (et veut montrer qu'elle l'est) avec le discours chrétien et catholique de son époque, qui affirme, comme le dit l'abbé Brosseau dans une conférence à laquelle elle assiste à la chapelle de la Providence, que le bonheur terrestre, s'il existe, est dans le dévouement:

Il nous parla du bonheur que l'on cherche et que l'on ne trouve que dans le dévouement, c'est en se prodiguant pour les autres que nous sentons cette joie intime de l'âme<sup>107</sup>.

Or, elle ne cache pas que la charité lui apporte autre chose que le bonheur ou la joie de donner, elle est aussi promesse de récompense, au ciel :

[...] nous avons eu un très beau sermon sur la charité. Qu'il est consolant de savoir que Dieu récompense si bien l'aumône faite au moindre de ses

---

<sup>104</sup> Sur Main Street, dans Notre-Dame-de-Grâce. *Annuaire Lovell*, 1906.

<sup>105</sup> *Journal*, 19 juin 1906.

<sup>106</sup> *Journal*, 27 avril 1905.

<sup>107</sup> *Journal*, 11 mars 1907

membres souffrants. Rachetons toutes nos iniquités, achetons le ciel puisque nous en connaissons le moyen; qui donne aux pauvres prête à Dieu, il nous le rendra au centuple<sup>108</sup>.

Marie-Louise Globensky ne considère à aucun moment les gens qu'elle aide sur un pied d'égalité. Dans l'ordre « naturel » du monde tel qu'elle le conçoit, ces pauvres occupent une position inférieure. En effet, c'est parce qu'elle les voit d'en-haut qu'elle peut « laisser tomber quelques gouttes de jouissance sur [leurs] plaies » et ainsi leur rendre la joie (sic). Qui plus est, elle considère qu'il y a parmi les déshérités, les « bons » et les « mauvais » pauvres. « J'ai passé la matinée à faire la distribution des paquets pour les pauvres le 19, à la Providence, puis quelques-uns pour des pauvres honteux<sup>109</sup>», écrit-elle.

Ainsi, nous posons l'hypothèse que la joie qu'elle ressent et qu'elle a le sentiment de distribuer en aidant les moins nantis et les malades, se retrouve – un peu comme la condescendance et le moralisme – au service de la division des classes et de l'étanchéité entre celles-ci. En fait, la différence entre les types de joie représentés dans le journal : celle des pauvres, montrés comme des gens simples (notamment des enfants) qui se réjouissent bruyamment de recevoir ce dont ils manquent au quotidien et celles des riches, qui sont dignement joyeux parce qu'ils ont le sentiment d'accomplir leur devoir, de marcher vers le bonheur céleste en faisant la charité, devient, parmi d'autres, un puissant marqueur d'identité de classe.

---

<sup>108</sup> *Journal*, 5 octobre 1898.

<sup>109</sup> *Journal*, 9 novembre 1911. Les pauvres honteux, dans son esprit, sont probablement les « bons pauvres », ceux qui ont honte de leur condition. Les autres pauvres évoqués seraient donc pour elle des « mauvais pauvres ».

### 4.3.3 S'engager

Marie-Louise Globensky était très active et investie, autant dans l'Église catholique que dans la société. Au sein de l'Église, elle a été membre assidue des « Enfants de Marie », association de filles et de femmes sous la protection de la Vierge, qui réalisent chaque printemps un pèlerinage<sup>110</sup>. Ses filles en faisaient partie aussi. Les activités des Enfants de Marie lui procurent une joie sobre et sage. « Comme il nous est agréable d'aller chaque année offrir à cette bonne Mère, les prémices de la belle saison<sup>111</sup> », écrit-elle, après avoir accompli le pèlerinage, en 1898.

Globensky s'est aussi investie dans les projets ponctuels de l'Église catholique, comme par exemple le projet d'édification d'une statue de la Vierge placée sur le « terrain des pauvres » au cimetière, en 1911. Le dimanche 5 novembre 1911, a lieu la cérémonie de la bénédiction de la statue. Heureuse et fière de son accomplissement, elle écrit :

Le Curé arrive et fit une bien touchante allocution et remercia tous ceux qui avaient contribué à cette œuvre. Mon cœur battait d'émotion en entendant ces paroles si bien senties. Ensuite le Curé après avoir fait la bénédiction récita le chapelet pour nos chères âmes du purgatoire, et la foule recueillie répondait de tout cœur. Après cette prière le Curé entonna une invocation à la Vierge puis tous répondirent en chantant « Ora pro nobis ». Quel beau spectacle de foi et d'amour pour notre bonne mère désormais au milieu des plus abandonnés. C'est avec un bonheur extrême, Vierge bénie, que j'ai travaillé pour vous<sup>112</sup>.

---

<sup>110</sup> Les confréries et associations de dévotion connaissent un essor important après 1840 au Québec. « Alors qu'il en existe à peine une ou deux par paroisse avant 1840, elles se multiplient par la suite. [...] Certaines s'adressent aux hommes, d'autres aux femmes ou aux jeunes filles qui y répondent selon leur sensibilité particulière : Confrérie de la SainteVierge ou du Sacré-Cœur, Bonne mort, Enfants de Marie, Tiers-Ordre, Apostolat de la prière, etc. » René Hardy, « Regards sur la construction de la culture catholique québécoise au XIX<sup>e</sup> siècle », *The Canadian Historical Review* 88 (1, 2007), p. 35.

<sup>111</sup> *Journal*, 7 mai 1898.

<sup>112</sup> *Journal*, 5 novembre 1911.

En plus d'exercer la charité directement auprès des pauvres et pour des œuvres religieuses, Globensky s'est investie au sein d'organisations qui avaient pour objectifs d'apporter des correctifs, des améliorations à la société, notamment l'Hôpital Sainte-Justine<sup>113</sup> et la Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste FNSJB), pilotées respectivement par ses filles Justine et Marie (et fondées toutes les deux en 1907). Ces deux projets ont eu un impact considérable dans leur domaine respectif, soit la santé des enfants et le féminisme maternaliste<sup>114</sup>.

Bien qu'elle fasse partie des membres fondatrices de la FNSJB (voir figure 4.1), Marie-Louise Globensky ne se réclame pas du féminisme. Le mot n'apparaît pratiquement jamais dans son journal, alors même que sa fille Marie est impliquée dans le mouvement dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, d'abord au sein du Montréal Local Council of Women, puis de la FNSJB. Bien qu'elle se dise fière de l'engagement social de sa fille Marie, Marie-Louise Globensky parle peu des aspects féministes de cet engagement (lutte pour l'amélioration des conditions juridiques des femmes et pour le droit de vote) et, comme on le verra, ils la mettent mal à l'aise.

---

<sup>113</sup> Voir notamment : *Journal*, 9 mai 1911.

<sup>114</sup> Denyse Baillargeon, *Naître, vivre, grandir: Sainte-Justine 1907-2007*, Montréal, Boréal, 2007, 375 pages; Denyse Baillargeon, *Un Québec en mal d'enfants, La médicalisation de la maternité, 1910-1970*, Montréal, Éditions du Remue-Ménage, 2004; Karine Hébert, *Une organisation maternaliste au Québec, La Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste (1900-1940)*, Thèse de M.A (Histoire), Université de Montréal, 1997; Lavigne, Marie, Yolande Pinard et Jennifer Stoddart. «La Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste et les revendications féministes au début du 20<sup>e</sup> siècle». Dans Marie Lavigne et Yolande Pinard, *Travailleuses et féministes*, Montréal, Boréal, 1983, p.199-216.



Figure 4.2 Premier conseil d'administration de la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste, en 1907, BANQ Vieux-Montréal, P783, S2, SS9.

De gauche à droite. Haut : Caroline Dessaulles-Béique, Berthilde Laflamme (Lady Jetté), Marie Lacoste-Gérin-Lajoie. Milieu : Marie-Louise Globensky (Lady Lacoste), Marguerite Thibaudeau, Mme Arthur Gagnon, Caroline Leclerc-Hamilton. Bas : Anne-Marie Huguenin (Madeleine), Mme Lemman, Victoria Cartier, Robertine Barry.

En effet, dans une lettre datée du 6 décembre 1905, Joséphine Parent, la belle-mère de Marie Gérin-Lajoie, écrit à cette dernière un mot qui prouve que les idées « avancées » de Marie n'ont pas toujours eu l'heur de plaire à sa mère : « Lady Lacoste est venue gracieusement me donner de vos nouvelles [...] Vos nouvelles idées n'ont plus l'air de l'effaroucher, ce que c'est que le succès<sup>115</sup>!! »

Les idées « avancées » de Marie auraient donc fait moins peur à Globensky après que Marie ait eu du succès avec son *Traité de droit usuel*, publié en 1902, mais néanmoins, elle ne l'a jamais ouvertement appuyée dans son féminisme. Dans le journal intime de la journaliste Joséphine Marchand-Dandurand, on peut percevoir la réputation d'esprit conservateur qu'avait Marie-Louise Globensky. Racontant la première séance du Conseil national des femmes à s'être tenue en français à Montréal en 1896 (et qui a soulevé énormément de scepticisme et de craintes, aucun prêtre n'ayant accepté d'être présent et l'Université Laval ayant refusé de prêter une salle de conférence), Marchand-Dandurand écrit :

Le juge Lacoste – soi-disant adverse au Conseil national des femmes, en qualité de mari de sa femme et d'ultramontain (du côté des évêques, par politique profitable), avait [...] eu le courage d'assister à la séance et d'y prononcer un discours assommant, dans un français abominable<sup>116</sup>.

Dans cette citation, Joséphine Marchand-Dandurand insinue qu'Alexandre Lacoste est un adversaire du Conseil national des femmes à cause de l'influence qu'exercent son épouse et les évêques catholiques sur lui. Marie-Louise Globensky est donc considérée par Joséphine Marchand-Dandurand comme l'élément le plus conservateur du couple Lacoste. Cela n'est probablement pas faux. Dans ses écrits, Marie Gérin-Lajoie ne parle

---

<sup>115</sup> Lettre de Joséphine Parent à Marie Gérin-Lajoie, Québec, 6 décembre 1905. BANQ Vieux-Montréal, Collection Institut Notre-Dame-du-Bon-Conseil de Montréal, P783, S2, SS2, SSS1, P2\B1,26.

<sup>116</sup> Joséphine Marchand, *Journal intime, 1879-1900*, Montréal, Éditions de la Pleine Lune, 2000, p. 172 (18 novembre 1897).

pas de sa mère comme d'une inspiratrice de son action sociale féministe. Elle semble avoir été davantage influencée par son père qui lui a ouvert toutes grandes les portes de sa bibliothèque de droit afin qu'elle puisse s'instruire<sup>117</sup>.

Marie-Louise Globensky s'engage, donc, au sein de la FNSJB, sans clairement endosser – sans clairement s'en dissocier non plus – les revendications les plus « radicales » de la fédération. Mais en embrassant avec cœur sa mission sociale. Lors d'une assemblée, en 1907, elle écrit :

Dans l'après-midi, je me rends au Monument national pour une première assemblée de la Fédération, nous y discutons plusieurs projets. Entre autres, le service domestique et les aides maternels [sic] qui me sont confiés. Je dois m'en occuper activement et en faire mon œuvre particulière. Puissé-je rendre service aux jeunes femmes qui s'épuisent sans secours. Je serai heureuse de m'y être dévouée<sup>118</sup>.

On peut essayer de comprendre le non-engagement féministe de Marie-Louise Globensky en observant son rapport à la joie. Pour en arriver à revendiquer de grands changements dans la condition d'un groupe social, il faut peut-être être alimenté par une certaine colère. Au contraire de sa fille Marie, qui souffre de ne pas pouvoir faire d'études avancées et qui est fâchée de cette injustice<sup>119</sup>, Marie-Louise Globensky ne semble pas souffrir des limites politiques et juridiques qui sont imposées aux femmes dans sa société. Au contraire, elle s'investit dans plusieurs projets et s'accomplit à travers eux, ressentant de la joie, de la fierté, et un sentiment d'utilité, ce qui l'éloigne des émotions qui eut pu l'amener à souhaiter des changements. Par ailleurs, comme les sœurs Wilson, Anglaises antiféministes de la même époque étudiées par l'historienne

---

<sup>117</sup> Hélène Pelletier-Baillargeon, *Marie Gérin-Lajoie. De mère en fille, la cause des femmes*, Montréal, Boréal Express, 1985, p. 72-73.

<sup>118</sup> *Journal*, 29 septembre 1907

<sup>119</sup> Anne-Marie Sicotte, *Marie Gérin-Lajoie. Conquérante de la liberté*, Montréal, Éditions du Remue-Ménage, 2014, p. 54 et 88-89.

Martha Westwater<sup>120</sup>, on pourrait penser que Globensky a plus à perdre qu'à gagner avec le féminisme. En effet, c'est par son mariage et sa naissance, et non par ses accomplissements individuels, qu'elle appartient à une classe sociale qui lui offre maints privilèges. Les changements proposés par le féminisme risquent de menacer l'ordre établi. Et si cet ordre s'écroule, qui sait ce qui arrivera avec les privilèges de son groupe? Chez Globensky, la conscience de classe dépasse certainement la conscience de genre.

Une autre comparaison pourrait contribuer à éclairer l'antiféminisme de Globensky, la comparaison avec Joséphine Parent Gérin-Lajoie, belle-mère de sa fille Marie (mère d'Henri Gérin-Lajoie). Joséphine Parent Gérin-Lajoie, née douze ans avant Globensky, en 1837, appartenant aussi à l'élite intellectuelle<sup>121</sup>, se montre beaucoup plus ouverte au féminisme que Globensky. Dans une lettre qu'elle écrit à sa belle-fille Marie, en 1906, pour lui parler de ses démarches auprès des Ursulines de Québec afin de les convaincre d'accepter le *Traité de droit usuel* de Marie, Joséphine Parent, âgée de près de 70 ans, écrit :

La lutte du vieil esprit avec le nouveau sera plus tenace à Québec, mais ce sera une bonne bataille, dont l'issue n'est pas douteuse en faveur de ce qui vient, et qui est une nécessité, contre ce qui a été; tout se résume dans ce mouvement féministe, à un usage plus large, pour la femme, de sa liberté d'action.

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt vos articles sur « l'enseignement supérieur des femmes » dans Le journal de Françoise; ils sont faits avec soin [...] vous faites œuvre de pionnier dans ces écrits, faisant tomber les objections, vous ouvrez de nouveaux horizons et tout s'illumine de plus en plus. Vous

---

<sup>120</sup> Martha Westwater, *The Wilson Sisters: A Biographical Study of Upper Middle-Class Victorian Life*, Athens and London, Ohio University Press, 1984, 262 pages.

<sup>121</sup> Son père est Étienne Parent, une figure importante du Parti patriote; son mari Antoine Gérin-Lajoie, journaliste, écrivain, bibliothécaire.

montrez aux peureuses, qui comme moi vous suivent de loin, le devoir de se défaire parfois du vieux moule d'une formation première<sup>122</sup>.

Pour Joséphine Parent, comme le montre cette citation, le féminisme promettait de créer de l'ouverture, de la lumière, de la joie. Pour Marie-Louise Globensky, il représentait au contraire une ombre menaçant son bonheur, elle qui s'accomplissait avec joie dans son rôle maternel, dans son rôle de bourgeoise et dans sa pratique de la charité. Il ne s'agit donc pas seulement d'une question de classe ou d'une question de génération ou de normes émotionnelles. Il s'agit aussi d'une question de personnalité, de vision du monde, d'expérience du monde et d'émotions. Ces comparaisons laissent par ailleurs deviner que Globensky n'est pas représentative de toutes les femmes de la bourgeoisie franco-catholique; elle se situe probablement parmi les éléments les plus conservateurs de cette communauté.

#### 4.4 Joies spirituelles

La spiritualité est un élément absolument central de l'expérience humaine de Marie-Louise Globensky<sup>123</sup>. Elle est une source importante de consolation, comme nous l'avons vu plus tôt, mais aussi, et c'est moins connu, de joie<sup>124</sup>. Si les enseignements

---

<sup>122</sup> Lettre de Joséphine Parent à Marie Gérin-Lajoie, Québec, 6 décembre 1905. BANQ Vieux-Montréal, Collection Institut Notre-Dame-du-Bon-Conseil de Montréal, P783, S2, SS2, SSS1, P2\B1,26.

<sup>123</sup> En accordant une importance primordiale à la religion, Globensky n'est pas exceptionnelle dans la bourgeoisie montréalaise. Elizabeth Kirkland y fait allusion dans sa thèse: « I argue throughout this thesis that religion and spirituality did matter to these women. They mattered so much that they went to great lengths to accommodate the religious convictions and practices of their fellow activists. The friendships they formed, the organizations they established, the family traditions they instilled, the political agendas they pursued were all born out of a religious framework and, to a greater or lesser extent, sincere spiritual conviction. » Kirkland, *op. cit.*, p. 13.

<sup>124</sup> Dès l'adolescence, son « adhésion totale à l'univers protecteur et rassurant de la foi lui donne une confiance joyeuse [...] », écrit Patricia Smart, citant un extrait du journal de jeunesse (*Journal*, 1<sup>er</sup> mai 1865) : « Quel beau jour, aujourd'hui, je voudrais crier bien fort pour que tout le monde entendit, c'est le premier jour du mois de mai, du mois de Marie, ce mois est consacré à la mémoire de ma bonne mère.

de l'Église catholique donnent du sens à son existence, la communication avec Dieu (Jésus ou Marie), à travers la prière, la contemplation et à travers le rituel de la communion, lui procure parfois des émotions très agréables, qui ressemblent à celles qu'elle exprime lorsqu'elle passe du temps avec les personnes aimées. Ce sont des joies de connexion : connexion profonde avec Dieu, cette entité intangible pour qui elle ressent de l'amour et de qui elle se sent aimée.

Ces joies spirituelles surviennent très souvent dans la solitude du recueillement, souvent à l'Église (durant une messe ou pas) ou devant les beautés de la nature. Elles sont teintées par des émotions secondaires comme la gratitude, l'émerveillement et/ou l'espérance. Elles laissent une empreinte « suave » sur la journée de Globensky. En les immortalisant dans son journal, cette dernière, en quelque sorte, les revit (ce qui est pour elle agréable) et les consigne pour ne pas les oublier. Aussi, elle participe à construire l'image d'elle-même comme une catholique fervente qu'elle souhaite laisser à la postérité et finalement, indique à ses enfants le chemin à suivre vers le paradis.

#### 4.4.1 À l'église

Marie-Louise Globensky se rend parfois à l'église pour se recueillir, seule, en-dehors des heures de messe. Les moments qu'elle passe dans ces lieux bien particuliers pour elle, à tous âges et parfois dans des périodes de tourmente intérieure, lui procurent, dit-elle, une joie apaisante. C'est le cas en février 1866, alors que, âgée de 17 ans, elle se recueille dans une église quasi vide pour parler à Dieu de son amour naissant pour Alexandre Lacoste.

---

Oh! Quelle douce joie rayonne sur mon front à cette seule pensée. » Patricia Smart, *De Marie de l'Incarnation à Nelly Arcan. Se dire, se faire par l'écriture intime*, Montréal, Boréal, 2014, p. 178.

[...] puis je restai à l'Église jusqu'à 5h30 à cette heure la lumière du jour était presque disparue, il n'y avait que quelques personnes, un silence parfait régnait dans ce lieu saint et à la faible lueur d'une petite lampe je priais. Oh! Que j'étais heureuse alors car je causais à mon aise avec mon Dieu [...] Après cela, je me sentis plus courageuse, [...] et je me retirai heureuse<sup>125</sup>.

Elle chérira ce type de moments de paix et de conversation avec Dieu tout au long de sa vie, et où qu'elle soit. Par exemple, dans une petite chapelle de Saint-Irénée en 1904:

L'autel était resplendissant de lumières et orné de fleurs de géraniums, quel parfum et quelle douceur l'on éprouve dans ce petit sanctuaire tant éloigné de la foule, que j'aime donc à m'y reposer tout près du tabernacle (...) <sup>126</sup>.

Et encore à Old Orchard, en 1910, alors qu'elle est âgée de 60 ans:

[...] puis je suis allée rejoindre N.S. [Notre Seigneur] à la chapelle bien déserte sur semaine, pourtant Il est là qui attend. Qu'il est bon de prier dans la solitude comme l'on entend mieux ce que le Maître veut nous dire<sup>127</sup>.

Pour elle, passer une longue période sans mettre les pieds dans une église, en raison d'une maladie, par exemple, est un renoncement : « Une semaine sans aller à l'église ce fut un véritable sacrifice<sup>128</sup> ».

Dans l'extrait suivant, sa joie se manifeste lors de la fin des Quarante-Heures<sup>129</sup>, alors qu'elle passe des heures « suaves » près du tabernacle :

---

<sup>125</sup> *Journal*, 5 février 1866.

<sup>126</sup> *Journal*, 10 juillet 1904.

<sup>127</sup> *Journal*, 6 juillet 1910 (Old Orchard).

<sup>128</sup> *Journal*, 1<sup>er</sup> avril 1911.

<sup>129</sup> Chaîne ininterrompue de prières et d'adoration devant le Saint-Sacrement, qui a lieu traditionnellement avant l'ouverture du Carême. Voir : Henri de Villiers, « Les Quarante-Heures, histoire et liturgie », *Liturgia*, <https://schola-sainte-cecile.com/2016/02/05/les-quarante-heures-histoire-liturgie/>, consulté le 22 octobre 2017. Les Quarante-Heures d'adoration du Saint-Sacrement font partie de ces dévotions apparues au courant du XIX<sup>e</sup> siècle et qui encadrent la vie des fidèles catholiques, comme le mois de Marie, le mois de Saint-Joseph, les prières quotidiennes du Carême, la retraite paroissiale annuelle, etc. René Hardy, *op. cit.* p. 26 et 36.

Ce matin, je suis allée à Saint-Jacques pour la fin des Quarante-Heures. L'autel disparaissait presque sous les fleurs, véritable parterre. Puis le luminaire donnait un coup d'œil féérique. L'ostensoir brillait d'un éclat inaccoutumé et Notre-Seigneur devait répandre bien des grâces sur ses nombreux adorateurs. La communion se distribua abondamment. Qu'elles étaient suaves, les heures passées ainsi près du tabernacle<sup>130</sup>.

Plusieurs extraits du journal de Globensky parlent de la joie toute particulière de la communion<sup>131</sup>. Par exemple, en août 1918, à Rivière-du-Loup, elle écrit : « Ce matin dernière messe et communion dans ma chère petite chapelle [...]. Tout parlait à mon âme dans ce silence profond.<sup>132</sup>» Il en faut beaucoup à Marie-Louise Globensky pour l'empêcher d'aller communier, tant ce rituel, selon ce qu'elle en dit, lui fait du bien. Le 29 mars 1919, elle s'y rend bien qu'elle soit malade et qu'il fasse tempête: « La tempête de neige continue. Je me suis rendue à l'église tout de même, accompagnée de mon vieux serviteur. Bonheur de pouvoir communier.<sup>133</sup>» Lorsqu'elle est privée de communier, pour une raison ou pour une autre, elle exprime un sentiment de privation : « Il fait une pluie torrentielle toute la journée. Je dois faire le sacrifice de ma communion ce matin, premier vendredi, ne pouvant me rendre à la chapelle<sup>134</sup>». Et lorsqu'elle retrouve le bonheur de communier après en avoir été privée pendant un moment, elle se montre soulagée. « Ce matin, messe et communion, quel bonheur je ressens en reprenant ainsi mon ancienne habitude, si longtemps interrompue<sup>135</sup>». Pour elle, la communion est un moment précieux offert par Dieu. « [...] comment pouvons-

---

<sup>130</sup> *Journal*, 12 mars 1917.

<sup>131</sup> Si, avant 1840, les fidèles ne communiaient qu'une ou deux fois l'an, à l'époque de Globensky, la communion est accessible au plus grand nombre et est fréquente. « En rendant le sacrement de communion plus accessible, l'Église le valorise et propose la communion fréquente comme un des symboles les plus forts de l'adhésion des fidèles. Cette dévotion gagne du terrain à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, avant d'être favorisée par Pie X qui en fait une pratique privilégiée et encourage de diverses manières la communion quotidienne. » René Hardy, *op. cit.*, p. 32 et 34.

<sup>132</sup> *Journal*, 18 août 1918 (Rivière-du-Loup).

<sup>133</sup> *Journal*, 29 mars 1919.

<sup>134</sup> *Journal*, 1<sup>er</sup> août 1919.

<sup>135</sup> *Journal*, 19 septembre 1919.

nous assez remercier N.S. d'avoir institué la sainte Eucharistie pour nous soutenir dans toutes les circonstances de la vie. Qu'ils sont à plaindre ceux qui ne savent pas apprécier cette immense faveur.<sup>136</sup>» Et quand elle communie en compagnie de personnes aimées, elle se sent particulièrement « édifiée ».

J'ai ce matin le bonheur de communier avec Berthe et mes trois petits-enfants, Louise, René et Jules. Il y avait beaucoup de communions; comme N.S. devait être content de ses enfants accourant ainsi à son appel avec un si profond recueillement. J'ai été très édifiée. Cette messe matinale me rendit bien heureuse<sup>137</sup>.

La messe de minuit, à Noël est particulièrement propice à la description de joies spirituelles. Bien sûr, la joie est l'émotion que la chrétienté associe à Noël<sup>138</sup>, une norme que Globensky a bien intériorisée. Le 24 décembre 1898, alors qu'elle a 49 ans, elle écrit:

À minuit, (...) [j]'allai avec Thaïs et Berthe au couvent de la Miséricorde, j'aime le recueillement dans une communauté. Nous eûmes une très belle messe, beau chant, très belle illumination puis surtout ce silence et cette ferveur qui édifie, là nous contemplions l'Enfant-Jésus avec des cœurs tout à lui il me semble, n'ayant rien pour nous distraire<sup>139</sup>.

Deux ans plus tard, à Noël 1900, les lieux sont différents mais le scénario est presque identique et les émotions rapportées aussi. Les mots se ressemblent aussi :

---

<sup>136</sup> *Journal*, 20 juin 1919. Sur la communion, 24 octobre 1894 : « Cette nourriture est essentielle pour soutenir l'âme dans l'état de grâce. Le prédicateur nous a suppliées de communier très souvent, acceptons cette invitation qui nous sera si utile et dont j'espère nous sentirons de merveilleux effets. »

<sup>137</sup> *Journal*, 7 juillet 1911 (Notre-Dame-du-Portage).

<sup>138</sup> « L'évangile de Luc (2, 10-13) relate qu'un ange annonça « une grande joie » aux bergers la nuit de Noël (...), rappelle Jean Delumeau. Dès le Moyen Âge, montre-t-il, l'iconographie s'empare du thème qu'est la joie de Noël. Cette association entre la fête de Noël et l'émotion de la joie traverse les siècles. Jean Delumeau, *Que reste-t-il du paradis?*, Paris, Fayard, 2000, p. 226.

<sup>139</sup> *Journal*, 24 décembre 1898.

l'entrée parle de silence, d'un moment édifiant, de lumière et de musique, qui, visiblement, participent au sentiment de grâce et de ferveur :

Je suis allée cette nuit avec mon mari et ma fille Marie Lajoie à la messe de minuit au Mont St-Louis, la petite chapelle était brillante comme aux belles fêtes, une foule édifiante y priait Dieu silencieusement lorsqu'à l'heure indiquée des sons harmonieux vinrent nous transporter près du divin Rédempteur. Quelle émotion pleine de charmes vient inonder nos âmes à cette heure mémorable<sup>140</sup>.

Dans l'entrée du 24 décembre 1915, Globensky décrit un sentiment d'ivresse très douce après avoir assisté à la messe de minuit à la chapelle de l'Institut Nazareth<sup>141</sup> pour les aveugles.

Le grand silence et la piété profonde qui règnent dans cette chapelle nous enchantent et nous sentons en notre âme une suave ivresse. Comme l'on est bien si près de Dieu. Tout s'agite au-dehors mais là, c'est un petit coin du Paradis<sup>142</sup>.

La joie étant une émotion « attendue » le soir de Noël, son absence, quelle qu'en soit la raison, est vécue douloureusement par Globensky. À Noël 1907, par exemple, la diariste est plongée dans une angoisse profonde parce que son fils Alexandre est malade et hospitalisé<sup>143</sup>. Sans joie, elle décide de ne pas aller à la messe de Minuit. Dans son journal, elle dit que la joie des autres lui fait mal et appelle Jésus à faire renaître en elle et sous son toit, cette émotion.

Seule je reste contre mon habitude n'ayant pas le courage de me rendre à cette fête si joyeuse de Noël. L'émotion me suffoquerait [...]. L'épreuve est voulue par Dieu, je me sou mets mais je souffre cruellement, la gaieté

<sup>140</sup> *Journal*, 25 décembre 1900.

<sup>141</sup> Institut Nazareth pour les aveugles, 2009 Sainte Catherine, entre St-Urbain et Jeanne-Mance, où s'érige aujourd'hui la Place des Arts (il existe un documentaire de l'ONF sur le démantèlement du bâtiment : <https://www.flickr.com/photos/urbexplo/6941964441/in/photostream/>).

<sup>142</sup> *Journal*, 24 décembre 1915.

<sup>143</sup> Voir chapitre 5.

me fait mal. Oh! Aimable Jésus, vous qui apportez la joie, faites-la renaître sous notre toit<sup>144</sup>.

Il arrive que des êtres chers soient le prétexte d'un office religieux. Lors de la première communion de la petite-fille de Globensky, Marie Gérin-Lajoie<sup>145</sup>, le 11 mai 1900, dans la chapelle de l'académie Saint-Urbain<sup>146</sup>, Globensky décrit la cérémonie et ses émotions :

La petite chapelle ornée de ses plus belles parures est remplie de parents recueillis en attendant l'arrivée des jeunes communiantes. Tout-à-coup l'on voit apparaître comme une vision céleste, le cortège de ces petits anges vêtus de blanc et portant à la main un cierge allumé. Ma chère petite Marie est la première dans le rang, nous pouvons alors la suivre de près. La musique fait entendre ses accords harmonieux et bientôt le prêtre commence le saint sacrifice. (...) Comment redire l'émotion de nos âmes à ce moment; jamais la parole humaine ne le redira, les âmes seulement qui ont reçu ce don de Dieu, de ses faveurs intimes en comprendront toute la valeur. C'est ma petite-fille qui va recevoir pour la première fois ce Jésus de l'Eucharistie, notre Dieu, notre Père, notre Tout<sup>147</sup>.

Marie-Louise Globensky, ici, se montre fière et reconnaissante de voir sa petite-fille aimée s'engager sur le chemin de la foi chrétienne et catholique, pour elle voie sacrée vers le bonheur éternel. Elle exprime peut-être entre les lignes la satisfaction d'avoir bien accompli son devoir de grand-mère, ayant, par sa piété, montré le chemin.

Faire partie d'une foule recueillie et à l'écoute du Seigneur émeut particulièrement Globensky. Cette impression de communier avec les autres tout en communiant avec Dieu la remplit de grâce. Par exemple, le 4 mars 1894, elle écrit :

Nous avons eu ce matin à N.D. [Notre-Dame] un sermon magnifique sur l'autorité. [...] La foule semblait suspendue à ses lèvres, rien de plus

<sup>144</sup> *Journal*, 24 décembre 1907.

<sup>145</sup> Marie Gérin-Lajoie (1890-1971), future fondatrice de l'Institut Notre-Dame-du-Bon-Conseil.

<sup>146</sup> Située au: 456 St-Urbain (Entre la rue Milton et la rue Prince Arthur).

<sup>147</sup> *Journal*, 11 mai 1900.

grandiose que cette parole divine entendue avec un tel respect. Ce silence disait plus que toutes les démonstrations<sup>148</sup>.

Dans toutes les entrées présentant des moments de grâce qui se déroulent à l'église, Globensky s'attarde à décrire la beauté, la lumière, la musique<sup>149</sup>, tout ce qui est « brillant », « harmonieux », « féérique » ou « resplendissant ». Ces éléments, préfigurant le paradis<sup>150</sup>, ne sont pas là par hasard. Ils ont pour fonction précise de susciter et d'intensifier ces émotions d'élévation que Globensky décrit et que d'autres fidèles expérimentent<sup>151</sup>. En somme, si la joie spirituelle semble rendre plus belle, plus agréable, plus « habitable », la vie d'une personne, elle permet aussi à l'Église catholique, qui la cultive en utilisant des moyens bien précis, de consolider son influence, de fidéliser ses ouailles, durant la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

#### 4.4.2 Dans la nature

Parfois, l'écrin dans lequel se déploie la joie spirituelle est plus vaste que celui d'une église. Globensky expérimente des états d'émerveillement, de grâce et même d'extase religieuse alors qu'elle se trouve dans la nature, devant un coucher de soleil, un ciel étoilé ou un paysage enchanteur, souvent en vacances à Kamouraska, à Rivière-du-Loup, à St-Irénée, dans le Maine, aux États-Unis, ou dans les Hautes-Laurentides, où

---

<sup>148</sup> *Journal*, 4 mars 1894.

<sup>149</sup> Les références à la « musique charmante » au « chant magnifique » sont très nombreuses dans le journal. Marie-Louise Globensky fait montre d'une sensibilité musicale certaine. Voir par exemple : *Journal*, 5 mai 1894.

<sup>150</sup> La musique, la lumière, les fleurs, les parfums sont considérés comme des attributs du ciel. Delumeau, *Que reste-t-il du paradis?*, p. 133 à 149 et p. 195 à 208.

<sup>151</sup> « Cet aspect du vécu catholique fait d'opulence et d'appel aux sens, l'encens, l'ornement des autels, les cantiques, les processions à la lueur des cierges, l'iconographie des saints et les livres d'heures enluminés, tout cela représente une mine inépuisable de délices accessibles à tout un chacun, pour peu qu'il consente à s'y prêter. » p. 46. Marta Danylewycz, *profession : religieuse. Un choix pour les Québécoises (1840-1920)*, Montréal, Boréal, 1988, p. 46.

la famille Lacoste possède un domaine, la Feuilleraie. Le 28 juillet 1897, à Kamouraska, elle écrit :

Nous ne sommes arrivés ici qu'à une heure. Mon mari et monsieur Angers nous attendaient à la porte car la soirée était charmante. Depuis longtemps je n'avais vu un ciel si étoilé. Je ne me lassais pas d'admirer un pareil spectacle et de bénir Celui qui nous réjouit de telles merveilles. Comme le ciel doit être beau, puisque nous nous sentons dans le ravissement en le regardant de si loin<sup>152</sup>.

Pour elle, la beauté de la nature et la joie qu'elle déclenche, appelle nécessairement des pensées pour Celui qui la crée. Ainsi, lors d'un voyage en train entre la France et l'Italie, en 1888, elle écrit :

(...) je m'éveille ce matin à six heures dans un pays enchanteur, la Savoie. Rien de plus pittoresque que cette course à travers les Alpes; scènes d'hiver et d'été; montagnes blanchies par les neiges à côté de montagnes étincelantes de verdure aux mille nuances, villages bâtis par-ci, par-là aux pieds des montagnes. (...) Rivières, ça et là, cascades, ruisseaux; enfin un panorama splendide nous offre à chaque instant une scène nouvelle, que de vallons, que de collines! Qu'il est grand Celui qui a fait de si belles choses. C'est bien l'artiste par excellence et le Grand Maître<sup>153</sup>.

Le lien entre la beauté du paysage, la joie et la gratitude pour le créateur, se retrouve aussi dans une entrée écrite dix ans plus tard, dans le bas-du-Fleuve :

Nous avons eu aujourd'hui un charmant pique-nique à la pointe de la Rivière Ouelle [...] [L]'air était embaumé d'un parfum ravissant dans ces bois enchanteurs, et nous approchant de la mer nous avons un spectacle grandiose qui charmait la vue et élevait l'âme car jamais je ne puis contempler tant de merveilles sans en bénir le Créateur<sup>154</sup>.

En admirant la nature, écrit-elle de la Feuilleraie, on se rapproche de Dieu :

---

<sup>152</sup> *Journal*, 28 juillet 1897.

<sup>153</sup> *Journal*, 7 juin 1888.

<sup>154</sup> *Journal*, 13 août 1898.

Toujours un temps délicieux. [...] Ce panorama est une page qui nous dit tant de si belles choses. Puis surtout toutes ces merveilles me font aimer de plus en plus l'Auteur incomparable que j'adore et que j'aime. Plus on s'éloigne des hommes plus on se rapproche de Dieu<sup>155</sup>.

À certains moments, le ravissement devant la nature mène à une sorte d'extase spirituelle, comme le 24 juillet 1918, à Rivière-du-Loup, où l'on voit réapparaître les battements de cœur des joies intenses des retrouvailles, cités plus haut. Cette fois, ce sont des battements de cœur de gratitude et d'amour envers celui qui crée une si belle nature, nature qui n'est qu'un aperçu, pour elle, des beautés du paradis.

Nous avons ce soir, un coucher de soleil ravissant, ses derniers feux ranimaient toute la nature de mille teintes éblouissantes qui nous charmaient. Un peu plus tard nous fûmes attirées par la lune sortant derrière les montagnes dans sa plénitude superbe. La voilà radieuse. Que c'est une jouissance de pouvoir contempler ainsi la belle nature sans aucun obstacle devant soi. C'est alors que l'on sent en son âme un amour invincible pour le Créateur de si grandes choses. C'est une parcelle des beautés du ciel qu'il nous laisse entrevoir afin de le désirer. Oui, mon Dieu, sentez battre mon cœur qui s'exalte de reconnaissance et faites que je vive pour le mériter et que j'y amène tous ceux que vous m'avez confiés<sup>156</sup>.

Les émotions qu'elle exprime devant les beautés de la nature ont parfois des accents graves. La joie peut être mêlée à la tristesse. Comme ici, devant la mer, à Old Orchard, en 1910. La mer devient une métaphore de la vie, et un appel à supporter les bons et les mauvais jours pour pouvoir atteindre le ciel à la fin du parcours, et y retrouver ses enfants.

J'ai dans ma chambre trois fenêtres donnant sur cette immense mer dont la majesté s'étale jusqu'à nos pieds. Nous la voyons descendre et remonter sans cesse, elle ne s'arrête pas. Parfaite image de la vie. Ah! Que de grandeurs, que de mystères insondables en tout ceci. Pour moi, lorsque je quitte le brouhaha du monde et que je reviens dans cette solitude à certaines

---

<sup>155</sup> *Journal*, 27 mai 1905.

<sup>156</sup> *Journal*, 24 juillet 1918.

heures, je me prends à méditer et toujours à remercier le souverain Maître qui nous fait espérer de posséder des choses merveilleuses. En contemplant les étoiles au firmament, scintillant et disparaissant pour revenir plus brillantes encore, je me dis que le ciel doit être beau. [...] Enfin de tout ceci, concluons qu'il vaut la peine d'être gagné au prix de tous les sacrifices, puisque là nous retrouverons ceux que nous avons aimés et pour l'éternité. J'aperçois mes petites têtes d'anges qui me tendent les bras, ces fleurs qui n'ont jamais été flétries et que Dieu a cueillies dans toute leur fraîcheur. Comme je les caresserai de nouveau il me semble<sup>157</sup>.

#### 4.4.3 L'espérance

La joie spirituelle de Globensky prend souvent le visage de l'espérance. À propos de l'espérance chrétienne, Jean Delumeau a écrit: «[...] l'espérance chrétienne d'une éternité de bonheur dans l'au-delà constitue, à elle seule, un immense sujet puisqu'elle a soutenu une civilisation entière pendant une très longue période. Et ce qu'on ne dit pas assez, c'est qu'elle s'est exprimée d'une manière souvent très belle!<sup>158</sup>»

L'espérance, chez Globensky, est effectivement tournée vers l'au-delà, où elle connaîtra un bonheur éternel, et où elle retrouvera tous les siens, selon sa vision catholique du monde, bien résumée ici :

Ce matin, après la messe, le sermon nous fut donné sur le ciel et ses beautés sans nombre. Tenons donc nos yeux et nos cœurs vers cette patrie que nous espérons. La vie n'est qu'un chemin pour s'y rendre, ne nous y attachons pas. Là, plus de pleurs, de souffrances, de déchirements, mais la jouissance, la vue de ce Dieu que nous aimons, pour toujours, toujours<sup>159</sup>.

Cinq ans plus tard, elle précise sa pensée sur le sujet:

---

<sup>157</sup> *Journal*, 3 juillet 1910.

<sup>158</sup> Jean Delumeau, *Que reste-t-il du paradis?*, p. 10.

<sup>159</sup> *Journal*, 27 septembre 1905.

Qu'ils sont à plaindre ceux qui ne cherchent que le bonheur terrestre; il dure si peu de temps, à quoi bon, pauvre vie qui nous échappe comme la feuille d'automne foulée au pied par les passants. Non ce n'est pas là notre destinée. Dieu nous a faits pour le ciel, pour le bonheur éternel. C'est en vivant de cette vie surnaturelle et chrétienne que nous atteindrons notre but<sup>160</sup>.

À plusieurs moments, dans le journal, elle souligne l'importance de la foi et de l'espérance pour passer à travers les épreuves de la vie, elle s'attriste pour ceux qui ne les connaissent pas, considère leur existence vide de sens et de repères. « Que la foi est belle, que l'espérance est admirable, sublimes vertus, soutenez-nous toujours »<sup>161</sup>, écrit-elle. Et ailleurs : « Quel désespoir si nous n'avions la foi, nous enseignant que nous retrouverons là-haut tous ceux que nous avons aimés<sup>162</sup>. »

L'espérance, donc, est pour Globensky une forme de joie consolatrice et apaisante. Tous les malheurs sont endurables quand existe l'espoir d'une vie de bonheur éternel. Toutes les pertes rencontrées prennent un sens quand l'espoir de retrouvailles existe. La diariste est donc habitée par cette idée de retrouver tous les siens au paradis. Seulement, pour que cela soit possible, il faut que ces derniers aient et gardent la foi. C'est pourquoi elle accorde tant d'importance aux signes de foi que démontrent ses enfants et ses petits-enfants, à travers les sacrements ou en-dehors. Chacun de ces signes la place dans l'espérance.

Le jour de la première communion de sa petite-fille Marie, après avoir décrit le cortège des petits anges vêtus de blanc, elle écrit : « Ah, mon Dieu, gardez ce petit cœur à jamais contre toutes les tempêtes du monde, je vous la confie et je suis pleine d'espérance<sup>163</sup>. »

---

<sup>160</sup> *Journal*, 26 septembre 1910.

<sup>161</sup> *Journal*, 12 mars 1919.

<sup>162</sup> *Journal*, 20 septembre 1919.

<sup>163</sup> *Journal*, 11 mai 1900.

Cette espérance de voir tous les siens évoluer dans la foi, elle la conservera toute sa vie. Ainsi, le 21 novembre 1919, soit vingt jours avant sa mort, elle écrit dans son journal:

Messe et communion à l'intention de mon petit-fils Louis Lacoste qui a aujourd'hui 24 ans. Le voilà à Cuba, gagnant sa vie. Que Dieu le protège et que le cher enfant garde sa foi. Je demande sans cesse que pas un de mes nombreux enfants et petits-enfants ne manque au rendez-vous éternel<sup>164</sup>.

La transmission de la foi à ses enfants et ses petits-enfants est probablement ce qu'elle considère comme étant son plus grand devoir, comme elle l'écrit dans son journal le 2 février 1899, jour de ses 50 ans :

que je puisse mon Dieu accomplir tout mon devoir tel que vous le désirez, et vous remettre toutes ces âmes que vous m'avez confié, que pas une ne s'éloigne du chemin de la vérité. Alors au déclin de ma vie, lorsqu'il vous plaira de me rappeler vers vous, puissé-je laisser sur cette pauvre terre, des cœurs pleins d'amour qui battent pour vous en attendant le grand jour où nous nous réunirons tous pour ne plus nous quitter<sup>165</sup>.

Dans cette section sur les joies spirituelles, nous avons voulu montrer que la foi a été pour Marie-Louise Globensky, selon ce qu'elle nous en laisse voir dans son journal, une source importante de joie. En effet, dans l'exercice de sa religion, à travers la prière, durant les offices religieux ou pas, à l'Église ou devant les beautés de la nature, elle a exprimé une joie profonde, colorée par le réconfort, la consolation, la grâce, l'émerveillement, la gratitude ou l'espérance. Globensky a voulu témoigner de ses joies spirituelles, pour se souvenir de ces émotions agréables, pour se représenter en tant que modèle de femme pieuse et pour convaincre ses descendants de la suivre sur le chemin du paradis. Les joies exprimées de Marie-Louise Globensky laissent voir à quel point elle avait intériorisé les discours de l'Église ultramontaine de la seconde

---

<sup>164</sup> *Journal*, 21 novembre 1919.

<sup>165</sup> *Journal*, 2 février 1899.

moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et les répercussions immenses que ces discours avaient sur son expérience intime du monde. Cette section montre par ailleurs que l'Église catholique encourageait volontiers les émotions de joie spirituelle, en utilisant notamment la musique et la lumière. Nous suggérons que la joie de croire était en effet un des meilleurs arguments que possédait l'Église pour convaincre les gens d'adhérer à ses enseignements et de lui rester fidèle.

#### 4.5 Autres joies

Les joies que nous avons examinées dans ce chapitre ne sont pas les seules qu'ait exprimées Marie-Louise Globensky. Cette dernière a aussi éprouvé des « joies » culturelles, à la lecture d'un bon livre<sup>166</sup> ou en assistant à un beau concert par exemple<sup>167</sup>. Elle a connu la joie de se reposer dans une solitude contemplative, comme ce 11 juillet 1911, à Notre-Dame-du-Portage :

Journée délicieuse. Je passe la journée sur la véranda avec mon livre et ma correspondance; j'ai pris un vrai bain de soleil. Il se fait autour de moi du tennis, j'aperçois les baigneurs, les coureurs des grèves. Je respire l'air embaumé de la verte campagne, j'entends le murmure de l'eau et le chant des oiseaux. Quel délicieux repos. Cette vie calme m'enchant<sup>168</sup>.

Elle s'est laissée emportée par des joies très concrètes liées à de bonnes nouvelles, comme l'augmentation de salaire de son mari<sup>169</sup>. Elle a aussi exprimé des joies

---

<sup>166</sup> Par exemple : « Je viens de terminer ce soir le livre *Le Père Hermann, jésuite*, son langage est sublime sur l'Eucharistie, il nous la fait aimer davantage après ses pages toutes imprégnées de son amour. » *Journal*, 10 avril 1894. Voir aussi : *Journal*, 1<sup>er</sup> septembre 1898 (passe du temps agréable en compagnie d'un bon livre).

<sup>167</sup> Par exemple, *Journal*, 28 mars 1898 (charmant concert d'une pianiste aveugle); Aussi, 19 mai 1894 (belle soirée au théâtre).

<sup>168</sup> *Journal*, 11 juillet 1911.

<sup>169</sup> « Nous apprenons par les journaux que l'augmentation des juges est enfin chose décidée. Nous aurons deux mille piastres de plus, nous l'accueillons avec plaisir. » *Journal*, 18 juillet 1905.

punctuelles, comme la joie immense et partagée avec la collectivité, ressentie lors de la fin de la Première Guerre :

Jour de réjouissance, la grande nouvelle nous arrive, elle a provoqué partout, à midi des scènes indescriptibles d'enthousiasme. Les cloches sonnent. La victoire en chantant a délivré le monde de l'oppression. Victoire, victoire, c'est le seul mot, le grand mot que notre voix sache dire à cette heure libératrice; bénissons Dieu et chantons victoire. À cette heure des acclamations s'élèvent de la rue, les sifflets des manufactures annoncent la délivrance. On a cessé tout travail pour se livrer à une joie débordante<sup>170</sup>.

Globensky a probablement par ailleurs vécu des joies « non-exprimables » selon sa communauté émotionnelle. Par joie inexprimable pour elle, nous entendons par exemple les joies-plaisir, liées à des sensations corporelles. Les plaisirs liés au corps sont absents du journal de Globensky, à l'exception de la gourmandise lorsqu'elle se trouve dans la communauté émotionnelle de la grande bourgeoisie bilingue de Montréal. Les « joies » de la sexualité, elles, sont totalement absentes du journal (même les grossesses ne sont pas nommées<sup>171</sup>), ce qui ne veut pas dire qu'elle n'a pas connu de moments de sexualité heureuse, mais plutôt que le sujet est tabou pour elle<sup>172</sup>. N'oublions pas non plus qu'à cette époque, un journal personnel n'a pas le caractère privé qu'on lui accorde aujourd'hui et que Globensky savait que son journal serait lu,

---

<sup>170</sup> *Journal*, 7 novembre 1918.

<sup>171</sup> Tabou ou Superstition? Les grossesses de ses filles ne sont pas nommées jusqu'à ce que le bébé naisse. Les menstruations sont aussi passées sous silence.

<sup>172</sup> Ce qui ne sera pas le cas autant pour sa fille, Marie. Marie Gérin-Lajoie fera en effet allusion à sa vie intime conjugale dans ses lettres à son mari Henri, citées dans la biographie d'Anne-Marie Sicotte. « Elle évoquera les « élans brûlants » des premiers temps de son mariage ainsi que leur bonheur conjugal en ajoutant : « Je me suis faite à tous tes caprices au point de ne plus pouvoir m'en passer ». Elle ose, dans ses lettres à Henri, certaines allusions plus explicites comme : « Tu sais comme je t'embrasse un peu partout. » Anne-Marie Sicotte, *Marie Gérin-Lajoie. Conquérante de la liberté*, Montréal, Éditions du Remue-Ménage, 2005, 83-84.

avant comme après sa mort. Par ailleurs, comme le suggère l'historienne Karen Lystra au sujet des couples victoriens américains, la sexualité était probablement pour elle quelque chose de très privé et de sacré, qui ne concernait que les personnes engagées dans une relation intime<sup>173</sup>. Nous ne pourrions jamais savoir si cet aspect de sa vie a pu rimer, parfois, avec la joie.

Globensky a aussi, et très souvent, exprimé des joies « mélangées » avec d'autres émotions ou des « joies malgré » (malgré la guerre, malgré la vieillesse, malgré le deuil). Par exemple, le jour de son soixantième anniversaire, ayant reçu plusieurs marques d'affection (visites, cadeaux, appels téléphoniques, chèque de son mari), elle exprime de la joie malgré la tristesse de la guerre.

Que les années passent vite malgré toutes les tristesses qui nous écrasent toujours dans cette horrible guerre. Il y a des jours qui en font oublier l'amertume et celui-ci en est un lorsque l'on se sent entourée d'affections vraies. [...] Voici donc une de ces heures délicieuses où l'âme déborde de joie<sup>174</sup>.

En 1919, au retour de ses vacances en famille, elle décrit un mélange inextricable de nostalgie et de gratitude :

Enfin je n'ai qu'à remercier Dieu d'avoir bien voulu nous donner encore une fois, une si belle vacance, la partageant avec mes enfants. Elle s'en est allée comme toutes les autres, mais j'aime à m'enivrer souvent de son doux souvenir. Voilà maintenant mon partage. Je me sens vieillir j'en ai eu l'avertissement cet été, étant forcée de cesser de marcher, etc. etc. néanmoins il faut se résigner à la volonté du Maître. J'ai encore tant de faveurs. Merci mon Dieu [...]<sup>175</sup>.

---

<sup>173</sup> Karen Lystra, *Searching the Heart. Women, Men, and Romantic Love in Nineteenth-Century America*, Oxford, Oxford University Press, 1989, p. 3-4.

<sup>174</sup> *Journal*, 2 février 1916; Pour la joie malgré la tristesse de la guerre, voir aussi *Journal*, 5 janvier 1915 et 16 février 1916.

<sup>175</sup> *Journal*, 14 août 1919.

Quelques années auparavant, elle exprime une grande joie, un « cri de reconnaissance » dans son journal lorsque l'invention de son fils Louis<sup>176</sup> obtient du succès, une joie qui est mêlée à la grande douleur de la mort récente de Louis :

Enfin nous recevons la grande et bonne nouvelle, après plusieurs jours de sévères expériences, l'invention de mon cher Louis est reconnue un succès, tout fonctionne à merveille. Je pousse un cri de reconnaissance envers la divine Providence qui a tout conduit. Cette joie que j'éprouve pour le bien-être de la famille et pour la gloire de mon fils est enveloppée d'un voile qui en éteint l'éclat, car il n'est plus avec nous<sup>177</sup>.

En somme, toutes les expressions de joie de Globensky nous laissent croire que cette émotion a su rendre son expérience humaine parfois simplement agréable, parfois très belle, parfois simplement plus tolérable. Cela dit, en relatant ses expériences de joie dans son journal, Globensky avait une intention, celle de transmettre ses valeurs et sa vision du monde à ses enfants. En effet, en associant la joie à ses devoirs relationnels de mère, d'épouse, de sœur et d'amie, à ses responsabilités de bourgeoise et à sa vie spirituelle, elle dit aux destinataires du journal : voici ce qu'il faut faire pour être heureux ici-bas et pour atteindre le paradis à la fin de vos jours. Ses représentations de joie ne sont donc pas désintéressées, elles sont porteuses d'un message destinés à ses descendants et descendantes.

## CONCLUSION

Le portrait que l'historiographie a laissé de Marie-Louise Globensky insiste beaucoup sur le côté austère de sa personnalité, sur sa « conviction que la vie est une vallée de

---

<sup>176</sup> Louis Lacoste a inventé un frein pour les navires.

<sup>177</sup> *Journal*, 22 avril 1910.

larmes<sup>178</sup> ». Comme nous l'avons vu au chapitre précédent et comme nous le verrons dans le chapitre suivant, Globensky a exprimé beaucoup d'émotions appartenant au registre de la tristesse et de l'angoisse au cours de sa vie. Cependant, comme nous l'avons montré ici, elle a exprimé aussi beaucoup de joie. Le récit qu'elle fait de sa vie émotionnelle dans son journal montre un chemin qui traverse autant de « vallées de larmes » que de « jardins de roses ». Dans sa vision catholique du monde, Globensky accepte et embrasse totalement le fait que tous ces états d'âme font partie de son expérience humaine. Pour accéder au paradis, but ultime de son existence, elle croit devoir arpenter les hauts comme les bas du paysage. C'est certainement le message que relaie l'Église catholique.

Dans ce chapitre, nous avons examiné les trois types de joies principalement exprimées par Globensky : celles qui sont liées à l'amour, celles qui sont liées à l'accomplissement et celles qui sont liées à la spiritualité. Nous avons observé que les premières s'exprimaient au quotidien comme lors de retrouvailles et lors de fêtes et d'anniversaires. Nous avons vu que les secondes se manifestaient lorsqu'elle jouait son rôle de bourgeoise, lorsqu'elle exerçait la charité et qu'elle s'engageait dans des causes lui tenant à cœur. Nous avons finalement montré que les dernières se déployaient à travers la prière et la communion, lorsqu'elle avait le sentiment de communiquer avec Dieu. Toutes ces joies, soutenons-nous étaient amarrées aux devoirs qu'elle croyait être les siens dans sa communauté émotionnelle : devoirs de femme et de mère, devoirs de bourgeoise, devoirs de catholique. Toutes ces joies exprimées abondamment étaient pour elle liées à la vertu et à la morale.

---

<sup>178</sup> Christine Hudon, « Des dames chrétiennes. La spiritualité des catholiques québécoises au XIX<sup>e</sup> siècle », *Revue d'histoire de l'Amérique française* 49, 2 (automne 1995), p. 187.

Ce chapitre a également voulu montrer que ce n'est pas candidement que certains types de joie sont valorisés plus que d'autres dans la bourgeoisie franco-catholique montréalaise du tournant du XX<sup>e</sup> siècle. En effet, la valorisation des joies liées à l'amour renforce l'adhésion d'une femme à ses fonctions maternelles et relationnelles. Ce qui n'est pas sans utilité pour la communauté, favorisant l'entraide tout en permettant aux hommes de demeurer les uniques détenteurs des privilèges de s'instruire et d'exercer un métier, de contracter, de voter. La valorisation des joies relatives à l'accomplissement bourgeois soutient et justifie la séparation des classes sociales et l'étanchéité entre celles-ci. En effet, les soirées luxueuses embellies de lumières électriques font naître une joie et une fierté d'appartenance sociale qui ne favorise certainement pas la remise en question des divisions sociales. Enfin, la valeur accordée aux joies spirituelles consolide l'attachement entre l'Église catholique et ses fidèles. En effet, la joie (et l'espérance) est peut-être le meilleur argument dont l'Église dispose pour s'assurer de la fidélité de ses ouailles<sup>179</sup>, et pour maintenir son hégémonie dans la société montréalaise et québécoise.

En somme, Marie-Louise Globensky est une femme de son temps qui trouve à s'accomplir et ressent de la joie à l'intérieur de la sphère qui lui est assignée comme femme, comme membre de la bourgeoisie et comme catholique. Ce faisant, elle n'est pas portée à demander des changements. Sa joie, peut-on dire alors, est au service du statu quo dans les relations entre les hommes et les femmes, dans les relations entre les classes et dans les relations entre l'Église catholique et ses ouailles. Les émotions de colère que ressentira sa fille Marie Gérin-Lajoie, au tempérament plus bouillant, devant les injustices faites aux femmes (comme le montrent son journal intime et ses écrits publics) seront, par comparaison, un moteur du changement. Or, le combat de Marie

---

<sup>179</sup> Avec la peur, comme nous le verrons au prochain chapitre.

Gérin-Lajoie sera difficile, en partie à cause du climat familial dans lequel elle a baigné, qui associait joie, maternité, spiritualité et conservatisme.

## CHAPITRE V

### DE L'INQUIÉTUDE POUR LES PERSONNES AIMÉES À L'ANGOISSE DE LA GUERRE : THÈMES DE LA PEUR ET STRATÉGIES DE RÉCONFORT

Dans le journal intime et la correspondance de Marie-Louise Globensky, la peur occupe une place importante, aux côtés de la tristesse, de la joie et de l'amour. Cette émotion est exprimée face à des situations ou événements redoutés, qu'ils soient de nature personnelle, d'ordre familial ou qu'ils touchent toute la société. Elle génère divers degrés de souffrance et appelle à des stratégies de réconfort et de protection particulières.

À travers ce chapitre, nous chercherons à savoir comment Marie-Louise Globensky accueille (quelle perception elle a), comprend (quel sens elle donne) et gère (comment vit-elle avec) la peur et ses variantes : inquiétude, angoisse, anxiété, terreur). Ce chapitre montrera que la peur, comme la tristesse, est une émotion acceptée dans la communauté émotionnelle dont fait partie Globensky. C'est même une émotion qui est valorisée, du moins chez les femmes, particulièrement quand elle confirme leur vocation maternelle et aimante, comme dans le cas de l'inquiétude pour les êtres chers. Ainsi, il n'y a pas de honte à la ressentir ou à l'exprimer : au contraire, il est bien de la montrer, aux hommes et à Dieu, comme une preuve de son mérite. Par ailleurs, la peur, comme la tristesse, a un sens, en ce qu'elle est souffrance et que la souffrance mène au

paradis. Quand elle est dans la peur, Globensky accepte son sort, sachant que son anxiété lui vaudra des points pour le ciel. Quand l'émotion est trop forte, elle cherche à comprendre ce que Dieu veut lui dire à travers elle. Elle offre parfois sa souffrance à Dieu en échange d'une faveur (la guérison d'un proche par exemple).

Bien qu'elle l'accepte et parvienne la plupart du temps à lui trouver un sens, la peur fera souvent souffrir Globensky. Pour apaiser cette souffrance, pour se sentir protégée, la diariste a trois principales stratégies. La première et la plus importante, c'est la foi. En effet, inquiète ou angoissée, elle cherche le repos de l'esprit dans la prière, les rituels religieux, les figures protectrices, comme la Vierge et le Sacré-Cœur de Jésus. La deuxième, c'est l'amour : elle trouve un apaisement dans les relations qu'elle entretient avec ses proches et connaissances, lorsque s'expriment l'affection, l'empathie et le respect mutuels. La troisième, c'est le journal intime, où elle déverse son trop-plein d'émotions et se reconnecte aux principes de foi et d'espérance qui la rassurent.

Une chose ressort en particulier de cette analyse : pour Marie-Louise Globensky, l'antithèse de la peur, c'est l'espérance chrétienne. « Nous serions facilement saisis d'épouvante si la foi ne venait nous remplir d'espérance », écrit-elle<sup>1</sup>. Devant les incertitudes de la vie, cette femme ne semble pas ressentir un grand sentiment de responsabilité ou d'agentivité. Elle s'en remet à Dieu, comme elle l'écrit dans cette entrée du Jour de l'An de 1906 :

Dès l'aurore de cette nouvelle année qui nous apparaît, nous allons d'abord demander à Dieu toutes ses bénédictions, car hélas! nous marchons en aveugles, l'avenir nous est inconnu; que nous est-il réservé durant ces jours qui couleront encore bien rapidement! Laissons-nous conduire docilement par la divine Providence, nous soumettant à tous les événements, elle aura soin de ceux qui mettent en elle leur confiance.<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> *Journal*, 2 novembre 1899.

<sup>2</sup> *Journal*, 1<sup>er</sup> janvier 1906.

Dès lors, il est permis de se demander si sa foi, bien qu'elle l'aide à supporter l'angoisse, comme elle le soutient, n'est pas aussi génératrice d'angoisse. Cette question traversera le prochain chapitre.

Ce chapitre est divisé en cinq parties. La première s'intéresse à la peur telle que vue par les psychologues et par les historiens. La deuxième explore la peur du péché et de l'enfer; la troisième, la peur de la maladie et de la mort d'êtres chers; la quatrième, l'atmosphère d'anxiété causée par la guerre, et la cinquième, la peur des changements. La conclusion réfléchira sur les fonctions sociales de la peur dans la bourgeoisie franco-catholique montréalaise du tournant du XX<sup>e</sup> siècle.

## 5.1 Définitions de concepts et historiographie

### 5.1.1 Conception de la peur des psychologues

Avant d'observer directement le phénomène de la peur chez Marie-Louise Globensky, nous devons nous demander : qu'est-ce que la peur? Les psychologues du XXI<sup>e</sup> siècle, définissent la peur comme l'émotion suscitée par un danger concret<sup>3</sup>. Pour le neuropsychologue Joseph Ledoux, il s'agit plus précisément d'un « système de comportement de défense » qui « détecte le danger et produit des réponses qui optimisent la probabilité de survivre<sup>4</sup> ». La peur est déclenchée par un stimulus jugé menaçant (un son, une scène, une odeur, un goût, une sensation, une idée...), elle met l'organisme en alerte et mobilise ses forces pour lui permettre de fuir ou d'affronter la

---

<sup>3</sup> Bernard Rimé, *Le partage social des émotions*. Paris, Presses universitaires de France, 2005, 420 pages; Richard. S. Lazarus, *Emotion and adaptation*, New York, Oxford University Press, 1994 (1991), 576 pages.

<sup>4</sup> Joseph Ledoux, *Le cerveau des émotions*, Paris, Odile Jacob, mai 2005, p. 126.

menace<sup>5</sup>. Même si ses mécanismes étaient moins compris, le sens du mot peur était le même à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, alors que le Dictionnaire de l'Académie française le définissait ainsi : « Crainte, frayeur; mouvement par lequel l'âme est excitée à éviter un objet qui lui paraît nuisible<sup>6</sup> ».

La réponse à la peur, qui implique les systèmes cognitif, endocrinien, cardio-vasculaire et musculaire, a suscité un grand nombre d'études<sup>7</sup> en psychologie et en neurosciences depuis 50 ans, sur des sujets humains et d'autres espèces<sup>8</sup>. Ces études ont permis de comprendre les mécanismes neurobiologiques du déclenchement de la peur. Elles ont aussi permis d'établir une distinction entre peur et anxiété. Ces deux émotions de la même famille présentent une réponse physiologique similaire, mais la première est déclenchée en face d'une menace concrète alors que la seconde survient en face d'une menace incertaine<sup>9</sup>. Les avancées scientifiques des cinquante dernières années ont par ailleurs mené à la découverte de traitements contre les psychopathologies de la peur<sup>10</sup>.

<sup>5</sup> Voir notamment : Christophe André, *Psychologie de la peur. Craintes, angoisses et phobies*, Paris, Odile Jacob, 2005, 367 pages; Silvie Berthoz et Silvia Krauth-Gruber, *La face cachée des émotions*, Paris, Éditions Le pommier, 2011, 189 pages.

<sup>6</sup> Institut de France, *Dictionnaire de l'Académie française*, Septième édition, Tome second, Paris, Librairie de Firmin-Didot et Cie, 1878, p. 408. En ligne : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k50410d/f1.item>

<sup>7</sup> Pour un état des lieux, voir notamment : Joseph Ledoux, *op.cit.*

<sup>8</sup> Contrairement à d'autres émotions comme la honte et la culpabilité qui « pourraient être spécifiquement humaines », la peur est observable chez plusieurs espèces animales, chez qui on peut notamment la conditionner. Ledoux, *op. cit.*, p. 129 et 140-147.

<sup>9</sup> « In fear [...] it is an obvious (albeit not necessarily clearly perceived) danger located in space and time that must be dealt with; in anxiety, on the other hand, the nature and location of the threat remain more obscure and thus are difficult to cope with by active defensive maneuvers. » Arne Öhman, «Fear and Anxiety. Overlaps and Dissociations», dans Michael Lewis, Jeannette M. Haviland-Jones et Lisa Feldman Barrett, dir., *Handbook of Emotions, Third Edition*, The Guilford Press, New York and London, 2010, p. 710.

<sup>10</sup> Les troubles anxieux - phobies, troubles obsessionnel-compulsifs, trouble panique, trouble de stress post-traumatique, anxiété généralisée - répondent aujourd'hui à des thérapies cognitives et comportementales qui examinent, remettent en question et modifient les pensées et les comportements problématiques, et /ou à la médication, plusieurs molécules ayant une action sur la peur excessive, comme les tranquillisants et certains antidépresseurs. Il n'en était évidemment rien à l'époque de Marie-Louise Globensky.

Si les neuroscientifiques voient dans la peur une « functional emotion with a deep evolutionary origin, reflecting the fact that earth has always been a hazardous environment to inhabit »<sup>11</sup>, nous nous intéresserons bien sûr dans ce chapitre à ce qui est historicisable dans la peur, c'est-à-dire à ses aspects socio-culturels. Car la peur, si elle ne peut être dissociée de la biologie, se vit et s'exprime différemment d'une époque à une autre, d'une société à une autre, d'une communauté émotionnelle à une autre. En effet, les stimuli qui la déclenchent, les perceptions et attitudes qu'elle suscite, les façons qu'ont les hommes et les femmes de l'exprimer ou de la réprimer suivent des codes sociaux et culturels.

### 5.1.2 La peur vue par les historiens

La peur est l'une des premières émotions à avoir intéressé les historiens. Dans les années 1980, l'historien des mentalités Jean Delumeau a consacré une trilogie à cette émotion. Dans *La peur en Occident, Le péché et la chair* et *Rassurer et protéger*, il plonge dans les textes de la Renaissance pour y débusquer les raisons de la peur des hommes, pour mettre au jour la sur-culpabilisation venue avec la peur du péché et pour analyser le besoin de sécurité qui est le corollaire de la peur<sup>12</sup>. Plus récemment, Jan Plamper s'est intéressé à l'absence de l'expression du sentiment de peur dans l'armée russe au début du XX<sup>e</sup> siècle<sup>13</sup>, puis, avec Benjamin Lazier, il a dirigé un ouvrage collectif sur la peur qui propose un dialogue entre historiens, psychologues et

---

<sup>11</sup> Öhman, Arne, *op. cit.*

<sup>12</sup> Jean Delumeau, *La peur en Occident. XIV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris, Fayard, 1978, 485 pages. Jean Delumeau, *Le péché et la peur. La culpabilisation en Occident, XIII<sup>e</sup> siècle-XVIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Fayard, 1983, 741 pages; Jean Delumeau, *Rassurer et protéger. Le sentiment de sécurité dans l'Occident d'autrefois*, Paris, Fayard, 1989, 666 pages.

<sup>13</sup> Jan Plamper, «Fear: Soldiers and Emotion in Early Twentieth-Century Russian Military Psychology», *Slavic Review* 68, 2 (2009): 259-283.

neuroscientifiques, notamment<sup>14</sup>. Dans la foulée des attentats du 11 septembre 2001, des historiens se sont intéressés à la peur en tant qu'émotion dominante dans les sociétés modernes et ont souligné les liens qu'elle entretient avec le social et le politique<sup>15</sup>. À notre connaissance, l'historiographie ne s'est pas encore intéressée à la peur telle que vécue et exprimée par un individu en particulier, à une époque et dans une société donnée.

## 5.2 La peur de soi et du regard de Dieu: péché et enfer

L'enfer (et le démon qui y préside) est reconnu par certains historiens comme ayant été une importante source de crainte au sein de la chrétienté depuis le Moyen Âge. Ces craintes auraient été particulièrement marquées à la fin du Moyen Âge et à la Renaissance, une époque où l'Occident était perturbé par des guerres, la peste, la famine, et où l'Église était en situation de crise, notamment face à la menace turque et à la réforme protestante<sup>16</sup>. La peur de l'enfer, propagée dans le message de l'Église et lui permettant d'affermir son emprise sur ses ouailles, est le corollaire de la peur du péché, car c'est le péché qui ferme les portes du paradis et ouvre grand celles de l'enfer. Face à la peur du péché et de l'enfer, l'institutionnalisation de l'examen de conscience et de la confession des péchés auraient inauguré une ère de sur-culpabilisation et de honte, a avancé l'historien Jean Delumeau, au point où selon lui, « jamais une

---

<sup>14</sup> Jan Plamper and Benjamin Lazier, dir. *Fear Across the Disciplines*, Pittsburgh, University of Pittsburgh Press, 2012, 240 pages.

<sup>15</sup> Peter N. Stearns, *American Fear: The Causes and Consequences of High Anxiety*. New York, Routledge, 2006, 256 pages; Joanna Bourke, *Fear: A Cultural History*, London, Virago Press, 2005, 500 pages.

<sup>16</sup> Jean Delumeau, *La peur en Occident. op. cit.*

civilisation n'avait accordé autant de poids – et de prix – à la culpabilité et à la honte que ne l'a fait l'Occident des VIII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles. »<sup>17</sup>

Les travaux de Jean Delumeau sur la peur ont été remis en question par les historiens des émotions des années 2000 pour leur tendance à généraliser la peur à toute la chrétienté et parce qu'ils tendent, selon Barbara Rosenwein, à soutenir le « grand narrative » du processus de civilisation proposé notamment par Élias et Huizinga<sup>18</sup>. Pour Piroska Nagy et Damien Boquet, médiévistes et spécialistes de l'histoire des émotions, l'angoisse du péché et de l'enfer ne semble pas dominer la vie émotionnelle des gens du Moyen Âge. Cette émotion n'occupe pas, en tout cas, une place prépondérante dans leur ouvrage *Sensible Moyen Âge*, qui commence au III<sup>e</sup> siècle et se termine au XIV<sup>e</sup> siècle. Pour eux, la constitution de la doctrine du péché originel (aux IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles, avec notamment Augustin) semble moins mettre en valeur l'émotion de la peur que celle de la honte, une émotion qui est à la fois souffrance et don de Dieu, car elle délimite « un premier cercle d'une possible reconquête de soi <sup>19</sup> ». Nagy et Boquet font une histoire culturelle du Moyen Âge en observant les différences entre les communautés; ils s'inscrivent en faux face au processus de civilisation.

Au Québec, l'ouvrage de Serge Gagnon, *Plaisir d'amour et crainte de Dieu* est l'un des seuls à se pencher spécifiquement sur la peur du péché et de l'enfer, en regard de la sexualité dans les campagnes canadiennes-françaises du XIX<sup>e</sup> siècle. Pour Gagnon, la peur et la honte vont de pair. Dans le rituel de la confession, observé à travers les lettres que les prêtres envoyaient à leurs évêques pour leur demander conseil sur

---

<sup>17</sup> Jean Delumeau, *Le péché et la peur*, p. 9-10.

<sup>18</sup> Qui dit, rappelons-le, que « [...] the history of the West is the history of increasing emotional restraint. » Barbara H. Rosenwein, « Worrying about Emotions in History », *American Historical Review* 107, 3 (juin 2002), p. 821-845.

<sup>19</sup> Damien Boquet et Piroska Nagy, *Sensible Moyen Âge. Une histoire des émotions dans l'Occident médiéval*, Paris, Seuil, 2015, p. 43-49.

l'absolution de leurs paroissiens, il voit un instrument de contrôle parfois écrasant, qui aurait néanmoins participé à l'« œuvre de civilisation ». « [L]e processus d'auto-culpabilisation présida à la montée du sentiment de culpabilité comme moyen civilisé de résoudre des conflits »<sup>20</sup>, écrit-il. Ainsi, pour lui, la peur de commettre ou d'avoir commis un péché génère la honte qui permet aux Hommes de contrôler leurs comportements. Gagnon, qui écrit avant la nouvelle histoire des émotions, voit l'Église et les peurs qu'elle diffuse en partie comme des agents de civilisation, qui permettront aux humains, naturellement traversés d'émotions incontrôlables, de devenir plus civilisés. Son ouvrage, héritier des travaux de Jean Delumeau, s'inscrit lui aussi dans le « grand narrative » du processus de civilisation. Rappelons que les historiens des émotions préfèrent voir le monde occidental divisé en de multiples communautés émotionnelles qui évoluent à leur rythme et dans différentes directions.

Si les historiens s'en sont encore peu occupés, certains écrits de soi témoignent de la présence de la peur du péché et de l'enfer au Québec et de la souffrance qu'elle génère, notamment les écrits de Marie de l'Incarnation<sup>21</sup>, religieuse de la Nouvelle-France. L'obsession du péché est aussi observable dans les écrits autobiographiques de Claire Martin (obsession de son père et des religieux qui l'entourent)<sup>22</sup>. Il serait intéressant de fouiller les archives judiciaires et les archives des hôpitaux psychiatriques du tournant du XX<sup>e</sup> siècle pour savoir si la peur du péché et de l'enfer y trouve un écho important<sup>23</sup>.

---

<sup>20</sup> Serge Gagnon, *Plaisir d'amour et crainte de Dieu. Sexualité et confession au Bas-Canada*, Sainte-Foy, Les presses de l'Université Laval, 1990, p. 182.

<sup>21</sup> Voir : Dom Guy Oury, dir. *Marie de l'Incarnation (1599-1672). Correspondance*, Solesmes, 1971, 1071 pages ; Patricia Smart, *De Marie de l'Incarnation à Nelly Arcan. Se dire, se faire par l'écriture intime*. Montréal, Boréal, 2014, 430 p., p. 51 à 93.

<sup>22</sup> Analysés par Patricia Smart, *op. cit.*, p. 285-306.

<sup>23</sup> Ce thème n'est pas mentionné dans : André Cellard et Marie-Claude Thifault, *Une toupie sur la tête. Visages de la folie à Saint-Jean-de-Dieu*, Montréal, Boréal, 2007, 324 p.

La crainte du péché et de l'enfer, montrera cette section du chapitre, n'est pas prédominante dans les écrits de Marie-Louise Globensky. Et ceci, bien qu'elle soit régulièrement exposée au message de l'Église sur le péché. Ce message est clair : si une personne ne se comporte pas conformément aux principes moraux de l'Église<sup>24</sup>, elle risque de se retrouver en enfer. Globensky prend la peine de rapporter dans son journal plusieurs sermons sur le sujet. Par exemple, en octobre 1898 :

Ce matin sermon sur le jugement de Dieu. Le prédicateur nous a décrit la surprise terrible de l'âme qui voyant son juge face à face n'aura rien fait pour Lui. Là, plus de miséricorde mais exécution de la justice. Cette vérité fait trembler mais n'en éloignons pas la pensée puisqu'il faudra y passer. Agissons pendant qu'il en est temps de manière à recevoir la récompense attachée au devoir, à l'amour, au service du Seigneur<sup>25</sup>.

Ou encore, 20 ans plus tard :

Le Père nous parle du péché que nous devons connaître dans son horreur et que nous devons éviter. Il nous faut comprendre notre titre de dame de charité. Le St-Esprit doit habiter en nous et nous prémunir contre toute tentation<sup>26</sup>.

Comme on le voit, le message de l'Église sur le péché sert de guide à Marie-Louise Globensky dans l'accomplissement de son destin de femme de devoir et de charité. Mais l'a-peure-t-il? Craint-elle de ne pas s'y conformer ou s'y être mal conformée? Vit-elle de grandes angoisses face à l'idée de se retrouver en enfer après la mort à cause de ses péchés? En fait, le journal ne la montre pas spécialement angoissée pour ces raisons. Si elle l'a été, elle a probablement préféré s'en confier à son directeur de conscience plutôt qu'à son journal intime destiné, rappelons-le, à être lu. En fait, tout se passe

---

<sup>24</sup> Il s'agit notamment de ne pas commettre de péchés dits capitaux, selon l'Église, c'est-à-dire ceux dont découlent tous les mauvais comportements : la paresse, l'orgueil, l'avarice, la luxure, l'envie, la gourmandise et la colère.

<sup>25</sup> *Journal*, 5 octobre 1898

<sup>26</sup> *Journal*, 25 novembre 1918; Voir aussi citations du 22 octobre 1900 et du 23 octobre 1900, notamment.

comme si Marie-Louise Globensky réussissait à se prémunir contre l'angoisse du péché et de l'enfer en menant une vie « exemplaire ». On pourrait dire que c'est là, d'ailleurs, que réside son agentivité : en choisissant d'agir selon ce qu'elle perçoit être ses devoirs, elle se protège non seulement de l'enfer, mais aussi de la peur de l'enfer.

Pour Globensky, en fait, l'antidote parfait aux tourments de l'âme est l'obéissance à son directeur de conscience. En septembre 1906, elle rapporte ce qu'elle a entendu lors d'un sermon et s'y rallie, affirmant y trouver de la consolation :

Ce matin, messe et sermon de retraite sur la confession. Le prédicateur nous a fait un récit très précis des qualités d'une bonne et sincère confession puis nous a assuré que si une âme de bonne volonté n'agit pas avec une obéissance parfaite à l'égard de son directeur, il est impossible qu'elle ne soit guérie de ses scrupules, de ses inquiétudes, de ses tourments d'âme qui font tant souffrir. Ce remède seul d'une obéissance aveugle est infaillible pour donner la paix. Quelle consolation pour toutes nos misères<sup>27</sup>.

Il faut dire que celui qui fut son directeur de conscience principal pendant des décennies, le jésuite français Almire Pichon<sup>28</sup>, se situait idéologiquement en opposition avec les jansénistes, pour lesquels l'homme doit vivre dans la crainte permanente du jugement de Dieu. Le Père Pichon était un « apôtre du Sacré-Cœur et de la communion fréquente ». Il avait pris le parti de « s'abandonner à la miséricorde de Celui qu'il aimait appeler dans ses lettres de direction le « bon bon Dieu » [...]. Le Père Pichon était reconnu pour sa mansuétude et sa bonté<sup>29</sup>. Lorsqu'elle apprit son décès, en France, en

---

<sup>27</sup> *Journal*, 20 septembre 1906.

<sup>28</sup> Almire Pichon (1893-1919), qui vécut pendant vingt-cinq ans au Canada, fut aussi le directeur spirituel de Thérèse de Salaberry Archer, mère de Pauline Vanier et grand-mère de Jean Vanier. Il eut une influence importante sur la famille de Thérèse de Lisieux, en France. Voir : Louis Boncompain, *Un directeur d'âmes : le Père Almire Pichon, de la Compagnie de Jésus : notes et souvenirs*, Montréal, imprimerie du Messager, 1921, 47 pages; Mary Frances Coady, *The Hidden Way. The Life and Influence of Almire Pichon*, Londres, Darton, Longman, Todd, 1998, 134 pages.

<sup>29</sup> Ivan Marcil, o.c.d., dir, *Thérèse de Lisieux, cent ans plus tard. Son actualité, son influence*, Actes du colloque de Montréal sur Thérèse de Lisieux, Montréal, Bellarmin, 1998, 224 p.

décembre 1919 (quelques jours seulement avant sa propre mort), Globensky écrit : « Ce bon Père Pichon m'a tant appris à aimer, j'y suis restée fidèle toujours. Ce saint apôtre brûlait de l'amour du Sacré-Cœur et savait nous l'inspirer<sup>30</sup>». Le catholicisme auquel se rattachait Marie-Louise Globensky était donc davantage un catholicisme d'amour que de peur<sup>31</sup>.

Si d'aventure une pensée « mauvaise » lui traversait l'esprit, ou qu'elle allait jusqu'à dire une parole ou poser un geste peu chrétien, elle savait par ailleurs qu'elle pouvait se confesser et être pardonnée. Elle avait confiance en la bonté et en la miséricorde de Dieu. La « confesse » apparaît donc dans le journal comme un rituel plus apaisant qu'angoissant. Parfois, il ressemble plutôt à une formalité, à un rituel social. Par exemple, le 11 juillet 1903, en vacances à St-Irénée, Globensky écrit :

Ce matin temps délicieux. Après le déjeuner nous sommes partis en petite caravane pour aller à confesse au village<sup>32</sup>.

Dans ce contexte, le rituel est probablement davantage accompli dans un objectif de prévention (contre la tentation du péché) et d'hygiène spirituel, plutôt que dans un esprit de contrition anxieuse<sup>33</sup>.

Au cours des retraites spirituelles que Globensky accomplit chaque automne, il arrive pourtant que certains directeurs mettent l'accent sur la peur de Dieu et la

<sup>30</sup> *Journal*, 5 décembre 1919.

<sup>31</sup> Au fil des premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle, la doctrine catholique au Québec s'est adoucie, valorisant davantage la communion fréquente et la mansuétude de Dieu, prenant ses distances avec un ancien rigorisme. Voir : René Hardy, « Regards sur la construction de la culture catholique québécoise au XIX<sup>e</sup> siècle », *The Canadian Historical Review* 88 (1, 2007) :7-40.

<sup>32</sup> *Journal*, 11 juillet 1903. Voir aussi : *Journal*, 22 septembre 1903 et 29 septembre 1917.

<sup>33</sup> Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, « l'aveu des fautes au confessionnal ne conduit pas toujours à l'absolution immédiate. Le pénitent doit revenir devant le prêtre quelques semaines et parfois des mois après l'aveu pour prouver qu'il a tenu dans sa ferme résolution de se corriger et y recevoir l'absolution ». Mais à l'époque de Globensky, inspirée par la théologie d'Alphonse de Liguori, l'Église a modifié ces pratiques rigoristes, la « contrition imparfaite » devenant suffisante pour obtenir l'absolution. L'esprit dans lequel on va à la confesse, donc, change. René Hardy, *op. cit.*, p. 25 et 32.

nécessité absolue du repentir. Elle rapporte un de ces sermons de retraite, dans son journal, le 29 octobre 1895 :

Quatre clefs nous ouvrent la porte du paradis par le sacrement de pénitence. La clef de fer qui est la contrition, causée par la frayeur de l'enfer, la clef d'acier qui a un motif plus étendu, la clef d'argent qui est une contrition parfaite basée sur l'amour unique de Dieu et le regret sincère de l'avoir offensé puis la clef d'or qui efface même les peines dues au péché véniel. Rien de si important que la contrition dans la confession<sup>34</sup>.

Or, cette même journée, le prédicateur (après avoir prodigué des conseils sur le théâtre et les danses défendues), insiste sur le fait que le cœur de Jésus « est plein de compassion pour les pécheurs qui veulent l'implorer ». Le lendemain, en guise de bilan de sa retraite, Globensky écrit : « [Dieu] veut nous sauver à tout prix et nous le craignons tant. Jetons-nous avec confiance dans son cœur adorable. »<sup>35</sup>

Entre la peur et l'amour de Dieu, donc, Marie-Louise Globensky choisira l'amour de Dieu, n'étant pas, en cela, à contre-courant du catholicisme québécois de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> siècle. Pour cette raison, elle semble avoir navigué assez aisément entre les injonctions parfois contradictoires de l'Église catholique, qui ont pu créer chez un certain nombre de croyant(e)s de la confusion, de la honte et de l'anxiété<sup>36</sup>. Pour sa part, elle s'est simplement prémunie contre l'enfer et du péché, mais aussi contre la peur, la honte et tous les tourments qui les accompagnent, en menant une vie d'obéissance et de devoir. Cela, chez elle semble avoir fonctionné assez bien.

---

<sup>34</sup> *Journal*, 29 octobre 1895.

<sup>35</sup> *Journal*, 30 octobre 1895.

<sup>36</sup> Voir par exemple le rapport à la religion d'Azélie Papineau (1834-1869), qui a vécu un peu plus tôt dans le siècle. Il s'agit d'un rapport beaucoup plus coupable que celui de Globensky; il a certainement contribué à son extrême fragilité émotionnelle. Azélie Papineau, *Vertiges. Journal, 1867-1868*, Montréal, VLB Éditeur, 2018.

Cependant, Globensky ne peut pas vivre la vie des autres à leur place. Et quand certains de ses proches parents ne se comportent pas de façon exemplaire, quand ils s'éloignent de la religion surtout, Globensky se tourmente pour eux dans son journal. Elle exprime régulièrement de l'inquiétude, en particulier, pour le devenir de l'âme de son fils Louis, l'aîné de ses garçons, et de son neveu Joe Masson (Marie-Wilfrid-Joseph Masson), fils de sa sœur Coralie.

Son inquiétude pour son fils Louis, qui, adulte, ne se montre pas très croyant ni pratiquant, surgit dans une lettre écrite à sa fille Blanche, mais jamais dans le journal intime, ce qui est peut-être révélateur de son caractère honteux pour Globensky. Dans sa lettre à Blanche, écrite de Rimouski en 1907, Globensky écrit : « Il ne veut pas faire ses Pâques, il refuse encore de porter une médaille, quelle obstination désolante. Si tu savais combien je souffre de cela<sup>37</sup>».

Ce « problème » de Louis et l'angoisse que cela causait à Globensky, tabous dans le journal intime, semblent pourtant être connus dans la famille élargie<sup>38</sup>. Ainsi, dans une lettre que sa cousine Éléonore Globensky, de Varennes, lui écrit en 1909, cette dernière dit prier Saint-Joseph pour le succès de Louis<sup>39</sup>, mais elle ajoute que pour que ses prières soient efficaces, il faudrait que Louis ajoute les siennes (ce qu'il ne semble, comprend-on, pas prêt à faire)<sup>40</sup>.

---

<sup>37</sup> Lettre de Marie-Louise à Blanche, 10 novembre 1907, P155, S8, SS2, D6, 1975-00-027/52. Louis a alors la fin de la trentaine.

<sup>38</sup> Ce qui montre bien que le journal est rempli de non-dits.

<sup>39</sup> Nous ne savons pas si elle fait référence à son entreprise (Louis a inventé un frein de bateau qu'il tente de faire connaître) ou à sa maladie (Louis mourra le 13 avril 1909 à 40 ans des suites d'une maladie qui a duré quelques années).

<sup>40</sup> Lettre d'Éléonore Globensky à Marie-Louise, Varennes, 27 février 1909, P76, 1975-00-015/4, article 10.5.

Marie-Louise Globensky se fait aussi du souci pour l'âme de son neveu Joe Masson (1865-1896), fils de sa sœur Coralie et d'Henri Masson<sup>41</sup>. Alcoolique, dépensier et irresponsable comme son père, Joe Masson mène une vie scandaleuse loin de Dieu et de l'Église<sup>42</sup>. Ses problèmes semblent avoir commencé alors qu'il était très jeune. En effet, dans une lettre écrite à sa fille Marie en 1883 (Marie est alors âgée de 15 ans et son cousin Joe, de 17 ans), Marie-Louise dit : « Prie (...) bien fort pour ta tante Masson car elle a besoin d'un grand courage pour supporter son fils, il lui donne du trouble et de l'inquiétude au-delà de ce que l'on peut imaginer, tout ne peut pas s'écrire, je ne sais ce qu'il va devenir mais je crains beaucoup que sa pauvre mère en fasse une sérieuse maladie<sup>43</sup> ». Globensky montre ici explicitement qu'elle est consciente de laisser des traces et qu'elle censure ses propos. Au fil du temps, les comportements de Joe Masson ne s'améliorent pas<sup>44</sup>. À l'hiver 1896, à 30 ans, il tombe gravement malade à Paris. Coralie – maintenant mariée au juge Henri-Thomas Taschereau – se rend à son chevet et le ramène à Montréal où il mourra le 5 août<sup>45</sup>. Dans son journal, Marie-Louise Globensky se montrera soulagée de le voir accepter la communion et l'Extrême-Onction l'avant-veille de sa mort<sup>46</sup>.

Bénéissons la divine Providence qui a su cicatrifier la blessure en nous laissant une si douce espérance de le revoir au ciel puisqu'il a terminé si

---

<sup>41</sup> D'abord l'épouse de Henri Masson, avec qui elle a eu deux enfants, Coralie Globensky est devenue veuve et s'est remariée avec le juge Henri-Thomas Taschereau (veuf et père de dix enfants). Pour un intéressant regard sur sa vie avec son premier mari, voir : Thierry Nootens, « Je crains fort que mon pauvre Henri ne fasse pas grand chose... » Les héritiers « manqués » et les querelles de la succession Masson, 1850-1930 », *Revue d'histoire de l'Amérique française* 59, 3 (hiver 2006) : 223-257.

<sup>42</sup> Sa trajectoire est un « désastre matériel et symbolique ». « Son parcours est marqué à l'instar d'Henri par le non-accomplissement de ses responsabilités financières d'homme marié, des folles dépenses, des dettes et des incartades sexuelles. » Nootens, *op. cit.*, p. 240.

<sup>43</sup> Lettre de Marie-Louise Globensky à sa fille Marie Lacoste, Montréal, 26 septembre 1883, BANQ Vieux-Montréal, P783, P2/B1, S4 et S5 (P2/C,1,1,2/05).

<sup>44</sup> Il se marie en 1886 avec Catherine-Marguerite Perreault, qu'il abandonne rapidement, suscitant l'opprobre. Nootens, *op. cit.*, p. 240.

<sup>45</sup> Voir *Journal*, de mars 1896 à août 1896.

<sup>46</sup> *Journal*, 3 août 1896.

bien ses jours. Il a été enveloppé d'un manteau de miséricorde, c'est notre consolation<sup>47</sup>.

Ainsi, l'angoisse du péché et de l'enfer, pour la pieuse et très croyante Marie-Louise Globensky, semble avoir surtout été une angoisse pour les péchés et l'enfer des autres. Toute sa vie, et cela apparaît de nombreuses fois dans son journal, Marie-Louise Globensky souhaitera que ses enfants et petits-enfants vivent une vie de prière et de devoir. De cette façon, ils seront protégés, comme elle, des tourments et de l'enfer. À certains moments, les entrées de son journal portant sur le péché sonnent à la fois comme des messages pour ceux qui resteront après elle et comme des rappels pour elle-même. C'est le cas ici :

Je vais à St-Jacques. L'abbé Maurault nous parle du péché. Il dit que nous, comme voyageurs sur cette terre, nous parcourons un chemin pour nous rendre au même but. D'un côté sont ceux qui s'acheminent lentement mais qui suivent leur route étant sans cesse en péché véniel, tandis que de l'autre côté sont ceux qui commettent le péché mortel de propos délibéré. Ceux-là sont des révoltés qui n'avancent pas mais qui retournent car ils disent à Dieu je n'obéirai pas. Il donne des explications très instructives sur le sujet. Le péché mortel donne la mort à l'âme, le péché véniel fait languir, il faut lutter sans cesse et le combattre pour devenir des saints<sup>48</sup>.

### 5.3 La peur de la maladie ou de la mort des personnes aimées

De toutes les peurs qu'a vécues Marie-Louise Globensky au cours de sa vie, l'angoisse face à la maladie et à la mort possible de personnes aimées est la plus fréquemment exprimée et elle est celle qui semble générer le plus de souffrance. Globensky est en cela représentative des femmes de son époque<sup>49</sup>, une époque où, bien sûr, la mortalité

---

<sup>47</sup> *Journal*, 5 août 1896.

<sup>48</sup> *Journal*, 4 mars 1917.

<sup>49</sup> « Le premier souci des femmes (...) est nettement la santé des êtres qui leur sont chers. Elles écrivent pour s'informer de leur santé ou pour s'excuser de n'avoir pas écrit elles-mêmes, étant donné leurs

maternelle et infantile est importante, où les épidémies<sup>50</sup> frappent souvent, où les routes et infrastructures industrielles sont risquées, où la médecine est peu fiable.

Dans cette section, nous nous intéresserons dans un premier temps aux états d'« inquiétude ordinaire » de Marie-Louise Globensky, c'est-à-dire ces moments où elle se fait du souci pour un proche qui a pris la route ou la mer<sup>51</sup> ou pour une personne aimée qui est malade. Dans un second temps, nous nous pencherons sur ces moments où l'inquiétude pour les personnes aimées se transforme en angoisse. Nous tenterons d'observer, dans l'inquiétude comme dans l'angoisse, sa perception de ces émotions, ses façons de les accueillir et de les gérer, ses stratégies de réconfort et de protection : la religion, l'amour et le journal intime. Et nous tenterons d'entrevoir les interactions entre le genre et l'âge, et la manière d'exprimer et de gérer les peurs.

Nous montrerons que l'inquiétude pour les personnes aimées est une émotion acceptée, voire valorisée pour une femme de la bourgeoisie franco catholique. Elle est en fait un indicateur d'amour maternel, sentiment qui est extrêmement bien vu (voir chapitre 6). Ainsi, cette peur n'est pas entachée de gêne ou de honte pour Globensky, c'est pourquoi elle n'est pas cachée. Au contraire, elle est dite afin que Dieu constate à la fois son amour pour ceux pour qui elle s'inquiète, et sa souffrance de bonne chrétienne. Toutefois, lorsque sa peur devient excessive et que l'anxiété s'empare de tout son être, Globensky exprime de la honte face à son état émotionnel. Honte de ne pas accepter

---

propres ennuis de santé. » Georges Aubin, Renée Blanchet, *Lettres de femmes au XIX<sup>e</sup> siècle*, Québec, Septentrion, 2009, p. 14. Voir aussi : J.I. Little, editor, *Love Strong as Death. Lucy Peel's Canadian Journal, 1833-1836*, Waterloo, WLU Press, 2001, 239 pages; Renée Blanchet, dir., *Julie Papineau. Une femme patriote. Correspondance, 1823-1862*, Québec, Septentrion, 1997, 520 pages.

<sup>50</sup> Denis Goulet et Robert Gagnon, *Histoire de la médecine au Québec, 1800-2000. De l'art de soigner à la science de guérir*. Québec, Septentrion, 2014, p. 109 à 117.

<sup>51</sup> La peur de la mer est une vieille peur, une des peurs les plus répandues à la Renaissance, selon Jean Delumeau, *La peur en Occident, op. cit.*, p. 31 à 42.

plus sereinement, plus « chrétiennement » son sort, comme le voudrait, selon elle, Dieu.

### 5.3.1 États d' « inquiétude ordinaire »

#### 5.3.1.1 Route et mer

Les états d'inquiétude sont très présents dans le journal et la correspondance de Marie-Louise Globensky. Par exemple, le 12 février 1910 (elle a 61 ans), elle s'inquiète pour sa fille Yvonne qui prend le train pour Rimouski avec son enfant malade en pleine tempête de neige et elle se fait du souci pour son mari Alexandre, aussi sur la route et dont le retour était prévu plus tôt dans la journée. Elle écrit dans son journal, comme pour conjurer le sort :

Très forte tempête de neige. Malgré cela, Yvonne ne veut pas désappointer son mari et part quand même à midi. Les frères et sœurs vont l'accompagner au train. Je suis inquiète de voir un si mauvais temps, puis son enfant qui n'est pas bien, mais enfin je n'ose pas insister. J'espère qu'il ne leur arrivera rien. (...) Ce matin, mon mari est parti pour St-Hyacinthe devant revenir à 6h30 mais je l'attends encore et il est 9 heures. Je crains qu'il soit fort en retard. Il est dix heures, il arrive sans accident<sup>52</sup>.

En juillet 1911, ses filles Thaïs et Berthe doivent accomplir un trajet en bateau sur le Saint-Laurent, ce qui occasionne des soucis à leur mère. Pour calmer son inquiétude, elle place ses filles sous la protection du Sacré-Cœur :

Je reçois une lettre de Thaïs m'annonçant leur départ en yacht à 11 heures; ils s'en vont prendre Berthe à Kamouraska. Puissent-ils avoir du beau temps. Je vais ordonner une petite lampe qui brûlera devant le Sacré-Cœur tout le long du voyage pour les protéger et calmer mon inquiétude. J'ai hâte que ce voyage soit terminé<sup>53</sup>.

---

<sup>52</sup> *Journal*, 12 février 1910. La dernière phrase a bien sûr été écrite un peu après le reste du paragraphe.

<sup>53</sup> *Journal*, 31 juillet 1911.

Il arrive que la frousse s'exprime après un incident qui aurait pu être fatal. Par exemple, Paul Lacoste et sa femme Anita subissent deux accidents de voiture à neuf mois d'intervalle. Globensky apprend chaque fois les événements une fois que ses proches en sont rescapés, sains et saufs. Le récit qu'elle en fait dans son journal montre que ces histoires l'ébranlent néanmoins, elle est bouleversée par l'idée de ce qui aurait pu arriver de pire. Dans ce genre de situation, elle ne manque jamais de remercier le ciel d'avoir épargné ses enfants, comme en témoignent les entrées du 21 avril 1913 et du 23 janvier 1914. Ces remerciements sont peut-être en partie une façon pour elle d'acheter la clémence de Dieu pour les prochaines fois.

Paul blessé, Anita préservée mais le choc nerveux fut terrible. L'auto reste tout brisé (sic) dans la rue. Je suis encore toute saisie de cette nouvelle, mais aussi comme nous pouvons remercier Dieu de les avoir préservés, ils auraient pu être tués en un instant. Paul et Anita sont venus luncher avec moi afin de me rassurer<sup>54</sup>.

Chaque fois que ses enfants, son mari ou d'autres proches traverseront l'Atlantique pour se rendre en Europe, sa pensée sera avec eux durant la traversée, s'inquiétant et espérant qu'il n'arrive pas d'accident<sup>55</sup>, selon ce que montre le journal. On peut même penser que c'est l'inquiétude qui lui fait reprendre définitivement le journal, à 40 ans, le 15 mai 1889, le jour du départ de son mari, de sa fille Blanche, de sa sœur Coralie et de sa nièce Marie Masson pour l'Europe, alors qu'elle reste à la maison avec Berthe, son bébé de deux mois<sup>56</sup>.

---

<sup>54</sup> *Journal*, 21 avril 1913. Et, neuf mois plus tard : « (...) en allant prendre son train hier soir, [Paul] fut renversé de sa voiture par un char qui arriva sur eux. Heureusement qu'il s'en est sauvé sans blessure à cause de la neige; il en fut quitte pour le choc nerveux. Mes enfants ont été préservés de la mort accidentelle plusieurs fois en ces temps derniers, j'en rends grâce à Dieu qui en prend soin. » - *Journal*, vendredi 23 janvier 1914.

<sup>55</sup> Les naufrages font grand bruit à l'époque. Ceux du Titanic et du *Empress of Ireland* trouvent un écho dans le journal de Globensky. Voir : *Journal*, 15 avril et 19 avril 2012; *Journal*, 29 mai 1914.

<sup>56</sup> Ou l'ennui? Elle écrira presque tous les jours dans son journal tout au long du voyage de ses proches, du 15 mai au 20 juillet 1889, des entrées très brèves, très factuelles et très peu émotionnelles. Rappelons que c'est ici que commence vraiment le journal de maturité, après un journal de son propre voyage en

En bref, savoir ses proches loin d'elle et possiblement en danger sur la route ou sur la mer, est une source d'inquiétude récurrente chez Marie-Louise Globensky. Pour calmer son émotion, elle a recours à diverses stratégies qui reviendront dans d'autres situations, comme la protection des saints et l'écriture du journal.

### 5.3.1.2 Petites maladies d'enfants

Le journal de maturité de Globensky, à partir de 1892, abonde de moments où elle exprime de l'inquiétude pour l'un de ses enfants ou l'un de ses petits-enfants qui fait de la fièvre, est alité, ne se sent pas bien. Souvent, elle ne fait que mentionner qu'un tel est malade<sup>57</sup>. Parfois, elle exprime clairement son inquiétude. D'autres fois, elle donne des détails sur ce qu'elle a fait pour gérer cette inquiétude (par exemple, aller prier pour la ou le malade ou appeler le médecin): « Justine est indisposée, je me rends donc aussitôt [au collège] et la ramène pour voir le médecin qui lui donne de suite des soins<sup>58</sup> ».

Le 6 août 1910, en vacances à Rimouski, elle apprend que Pauline, fille de sa fille Jeanne, a la rougeole. Elle écrit :

J'apprends par une lettre de Jeanne que la petite Pauline a la rougeole, sans doute que l'on ne veut pas m'effrayer car je n'ai rien su autre chose (sic). Je suis inquiète et je brûle de savoir d'autres détails. Je suis allée à l'église demander à N.S. de protéger ces chers enfants. Les épines toujours accompagnent les roses. La vacance allait son train gaiement et voilà ce qui arrive. Il faut tout accepter Dieu le veut ainsi...<sup>59</sup>.

---

Europe à l'été 1888. Comme nous l'avons déjà souligné, son journal deviendra plus descriptif du vécu émotionnel à partir de 1892.

<sup>57</sup> « La petite Thaïs est indisposée, je ne la quitte pas de la journée. » *Journal*, 6 mars 1893.

<sup>58</sup> *Journal*, 8 octobre 1893.

<sup>59</sup> *Journal*, 6 août 1910.

Dans le cas de souci pour la santé d'un de ses petits-fils ou d'une de ses petites-filles, l'inquiétude de Globensky est double : elle s'inquiète pour l'enfant, mais aussi pour la mère de l'enfant (souvent, l'une de ses filles), qui vit une peur qu'elle ne connaît que trop bien. En juin 1898, par exemple, elle note dans son journal :

J'ai reçu aujourd'hui un mot de ma chère Blanche qui me laisse dans une vive inquiétude au sujet de son petit René [...] Mon mari parti pour Québec ce soir ira la voir demain, cela lui donnera un peu plus d'assurance<sup>60</sup>.

Dans l'entrée du lendemain, elle témoigne de son empathie : « Je reçois encore un petit bulletin de Blanche et j'y vois tout ce que son cœur maternel éprouve d'inquiétude<sup>61</sup> ».

Ces entrées sur l'inquiétude face à la maladie de proches permettent notamment d'observer comment les émotions contribuent à structurer les rapports de genre. Dans l'exemple ci-haut, Alexandre Lacoste, père de Blanche et mari de Marie-Louise apparaît comme une figure rassurante auprès de sa fille inquiète : il est dépêché auprès d'elle pour lui redonner confiance. Joseph Philippe Landry apparaît aussi en figure apaisante lors de la maladie de leur fille Yvonne Landry à l'été 1911 alors que Blanche le prie de rester auprès d'elle et de la malade, à Notre-Dame du Portage, où ils se trouvent en vacances<sup>62</sup>.

Dans les situations d'inquiétude pour un enfant malade, montre le journal, le rôle attendu de la femme est de demeurer auprès du convalescent, de le soigner, de s'inquiéter et de prier, un rôle qui s'accorde avec les qualités « féminines » que sont la douceur, la résignation, la docilité. L'homme, lui, a pour mission de rassurer la femme inquiète et hérite de responsabilités plus actives et qui se déroulent à l'extérieur : c'est

---

<sup>60</sup> *Journal*, 24 juin 1898.

<sup>61</sup> *Journal*, 25 juin 1898.

<sup>62</sup> *Journal*, 24 juillet 1911. « (...) Jo devant retourner à Montréal, son départ semble inquiéter Blanche; elle le prie de rester encore un jour. Sa voiture est déjà à la porte et cependant elle insiste assez pour le décider il envoie une dépêche et remet à demain. »

lui qui conduira l'enfant chez le spécialiste lors d'une opération<sup>63</sup> par exemple, ou lui qui ira chercher des médicaments dans une autre ville au besoin<sup>64</sup>. C'est lui qui s'occupera des « précautions » à prendre en cas d'épidémies aussi, comme on le voit dans une entrée écrite pendant les vacances à St-Irénée le 27 juillet 1903 : « Nous avons encore de l'inquiétude par un second cas de picote<sup>65</sup> près d'ici. Il faut de suite prendre de grandes précautions, mon mari s'en occupe<sup>66</sup> ».

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle, les épidémies sont fréquentes. « Picote », scarlatine, rougeole, influenza<sup>67</sup>, elles frappent massivement et tuent, dans toutes les classes sociales<sup>68</sup>. Le journal de Globensky fait état de la peur des épidémies, mais aussi des précautions que cette peur amène à prendre, soit des précautions médicales (comme la vaccination) ou spirituelle (comme la prière pour demander protection). Le 30 août 1897, alors que semble vouloir poindre une épidémie de varicelle, Globensky écrit : « Nous nous faisons aussi tous vacciner, vu que nous craignons beaucoup une épidémie de picote, espérons que Dieu nous délivrera de ce terrible fléau. <sup>69</sup>» En plein cœur de l'épidémie d'influenza de 1918, qui tuera environ

---

<sup>63</sup> Voir par exemple, entrée du *Journal*, 5 avril 1912. « Ce matin, cette pauvre Blanche avait une grande épreuve. Sa chère petite Yvonne avait à subir une opération de gorge. Son père la conduisit chez le spécialiste avec la bonne (Dr. Lemoine) Elle revint un peu énermée, mais Dieu merci, j'espère que tout ira bien maintenant. »

<sup>64</sup> Voir *Journal*, 23 juillet 1911. Joseph Landry va chercher des médicaments à Rivière-du-Loup pour Yvonne qui fait 103 de fièvre.

<sup>65</sup> Varicelle, en termes médicaux.

<sup>66</sup> *Journal*, 27 juillet 1903, On ne sait pas de quelles précautions il s'agit.

<sup>67</sup> Le XIX<sup>e</sup> siècle a aussi connu les épidémies de choléra, typhus et variole. Goulet et Gagnon, *op. cit.*, p. 109 à 116.

<sup>68</sup> Sans être pour autant « socialement neutre » puisqu'elles tuent davantage dans les quartiers défavorisés, comme l'a montré récemment l'historiographie. Voir Magda Fahrni et Esyllt W. Jones, dir. *Epidemic Encounters. Influenza, Society, and Culture in Canada, 1918-1920*, Vancouver, UBC Press, 2012.

<sup>69</sup> *Journal*, 30 août 1897.

55 000 Canadiens dont plusieurs connaissances de Globensky, elle s'inquiète beaucoup. Et prie :

Ce matin je suis allée à la messe et j'ai eu le bonheur de communier. Que de supplications adressées à Dieu, pour tous les nôtres, nos chers malades. Puisse-t-il nous faire miséricorde et détourner de nous l'horrible fléau. Des familles entières en sont atteintes et les morts ne se comptent plus. Que de deuils de tout côté<sup>70</sup>.

Il arrive que les craintes exprimées par Marie-Louise Globensky se matérialisent, comme en 1903, lorsque les deux enfants de Blanche, Paul et Philippe, succombent à deux semaines d'intervalle à la rougeole. Alors, l'expression de l'inquiétude fait place à celle de la tristesse<sup>71</sup>. Mais le plus souvent, la chose crainte ne survient pas et on en est « quittes pour la peur », comme l'écrit Globensky en juin 1917, après être allée prier le Sacré-Cœur et la Vierge Marie à l'intention d'Yvonne Landry (fille de Blanche), que l'on croyait malade.

Ce matin j'ai beaucoup prié à la messe (...) Au retour Justine m'appelle au téléphone pour me dire qu'il n'en est rien de leurs appréhensions. Le médecin constate qu'il n'y a plus de fièvre et qu'Yvonne n'a ni rougeole ni scarlatine, quelle joie j'en éprouve, nous en sommes quittes pour la peur<sup>72</sup>.

Si l'inquiétude génère de la souffrance, cette peur de perdre une personne aimée (un enfant ou un autre proche), au tournant du XX<sup>e</sup> siècle dans la communauté émotionnelle de la bourgeoisie montréalaise, est une émotion qui est bien perçue. Elle est vue comme une preuve d'amour<sup>73</sup>. Ainsi, en écrivant son inquiétude dans le journal, Marie-Louise Globensky non seulement tente d'apaiser son état émotionnel, mais elle

<sup>70</sup> *Journal*, 16 octobre 1918.

<sup>71</sup> Voir chapitre 3. Si Globensky ressent par ailleurs de la colère, elle ne l'exprime pas.

<sup>72</sup> *Journal*, 23 juin 1917.

<sup>73</sup> Serge Gagnon écrit que la frayeur des mères de voir leur enfant mourir sans avoir eu les sacrements était perçue au XIX<sup>e</sup> siècle comme un geste d'amour envers les enfants. Serge Gagnon, *Mourir, hier et aujourd'hui. De la mort chrétienne dans la campagne québécoise au XIX<sup>e</sup> siècle à la mort technicisée dans la cité sans Dieu*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1987, p. 22.

montre à ceux qui le liront et au Bon Dieu qu'elle est une bonne mère et une bonne chrétienne. L'on peut se demander si cette perception sociale favorable de l'inquiétude des mères n'a pas eu comme conséquence de maintenir certaines d'entre elles dans un état de peur quasi permanent.

### 5.3.2 États d'angoisse

#### 5.3.2.1 Maladies sérieuses

À certains moments, l'inquiétude se mue en angoisse. Au tout début du journal de maturité, le 27 mai 1890, une entrée plus détaillée que les autres de cette période raconte une « nuit d'angoisses pour nous tous », alors que Justine, 12 ans, atteinte d'une péritonite, « souffre le martyr ». Les médecins « constatent un danger imminent », un prêtre est appelé à son chevet et Justine se confesse et reçoit la sainte communion avec « une ferveur admirable », écrit sa mère. Cette dernière, terrifiée à l'idée de la perdre, remet son sort entre les mains de Dieu. « (...) j'espère en ce médecin céleste Il me la guérira », écrit-elle, ajoutant « nous commençons une neuvaine à Notre Dame de Lourdes et à Sainte-Justine. » Le lendemain, 28 mai, Justine se réveille dans un état « désespérant », mais « il se fait dans la journée un grand changement ». À six heures, le soir, les médecins constatent qu'elle a pris beaucoup de mieux et elle sera considérée hors de danger au cours des heures suivantes<sup>74</sup>.

Dans cette entrée sur la maladie et l'angoisse de perdre un enfant, le rôle du médecin apparaît très secondaire. En effet, ce dernier constate le danger ou l'amélioration, mais ce n'est pas à lui que l'on s'en remet pour la guérison, ni pour la protection ou le

---

<sup>74</sup> *Journal*, 27 mai 1890.

sentiment de sécurité. Dans un moment de grande angoisse, face à la peur de perdre sa fille, Globensky met sa confiance et son espérance bien davantage entre les mains du « médecin céleste », et d'autres figures religieuses protectrices comme la Vierge (Notre-Dame-de-Lourdes) et Sainte-Justine (protectrice des enfants malades)<sup>75</sup>. Et parfois, comme ici, elle est « exaucée ».

Il y aura plusieurs moments de grande angoisse devant la maladie d'un enfant au cours de la vie de Marie-Louise Globensky<sup>76</sup>. On en trouve un autre exemple dans une lettre datée approximativement de 1887<sup>77</sup> qu'elle écrit à sa fille Marie. La lettre a pour but de donner à Marie, en séjour chez une tante, des nouvelles de son petit frère malade, et surtout de solliciter ses prières pour celui-ci. On sent qu'elle a été écrite dans l'urgence, sous le coup de l'émotion : l'écriture est penchée et la ponctuation particulièrement incomplète. Nous la transcrivons au complet.

Lundi matin [1887]

Ma bien chère Marie,

J'ai le cœur un peu moins serré en te donnant des nouvelles de ton cher petit frère<sup>78</sup> car un rayon d'espérance est venu m'arracher à ma terrible angoisse (elle souligne). Unis tes prières aux nôtres, ma première neuvaine à Notre-Dame-de-Lourdes est terminée. J'en recommence une autre. Je ne veux pas abandonner la partie elle paraît vouloir m'exaucer cette bonne et tendre mère ne cessons pas de la solliciter, elle saura fléchir et acquiescer à nos demandes. Le cher petit la [mot illisible] si bien au commencement

---

<sup>75</sup> L'hôpital pour enfants malades que co-fondera Justine Lacoste-Beaubien en 1907, s'appellera Sainte-Justine. Peut-être en partie à cause de l'« intercession » de Sainte-Justine dans cet épisode de la maladie de Justine, mais aussi parce que Sainte-Justine aurait « guéri » la fille aînée des Lacoste, Marie, alors qu'elle était enfant (les Lacoste auraient alors promis de donner le prénom de Justine à l'une de leurs filles, ce qu'ils ont fait). Bien qu'il porte le nom d'une figure religieuse, cet hôpital fera appel à une expertise grandissante des médecins et de la science au fil des années où Justine Lacoste Beaubien sera présidente de son conseil d'administration (entre 1907 et 1966) Denyse Baillargeon, *Naître, vivre, grandir. Sainte-Justine, 1907-2007*. Montréal, Boréal, 2007, 376 pages.

<sup>76</sup> Voir l'épisode de la typhoïde de son fils Paul relaté dans son journal en août et septembre 1901.

<sup>77</sup> Date ajoutée au crayon de plomb par un archiviste.

<sup>78</sup> Nous ne savons pas de quel petit frère il est question. Il pourrait s'agir d'Arthur, né en 1885 (et mort en 1888) ou d'Alexandre, né en 1883 et qui deviendra adulte. C'est d'autant plus difficile à savoir que la date de la lettre est incertaine.

de sa maladie, il a bu tous les jours et cela continue encore de son eau miraculeuse ce ne sera pas en vain. Tu ne sauras croire chère enfant ce que j'ai souffert pendant ces deux derniers jours où je le croyais fini, hier soir seulement le médecin trouvant un changement pour le mieux. Je repris courage et je redouble mes prières, fais-en autant et aime-la plus que jamais cette mère bénie qui seule peut venir nous consoler dans la plus grande désolation. Dis à ta tante que je la remercie de ses reliques et puis que j'implore toujours ses ferventes prières. Embrasse-la pour moi puis reçois un gros baiser de ta mère qui t'aime Marie Louise<sup>79</sup>

On le voit bien ici aussi, les stratégies de réconfort sont religieuses : prières et neuvaines, « eau miraculeuse » et reliques. Il faut les additionner pour plus d'efficacité. Les proches sont conviées à prier aussi, comme si en se mettant à plusieurs pour demander une faveur, on avait plus de chances de l'obtenir. Remarquons combien la figure de la Vierge Marie<sup>80</sup> (une mère appelée en renfort d'une mère) apparaît centrale dans cette lettre : il faut l'aimer « plus que jamais », elle seule peut nous consoler, écrit Globensky et c'est ainsi qu'on pourra la faire « fléchir ». En plus des stratégies religieuses, il nous apparaît que l'écriture de la lettre en soi est une stratégie de réconfort. En effet, en écrivant à sa fille, Globensky dépose son fardeau d'angoisse un instant, le partage avec une personne aimée dont elle devine à l'avance l'empathie<sup>81</sup>.

Les mots de l'inquiétude pour un enfant malade décrivent parfois les sensations physiques ressenties. « Que j'ai souffert aujourd'hui avec ma chère enfant. Oh que le cœur a été saisi et inquiet »<sup>82</sup>, écrit Globensky en novembre 1892, lorsque sa petite

---

<sup>79</sup> Lettre de Marie-Louise Globensky à sa fille Marie Lacoste, « Lundi matin » [1887], BAnQ Vieux-Montréal, P783, P2/B1, S4 et S5 (P2/C,1,1,2/09)

<sup>80</sup> Globensky s'inscrit dans l'essor de la dévotion mariale bien décrit dans : Marta Danylewycz, *Profession: religieuse. Un choix pour les Québécoises (1840-1920)*, Montréal, Boréal, 1988, p. 47-55.

<sup>81</sup> Même si le mot, comme on l'a vu, n'existe pas encore en français.

<sup>82</sup> *Journal*, 9 novembre 1892.

Thaïs, 6 ans, souffrant d'une « fluxion de poitrine », se remet à aller mieux après une journée de fièvre.

Le cœur sera tout autant inquiet devant la maladie d'enfants devenus adultes. En 1918, par exemple, Thaïs, âgée de 32 ans, est opérée pour se faire enlever un kyste osseux sur la gencive. L'opération se passera bien, mais générera de grandes angoisses chez Marie-Louise Globensky. Les trois extraits suivants du journal, datés du 18 mai, 19 mai et 20 mai 1918, expriment comment l'émotion la submerge devant la perspective que l'opération tourne mal, et comment elle la gère en mettant toute son espérance dans la Vierge Marie. L'avant-veille de l'opération, elle écrit :

Thaïs (...) entrera demain soir à l'Hôtel-Dieu. Cette perspective est pour moi, une nouvelle épreuve, je cache mon émotion et je demande à la Vierge ma Mère de me donner du courage. Je mets en elle ma confiance<sup>83</sup>.

La veille de l'opération, alors que Thaïs entre à l'hôpital, l'angoisse exprimée est encore plus vive. Globensky raconte qu'elle s'isole pour la laisser déborder en larmes.

À 8 heures, ma chère Thaïs partait pour l'hôpital, Hôtel-Dieu, accompagnée de son mari et de Justine. C'est après ce départ cuisant que je m'isolai dans ma chambre pour laisser cours à mes larmes retenues si longtemps. Mon pauvre cœur gonflé débordait d'émotion.<sup>84</sup>

Le matin de l'opération, Globensky ne peut faire autre chose que de se réfugier dans la prière. En s'adressant à la Vierge Marie, elle se sent entendue et en paix.

Ce matin je suis allée à la messe pour y faire la sainte communion aux intentions de ma chère fille. Que j'ai donc prié avec instances la Vierge notre mère afin que tout se passe avec succès. Je sentais qu'elle me le promettait et j'éprouvai une grande paix. Vers 10h, à mon retour, j'eus l'heureuse nouvelle. L'opération était faite et tout était satisfaisant pour le médecin. Que Dieu soit béni et remercié<sup>85</sup>.

---

<sup>83</sup> *Journal*, 18 mai 1918.

<sup>84</sup> *Journal*, 19 mai 1918.

<sup>85</sup> *Journal*, 20 mai 1918.

On voit ici à quel point le recours à la foi est d'un grand secours pour Globensky dans l'angoisse de perdre une personne aimée. Après un épisode de grande angoisse suivie de soulagement, comme lors de l'opération de Thaïs, Globensky ne manque jamais de remercier Dieu, dans ses prières et dans son journal. Le 24 mai 1918, quelques jours après l'opération de Thaïs, elle envoie des lilas de son jardin, un « immense bouquet à la Vierge de Lourdes<sup>86</sup>, puis un autre au Sacré-Cœur<sup>87</sup> », pour montrer « sa gratitude pour les bienfaits reçus » et pour redire « toutes mes intentions et tous nos besoins<sup>88</sup> ».

### 5.3.2.2 Maladie nerveuse de Blanche

Pendant l'automne 1917 et l'hiver 1918, Marie-Louise Globensky traverse une épreuve particulièrement longue et pénible : la maladie nerveuse de sa fille Blanche Lacoste Landry (1872-1957), dont le mari, le général Joseph-Philippe Landry (1870-1926), est posté en Europe durant la guerre. L'anxiété intense de Blanche, qu'elle héberge chez elle, met Marie-Louise dans des états d'angoisse importants, qu'elle gère en écrivant – beaucoup – dans son journal; en s'activant autour de la malade pour lui prodiguer soins, confort, accompagnement spirituel et médical; et en priant.

Blanche est d'une grande fragilité émotionnelle depuis le départ de son mari en Europe, en mai 1915<sup>89</sup>. Son anxiété s'aggrave encore à la fin de l'été 1917, après qu'elle a passé huit semaines en quarantaine avec son fils Jules atteint de scarlatine. Son état bascule

---

<sup>86</sup> Chapelle Notre-Dame de Lourdes, rue Sainte-Catherine.

<sup>87</sup> Chapelle Notre-Dame-du-Sacré-Cœur, rue St-Sulpice (derrière la Basilique Notre-Dame).

<sup>88</sup> *Journal*, vendredi 24 mai 1918,

<sup>89</sup> Globensky relate la scène du départ du général Landry dans son journal : « Jamais je n'oublierai cette scène émouvante de la souffrance. Cette jeune mère enlacée de ses enfants voulant calmer sa douleur. » *Journal*, 10 mai 1915. Dans les mois qui suivent, Globensky montre la fragilité de Blanche : « Ma pauvre Blanche a dû passer plusieurs jours au lit et ne fait que commencer à reprendre. Elle a été fortement secouée par les dernières émotions au sujet de son mari. Elle paraît forte et courageuse, mais la nature succombe à tant d'anxiété. » *Journal*, 31 août 1915.

le 1<sup>er</sup> septembre, jour des funérailles d'un militaire haut-gradé ami de la famille<sup>90</sup>, un événement qui lui rappelle peut-être les dangers – réels ou imaginaires<sup>91</sup> – auxquels fait face son mari à la guerre. Ce jour-là, la femme de 45 ans se trouve de passage chez ses parents. Après avoir décrit les funérailles du Major Laviolette, Marie-Louise Globensky écrit dans son journal :

Blanche n'est pas aussi bien, la voilà prise d'une forte attaque de neurasthénie. Elle souffre de grandes terreurs et j'en ai le cœur brisé. Le médecin cependant ne s'effraie pas mais recommande un grand calme autour d'elle. Je lui cache donc mon anxiété pour la rassurer. La nuit est plus agitée<sup>92</sup>.

En septembre, octobre, novembre et décembre 1917, Blanche habite sous le toit de ses parents, rue Saint-Hubert, à Montréal. Le journal de Globensky rend compte dans le détail de la maladie de Blanche; elle devient presque l'unique sujet sur lequel écrit la diariste. Le journal décrit donc l'état en dents de scie de la malade, les « attaques » de terreur alternant avec des journées d'accalmie. Il décrit aussi les mesures mises en place pour soigner la malade et la mobilisation familiale et professionnelle que sa maladie engendre. À travers ces descriptions, le journal donne à voir les états émotionnels exprimés par Globensky, entre angoisse et espoir, ainsi que ses stratégies de réconfort.

---

<sup>90</sup> Le Major Lambert Dumont- Laviolette (1891-1917) faisait partie du 22<sup>e</sup> régiment de l'armée canadienne. Il fut blessé à la colonne vertébrale durant la bataille de Courcellette, en France. Paralysé, il fut hospitalisé pendant plusieurs mois en Europe avant d'être rapatrié à Montréal où il mourra après une longue et souffrante agonie. Il a reçu plusieurs médailles de guerre dont la Croix de guerre française à titre posthume. Voir *Journal*, samedi 1<sup>er</sup> septembre 1917 et voir le Mémorial virtuel de guerre du Canada (<http://www.veterans.gc.ca/fra/remembrance/memorials/canadian-virtual-war-memorial/detail/421415> - consulté le 8 février 2016). Voir aussi : Michel Litalien, dir., Honoré-Édouard Légaré, *Ce que j'ai vu... Ce que j'ai vécu 1914-1916*, Outremont, Athéna Éditions, p. 245-246 (index biographique).

<sup>91</sup> Après un bref passage au front, en France, le général Landry est posté en Angleterre où il est au commandement de camps, donc moins directement exposé au danger. (Voir : Bibliothèque et Archives nationales du Québec, *À la découverte des archives de la famille Landry. Parcours thématique*, [http://www.banq.qc.ca/histoire\\_quebec/parcours\\_thematiques/FamilleLandry/Page/volet3.jsp](http://www.banq.qc.ca/histoire_quebec/parcours_thematiques/FamilleLandry/Page/volet3.jsp)

<sup>92</sup> *Journal*, 1<sup>er</sup> septembre 1917.

Tout l'épisode offre un éclairage intéressant sur les normes émotionnelles – genrées – autour de la maladie mentale<sup>93</sup> et sur l'impuissance face à ces pathologies<sup>94</sup>.

Marie-Louise Globensky exprimera souvent, au cours de sa vie, des inquiétudes pour sa fille Blanche, qui a perdu trois enfants sur sept en bas âge et qui en a gardé une grande fragilité émotive<sup>95</sup>. Lorsque les émotions de Blanche tournent à la pathologie nerveuse, à l'automne 1917, évidemment, Globensky s'en trouvera particulièrement affectée. La « crise neurasthénique », si l'on se fie au journal de Globensky, se prépare depuis plusieurs mois. En effet, le 1er janvier 1917, Marie-Louise s'en fait beaucoup pour sa fille :

La soirée fut gaie pour toute cette jeunesse. Je voyais seule ma pauvre Blanche avec ses pensées tristes qui se transportaient bien loin là-bas pour rejoindre son cher mari. Cependant elle est brave et supporte énergiquement son sacrifice. Moi avec mes yeux maternels je voyais ce qui se passait. Hélas!... Vivons dans l'espérance. Un télégramme de bonne année fut lu par mon mari du Général Landry à toute la famille<sup>96</sup>.

---

<sup>93</sup> Voir : Doucet, Sophie, « « Quand reprendrons-nous donc nos beaux jours d'autrefois? » Blanche Lacoste-Landry, l'absence et la neurasthénie durant la Grande Guerre », Actes du colloque « Femmes face à l'absence de l'Antiquité à l'époque contemporaine : terre, mer, outre-mer (Europe - Amérique du Nord) », Rochefort, 11 au 13 mai 2017, À paraître.

<sup>94</sup> Les méthodes de traitement des maladies nerveuses sont encore rudimentaires à l'époque. Un article du *Journal de Françoise*, nous renseigne sur les traitements de la « Neurasthénie féminine » au début du XX<sup>e</sup> siècle. Le Dr Edmond Vidal y affirme que l'on peut guérir cette maladie par « l'intervention des agents physiques, de l'électricité, de l'hydrothérapie et surtout de la psychothérapie ». Il ajoute que « l'action morale exercée par le médecin et le milieu sur la neurasthénique », « une hygiène physique et morale rigoureusement observée » et « quelques séries d'injection du « sérum artificiel » finissent par avoir raison de la maladie, à condition que le traitement soit fait à temps. Jeanne Brémontier, « Neurasthénie féminine », *Le journal de Françoise*, 4, 9 (5 août 1905) : 132-133. Voir : Robert Gagnon et Denis Goulet, *op. cit.*, chapitre 11 : La médicalisation des maladies nerveuses et mentales, p. 260 à 282.

<sup>95</sup> En effet, les sources que nous avons consultées la montrent, dans la maturité, comme une femme aux nerfs extrêmement fragiles, neurasthénique (très souvent alitée) et difficile à vivre, une femme ayant notamment des problèmes d'achats compulsifs que lui reprocheront très souvent son mari et ses fils. Cette fragilité semble prendre son origine, ou à tout le moins s'exacerber à partir de la mort de ses trois jeunes enfants. Voir : Doucet, *op. cit.*

<sup>96</sup> *Journal*, 1er janvier 1917.

Le lendemain, elle est encore triste et inquiète pour sa fille : « Pauvre Blanche fut très fatiguée de toutes ces émotions et garda le lit une partie de la journée <sup>97</sup> », écrit-elle.

Quand la situation devient plus grave, le 1<sup>er</sup> septembre 1917, Marie-Louise dit avoir le « cœur brisé » et avoue cacher sa propre anxiété à sa fille pour ne pas aggraver son cas. À partir de là, et jusqu'en février, les émotions de Marie-Louise Globensky, selon ce que le journal nous en dit, seront au diapason de celles de sa fille. Le 2 septembre, la diariste parle d'une « soirée de famille fort attristée par cette maladie pénible de Blanche ». C'est une manière de dire qu'elle est triste. Or, dès le surlendemain, elle exprime de la joie et de la gratitude en constatant les « progrès » de Blanche à la suite de sa confession et de sa communion :

Ma chère malade est transformée, le calme et la paix succèdent aux tourments. [...] Qu'elle est donc belle notre sainte Religion! [...] Ma chère Blanche semble être sur le retour et le médecin ce matin, est tout heureux de constater un si grand changement<sup>98</sup>.

Or, le 5 septembre, Blanche « se tourmente de nouveau ». « Justine et moi, nous ne la quittons pas<sup>99</sup> », écrit Globensky. Le lendemain, Blanche est dans de « grandes souffrances ». « Il est douloureux pour moi de ne pouvoir la soulager. Que de prières pourtant partent avec instances de mon pauvre cœur meurtri. Pourtant, j'ai confiance, le Sacré-Cœur ne peut refuser ceux qui ont recours à lui <sup>100</sup> ».

La prière est sans doute le premier « territoire de réconfort » de Globensky : elle s'y réfugie pour se confier, demander de l'aide et reconnecter avec l'espérance. Dès que possible (c'est-à-dire lorsque quelqu'un la remplace auprès de Blanche), elle va à la messe pour prier dans un cadre propice au recueillement et entendre la parole de Dieu

<sup>97</sup> *Journal*, 2 janvier 1917.

<sup>98</sup> *Journal*, 4 septembre 1917.

<sup>99</sup> *Journal*, 5 septembre 1917.

<sup>100</sup> *Journal*, 6 septembre 1917.

qui la console. La communion<sup>101</sup> est aussi un moment sacré pour elle où elle a l'impression d'encore mieux communiquer avec Lui. Le 7 septembre, elle emmène communier Jules et Yvonne, les enfants de Blanche, en espérant qu'ils aient une influence plus grande que la sienne auprès du Très-Haut. « Je rêve déjà que ces petites âmes obtiendront la guérison de leur maman<sup>102</sup>», écrit-elle.

Tout au long de ces mois d'automne 1917, Marie-Louise Globensky vit des moments de grande inquiétude et d'anxiété sans trop s'épancher sur ses propres émotions dans le journal. Par manque de temps (il y a beaucoup à organiser), mais aussi parce que celle qui souffre vraiment d'anxiété et à qui il faut accorder une priorité, c'est sa fille. Les émotions de Globensky prendront le dessus dans le journal lorsque Blanche partira chez Justine, à l'hiver. Elle les exprimera plus abondamment et tentera de les offrir à Dieu en échange de la guérison de Blanche. Le 8 janvier 1918, le moment de la séparation est difficile :

C'est un véritable chagrin de la voir quitter la maison avant sa parfaite guérison. Je l'avais tant espéré. Je me suis tant dépensée auprès de cette chère fille, mais enfin Dieu veut prolonger l'épreuve, que son saint nom soit béni. Je lui demande de me soutenir, que je puisse me tenir debout au pied de la croix. Que cette blessure de mon âme lui obtienne la santé et le retour de son mari, afin que leur foyer se reconstruise à nouveau. L'instant du départ fut bien cruel et j'en suis encore tout émue, quel brisement de cœur lorsqu'elle se jeta dans mes bras pour m'embrasser en sanglotant. Vous mon dieu qui en avez été témoin, ayez pitié de nous! Que ces larmes soient une prière féconde et m'obtiennent sa guérison<sup>103</sup>.

---

<sup>101</sup> La communion, qui est l'« acte par lequel le croyant s'unit réellement au corps et au sang du Christ en recevant l'hostie consacrée », ne se donnait pas à toutes les messes. Benoît Lacroix, *La foi de ma mère*, Montréal, Bellarmin, p. 509.

<sup>102</sup> *Journal*, 7 septembre 1917.

<sup>103</sup> *Journal*, 8 janvier 1918.

Peut-être ressent-elle aussi un certain soulagement à ne plus avoir la responsabilité de Blanche au quotidien, mais si c'est le cas, la norme émotionnelle ne l'autorise pas à l'exprimer dans son journal.

Les premiers jours de Blanche chez sa sœur Justine montreront une amélioration de son état, qui réjouira Marie-Louise. Cependant, l'amélioration sera de courte durée. Le 26 janvier, Marie-Louise passe l'après-midi avec elle et en revient bouleversée.

À une heure, j'étais à Outremont avec mon mari pour dîner avec Blanche chez Justine. Je suis restée avec elle jusqu'à 4h30 d'après la demande de Justine, mais j'en ai le cœur bien attristé car elle se met à raconter toutes ses persécutions et se croit très bien. Elle voudrait se débarrasser de sa garde-malade et voudrait retourner prendre sa maison. Que c'est donc pénible. Elle a tant besoin de repos encore. Nous attendons son mari avec hâte en espérant un heureux changement.<sup>104</sup>

Ce soir-là, elle ira souper chez son fils Paul et sa bru Anita et trouvera du réconfort à voir ses « chers petits enfants ». La famille, ses enfants en santé qui lui offrent amour et soutien, ses petits-enfants joyeux et beaux constitue certainement son deuxième territoire de réconfort après la prière.

Globensky met beaucoup d'espoir dans le retour de Joseph Landry, qui devrait ramener sa fille à la santé. Toutefois, le retour du Général Landry d'Europe, en février 1918, n'aura pas l'effet escompté. À la fin du mois de février, Blanche quittera Montréal pour aller se réinstaller à Québec avec son mari. Cela marquera une diminution des entrées portant sur Blanche dans le journal de Globensky, mais sûrement pas la fin de son inquiétude. Le 28 février, Globensky laisse voir plus que d'habitude la souffrance qu'elle a enduré en voyant sa fille malade des nerfs :

C'est aujourd'hui le grand départ de ma pauvre Blanche avec son mari. Une nurse accompagne cette chère convalescente. Le général doit être à son

---

<sup>104</sup> *Journal*, 26 janvier 1918.

poste le 1<sup>er</sup> mars. Blanche tout en n'étant pas encore bien veut l'accompagner et se rendre chez elle. Le médecin espère que ce changement pourrait lui être favorable. Que Dieu le veuille. J'ai le cœur brisé de ce départ précipité. Je l'ai tant soignée durant les six derniers mois et après tant d'efforts hélas, pas encore de guérison. J'ai beaucoup souffert avec elle. La souffrance de ceux qu'on aime est cruelle. Maintenant que son mari est de retour après une absence de trois ans à la guerre, c'est juste qu'elle ne veuille plus le quitter. Ma mission est finie auprès d'elle. Je prierai beaucoup et ma pensée la suivra sans cesse. Nous commençons demain le mois de Saint-Joseph, il devra entendre mes supplications pour elle, cette fille chérie et pour mon pauvre Alex qui me donne de vives inquiétudes. C'est l'heure de l'épreuve, je demande à Notre-Seigneur qu'il me soutienne dans ces heures tristes et ces chemins épineux qu'il faut passer<sup>105</sup>.

En somme, l'épisode d'anxiété malade de Blanche Lacoste-Landry, à l'automne 1917, fait exprimer toutes sortes d'émotions à sa mère, des émotions se trouvant essentiellement dans les registres de la tristesse et de l'angoisse entremêlées. Il y aura aussi de courts moments de joie et d'espoir. Or, malgré la souffrance émotionnelle qu'elle expose, malgré les facteurs aggravants comme son âge, sa propre santé déclinante et le contexte de guerre, il semble que l'équilibre émotionnel de Marie-Louise Globensky ne flanchera pas.

Globensky parviendra en effet à préserver son équilibre mental grâce à trois « stratégies », selon nous. Premièrement, en se mobilisant activement autour de sa fille pour la soigner et la soutenir. Se mettre ainsi en action lui donne une impression de contrôler un peu la situation et de « faire ce qu'il faut », d'être dans le droit chemin de sa mission de vie, de marcher, dans la souffrance, oui, mais vers le paradis. Ce qui apaise. Deuxièmement, elle garde son équilibre en adoptant une posture d'acceptation de la douleur émotionnelle, inspirée de sa religion. Cette posture contribue à rendre

---

<sup>105</sup> *Journal*, 28 février 1918.

l'angoisse plus tolérable. Comme on le voit dans cette entrée, pour elle, acceptation rime avec résignation :

La souffrance est entrée dans le monde par le péché. Nous la rencontrons sans cesse et à toutes les portes, personne ne peut s'y soustraire à certaines heures de la vie. Mais à l'exemple des saints, il faut l'accepter et courber la tête en disant mon Dieu, que votre volonté soit faite [...] <sup>106</sup>.

Troisièmement, elle reste en équilibre en puisant très souvent à ses « territoires de réconfort », qui sont non seulement la foi, mais aussi la famille et le journal intime. Ces refuges émotionnels lui procurent de l'espérance, de l'amour et de l'espace pour s'épancher émotionnellement. Ils lui redonnent du courage.

Comme on le verra dans la prochaine partie, ces stratégies seront soit inapplicables, soit inefficaces lors d'un épisode encore plus angoissant pour elle, la maladie mystérieuse de son fils Alexandre, en 1908. Lors de cet épisode, son équilibre émotionnel, nous semble-t-il, est davantage mis à mal par l'anxiété.

### 5.3.2.3 Maladie mystérieuse d'Alexandre

Le moment d'anxiété le plus intense face à la maladie d'un de ses enfants que laissent voir les écrits de Globensky est celui de la maladie de son fils cadet, Alexandre (1883-1940), qui sera hospitalisé entre décembre 1907 et mars 1908. À cette époque, Alexandre Lacoste est un jeune avocat <sup>107</sup> célibataire. Il se mariera en 1911 à Alberta Bienvenu et le couple aura deux filles, Marguerite et Germaine. Alexandre Lacoste fils

---

<sup>106</sup> *Journal*, 2 octobre 1917.

<sup>107</sup> Il a été admis au barreau en 1905. Voir : *Journal*, 7 juillet 1905.

pratiquera le droit toute sa vie, notamment dans les domaines de l'électricité et des pouvoirs d'eau<sup>108</sup>.

En décembre 1907 donc, au milieu de la vingtaine, Alexandre Lacoste fils est hospitalisé. Marie-Louise Globensky, qui revient d'un séjour chez sa fille Yvonne à Rimouski, dit se sentir « brisée » en apprenant cette nouvelle<sup>109</sup>. Durant les trois mois d'hospitalisation d'Alexandre, elle exprime un accablement émotionnel comme nulle part ailleurs dans son journal. Le flou inhabituel qu'elle entretient autour de la nature de la maladie – jamais elle ne la nomme – nous laisse croire qu'il s'agissait d'une maladie nerveuse (soit plus grave que celle de Blanche, comme une psychose, soit de la même nature, mais considérée plus grave parce qu'elle affecte un homme), d'une affection comme l'alcoolisme<sup>110</sup> ou encore d'une maladie vénérienne. Ces trois types de problèmes étaient susceptibles de nuire à la respectabilité d'Alexandre, et par le fait même de toute sa famille, au point où ils n'étaient pas exprimables dans le journal. On sait qu'Alexandre est hospitalisé à Montréal ou non loin, car ses frères et son père vont le visiter durant ces mois d'hiver. Sa mère par contre, n'y va jamais, bien qu'elle dise souffrir énormément d'être séparée de lui. Était-il hospitalisé à l'Asile de Longue-

---

<sup>108</sup> Il travaillera pendant un moment avec son père et son frère Paul au sein de la société légale Kavanagh, Lajoie et Lacoste. Détails biographiques trouvés dans sa nécrologie parue dans le journal *L'Action universitaire*, VII, 3 (novembre 1940) : p. 23.

<sup>109</sup> *Journal*, 11 décembre 1907.

<sup>110</sup> L'ivrognerie des gens des classes moyennes ou aisées était considérée, selon les médecins, comme un trouble nerveux du même ordre que la neurasthénie. Le traitement consistait en une hospitalisation d'une durée de plusieurs mois durant laquelle le malade se devait d'être abstinent. Maxime Forcier, *Alcoolisme, crime et folie : l'enfermement des ivrognes à Montréal (1870-1921)*, Mémoire de M. A. (histoire), Université du Québec à Montréal, 2004, p. 14 et p. 118.

Pointe<sup>111</sup>, dans un établissement privé pour alcooliques<sup>112</sup>? Cet endroit était-il jugé non-convenable pour une femme? Le mystère plane.

Là où aucun mystère ne plane, toutefois, comme on l'a évoqué précédemment, c'est sur le plan des émotions exprimées par Globensky durant l'hospitalisation. À 59 ans, elle se dit déprimée et anxieuse au point d'être incapable de voir d'autres jeunes gens (ses neveux, qui lui rappellent son Alexandre absent)<sup>113</sup>, au point où la joie et les fêtes lui font mal. « (...) L'anniversaire de mon cher mari n'avait rien de gai, les vœux sincères de nos jeunes couples me faisaient presque mal. Je suis si accablée », écrit-elle le 12 janvier<sup>114</sup>. Son « âme brisée » émet des « cris plaintifs »<sup>115</sup>, son angoisse la « torture ». « Tout est noir autour de moi<sup>116</sup> ». Le 19 décembre, elle écrit :

Chaque jour ramène sa douleur. Ma première pensée est pour mon fils absent et le soir ma dernière, car je le confie à Marie notre si bonne mère

<sup>111</sup> Les asiles de Longue-Pointe ont été fondés en 1875, mais leurs bâtiments les plus importants ont été érigés en 1899. En 1905, ils comptent une vingtaine de pavillons qui peuvent accueillir plus de 2000 malades, à l'extrême est de l'île de Montréal. Alexandre Lacoste pourrait y être. Il pourrait aussi être au sanatorium spécialisé dans les maladies nerveuses de Trois-Rivières, fondé en 1896 par le docteur Charles-Numa De Blois pour traiter, par des procédés physiques (électrothérapie, hydrothérapie, rayons X, etc.) la neurasthénie, la toxicomanie et les psychoses légères. Il pourrait aussi se trouver au dispensaire des maladies nerveuses à l'hôpital Notre-Dame. Par contre, il ne peut pas être hospitalisé au Sanatorium Prévost pour les malades atteints de troubles nerveux, car celui-ci ouvrira ses portes en 1919. Guy Grenier, « Prévost, Albert », dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 15, Université Laval/University of Toronto, 2003 [en ligne]. F. de Chalot, « Les asiles de la Longue-Pointe », *L'album universel*, 1<sup>er</sup> juillet 1905, p. 262-263 et Colette, « Folie », *L'album universel*, 1<sup>er</sup> juillet 1905, p. 263.

<sup>112</sup> Il existe à l'époque trois établissements privés qui accueillent les ivrognes, l'Institut Belmont, de Sainte-Foy, l'asile Saint-Benoît-Joseph-Labre, de Longue-Pointe et la pension Sainte-Euphrasie à Montréal. Comme le premier établissement est loin de Montréal et que le dernier est réservé aux femmes, Alexandre Lacoste ne pourrait être soigné qu'à l'Asile Saint-Benoît-Joseph-Labre, hôpital pour hommes, tenu par les Frères de la Charité. Le traitement pour l'alcoolisme était essentiellement l'abstinence. Voir description de l'établissement dans : Maxime Forcier, *op. cit.*, p. 110-112, 116-119.

<sup>113</sup> « Mes neveux Garneau sont venus me voir, malheureusement la vue de ces jeunes gens m'émut tellement, que je fus forcée de me retirer dans ma chambre pour pleurer encore. Une nouvelle heure de faiblesse que je n'eus pas la force de combattre. Je recevrai donc le moins possible aujourd'hui afin de rester plus calme. » *Journal*, 1<sup>er</sup> janvier 1908.

<sup>114</sup> *Journal*, 12 janvier 1908.

<sup>115</sup> *Journal*, 5 janvier 1908.

<sup>116</sup> *Journal*, 22 décembre 1907.

et à St-Joseph, puis ensuite je puis me reposer un peu pour mieux souffrir le lendemain<sup>117</sup>.

La seule chose qui lui fait du bien, écrit-elle, est de prier. Encore mieux, à l'église.

Ce matin, le temps étant un peu plus clément je me suis rendue à l'église, j'ai tant besoin de me rapprocher de N.S. [Notre Seigneur] pour me tenir debout. Lui seul voit toute ma souffrance. Si l'espérance ne me soutenait, j'écraserais sous cette angoisse qui me torture. Je me fis gronder par tout le monde pour être sortie, mais Dieu aura pitié de moi, je ne peux résister au désir de lui demander protection et courage<sup>118</sup>.

À la messe, Globensky va « retremper son énergie », demande « le courage pour supporter l'épreuve de chaque jour », <sup>119</sup> cherche à obtenir du « Sacré-Cœur aide et protection <sup>120</sup> ». Elle dit y trouver un réel réconfort. Lorsque, la semaine du 18 février 1908, la chapelle Notre-Dame-de-Lourdes offre des offices spéciaux pour le triduum<sup>121</sup> en l'honneur de la Vierge Marie, Globensky s'y rend deux fois par jour. « La Vierge illuminée d'une auréole splendide semble nous sourire et nous tendre les bras. Qu'il est bon de s'y jeter lorsque surtout notre cœur plein de poignante douleur a besoin de s'appuyer<sup>122</sup> », écrit-elle le mardi. Et le mercredi : « À 3h je retournai à Lourdes pour les Vêpres et la bénédiction. Quelle belle journée auprès de ma mère. Comme elle fut longue ma litanie et que mes supplications ont été pressantes. Oh! Marie si tendre vous viendrez au secours de vos enfants qui mettent leur espoir en vous<sup>123</sup> ».

Durant cet hiver de souffrance, la famille est là et offre aussi son baume d'amour, qui apaise, bien que temporairement. Par exemple, le 9 janvier, Globensky écrit :

---

<sup>117</sup> *Journal*, 19 décembre 1907.

<sup>118</sup> *Journal*, 31 janvier 1908.

<sup>119</sup> *Journal*, 24 janvier 1908.

<sup>120</sup> *Journal*, 10 janvier 1908.

<sup>121</sup> Dans la liturgie catholique, trois jours de prières pour une cause ou en l'honneur d'une figure particulière.

<sup>122</sup> *Journal*, 18 février 1908.

<sup>123</sup> *Journal*, 19 février 1908.

« Aujourd'hui je vais luncher chez Jeanne puis je prends le dîner chez Blanche. Tous les chers petits sont charmants et font grande diversion avec mes pensées tristes et absorbantes. Comme d'habitude je reviens à ma solitude où toujours le vide se fait sentir et où le souvenir me poursuit. Que les jours sont pour moi pleins d'amertume<sup>124</sup>».

À travers la correspondance, l'amitié aussi offre du réconfort : « Ce matin, messe et communion. Au retour je reçois une excellente lettre de ma bonne amie Marie de Kersabice, cette âme d'élite qui a tant souffert comprend ma souffrance. Quel trésor qu'une véritable amie de cœur. C'est un don de Dieu que l'on ne saurait trop apprécier<sup>125</sup>. » D'autres liens de cœur, comme ceux que Globensky entretient avec sa belle-sœur religieuse, sont aussi un véritable soutien moral:

Dans l'après-midi je suis allée enfin voir ma belle-sœur à Hochelaga, mère Thaïs de St-Joseph. Nous avons beaucoup causé, elle est si bonne, je l'aime tant. Ses bonnes paroles m'ont fait du bien<sup>126</sup>.

Durant cette épreuve de l'hiver 1907-1908, Globensky a du mal à accepter sa souffrance, tant elle lui paraît intense. Dans son journal, elle s'adresse à Dieu en tentant de trouver un sens : « Mon Dieu, vous voulez me courber, me broyer afin que je me rapproche plus près de vous et que les choses de la terre s'obscurcissent devant moi<sup>127</sup>». Elle marchandait avec Lui : sa douleur contre des bénédictions pour ses enfants. « Chaque jour compte une nouvelle angoisse, je m'éveille souvent d'un mauvais sommeil pour penser à ma douleur, c'est alors que j'élève mon cœur vers Dieu en lui offrant tout ce qu'il y a d'amertume en mon âme. Puissent toutes ces cruelles tortures valoir à mes enfants d'innombrables bénédictions.<sup>128</sup>»

<sup>124</sup> *Journal*, 9 janvier 1908.

<sup>125</sup> *Journal*, 15 janvier 1908.

<sup>126</sup> *Journal*, 17 janvier 1908.

<sup>127</sup> *Journal*, 11 janvier 1908.

<sup>128</sup> *Journal*, 12 janvier 1908.

Globensky s'en veut par ailleurs de ne pas être plus résignée devant sa souffrance, comme une bonne chrétienne devrait l'être : « Il faut se résigner à la volonté de Dieu et ma pauvre nature se révolte, je le sens malgré ma protestation<sup>129</sup> », écrit-elle. Elle dit ailleurs : « Je sens que je ne suis pas raisonnable de ne pas porter plus courageusement la croix voulue par Dieu, mais c'est incontestable, le vide que j'éprouve m'absorbe<sup>130</sup> ». Incapable de se résigner et d'accepter sa douleur, elle a honte d'elle. « Cette semaine je me suis sentie plus faible et j'ai souvent pleuré dans le silence sous le regard de Dieu qui en était le seul témoin (...) J'ai honte de ma lâcheté<sup>131</sup> ». Dire sa honte est peut-être pour elle une façon de se rapprocher de l'attitude attendue par Dieu, car c'est une manière de montrer du repentir.

Comme on le voit ici, les stratégies utilisées lors de la maladie de Blanche pour apaiser son angoisse ne semblent pas aussi bien fonctionner lors de la maladie d'Alexandre. Premièrement, elle ne peut s'activer auprès du malade pour lui offrir des soins et du réconfort, et ainsi se sentir utile, car il se trouve hospitalisé loin d'elle. Deuxièmement, cette fois-ci, elle ne parvient pas à adopter une posture d'acceptation de la souffrance. Pire, elle s'en veut de ne pas y arriver, ce qui la fait souffrir davantage. Troisièmement, si les territoires de réconfort que sont la prière et la famille offrent un peu de consolation, le territoire qu'est le journal intime ne peut pas être d'un grand secours, puisqu'elle ne peut pas tout lui dire.

L'épisode de grande anxiété et de tristesse autour de la maladie obscure d'Alexandre se terminera au printemps, après la sortie de l'hôpital du jeune homme, alors qu'il se réinstallera dans la maison familiale. Quatre jours plus tard, on le verra partir en voyage

---

<sup>129</sup> *Journal*, 11 janvier 1908.

<sup>130</sup> *Journal*, 2 février 1908.

<sup>131</sup> *Journal*, 8 février 1908.

avec son oncle Eugène Globensky à Atlantic City<sup>132</sup>. Le 30 mars, qualifiant les derniers mois de « long martyr » le journal abondera de remerciements, notamment à Saint-Joseph et à la Vierge. « Vous, oh Vierge, Mère compatissante, vous avez compris mes angoisses, vous avez eu pitié de mes larmes; recevez toute ma reconnaissance, toute ma confiance<sup>133</sup>. » À partir de là, les entrées au sujet d'Alexandre se feront plus rares, la crise émotionnelle aiguë de Globensky semblant apaisée. Mais elles réapparaîtront périodiquement. Par exemple, dix ans plus tard, lorsque Blanche retourne à Québec avec son mari après sa crise neurasthénique, Globensky écrit que son « Alex » lui donne de « vives inquiétudes<sup>134</sup> », sans préciser si elles sont liées à la maladie de 1907-1908.

En résumé, la grande différence entre l'angoisse de Globensky pendant la maladie de Blanche et son angoisse extrême pendant la maladie d'Alexandre est l'acceptabilité sociale des maladies, en lien avec le genre de chaque enfant. Visiblement, il n'y a pas de honte attachée à la crise neurasthénique d'une femme, spécialement lorsque son mari est parti à la guerre, ce qui est considéré comme une bonne raison pour être déprimée<sup>135</sup>. En effet, Globensky décrit sans gêne tous les symptômes dans son journal, la maladie de Blanche est connue des amies et parents, qui viennent la visiter et lui

---

<sup>132</sup> Globensky écrit : « Ce matin, à 8h, mon cher Alex est parti pour Atlantic City avec mon frère Eugène. J'espère que ces chers convalescents y trouveront une santé parfaite. » *Journal*, 4 avril 1908 On sait qu'Atlantic City était une ville réputée pour sa grande tolérance vis-à-vis de l'alcool, de la prostitution et des jeux d'argent. Voir : Nelson Johnson, *Boardwalk Empire: The Birth, High Times and the Corruption of Atlantic City*, London, Plexus Publishing, 2010, 312 pages.

<sup>133</sup> *Journal*, 30 mars 1908.

<sup>134</sup> *Journal*, 28 février 1918.

<sup>135</sup> La fragilité nerveuse de Blanche Lacoste sera moins bien acceptée lorsque son mari sera revenu de la guerre. En témoigne l'extrait d'une lettre de sa sœur Jeanne à son autre sœur Marie, datée de 1921 (donc quatre ans après l'épisode neurasthénique de 1917) qui emprunte un ton un peu exaspéré que l'on ne retrouve pas dans les sources produites en 1917 et 1918. Jeanne raconte que de passage à Québec, elle a vu Blanche « qui sortait du lit comme d'habitude. Pauvre sœur, comme elle fait pitié! Elle est toujours aussi pâle. Je suis venue pour la distraire un peu car c'en est même une charité » Lettre de Jeanne Lacoste à Marie Lacoste-Gérin-Lajoie, BANQ Vieux-Montréal, P783, S2, SS2, SSS1.

apportent des fleurs. Selon le *Journal de Françoise*, l'un des premiers magazines féminins québécois, « la neurasthénie féminine » est « une des maladies qui font, en ce moment, le plus de ravages ». Ses symptômes sont proches de la « nature » des femmes, à qui l'on associe volontiers l'inquiétude, la mélancolie, les larmes<sup>136</sup>. Si la neurasthénie de Blanche est acceptable, les incapacités des hommes, elles, qu'elles soient causées par la maladie nerveuse, l'alcoolisme ou autre, sont beaucoup moins acceptées dans la bourgeoisie montréalaise. Les hommes doivent être compétents et assidus dans un emploi afin de soutenir leur épouse et leur foyer. Un moment de faiblesse, non seulement les rapprochent de la condition féminine<sup>137</sup>, mais pose une menace grave à l'honorabilité et à la respectabilité des familles de l'élite montréalaise<sup>138</sup>. On pourrait donc dire ici que l'émotion qu'est la honte vient s'ajouter à l'anxiété de Globensky durant l'épisode de la maladie d'Alexandre, pour exacerber sa souffrance et la rendre plus difficile à gérer avec ses stratégies habituelles.

---

<sup>136</sup> Jeanne Brémontier, *op. cit.*

<sup>137</sup> « Men appeared as rational and resolute, capable of violence but generally self-restrained, active initiator and purposeful competitors in the public sphere. Women, by contrast, were typically depicted as emotional and intuitive, tender caregivers, soothing sources of sympathy in the domestic sphere, but spectator rather than participant in the world beyond the home. The great problem with nervous breakdown, as medical men fully realised, was the mockery of these very distinctions, reducing its male victims to passivity, removing them from business activities and public affairs, rendering them utterly indecisive. In short, nervous exhaustion brought men perilously close to the feminine condition. » Janet Oppenheim, *“Shattered Nerves” Doctors, Patients, and Depression in Victorian England*. Oxford, Oxford University Press, 1991, p. 141. Voir aussi sur la maladie nerveuse: Francis G. Gosling et Joyce M. Ray, «The Right to Be Sick: American Physicians and Nervous Patients, 1885-1910», *Journal of Social History* 20, 2 (1986): 251-267; Allan Horowitz et Jerome Wakefield, *The Loss of Sadness. How Psychiatry Transformed Normal Sorrow into Depressive Disorder*, Oxford, Oxford University Press, 2007, 304 pages; Lisa Appignanesi, *Mad, Bad and Sad: Women and the Mind Doctors*, London, W. W. Norton and Company, 2009, 260 pages.

<sup>138</sup> Thierry Nootens, *Fous, prodigues et ivrognes*, pp. 32-33.

## 5.4 Guerre et atmosphère d'angoisse

La Première Guerre mondiale, en plus de générer beaucoup de tristesse (examinée dans le chapitre 3) et d'angoisse collatérale (la maladie de Blanche), provoque, à travers les nouvelles relayées par les journaux et les conversations, une atmosphère diffuse d'angoisse à laquelle il est difficile d'échapper pour les bourgeois montréalais<sup>139</sup>. En effet, les journaux, que Globensky lit avidement, font chaque jour un rapport du carnage. Dans les conversations, on n'en a que pour la guerre, les tractations des dirigeants des pays impliqués, mais aussi les blessés, les morts, les parents éplorés appartenant aux familles canadiennes. Régulièrement, les Montréalais de l'élite assistent aux funérailles de militaires qui marquent les esprits.

Dès août et septembre 1914, le journal de Globensky s'attache à décrire l'atmosphère :

Mardi 4 août 1914

Il fait un temps idéal, un ciel sans nuage, que l'on serait heureux si nous n'avions toujours devant nous ce souffle guerrier qui nous inquiète et nous trouble comme un cauchemar. (...) Une cousine de mon amie Mme Adams a vu partir hier son fils pour prendre les armes en France. Que de douleurs amères pour les pauvres femmes et les orphelins. Les journaux retentissent de tout le carnage déjà fait en Belgique, en France, etc. etc.

Mercredi 5 août 1914

Ce matin, nous apprenons que définitivement, l'Angleterre se met en guerre, nous voilà donc sous le coup fatal. Grand nombre de nos hommes partiront pour combattre. En même temps, nous, comme colonie, nous voici en état de siège, c'est bien terrifiant. Les ports sont gardés et des ordres sévères sont lancés.

---

<sup>139</sup> Ce n'est pas seulement le cas pour les bourgeois montréalais. Voir : Françoise Thébaud, *Les femmes au temps de la Guerre de 14*, Paris, Payot, 2013 (1986, 1994), 478 pages; Mélanie Morin-Pelletier, «“The Anxious Waiting Ones at Home”: deux familles canadiennes plongées dans le tourment de la Grande Guerre», *Histoire sociale / Social History*, XLVII, 94 (Juin 2014) : 353-368; Clémentine Vidal-Naquet, *Correspondances conjugales : 1914-1918. Dans l'intimité de la Grande Guerre*, Paris, Robert Laffond, 2014, 1088 pages; Clémentine Vidal-Naquet, *Couples dans la Grande Guerre : le tragique et l'ordinaire du lien conjugal*, Paris, Les belles lettres, 2014, 678 pages.

Mercredi 2 septembre 1914

J'ai reçu une lettre de mon amie de France m'apprenant le départ de son fils et de ses deux gendres pour défendre la Patrie. Pauvre amie, ses douleurs retentissent dans mon cœur. Si malade, comment pourra-t-elle supporter une telle angoisse<sup>140</sup>.

Cela n'arrêtera pas pendant quatre ans. « C'est horrible de lire les journaux. Chaque jour nous attriste davantage, quel carnage. Hélas, nous ne savons plus sourire. Je suis profondément brisée par ces récits incessants<sup>141</sup> », écrit Globensky le 1<sup>er</sup> mars 1915. En août de la même année, elle exprime des émotions vives : « L'anxiété devient toujours de plus en plus intense et je crains toujours de pénibles dénouements. Une tempête semble poindre, un ouragan épouvantable menace de nous écraser<sup>142</sup> ». La veille du départ en Europe de son gendre, le général Landry, Globensky est bouleversée par un événement précis :

Le désastre du Lusitania qui a péri par les obus des Allemands est le sujet de conversation et attriste tout le monde. J'ai perdu là une bonne amie Mme Washington Stephen qui traversait pour retrouver son fils blessé. Ces choses sont atroces, elles font frémir et nous écrasent. Quand serons-nous délivrés de ces barbares<sup>143</sup>.

En plus de son gendre Joseph Landry, Globensky verra ses petits-fils Louis Lacoste (fils de Louis, décédé en 1909) et René Lacoste (fils de Blanche) se rendre en Europe comme soldats<sup>144</sup>. Le jour du départ de René, elle écrit :

Ce matin c'est René Landry qui nous arrive dans son costume de lieutenant. Il vient faire ses adieux à toute la famille car il partira dans quelques jours pour la terrible guerre qui appelle tous nos jeunes gens par la loi de conscription. René est dans l'artillerie régulière ici, depuis deux ans. [...]

---

<sup>140</sup> *Journal*, 4 août 1914, 5 août 1914, 2 septembre 1914.

<sup>141</sup> *Journal*, 1<sup>er</sup> mars 1915.

<sup>142</sup> *Journal*, 17 août 1915.

<sup>143</sup> *Journal*, 9 mai 1915.

<sup>144</sup> Le premier vient faire ses adieux le 10 mai 1915, en même temps que le général Landry; le second part le 23 avril 1918. Les deux survivront à la guerre.

J'attachai une médaille du Sacré-Cœur à sa chaîne. J'espère qu'elle sera une arme protectrice et qu'il nous reviendra<sup>145</sup>.

La présence de membres de sa famille au front contribue certainement à alimenter son anxiété. Le 24 août 1917, elle assiste à une messe dite pour deux jeunes Montréalais, les frères Taschereau, dont un vient de mourir au front et l'autre est mort l'année précédente :

Ma pauvre amie Mme Linière Taschereau est atterrée de ses épreuves, ses deux fils enlevés à son affection si brusquement. Que d'épreuves et d'angoisses partout en ces années de guerre. Les cœurs de mères et d'épouses sont broyés. Que Dieu vienne à leur aide.<sup>146</sup>

Chaque bataille la maintient en alerte : « Nous sommes très anxieux d'avoir les vraies nouvelles au sujet de cette terrible bataille de ces jours-ci. Comme c'est attristant de penser à ces horreurs »<sup>147</sup>. En décembre 1917, elle relate une conversation qu'elle a eue avec la fille d'une amie rentrant d'Angleterre. « Elle nous raconte de bien tristes choses de là-bas. Que cette guerre et donc angoissante pour tous. Le récit nous fait horreur, qu'est donc la réalité?<sup>148</sup>»

En ces années de violence extrême, l'avenir du monde tel qu'elle l'a connu paraît menacé. L'équilibre géopolitique est en renégociation totale. « L'horrible guerre est plus menaçante que jamais. Le Kaiser tente un dernier effort et veut détruire tous les steamers. Qu'allons-nous devenir!<sup>149</sup> », écrit-elle. Puis, quelques jours plus tard : « Nous voici plus que jamais sur un volcan. Les difficultés de l'Allemagne avec les

---

<sup>145</sup> *Journal*, 23 avril 1918.

<sup>146</sup> *Journal*, 24 août 1917. Voir aussi, sur le deuil de mères bourgeoises montréalaises : Elizabeth Kirkland, *op. cit.*, p. 314.

<sup>147</sup> *Journal*, 26 mars 1918.

<sup>148</sup> *Journal*, 16 décembre 1917.

<sup>149</sup> *Journal*, 1<sup>er</sup> février 1917.

États-Unis amèneront peut-être la guerre avec nos voisins. Quelle sera la fin de tout ce carnage?<sup>150</sup>»

Malgré toute cette anxiété, il faut le dire, la vie ordinaire continue pour les bourgeois montréalais, qui sont à des milliers de kilomètres du conflit. Ils arrivent à se distraire. Le 1<sup>er</sup> novembre 1914, après une belle fête de famille chez Justine pour souligner les anniversaires de mariage de plusieurs membres de la famille, Globensky écrit : « La gaieté régna (...) et nous fit oublier pour quelques heures les horreurs de la guerre qui sont pour nous un tourment continuel<sup>151</sup> ».

Néanmoins, devant des faits qui suscitent tant de tristesse et d'angoisse, Globensky cherchera du sens et l'Église saura lui en proposer un. La guerre et toutes les souffrances qu'elle entraîne, dont l'anxiété générale, sont causées par la colère de Dieu contre « l'absence de religion chez les peuples qui ont cru qu'ils pouvaient vivre heureux sans Dieu », disent les prêtres en chaire. C'est parce qu'il veut montrer aux hommes « qu'Il est le maître suprême et que tout genou doit fléchir devant Lui » que Dieu lance « ses foudres<sup>152</sup> ». Ainsi donc, Dieu est en colère. Il faut « redoubler nos prières et nos œuvres » pour « apaiser la juste colère de Dieu », écrit Globensky<sup>153</sup>.

Alors que la colère est une émotion pratiquement absente du journal, parce que très mal vue, particulièrement chez une femme bourgeoise, elle est « juste » quand elle appartient à Dieu<sup>154</sup>. Elle fait peur. Et elle pousse à l'action, c'est-à-dire, pour

<sup>150</sup> *Journal*, 5 février 1917.

<sup>151</sup> *Journal*, 1<sup>er</sup> novembre 1914.

<sup>152</sup> *Journal*, 26 juillet 1915.

<sup>153</sup> Cette idée n'est pas nouvelle. Jean Delumeau montre le lien que l'on faisait à la Renaissance entre péchés des hommes et punitions collectives envoyées par un Dieu courroucé. Les guerres sont des châtements célestes. Delumeau, *La peur en Occident*, p. 219.

<sup>154</sup> La colère de Dieu, présente dans l'Ancien Testament, aurait été ensuite assumée par Jésus. Voir chez saint Paul : Romains 1,24-28 ; Romains 3,5 ; 1 Corinthiens 10,22 ; 2 Thessaloniens 1,6-9. <http://theopedie.com/Dieu-se-met-il-en-colere-selon-la-Bible-et-selon-Jesus.html>.

Globensky, à la prière et au prosélytisme: il faut prier davantage, demander miséricorde, convertir les pécheurs, pense-t-elle. C'est dans la ferveur que se trouve pour elle la solution aux maux de la guerre :

Que tous les cœurs s'élèvent donc vers celui qui est le Maître du monde et qui d'un mot peut faire cesser ces guerres atroces qui depuis trois ans font tant souffrir le monde. Oui, détournons ce fléau qui se tient sur nos têtes parce qu'il est tant d'êtres pervers qui ne veulent pas reconnaître sa puissance. Prions pour nous et prions pour la conversion des pécheurs<sup>155</sup>.

Face à toutes ces violences, Globensky se remet en question, craint de ne pas assez « aimer Dieu », lui demande miséricorde « pour ceux qui ne veulent pas entendre votre voix et qui nous attirent la fureur de toutes les malédictions<sup>156</sup> ». Elle remet en question les comportements – ceux des autres surtout – qui auraient pu attirer la fureur divine. « Depuis quelques années le vrai but de la vie semble être oublié. L'on veut son confort avant tout. Le luxe et la mollesse envahissent les esprits et corrompent les cœurs. Le veau d'or est adoré. La vie chrétienne avec ses lois est mise de côté. Ayez pitié de nous mon Dieu, convertissez les âmes, qu'elles se tournent vers vous <sup>157</sup> ».

En somme, contre l'anxiété générée par la guerre et contre la peur de la colère de Dieu, qui pourrait se déchaîner encore plus, la réponse de Marie-Louise Globensky est encore une fois la piété. Elle résume sa pensée dans cette entrée datée de la semaine sainte de 1918 : « Ce matin, messe, je ne veux pas en manquer durant la semaine sainte. Il faut redoubler de ferveur car nous sommes dans une angoissante terreur<sup>158</sup>. »

---

<sup>155</sup> *Journal*, 12 août 1917. Voir aussi : *Journal*, 1<sup>er</sup> avril 1917.

<sup>156</sup> *Journal*, 6 août 1915.

<sup>157</sup> *Journal*, 8 juillet 1917.

<sup>158</sup> *Journal*, 25 mars 1918.

## 5.5 Changements et évolution sociale : la peur de l'écroulement d'un monde

Marie-Louise Globensky est très attachée à son mode de vie, à sa religion, à la place que sa famille occupe dans la société. S'il y a une chose qu'elle craint tout particulièrement venant du monde extérieur, c'est le changement. Le changement dans les idées, dans les mentalités, dans les comportements, qui pourrait – present-elle –, faire s'écrouler le monde qu'elle connaît. Or, Marie-Louise Globensky vit dans une société où soufflent de puissants vents de changement, en raison du brassage humain emmené par l'urbanisation et l'immigration, des nouvelles expériences du travail provoquées par l'industrialisation, de la Première Guerre mondiale, du féminisme...

Parmi les idées et les comportements nouveaux qui risquent de perturber l'équilibre en place, il y a le socialisme, que l'Église considère comme « l'ivraie qui lève<sup>159</sup> ». Le 26 avril 1903, Globensky écrit dans son journal : « Ce matin, messe à St-Jacques. Notre Curé nous a lu la lettre de l'Archevêque sur la question ouvrière, sur le pénible état de la société favorisant les grèves de tout genre. De fait qu'allons-nous devenir avec cet état de choses.<sup>160</sup> » Un autre courant d'idées qui engendre des craintes pour l'avenir est celui incarné par la franc-maçonnerie<sup>161</sup>. Globensky tient encore son opinion directement de sermons entendus à l'église : « Messe à St-Jacques. Le Père Lamarche

---

<sup>159</sup> *Journal*, 22 mars 1908.

<sup>160</sup> *Journal*, 26 avril 1903.

<sup>161</sup> Société secrète anticléricale et athée, la franc-maçonnerie, héritière idéologique des Lumières, croit au progrès de l'humanité et au libre arbitre de l'être humain. Elle est condamnée par la haute hiérarchie catholique. Au Québec, « le clergé en a fait un fléau dont il faut préserver les ouailles. » Andrée Lévesque, *Éva Circé-Côté, libre-penseuse, 1871-1949*, Montréal, Éditions du Remue-Ménage, 2010, p. 64.

nous parla de l'autre danger qui est la franc-maçonnerie faisant partout sous de douces apparences des choses atroces, destruction de la religion et de l'autorité sociale.<sup>162</sup> »

En héritière des idées de la droite catholique française, qui n'a jamais digéré les gestes posés contre l'Église durant la Révolution, Globensky n'aime pas, en effet, la dissolution de l'« autorité sociale », « le trouble », la « révolte »<sup>163</sup>... Elle admire la noblesse, dont est issue sa bonne amie la comtesse de Kersabiec<sup>164</sup> et est sensible aux malheurs des membres des royautés européennes. Par exemple, le 7 octobre 1910, elle se désole de la proclamation de la république au Portugal :

Grande nouvelle fort émouvante : en deux jours s'est fait une révolution, la ville de Lisbonne est bombardée, le roi Manuel avec la reine Amélie disparaissent puis la république est reconnue. Quel réveil pour la royauté. Qu'elle vaut donc peu de choses celle de la terre. Hélas! L'épreuve se trouve donc partout dans les palais comme dans les chaumières. L'espoir en Dieu est le seul qui repose<sup>165</sup>.

Marie-Louise Globensky fait partie des « cercles les plus conservateurs » dont parle ici Jean-Philippe Warren : « Dans les cercles les plus conservateurs, la réaction était une vertu, la révolution une erreur. La contre-révolution, disait-on, permettrait de retourner à un âge où la société reposait sur les principes de la vérité chrétienne<sup>166</sup> ».

<sup>162</sup> *Journal*, 29 mars 1908.

<sup>163</sup> Globensky est très proche de son directeur spirituel, le Père Pichon, qui appartient à cette famille catholique française qui entretient des liens étroits avec la noblesse. On le voit bien dans une lettre qu'il lui écrit en 1911 : « Je suis tout habitué à Versailles et ma besogne est plus forte qu'à Paris. Dans mes deux congrégations, j'ai une élite de dames et jeunes filles, très distinguées (la fine fleur de notre noblesse) qui comprennent bien la piété. (...) ». Lettre d'Almire Pichon à Marie-Louise Globensky, 1911, BAnQ Vieux-Montréal, Fonds famille Lacoste, P76 1975-00-0154, article 10.8.

<sup>164</sup> Marie-Alice-Béatrice Saveuse de Beaujeu, vicomtesse Alain Sioc'han de Kersabiec.

<sup>165</sup> *Journal*, 7 octobre 1910.

<sup>166</sup> Jean-Philippe Warren, « Petite typologie philologique du « moderne » au Québec (1850-1950). Moderne, modernisation, modernisme, modernité », *Recherches sociographiques* 46, 3 (2005) : 495-525. Warren parle ici des idéologies au Québec de 1850 à 1950.

Les grèves qui éclatent dans la ville au tournant du siècle sont pour elle de mauvaises nouvelles. « La grève des électriciens cause beaucoup d'ennui, (...) l'on craint du trouble »<sup>167</sup>, écrit-elle en 1903. En 1918, c'est au tour des policiers et des pompiers. Globensky réproouve : « Ce matin les journaux retentissent de la terrible grève des hommes de police et des pompiers. Ce fut une guerre acharnée des blessés et des dommages considérables. L'air est à la révolution, c'est désolant.<sup>168</sup> » Et quand les grévistes font des gains, elle s'inquiète : « Ces grévistes ont réussi à se débarrasser de trois de leurs supérieurs, qu'en sera-t-il après cela?<sup>169</sup> ».

Les grèves ne sont pas les seuls événements sociaux qui troublent la quiétude de Globensky. En 1917 et 1918, dans la foulée de l'adoption de la loi de la conscription, la diariste déplore la « guerre acharnée par le peuple (...) autour de cette mesure ». « Aurons-nous aussi dans notre pays, nos troubles et peut-être plus? Que tout cela me donne de l'anxiété. Où finiront ces difficultés, tout est mystère<sup>170</sup> ». Quelques mois plus tard, les émeutes éclatent véritablement à Québec et son gendre, le général Landry, est chargé de « mettre la paix par la force militaire », écrit Globensky. « (...) il fut presque assommé au passage, par cette foule ameutée. Il faut faire garder sa maison ainsi que celle de plusieurs fonctionnaires. Je suis vivement inquiète (...) Où en sommes-nous? Où allons-nous? La question est très grave<sup>171</sup> ». En parlant des manifestants anti-conscription, elle écrit : « Ce sont de véritables révolutionnaires (...) <sup>172</sup> ».

Suivant cette logique idéologique, il n'est pas étonnant que le féminisme, idée révolutionnaire s'il en est, ne plaise pas particulièrement à Globensky. Il est difficile

---

<sup>167</sup> *Journal*, 22 mai 1903.

<sup>168</sup> *Journal*, 13 décembre 1918.

<sup>169</sup> *Journal*, 14 décembre 1918.

<sup>170</sup> *Journal*, 21 août 1917.

<sup>171</sup> *Journal*, 31 mars 1918.

<sup>172</sup> *Journal*, 2 avril 1918.

de comprendre sa pensée sur le féminisme, car elle n'en parle pas dans le journal. Elle ne semble pas s'intéresser particulièrement à la question du droit de vote, que les Canadiennes obtiennent en 1918<sup>173</sup>. Elle s'engage auprès de sa fille Marie au sein de la FNSJB, mais ne mentionne dans son journal que les œuvres sociales de cette association, jamais ses réclamations en ce qui concerne les femmes.

Une autre idée dangereuse qui perturbe les esprits catholiques montréalais durant ces premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle, à son avis, est celle de la « femme mondaine », oisive, dépensière, intéressée par le luxe et qui s'éloigne de sa mission maternelle. Plusieurs sermons mettent les femmes en garde contre la tentation de devenir mondaine. Globensky les rapporte religieusement dans son journal, peut-être pour transmettre le message à ses filles<sup>174</sup>. Le 20 mars 1908, par exemple, elle écrit : « Le prédicateur nous parla de la femme mondaine, il nous en montra tous les désastres pour elle et sa famille. Rattachons-nous au devoir, c'est la véritable vie qui aura sa récompense éternelle<sup>175</sup> ».

Marie-Louise Globensky a peur, donc, de voir changer le monde dans lequel elle a grandi, celui qu'ont connu ses parents, celui, celui qui tient grâce à trois « piliers » : l'Église, l'élite et la famille. De fait, si les pauvres ne se soumettent plus à l'ordre économique établi ni à l'autorité légitime (de l'élite et de l'Église), si les femmes ne se soumettent plus à leur devoir, l'ordre établi risque de vaciller... La peur du changement de Globensky est amplifiée durant la Première Guerre mondiale, alors que les arts, la morale, les façons de s'habiller, de se comporter, les rapports entre les sexes, entre les

---

<sup>173</sup> Le 14 décembre 1917, elle mentionne que les femmes qui ont un fils ou un époux au front ont le droit de voter à l'élection fédérale, mais sans faire de commentaire. Le 24 mai 1918, lorsque la majorité des femmes canadiennes se voit accorder le droit de vote, son entrée de journal n'en dit pas un mot.

<sup>174</sup> Peut-être particulièrement à sa fille Blanche, qui accumule les dettes dans les magasins de vêtements, de chapeaux et de bijoux.

<sup>175</sup> *Journal*, 20 mars 1908.

classes, la spiritualité<sup>176</sup>, changent. Alors que « les hommes ôtent et détruisent la vie » sur les champs de bataille, Globensky, dans la soixantaine, est nostalgique du temps d'avant et angoissée pour le futur : « tout est mystère autour de nous <sup>177</sup> ».

Il est intéressant d'observer ce que fera Globensky avec sa peur du changement. Pour nous, sa réponse la plus directe à cette peur, sera l'écriture assidue de son journal intime. En effet, en témoignant dans son journal de son attachement à la société qu'elle a connue avant la guerre, Marie-Louise Globensky, particulièrement dans les dernières années de sa vie, veut contribuer à la survie de ce monde qu'elle craint de voir disparaître. Elle pointe à ses enfants, les destinataires du journal, les valeurs et les éléments de société qu'il faut préserver du monde ancien. Plus encore, en se posant dans le journal comme un modèle (de femme, de mère, de catholique) à imiter, elle cherche à pérenniser ce modèle précis à travers d'éventuelles émules que pourraient être ses descendant(e)s, dans le monde de demain.

Finalement, en réponse à la peur de voir s'écrouler un univers auquel elle est attachée, Marie-Louise Globensky écrit et s'organise pour que cet univers, d'une certaine manière, survive. L'écriture de son journal peut alors être vue non seulement comme une stratégie de réconfort face à la peur du changement, mais aussi comme une mise en action, comme une prise de parole voire une prise de pouvoir en face de la peur.

---

<sup>176</sup> La Grande Guerre a en effet pour plusieurs marqué une rupture importante. Voir : Modris Eksteins, *Rites of Spring. The Great War and the Birth of the Modern Age*, London, Black Swan, 1990, 511 pages; Vincent Fauque, *La dissolution d'un monde. La Grande Guerre et l'instauration de la modernité culturelle en Occident*, Sainte-Foy, L'Harmattan/LesPresses de l'Université Laval, 2002, 222 pages.

<sup>177</sup> *Journal*, 10 décembre 1917.

## CONCLUSION

En prenant la peur comme objet d'observation, ce chapitre a tenté d'éclairer une partie de ce que l'on pourrait appeler la « vision du monde » d'une femme de la bourgeoisie montréalaise du tournant du XX<sup>e</sup> siècle et celle de sa communauté émotionnelle. Il s'est demandé : quelles étaient ses attitudes, croyances, perceptions et stratégies de gestion en regard de la peur? Et que nous apprennent-elles sur la communauté émotionnelle formée par les bourgeois franco-catholiques montréalais du tournant du XX<sup>e</sup> siècle?

Nous nous sommes premièrement intéressée à la peur du péché et de l'enfer, qui a surtout révélé que Globensky suivait un code de conduite précis la prémunissant contre cette angoisse. Deuxièmement, nous nous sommes penchée sur la crainte de la mort et de la maladie des êtres chers, ce qui a révélé à quel point ses stratégies de réconfort et de protections étaient liées à sa foi. Troisièmement, nous nous sommes intéressée à l'atmosphère d'anxiété qui prévalait pendant la guerre, au sens que Globensky donnait à toute cette souffrance (elle était due à la colère de Dieu) et à ce qu'elle faisait dans le but de l'amoindrir (redoubler de ferveur). Finalement, nous nous sommes penchée sur sa peur du changement social pour montrer la conscience qu'elle avait de la fragilité de l'édifice sur lequel reposait toute sa vision du monde, et pour montrer que le journal intime a pu servir de stratégie d'action contre sa peur.

Au terme de cette immersion dans les peurs exprimées par Marie-Louise Globensky, une conclusion paraît évidente : les répercussions immenses de la religion sur la structuration de son vécu émotionnel. Tout se passe comme si la religion s'était emparée de la peur. Si elle ne suggère pas toujours les thèmes de la peur<sup>178</sup>, elle donne un sens au sentiment de peur (souffrir d'angoisse, c'est porter sa croix, donc marcher

---

<sup>178</sup>C'est la religion, par exemple, qui insuffle la peur du péché et de l'enfer, mais ce n'est pas nécessairement elle qui éveille la peur de perdre des êtres chers.

vers le paradis), valorise cette émotion (il est bien vu de craindre Dieu) et offre des sources de réconfort dans l'angoisse (la prière, la protection des saints...). La religion catholique fournit par ailleurs un code de conduite qui est une sorte d'assurance contre certaines angoisses (si vous vous comportez de telle façon et que vous vous confessez lorsque vous n'y arrivez pas, Dieu sera miséricordieux avec vous). Et elle propose aux croyants de nouvelles peurs : celle des courants d'idées qui menacent son hégémonie.

En somme, par rapport à la peur, la religion catholique offre une trousse de prêt-à-penser aussi pratique que complète. Le croyant se trouve réconforté par la main même qui lui pointe les menaces. C'est ainsi qu'il est captif, ligoté à un calendrier religieux<sup>179</sup> très rempli qui structure son existence de la naissance à la mort. Face à la peur, le fidèle, comme Marie-Louise Globensky, n'a en effet pas la liberté de se responsabiliser, de la surmonter à l'aide de sa pensée critique, de son libre-arbitre et de son intelligence. Il la subit et, en même temps, se réjouit de ce qu'elle lui donne des points pour le paradis... « Heureux celui qui craint le Seigneur », disent les écritures. Jean Delumeau avait-il raison quand il a écrit que si les religions orientales étaient celles de la tranquillité, la religion chrétienne était celle de l'anxiété?<sup>180</sup>

Une chose paraît certaine : il n'est pas au désavantage de l'Église d'entretenir un sentiment de peur chez ses ouailles. Plus les fidèles sont angoissés, en effet, plus ils ont besoin du réconfort de leur Mère, l'Église, et plus ils sont nombreux à la soutenir... De là à affirmer que les prêtres ont obéi à une stratégie concertée de la hiérarchie catholique pour entretenir la peur des fidèles, il y a un pas que ne nous ne franchirons pas. Il nous

---

<sup>179</sup> Le calendrier est bien pourvu : « [...] le cycle de Noël à la fin de décembre et au début de janvier, le mercredi des Cendres en février, le cycle de Pâques à la fin de mars ou en avril, le jeudi de l'Ascension en mai, la Saint-Jean-Baptiste en juin, la Toussaint le premier novembre et l'Immaculée Conception le 8 décembre. » René Hardy, *op. cit.*, p. 37.

<sup>180</sup> Jean Delumeau, *Le péché et la peur. La culpabilisation en Occident (XIII<sup>e</sup> -XVIII<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Fayard, 1983, p. 9.

semble par ailleurs que, sur le terrain, les clercs eux-mêmes étaient pris dans ce système de pensées, élaboré plusieurs siècles avant eux. Néanmoins, en se présentant comme celle qui a les réponses et les questions, celle qui sait de quoi il faut avoir peur et comment se reconforter, on peut dire que l'Église catholique en mène large dans le domaine de la peur et que c'est à son avantage.

Marie-Louise Globensky, femme de foi et de devoir, apparaît dans cette analyse comme quelqu'un qui n'a pas beaucoup d'esprit critique, qui est engoncée dans un système de pensée qui, à certains moments, lui apporte du réconfort dans l'angoisse, et qui à d'autres moments, contribue à l'angoisser. Il est intéressant toutefois de constater que le journal intime a pu représenter une mince brèche dans ce système fermé, en tant que stratégie non-religieuse de gestion de l'angoisse, comme l'a été l'amour de ses proches.

Bref, l'expérience humaine de Marie-Louise Globensky a été très largement colorée par la peur, cette émotion comprise aujourd'hui comme un « système de comportement de défense » qui « détecte le danger et produit des réponses qui optimisent la probabilité de survivre<sup>181</sup> », une émotion considérée de tout temps comme souffrante. Or, la façon qu'elle a eu de la comprendre, de la vivre, de lui donner un sens et de l'exprimer est indissociable de son époque et de sa société, et plus précisément de la communauté émotionnelle de laquelle elle fait partie, la bourgeoisie franco-catholique montréalaise. Et son statut social ne la protège certainement pas de cette émotion. En analysant les peurs de Marie-Louise Globensky, nous espérons avoir pu notamment faire voir sous un angle nouveau les rapports entre l'Église catholique et ses fidèles.

---

<sup>181</sup> Joseph Ledoux, *op. cit.* p. 126.

## CHAPITRE VI

### COULEUR DE FOND DU PAYSAGE ÉMOTIONNEL : L'AMOUR CONJUGAL ET MATERNEL

Comme tous les autres phénomènes affectifs, l'amour, qui est davantage associé à la catégorie « sentiment » qu'à la catégorie « émotion<sup>1</sup> », peut se comprendre à travers ses marqueurs biologiques, notamment l'ocytocine, qui est diffusée dans le corps et provoque des sensations de bien-être lorsque l'être humain se sent lié (par exemple à un bébé ou à un amoureux)<sup>2</sup>. Et il peut s'appréhender à travers ses marqueurs sociaux : les perceptions, normes, comportements des gens en regard de l'amour diffèrent d'une société à une autre, d'une culture à l'autre. C'est cette deuxième dimension qui nous intéresse, comme dans le reste de la thèse.

Comme nous l'avons vu tout au long des précédents chapitres, l'amour est au cœur de l'existence de Marie-Louise Globensky. Dans la bourgeoisie franco-catholique montréalaise, c'est un sentiment extrêmement valorisé par les discours, notamment religieux, et souvent associé au rôle des femmes. L'amour se présente souvent chez

---

<sup>1</sup> Voir chapitre 1.

<sup>2</sup> Voir par exemple : Rémi C. Martin-Du Pan, « L'ocytocine : hormone de l'amour, de la confiance et du lien conjugal et social », *Revue médicale suisse* 8 (2012) : 627-630; Barbara Fredrickson, *Love 2.0. Finding Happiness and Health in Moments of Connection*, New York, Hudson Street Press, 2013.

Globensky, accompagné d'autres émotions : de tristesse lors de deuils ou de séparation par exemple; d'angoisse quand une menace pèse sur un être cher; de joie lors des moments agréables passés avec les personnes aimées. Il est parfois mélangé à plusieurs émotions à la fois.

Pour Marie-Louise Globensky, l'amour est le sentiment suprême, il est placé au-dessus de tous les autres. C'est à travers l'expression de l'amour que Globensky veut être et pense être une bonne catholique, une bonne épouse et mère, une bonne philanthrope. Elle valorise ce sentiment au point où les émotions considérées comme ses contraires ou y faisant obstacle, comme la haine, la jalousie, la colère envers une autre personne, sont absents de son journal comme s'ils étaient honteux, innommables.

Marie-Louise Globensky a, au cours de sa vie, exprimé plusieurs formes d'amour : l'amour conjugal, pour son mari; l'amour maternel, envers ses enfants; l'amour pour ses parents et ses frères et sœurs; l'amitié; l'amour du prochain; l'amour de Dieu. Ce chapitre se penchera spécifiquement sur les deux premières formes d'amour, l'amour conjugal et l'amour maternel, qui prennent une grande place dans son journal intime. Il observera comment elle les percevait et les exprimait, ce que ces sentiments ont signifié pour elle. Il montrera aussi que l'amour conjugal et maternel, dans la bourgeoisie franco-catholique montréalaise est un sentiment largement associé aux femmes, vu comme jouant un rôle dans la survie de la nation, de la société et de la religion.

## 6.1 L'amour conjugal

### 6.1.1 Évolution de l'amour conjugal en Occident

À partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, en Occident, l'idée que le mariage est d'abord une association économique et politique entre deux familles est graduellement remplacée par l'idée que le mariage doit être basé sur l'amour entre un homme et une femme<sup>3</sup>. Au XIX<sup>e</sup> siècle, cette nouvelle vision du mariage imprègne les discours – qu'ils émanent d'autorités religieuses chrétiennes (protestantes ou catholiques) ou laïques, de la littérature prescriptive comme de la littérature de fiction et elle infuse les comportements, particulièrement dans les classes dominantes<sup>4</sup>. En effet, graduellement, l'amour devient la condition principale d'une union solide et harmonieuse. C'est au sein d'un mariage d'amour que les enfants – avec qui un nouveau type de relations s'établit à la même époque – pourront le mieux s'épanouir. L'amour romantique est même « spiritualisé » : les sentiments intenses et mystérieux ressentis pour un prétendant ou une prétendante étant considérés comme la preuve que l'union avec cette personne est voulue par Dieu<sup>5</sup>.

---

<sup>3</sup> L'idée que « [...] the union of man and woman offered the greatest happiness this side of the grave, that mutual love would bear couples up through the trials of life » est notamment diffuse par les romans d'inspiration romantique. Amanda Vickery, *The Gentleman's Daughter: Women's Lives in Georgian England*, New Haven and London, Yale University Press, 2003 [1998], 448 pages.

<sup>4</sup> Stephanie Coontz, *Marriage, A History. How Love Conquered Marriage*, New York, Penguin Group, 2005, p. 4-7.

<sup>5</sup> Pour Zsuzsa Berend, le choix du célibat pour certaines femmes au XIX<sup>e</sup> siècle, est une conséquence de l'adhésion des femmes à une idéologie qui, de plus en plus au fil du XIX<sup>e</sup> siècle, glorifie et spiritualise l'amour romantique. En effet, les femmes qui auraient décidé de demeurer célibataires, argue-t-elle, auraient préféré ce statut à celui du mariage avec un homme pour qui elles ne ressentaient pas cette grande attraction inexplicable que devait être l'amour lorsqu'il était voulu par Dieu. Zsuzsa Berend, « "The Best or None!" Spinsterhood in Nineteenth-Century New England », *Journal of Social History* 33, 4 (été 2000): 935-957.

Cette association entre amour romantique et mariage chrétien, en Occident, arrive en parallèle avec la montée de l'idéologie de la domesticité, qui sépare les univers et les rôles féminin et masculin de façon de plus en plus étanche<sup>6</sup> (maris pourvoyeurs, épouses à la maison). On pourrait conclure que l'amour romantique a servi les intérêts des hommes dans les rapports de pouvoir entre les sexes, en favorisant l'adhésion des femmes à la position qui leur était assignée et en permettant aux hommes de conserver leurs privilèges. Cependant, l'historienne Karen Lystra, qui se base sur des lettres d'amour échangées dans l'Amérique du dix-neuvième siècle, nuance le phénomène : «In a age when middle-class women had limited economic power, romantic love (...) gave women some emotional power over men<sup>7</sup>». Pour elle l'amour romantique, en valorisant l'autre comme un être doté d'une personnalité unique, aurait en effet renforcé le sentiment du « soi », ou l'individualisme des femmes, et leur aurait ainsi donné du pouvoir à l'intérieur du mariage, malgré le cadre juridique qui les assimilait à des mineures.

Selon Lystra, l'amour romantique tel que compris et vécu dans l'Amérique de l'époque victorienne<sup>8</sup> se définit, premièrement, par une intensité particulière durant la période des fréquentations qui sert à augmenter l'attachement pour la personne que l'on va épouser et, deuxièmement, par des sentiments et une intimité qui sont cultivés tout au long de la vie commune. Dans l'idéal, les époux qui s'aiment d'un amour romantique entretiennent une communication libre, ouverte et profonde. L'adhésion à cette conception romantique de l'amour conjugal est observable dans le journal de Lucy

---

<sup>6</sup> Leonore Davidoff et Catherine Hall, *Family Fortunes. Men and Women of the English Middle Class, 1780-1850*, Chicago, University of Chicago Press, 1987, 576 pages.

<sup>7</sup> Karen Lystra, *Searching the Heart. Women, Men, and Romantic Love in Nineteenth-Century America*, Oxford, Oxford University Press, 1989, p. 9.

<sup>8</sup> La période victorienne couvre grosso modo celle du règne de la reine Victoria au Royaume-Uni, soit les années 1837-1901.

Peel<sup>9</sup>, une Britannique installée dans les Cantons-de-l'Est entre 1833 et 1836, mais aussi dans les journaux et correspondances de Canadiens français catholiques, tels Henriette Dessaulles<sup>10</sup>, Joséphine Marchand<sup>11</sup>, Amédée Papineau<sup>12</sup>, Honoré Mercier<sup>13</sup>.

### 6.1.2 Un amour romantique et catholique

L'amour romantique conjugal tel que décrit par Lystra définit bien, du moins en partie, les sentiments qui ont unis Marie-Louise Globensky et Alexandre Lacoste. En effet, leur relation commence par des sentiments passionnés, alors que la jeune fille a 17 ans. Elle se poursuit, selon les descriptions qu'en fait le journal, sous le signe de la complicité, de l'attachement, de l'intimité, jusqu'au décès de Globensky en 1919.

Au cours de leur vie commune, qui a duré 53 années, les Lacoste ont été séparés souvent, le mari étant appelé pour son travail à Québec, Ottawa et en Europe. Parfois, c'était l'épouse qui s'éloignait : pour séjourner chez ses filles à Québec ou Rimouski, ou pour les lieux de villégiatures en été (le travail d'Alexandre Lacoste ne lui permettait pas toujours d'accompagner sa femme). Lorsqu'ils étaient séparés, ils s'écrivaient<sup>14</sup>, et

---

<sup>9</sup> J.I. Little, dir. *Love Strong as Death. Lucy Peel's Canadian Journal, 1833-1836*, Waterloo, Wilfrid Laurier University Press, 200, 229 pages. Bien que ses descriptions de sa relation amoureuse avec son mari aient en partie pour but de se présenter à sa famille – à qui elle écrit – comme une bonne épouse et son mari comme un époux aimant, « the intensity of the relationship she describes with Edmund is entirely convincing. », écrit J.I. Little dans l'introduction (p. 12).

<sup>10</sup> Henriette Dessaulles, *Journal. Premier cahier, 1874-1876*. Montréal, Bibliothèque québécoise, 1999; Henriette Dessaulles, *Journal. Deuxième, troisième et quatrième cahiers, 1876-1881*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 2001.

<sup>11</sup> Joséphine Marchand, *Journal intime, 1879-1900*. Montréal, Éditions de la pleine lune.

<sup>12</sup> Voir: Françoise Noël, *Family Life and Sociability in Upper and Lower Canada, 1780-1870*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2003.

<sup>13</sup> Georges Aubin et Renée Blanchet, dir. *Honoré Mercier. Dis-moi que tu m'aimes : lettres d'amour à Léopoldine, 1863-1867*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2013.

<sup>14</sup> Dans son journal, Globensky mentionne souvent qu'elle a écrit à son mari ou reçu une lettre de celui-ci, mais seules quelques lettres écrites par Alexandre Lacoste à sa femme ont été retrouvées, comme nous le verrons.

régulièrement, ils s'organisaient pour se retrouver durant quelques jours. Globensky, dans son journal, se plaint rarement de s'ennuyer de son mari<sup>15</sup>, mais elle mentionne à de nombreuses reprises qu'elle a hâte de le retrouver.

Le journal ne laisse transparaître aucune querelle et aucun désaccord entre les époux. La répartition des tâches dans le couple, par exemple, n'est pas remise en question. Alexandre Lacoste travaille, s'occupe de gagner de l'argent et d'administrer les biens de la famille; Marie-Louise Globensky s'occupe de gérer les domestiques, de donner les soins aux enfants, d'entretenir les relations familiales et sociales et d'exercer la charité. Comme nous l'avons montré dans le chapitre sur la joie, trouvant à s'épanouir à travers ces tâches, elle ne semble pas éprouver le besoin d'une remise en question de ces rôles. Ceci dit, si aucune tension ou querelle n'apparaît dans le journal, cela ne veut pas dire qu'il n'y en a pas eu. Ce silence parle plutôt de la force des normes sociales valorisant l'harmonie dans le couple et du degré d'intériorisation de ces normes par Globensky.

Comme l'indique Peter Ward, les catholiques se faisaient constamment rappeler les obligations du mariage<sup>16</sup>. Selon un sermon rapporté par Globensky dans son journal, l'harmonie dans le couple semble devoir reposer en grande partie, sur les épaules des épouses :

---

<sup>15</sup> Il en était peut-être autrement dans ses lettres, non retrouvées.

<sup>16</sup> Peter Ward, *Courtship, Love, and Marriage in Nineteenth-Century English Canada*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1990, p. 15-31.

Le prédicateur nous parla de l'épouse chrétienne. Les époux doivent s'aimer puisqu'ils ne sont qu'une seule vie en deux êtres. La femme doit pratiquer la chasteté<sup>17</sup>, la charité, le sacrifice, voilà comment elle gardera près d'elle celui à qui elle a promis fidélité. Que de conseils pratiques pour la vie conjugale<sup>18</sup>.

Le journal de Marie-Louise Globensky montre en fait son intériorisation et sa mise en pratique d'une vision du mariage qui amalgame les normes occidentales entourant l'amour romantique conjugal (entendu comme comprenant une attirance spéciale, une intimité cultivée tout au long de la vie commune, une sexualité cachée et réservée à l'être aimé) et les enseignements de la religion catholique (fidélité, « chasteté », sacrifice, lien indissoluble, sexualité taboue et ne devant servir qu'à la reproduction<sup>19</sup>). Pour elle, l'amour au sein du mariage est un gage de bonheur. À travers son journal, elle souhaite transmettre cette idée à ses enfants afin qu'ils connaissent un bonheur similaire.

S'il est facile de savoir comment elle était exposée à la vision catholique du mariage, soit à travers les sermons entendus à la messe et lors de retraites spirituelles dont elle parle constamment, il n'est pas aussi facile de déterminer exactement par quels canaux elle se trouvait exposée au courant de l'amour romantique. Les idées entourant l'amour romantique étaient véhiculées de toutes sortes de façons, mais surtout par les romans

---

<sup>17</sup> Ici, la chasteté n'est pas entendue comme l'abstinence de relations sexuelles, mais comme : « l'intégration réussie de la sexualité dans la personne et par là l'unité intérieure de l'homme dans son être corporel et spirituel. La sexualité, en laquelle s'exprime l'appartenance de l'homme au monde corporel et biologique, devient personnelle et vraiment humaine lorsqu'elle est intégrée dans la relation de personne à personne, dans le don mutuel entier et temporellement illimité, de l'homme et de la femme (*Catéchisme de l'Église catholique*, paragraphe 2337) ».

<sup>18</sup> *Journal*, 8 mars 1918

<sup>19</sup> « Amour et respect réciproques, support mutuel et fidélité inviolable jusqu'à la mort, honnêteté sans tache, voilà ce qui rend *honorabile le mariage chrétien* [...] et attire sur les époux les bénédictions célestes. » (Les italiques sont dans le texte.) Mgr H. Têtu et l'Abbé C. O. Gagnon, *Mandements, lettres pastorales et circulaires des évêques de Québec* (Volume deuxième), Québec, Imprimerie générale A. Côté et Cie, 1890, p. 102 (lettre pastorale no 78).

d'amour, les journaux, les magazines et les écrits prescriptifs. Globensky parle très peu de ses lectures, mis à part certaines lectures édifiantes et il nous apparaît peu probable qu'elle ait lu des romans romantiques, ces lectures étant découragées par l'Église<sup>20</sup>.

### 6.1.3 Les fréquentations

Les fréquentations entre la jeune Marie-Louise Globensky, 17 ans, et l'avocat Alexandre Lacoste, 24 ans, bon camarade de son frère Léon<sup>21</sup>, seront intenses et de courte durée. Elles commenceront à la fin de janvier 1866 et se termineront par un mariage le 8 mai de la même année. Du 1<sup>er</sup> au 15 février 1866, le journal intime de Globensky offre une fenêtre privilégiée sur ses sentiments amoureux envers Alexandre Lacoste, confiés dans une sorte d'urgence. Le 15 février, le journal s'arrête net (alors que la jeune fille laisse entendre qu'elle s'apprête à « dire plusieurs choses » au principal intéressé), pour ne reprendre que vingt-deux ans plus tard, en 1888<sup>22</sup>, alors que Globensky, mère de 10 enfants, part en voyage en Europe avec celui qui est son mari depuis plus de deux décennies.

Nous analyserons dans le détail les entrées de cette quinzaine, qui illustrent l'importance de l'amour romantique chez les jeunes bourgeois au Québec, déjà démontrée dans les travaux de Peter Ward et de Françoise Noël<sup>23</sup> et visible à l'intérieur

---

<sup>20</sup> Sur la censure de l'Église et les livres, voir notamment : Andrée Lévesque, *Éva Circé-Côté, libre-penseuse. 1871-1949*. Montréal, Éditions du Remue-Ménage, 2010, p. 237.

<sup>21</sup> Léon Globensky, 1838-1913. Cela est assez convenu de se rencontrer entre gens du même milieu, amis d'amis. Serge Gagnon, *Mariage et famille au temps de Papineau*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1993, p. 138.

<sup>22</sup> À l'exception d'un petit journal de retraite écrit en décembre 1866, où il n'est pas question de son nouveau mari.

<sup>23</sup> Ces ouvrages se basent aussi sur des écrits personnels : Peter Ward, *op. cit.*; Françoise Noël, *op. cit.*

des journaux de jeune fille d'Henriette Dessaulles et de Joséphine Marchand<sup>24</sup>. Que les jeunes francophones comme anglophones se soucient, de manière aussi centrale, de l'amour n'apparaît pas très étonnant à une époque où le choix d'un conjoint était irréversible et où les femmes étaient dépendantes économiquement de leur mari, car peu instruites, ne pratiquant pas de métier et considérées comme incapables juridiquement. En fait, ce choix était probablement le plus important de leur vie, car il pouvait faire la différence entre une existence agréable ou misérable<sup>25</sup>, sur le plan économique comme affectif. La période des fréquentations est ainsi un rituel social important, souvent caractérisé par l'excitation et l'angoisse visant à clarifier et à renforcer les sentiments des futurs mariés pour s'assurer de leur solidité<sup>26</sup>.

Alexandre Lacoste apparaît pour la première fois dans le journal intime de Marie-Louise Globensky le 1<sup>er</sup> février 1866, alors qu'elle reprend son journal de jeunesse après une pause d'un an et demi, pour témoigner ce qui se passe en elle à cette période précise de sa vie, et pour se délester d'émotions intenses.

Je commence aujourd'hui un petit journal car demain j'aurai dix-sept ans et déjà je m'aperçois qu'il s'opère en moi un grand changement; voulant donc me rendre compte de mes idées à cet âge, je les écrirai tous les jours autant que possible. (...) Hier soir, il y avait une petite réunion ici<sup>27</sup>, les demoiselles étaient E. et L. Deschambault, L. Colman, E. de Boucherville,

---

<sup>24</sup> Henriette Dessaulles, *op. cit.*, Joséphine Marchand, *op. cit.*; Voir aussi : Sophie Doucet, *Joséphine Marchand-Dandurand ou «Le Laurier féminin» Une journaliste féministe, moderne, libérale et nationaliste (1861-1925)*, Mémoire de M. A., Université de Montréal, 2003, p. 30-32.

<sup>25</sup> Autour de la jeune Marie-Louise Globensky, il y a des exemples d'unions malheureuses qu'elle ne souhaite certainement pas imiter, notamment celle de sa sœur aînée Coralie Globensky avec Henri Masson. Voir : Thierry Nootens, « Je crains fort que mon pauvre Henri ne fasse pas grand chose... » Les héritiers « manqués » et les querelles de la succession Masson, 1850-1930 », *Revue d'histoire de l'Amérique française* 59, 3 (hiver 2006) : 223-257.

<sup>26</sup> Lystra, *op. cit.*, p. 191.

<sup>27</sup> En 1866, Marie-Louise Globensky habite au 36 rue Sanguinet avec sa famille, entre Vitré (Viger) et La Gauchetière. Ils sont déménagés à cette adresse en 1864 (voir journal intime, 2 mai 1864). Un an plus tard, en 1867, on les retrouvera au 82 Champ de Mars, à l'intersection de Bonsecours.

N. Nelson, C. Ouimet et Éléonore<sup>28</sup>. Les jeunes gens : C. Ouimet, P. de Boucherville, L. et T. Turgeon, A. Meilleur, A. Deschambault, W. Nelson et A. Lacoste, que je voyais avec grand plaisir pour la quatrième fois. L'année dernière à cette même époque, j'étais bien tranquille ne pensant qu'à des choses indifférentes, mais aujourd'hui je comprends le bonheur d'aimer aussi je ne pense qu'à lui cependant je suis triste car je ne crois pas qu'il m'aime. Il a pris mon album pour y mettre une page de son écriture, je brûle d'envie de la lire, il doit venir me chercher demain soir avec les Delles Deschambault pour aller voir une troupe de nègres<sup>29</sup> qui est ici depuis deux jours. Il m'a donné un joli motto. Ah! S'il m'aimait que je serais heureuse. Je n'en dis pas plus long pour ce soir car il fait déjà très tard et j'ai besoin de dormir puissé-je rêver mais toujours rêver à lui.<sup>30</sup>

Cette entrée nous renseigne sur les pratiques de rencontres dans la bourgeoisie francophone montréalaise : des réunions de jeunes gens ayant lieu dans les maisons privées; des sorties culturelles<sup>31</sup>. Globensky dit penser que Lacoste ne l'aime pas. Mais il s'agit peut-être d'une sorte d'humilité ou de prudence : elle craint possiblement de se blesser si elle suppose à tort qu'il partage ses sentiments. En ajoutant qu'il a pris son album pour y écrire, qu'il lui a donné un motto (probablement un carton sur lequel est inscrit une devise ou un dessin comme une armoirie), elle semble croire, au fond d'elle-même, à la possibilité que ses sentiments soient partagés.

---

<sup>28</sup> Sa cousine, Éléonore Globensky, fille de son oncle Benjamin Globensky, médecin, et de Éléonore de Martigny, organiste. Yvon Globensky, *Histoire de la famille Globensky*, Éditions du fleuve, 1991, p. 102-103.

<sup>29</sup> Peut-être s'agit-il du Grand Concert Nègre, jumelant musique et théâtre, qui a été présenté à Joliette le 25 janvier 1866 au profit de la société des Dames de Charité. Voir : Un spectateur, « Correspondance », *La Gazette de Sorel*, 3 février 1866, p. 1. (Nous n'avons toutefois pas trouvé de trace dans les journaux du passage à Montréal de cette « troupe éthiopienne » au début de février 1866).

<sup>30</sup> *Journal*, 1er février 1866.

<sup>31</sup> Comme on le voit aussi dans : Peter Ward, *op. cit.*, chapitre 5: The Rituals of Romance, p. 90-119. Ce mode de fonctionnement en ce qui a trait aux rencontres dans la bourgeoisie perdurera vraisemblablement jusque dans les années 1920 et 1930. En témoignent les entrevues orales menées dans : Denise Girard, *Mariage et classes sociales. Les Montréalais francophones entre les deux Guerres*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval et Éditions de l'IQRC, 2000, p. 45-46.



Figure 6.1 Alexandre Lacoste, jeune homme. Ville de Montréal. Gestion de documents et archives.

Le lendemain, jour de ses 17 ans, Globensky, se sent entrer dans un nouveau cycle de sa vie. Elle écrit :

J'ai aujourd'hui dix-sept ans. Déjà une année de passée. Oh! C'est un rêve, je ne puis le croire que si tôt mes seize ans soient finis, néanmoins si le temps s'est tellement empressé de terminer le cours de cette heureuse année il nous laisse au moins de bien doux souvenirs; c'est à seize ans dirai-je toujours que j'ai eu le bonheur de connaître Mr. A. C'est à seize ans que j'ai commencé à aimer<sup>32</sup>.

L'entrée raconte ensuite que le petit groupe d'amis n'est pas allé voir la « troupe de nègres » finalement, la mère de Globensky s'y étant opposée. Ils sont plutôt restés à la maison familiale, ont fait de la musique, joué à des jeux de société. En se quittant à une heure tardive, Alexandre Lacoste et Marie-Louise Globensky ont échangé « une bonne poignée de mains », écrit Globensky.

Le samedi 3 février, Globensky vaque à ses occupations personnelles : leçon de musique le matin, « visites du Jour de l'an » avec sa mère l'après-midi, correspondance. Toute la journée, elle pense à « Mr. A ». « Mr. A est ce soir à Boucherville auprès de ses bons parents et moi je suis seule à penser à lui, oui son image me suit sans cesse, partout je crois l'apercevoir, mon Dieu pardonnez-moi mais je l'aime tant comment faire autrement, cela est impossible. » Le lendemain, 4 février, la jeune fille se dit au désespoir : elle craint qu'Alexandre en aime une autre. Mais la fin de l'entrée laisse voir qu'elle continue d'espérer.

C'est d'une main tremblante que j'écris ces quelques lignes car je pleure. Ah! Oui je pleure en silence. Dieu seul est témoin de mes larmes. Léon me dit ce matin qu'il pense réellement que Mr. A mariera Mlle Allard, cette idée-là fut un coup de foudre pour moi, mon cœur se navra et mes yeux laissèrent échapper quelques larmes, je me retirai donc sans rien dire dans ma chambre pour pleurer plus à mon aise, car je n'ai encore dit à personne que je l'aime, moi seule je possède ce secret. Maintenant tout est triste pour moi, car je crois qu'il ne m'aime pas. Ah! Déjà je sens le malheur d'aimer quand on ne l'est pas. Si je pouvais lui dire tout ce que je ressens pour lui mais timide encore je n'ose lui parler. (...) Après les Vêpres, (...) je

---

<sup>32</sup> *Journal*, 2 février 1866.

marchais avec Laetitia qui me fit jouir un instant en me parlant de Mr. A. Un rayon d'espérance vint me donner le bonheur car elle me dit, je n'ai rien que d'encourageant à vous dire, puisse-t-il m'aimer.

L'entrée du 5 février est révélatrice du rôle que joue la prière et la relation à Dieu dans ces moments émotionnellement très forts. Ce jour-là, en priant, elle a l'impression que Dieu approuve son union avec Alexandre Lacoste et que cette union se matérialisera.

Cette après-midi je suis allée voir Mr Champion au confessionnal, puis je restai à l'Église jusqu'à 5h30 à cette heure la lumière du jour était presque disparue, il n'y avait que quelques personnes, un silence parfait régnait dans ce lieu saint et à la faible lueur d'une petite lampe je priais. Oh! Que j'étais heureuse alors car je causais à mon aise avec mon Dieu, il m'avait pardonné les péchés que j'avais déclarés au tribunal de la pénitence (...). Je priais et le nom d'A. venait se placer sur ma bouche, je le prononçais en demandant à ma bonne mère de le bénir et de le conduire où Dieu l'appelle. Je fis cette petite prière mon Dieu si vous nous appelez tous deux pour être unis ensemble que votre volonté s'accomplisse et que ce soit pour votre plus grande gloire. Après cela, je me sentis plus courageuse, je pensai que cela devait arriver et je me retirai heureuse<sup>33</sup>.

Le mardi 6 février 1866, la jeune femme passe une soirée en compagnie de son bien-aimé, chez son oncle, le Dr. Benjamin Globensky.

Je suis allée veiller chez mon oncle Benjamin avec maman, il y avait quelques personnes, entre autres Mr A. avec qui je me suis parfaitement amusée jusqu'à minuit et demi, il est venu me conduire chez moi, c'était une de ces belles soirées, les étoiles brillaient au firmament, la lune faisait paraître magnifique la belle neige sur laquelle nous marchions, et un parfait silence annonçait qu'il était nuit, tout semblait se reposer, nous causions donc sans crainte. Il m'a promis de m'apporter sa photographie avec mon album. Cette heureuse promenade ne dura pas longtemps car les moments de bonheur passent comme un songe, nous nous rendîmes donc bientôt à

---

<sup>33</sup> *Journal*, 5 février 1866.

ma demeure, je lui dis adieu puis j'allai me reposer toujours en pensant à lui<sup>34</sup>.

Marie-Louise Globensky dit préférer « mille fois » une soirée tranquille comme celle qu'elle a passée ce soir-là à tous les « beaux bals » qui s'organisent dans la ville, car, écrit-elle, « c'est bien loin de là que je mets le bonheur ». Globensky se révèle comme une jeune femme sérieuse et pieuse, un modèle qu'elle continuera d'incarner en vieillissant.

Les jours suivants, la pensée d'Alexandre suit Marie-Louise Globensky partout. Le 7 février, elle passe l'avant midi avec son frère Léon et sa mère et ils en viennent à parler de « Mr. A ». « C'était là mon projet car je n'aurais pas voulu passer un jour sans parler de lui. Je me suis donc endormi (sic) avec cette pensée habituelle à présent (...)»<sup>35</sup> Le 8 février, elle rêve de lui. « Je ne l'oubli (sic) pas même pendant mon sommeil, mais il l'ignore encore. (...) Ce soir (...) chez mon oncle sont tous venus veiller, nous nous sommes très bien amusés jusqu'à minuit. Je donnai mon portrait à Mr A et il me promit de m'apporter le sien à la fin de la semaine prochaine. »<sup>36</sup>

Le weekend du 10 et 11 février, Alexandre Lacoste part à Chambly et à Boucherville avec Léon Globensky. « Il fait une tempête abominable. Je ne sais pas si Mr A s'amuse, mais surtout je ne sais pas s'il a pensé à moi. Pour moi j'ai pensé à lui toute la

---

<sup>34</sup> *Journal*, mardi 6 février 1866. Selon l'annuaire Lovell, le Dr Benjamin Globensky habite au 9, rue Bonsecours, près de Saint-Paul. La marche du 9 rue Bonsecours au 36 Sanguinet devait prendre environ 10 minutes, peut-être quinze s'ils marchaient très lentement. Le couple semble se promener sans chaperon dans les rues de Montréal (éclairées par des lampes au gaz, l'éclairage électrique n'apparaissant qu'en 1879. Voir Nicolas Kenny, *op. cit.*, p. 5.). C'est le cas aussi des couples examinés par Karen Lystra, dans le Nord des États-Unis. « Nineteenth-century couple were given many opportunities to speak, walk, and meet together alone », écrit-elle. Lystra, *op. cit.*, p. 164.

<sup>35</sup> *Journal*, 7 février 1866.

<sup>36</sup> L'échange de portrait semble faire partie des rituels de séduction, on le retrouve aussi dans le journal de Joséphine Marchand et dans celui d'Henriette Dessaulles.

journée<sup>37</sup> ». Le 14 février, elle passe l'après-midi avec lui : « (...) Mon Dieu que j'aime Mr A. Mais enfin c'est ma seule pensée de ce temps-ci. Ah! S'il savait ce que je ressens pour lui, je l'aime plus que moi-même. J'espère qu'il viendra à Terrebonne samedi avec nous.<sup>38</sup> » Cette section amoureuse du journal se termine le 15 février 1866 par une soirée de tristesse due à l'absence de « Mr. A ».

Nous avons été veiller chez mon oncle B. mais j'ai eu un grand désappointement car je pensais y rencontrer Mr. A mais il n'y était pas, il avait fait un voyage dans la journée sans doute qu'il n'était pas arrivé. J'ai donc été triste toute la soirée. Je me suis contentée de penser à lui mais je ne le voyais pas mon Dieu que mon sacrifice était grand et surtout ce soir-là je m'étais proposé de lui dire plusieurs choses. Que j'ai hâte d'être à demain soir car il m'a promis qu'il viendrait veiller et qu'il apporterait sa photographie<sup>39</sup>.

Le journal de fréquentations s'arrête ici. On imagine qu'à partir de là, les sentiments ont pu être ouvertement exprimés au principal intéressé et que le journal, qui avait servi de déversoir émotionnel durant ces quelques semaines intenses, n'avait plus cette pressante raison d'être.

#### 6.1.4 Le mariage et les premières années de la vie conjugale

Alexandre Lacoste et Marie-Louise Globensky se marient le 8 mai 1866 à la Basilique Notre-Dame de Montréal, après la publication des bans « tant en cette paroisse qu'en celle de Boucherville » (voir registre de la paroisse Notre-Dame, Annexe A).

Dans la version tapuscrite du journal, à la toute fin, nous avons retrouvé une page volante intitulée « Billet », qui présente un dialogue entre Marie-Louise et « Alex »,

---

<sup>37</sup> *Journal*, 11 février 1866.

<sup>38</sup> *Journal*, 14 février 1866.

<sup>39</sup> *Journal*, 15 février 1866.

qui se déroule huit jours avant leur mariage et qui est imprégné d'une vision romantique de l'amour conjugal<sup>40</sup>. Nous ignorons quand a été écrit ce « billet ». A-t-il été réellement écrit huit jours avant leur mariage? A-t-il été lu à voix haute par les mariés lors de la signature du contrat de mariage, s'il y en a eu un? A-t-il été lu par les mariés lors de la noce? Ou a-t-il été écrit et peut-être lu par des proches lors d'un anniversaire de mariage, un peu à la manière d'une scène de théâtre qui rappellerait les sentiments initiaux des époux ? Quoi qu'il en soit, ce « billet » nous permet de voir que cette union n'est pas vue comme une simple alliance économique, mais qu'elle se base sur le sentiment de l'amour romantique :

Alex – Mon Dieu, tu l'auras, et j'espère que tu ne regretteras jamais ce oui dit au jour de ton mariage. Plus nous nous connaissons plus nous nous estimerons et l'amour basé sur l'estime ne fait qu'augmenter. Aime-moi beaucoup, j'en ai besoin pour mon bonheur, en retour je ferai tout en mon pouvoir pour te rendre ce bonheur que tu m'auras donné.

Marie-Louise – Si cet amour que j'éprouve pour toi peut faire [sic] ton bonheur est assuré, crois-moi Alexandre. Je te parle du plus profond de mon cœur, on ne peut aimer plus que j'aime et comme toi je crois que notre bonheur est certain. J'ai confiance en toi, oui mon cher nous passerons ensemble de beaux jours, aime-moi comme je t'aime.

[...]

Marie-Louise –Ton amour m'est plus précieux qu'un trésor, en me le gardant toujours je serai heureuse, oui j'en suis convaincue, je te l'ai dit je t'aime et je t'aimerai d'un amour inexprimable. Je ne trouve pas d'expression pour te dire ce que j'éprouve pour toi, cependant tu dois le comprendre, aimer ce seul mot a tant de charmes que je le répète je t'aime puis pour toujours, en retour je voudrais un amour semblable<sup>41</sup>.

---

<sup>40</sup> Elle est intégrée au journal, elle a été tapée au même moment sur le même papier.

<sup>41</sup> La version intégrale du « billet » se trouve à l'Annexe B.

Ce billet est intéressant notamment parce que chaque « personnage » y reconnaît et y nomme son besoin d'être aimé par l'autre : « Aime-moi comme je t'aime », dit Alexandre; « je t'aime pour toujours, en retour je voudrais un amour semblable », dit Marie-Louise. Il ne s'agit donc pas seulement de donner de l'amour, mais d'en recevoir. Le besoin d'être aimé est reconnu comme légitime et il est exprimé sans ambages, ce qui laisse deviner qu'il est accepté dans la communauté émotionnelle de la bourgeoisie franco-catholique canadienne-française. Même si elle valorisait le sacrifice de soi pour les femmes et les mères, la bourgeoisie franco-catholique montréalaise ne le faisait pas au mépris du besoin individuel d'être aimé, pour les hommes comme pour les femmes, selon ce que laisse voir ce billet. Cela semble confirmer les propos de Karen Lystra, voulant que l'amour romantique redonne une certaine forme de pouvoir aux femmes.

Les vingt-deux premières années de vie conjugale du couple Lacoste-Globensky, celles de l'établissement du couple et de la famille, ne sont pas consignées dans le journal intime. Cette éclipse est absolument représentative des journaux féminins de l'époque, les femmes écrivant surtout avant de se marier et une fois les enfants devenus grands, très peu au cœur de leur période reproductive, où le temps pour écrire est rare<sup>42</sup>.

Durant ces vingt-deux années, entre 1866 et 1888, Marie-Louise Globensky donne naissance à un enfant tous les deux ans, en moyenne : Marie en 1867, Louis en 1869, Henriette en 1870, Blanche en 1872, Paul en 1874, Justine en 1877, Jeanne en 1879, Yvonne en 1881, Alexandre en 1883, Arthur en 1885 et Thaïs en 1886 (Berthe et René

---

<sup>42</sup> Amanda Vickery, « S'il vous plaît, brûlez cela afin qu'aucun œil mortel ne puisse le voir » : les secrets des sources féminines », dans Jean-Pierre Bardet et François-Joseph Ruggiu, dir. *Au plus près du secret des cœurs? Nouvelles lectures historiques des écrits du for privé en Europe du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2005, p. 57.

naîtront en 1888 et en 1891, alors que le journal aura repris, l'aînée des enfants ayant atteint la vingtaine).

Au cours de ces années, la famille vivra d'abord chez les parents d'Alexandre Lacoste, à Boucherville<sup>43</sup>. C'est là que sont probablement nés Marie et Louis (et peut-être Henriette). En 1870, le couple déménagera à Montréal, chez Léon Globensky (1807-1879) et Angélique Limoges (1814-1883)<sup>44</sup>, avant d'emménager dans son propre foyer, au 268 de la Gauchetière<sup>45</sup>, un an plus tard. Enfin, à partir de 1875, le Lovell indique que la famille Lacoste habite au 71 de la rue St-Hubert, où ils vivront pendant 45 ans<sup>46</sup>.

---

<sup>43</sup> Entre 1866 et 1869, Alexandre Lacoste n'apparaît pas dans le Lovell et plusieurs entrées dans le journal, ainsi que des documents hommage produits pour le 50<sup>e</sup> anniversaire de leur mariage, font mention de leurs premières années de vie commune à Boucherville.

<sup>44</sup> Alexandre Lacoste apparaît dans l'annuaire Lovell de Montréal en 1870-71, à l'adresse de son beau-père, Léon Globensky, soit le 82, Champ-de-Mars (à l'intersection de Bonsecours).

<sup>45</sup> Dans l'Annuaire Lovell de 1871-1872, Alexandre Lacoste apparaît au 268, Lagauchetière (coin St-Hubert) à côté de ses beaux-parents qui habitent désormais au 266 de la Gauchetière.

<sup>46</sup> À partir de 1908, le numéro civique deviendra le 191, rue Saint-Hubert, mais il s'agit de la même maison.



Ville de Montréal. Gestion de documents et archives

Figure 6.2 Alexandre Lacoste et Marie-Louise Globensky, jeune couple. Ville de Montréal. Gestion de documents et archives.

Trois courtes lettres écrites par Alexandre Lacoste à sa femme en 1874 et 1875 (alors qu'elle est à la mi-vingtaine et lui au début de la trentaine et qu'ils sont parents de quatre enfants vivants) nous permettent d'entrevoir un tant soit peu la nature de leur relation après le mariage. Ces lettres sont d'autant plus précieuses qu'elles ouvrent une fenêtre sur une période non couverte par le journal. Elles sont écrites de Québec, où Alexandre Lacoste se trouve pour son travail<sup>47</sup>.

À sa « chère petite femme », Lacoste décrit ses occupations professionnelles et sociales à Québec et dit s'ennuyer de sa famille, s'inquiète des enfants lorsqu'ils sont malades: « Tu me dis dans ta lettre que la petite tousse toujours si le rhume continue vois le

---

<sup>47</sup> Lettres d'Alexandre Lacoste à sa femme, BAnQ Vieux-Montréal, P76, 1975-00-014\3, article 9.3.

médecin, la poitrine à cet âge est très faible<sup>48</sup> ». Dans la même lettre, Lacoste tente de prévoir la date de son retour à la maison : « Je me proposais bien de retourner au plus tard aujourd'hui, mais les affaires pressent tellement que je suis obligé de rester au moins jusqu'à vendredi. Malgré tous les amusements auxquels je prends part, je m'ennuie de toi, de nos petits enfants<sup>49</sup> », écrit-il. Cette lettre rappelle celles que Louis-Joseph Papineau écrivaient à sa femme alors qu'il était à Québec et elle à Montréal avec les enfants. Ces pères ont en effet en commun d'exprimer un sentiment de lourdeur face à leurs obligations professionnelles et un ennui de leur famille. Ils donnent aussi des conseils à leur épouse au sujet du soin des enfants.<sup>50</sup>

Dans la lettre datée du 17 janvier 1874, Alexandre Lacoste implique d'une certaine manière sa femme dans ses succès professionnels : « Ce que tu me dis dans ta lettre ne me surprend pas, je crois que les directeurs ici sont satisfaits de moi. Entre toi et moi, ma défaite a été une véritable victoire pour moi, j'ai reçu force félicitations. Je te dis cela mon amie, parce que tu ne fais qu'un avec moi, et que la joie que peut te causer mes succès me flatte encore plus que mes succès mêmes<sup>51</sup> ».

Par la remarque qu'il fait en signant sa lettre du 27 janvier 1875, on devine que Marie-Louise Globensky s'inquiète parfois des sentiments de son mari à son égard et qu'elle a exprimé un besoin d'être rassurée. En effet, il signe : « Ton mari qui t'aime, quoi que tu en penses quelques fois<sup>52</sup> ».

---

<sup>48</sup> *Ibid.*, lettre 9.3-3 datée du 27 janvier 1875

<sup>49</sup> *Ibid.*

<sup>50</sup> Renée Blanchet et Georges Aubin, dir, *Louis-Joseph Papineau. Lettres à Julie*, Québec, Septentrion, 2000, 814 pages (voir lettres du 3 et du 5 février 1825, notamment, p. 102-106).

<sup>51</sup> Lettre d'Alexandre Lacoste à sa femme, Québec, 17 janvier 1874, BANQ Vieux-Montréal, P76, 1975-00-014\3, article 9.3, lettre 9,3-2

<sup>52</sup> Lettre d'Alexandre Lacoste à sa femme, Québec, 27 janvier 1875, BANQ Vieux-Montréal, P76, 1975-00-014\3, article 9.3, lettre 9,3-3

En somme, ces lettres sont courtes et ne nous révèlent pas énormément, mais suffisamment pour que l'on sente l'attachement qui perdure entre Marie-Louise Globensky et Alexandre Lacoste après la période de fréquentations et le mariage<sup>53</sup>. Elles laissent aussi deviner le ton parfois paternaliste du mari envers sa femme.

En ce qui concerne la sexualité des jeunes mariés, le journal et la correspondance sont totalement muets<sup>54</sup>. En fait, le silence est tel en ce qui concerne la sexualité et le corps que, dans le journal de Globensky, comme nous l'avons déjà évoqué, les grossesses ne sont pas nommées, comme si les rapports sexuels qu'elles évoquent nécessairement étaient un phénomène trop privé ou tabou pour être écrit.

L'historiographie montre bien que les Canadiens-français catholiques entretenaient à l'égard du corps et de la sexualité un rapport de pudeur, souvent teinté de culpabilité, de honte et d'anxiété<sup>55</sup>. Il est tentant de penser alors que la sexualité était un territoire

---

<sup>53</sup> La correspondance de l'époque victorienne analysée par Françoise Noël et Peter Ward révèle aussi la présence de sentiments amoureux qui persistent au-delà de la période de fréquentations chez de nombreux couples de la bourgeoisie canadienne. Françoise Noël, *op. cit.*, chapitre 4; Ward, *op. cit.*, chapitre 7.

<sup>54</sup> La chambre conjugale du XIX<sup>e</sup> siècle est un endroit difficilement accessible pour les historiens. Voir : Alain Corbin, *Les filles de nocces : misère sexuelle et prostitution, XIX<sup>e</sup> -XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Aubier, 1978, p. 18; Michelle Perrot, *Histoire des chambres*, Paris, Seuil, 2009, p. 81.

<sup>55</sup> Voir : Serge Gagnon, *Plaisir d'amour et crainte de Dieu. Sexualité et confession au Bas-Canada*, Sainte-Foy, Les presses de l'Université Laval, 1990, 202 pages; Gérard Bouchard, « La sexualité comme pratique et rapport social chez les couples paysans du Saguenay (1860-1930) », *Revue d'histoire de l'Amérique française* 54, 2 (2000) : 183-217. Denyse Baillargeon, « Pratiques et modèles sexuels féminins au XX<sup>e</sup> siècle jusqu'à l'avènement de la pilule », dans Jean-Philippe Warren, dir. *Une histoire des sexualités au Québec*, Montréal, VLB éditeur, p. 17-31. Cette pudeur expliquerait même en partie les taux de mortalité infantile plus élevés chez les Canadiens français que chez les autres groupes culturels montréalais : plus pudiques, les Canadiennes françaises allaitaient moins, pour ne pas se découvrir les seins devant leur famille et donnaient à leurs bébés du lait de vache. Ce lait de vache était souvent contaminé et fut éventuellement reconnu comme un des principaux responsables de la mortalité infantile. Voir : Denyse Baillargeon, *Un Québec en mal d'enfants. La médicalisation de la maternité, 1910-1970*. Montréal, Éditions du Remue-Ménage, 2004, Chapitre 1 : Une mauvaise mère nommée Québec, p. 33 à 64.

invariablement mortifère, surtout pour les femmes, au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, au Canada français.

Cependant, chez ces couples de la bourgeoisie qui expriment des sentiments amoureux très forts l'un envers l'autre<sup>56</sup>, le silence ne veut pas nécessairement dire absence d'appréciation de leur vie sexuelle. En effet, selon Karen Lystra, qui étudie des couples de l'époque victorienne aux États-Unis où la pudeur est aussi de mise en ce qui concerne la sexualité, cette barrière du silence ne reflète pas simplement une posture « antisexuelle ». Selon elle, les couples bourgeois « actually held an extremely high estimation of, indeed almost reverence for, sexual expression as the ultimate symbol of love and personal sharing.<sup>57</sup> » Ils voient la sexualité comme quelque chose de sacré, qui ne se partage qu'avec le ou la partenaire. « Total privacy was the foundation of romantic expression, and romantic relationships were guarded by a deliberate wall of secrecy<sup>58</sup>, écrit-elle. La pudeur autour de la sexualité cacherait donc parfois une intimité riche et heureuse<sup>59</sup>.

Peut-on penser qu'il en était de même au sein du couple Lacoste? Nous croyons en effet que leur adhésion à l'idée de l'amour romantique conjugal, combinée à celle de l'amour conjugal catholique a probablement érigé une forte muraille du secret autour de leur sexualité. Cependant, le fait qu'ils aient dressé cette muraille autour de leur vie sexuelle ne nous permet absolument pas de conclure qu'ils n'ont pas connu une

---

<sup>56</sup> Comme le couple Lacoste, le couple formé par Joséphine Marchand et Raoul Dandurand, le couple formé par Henriette Dessaulles et Maurice Saint-Jacques.

<sup>57</sup> Karen Lystra, *op. cit.*, p 5.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 3.

<sup>59</sup> Voir aussi, dans d'autres cultures, le désir et le bonheur conjugal qui transparaît dans les écrits de soi : Clémentine Vidal-Naquet, *Couples dans la Grande Guerre. Le tragique et l'ordinaire du lien conjugal*, Paris, Les belles lettres, 2014, 678 pages; Clémentine Vidal-Naquet, *Correspondances conjugales 1914-1918. Dans l'intimité de la Grande Guerre*, Paris, Robert Laffont, 2014, 678 pages; et le sondage mené par Clelia Duel Mosher sur les femmes et la sexualité aux États-Unis en 1892 : Clelia Duel Mosher *The Mosher Survey : Sexual Attitudes of 45 Victorian Women*, New York, Arno Press, 1980, 470 pages.

sexualité épanouie. Ni d'ailleurs qu'ils en ont eu une. Il ne faut pas oublier que pour l'Église catholique, la sexualité ne devait avoir qu'une fonction reproductive et que Globensky suivait à la lettre les préceptes de l'Église.

### 6.1.5 Un couple en voyage ou en vacances

#### 6.1.5.1 Voyage en Europe 1888

En mai 1888, Alexandre Lacoste convainc son épouse de l'accompagner lors d'un voyage de deux mois et demi en Europe<sup>60</sup>. Entre les lignes du journal d'Europe que laisse Globensky, mais surtout à travers la correspondance qu'elle écrit à sa fille Marie, qui s'occupe de la maisonnée pendant leur absence, l'on voit se dessiner un couple complice et heureux d'être ensemble à la découverte de l'Europe, bien que triste d'être séparé de ses enfants.

L'amour de Globensky pour son mari se laisse voir à plusieurs endroits. Au moment du départ, par exemple, la mère de famille a le cœur gros de quitter ses enfants. Dans son journal, elle écrit qu'après avoir pleuré longtemps dans sa cabine, elle se força à reprendre courage afin de ne pas « attrister plus longtemps mon si bon compagnon de voyage. »<sup>61</sup> À sa fille Marie, le lendemain, elle écrit avoir beaucoup pleuré en ajoutant : « Ton papa est si heureux qu'il me paye du sacrifice que je fais pour lui. » Bref, le souci qu'elle a de ne pas gâcher le plaisir de son mari et le plaisir qu'elle a de le voir heureux la motivent à contrôler sa peine et son inquiétude.

---

<sup>60</sup> « [...] mon mari désirait tant me faire faire ce voyage si avantageux qu'il a fallu céder à son instance malgré tout le déchirement de cette cruelle séparation que je devais subir. » *Journal*, 23 mai 1888.

<sup>61</sup> *Journal*, 23 mai 1888.

L'amour d'Alexandre pour son épouse se laisse aussi deviner sous la plume de Globensky. De Londres, en juillet, elle écrit : « (...) ce voyage (...) est délicieux mais aussi très fatigant, surtout pour moi qui n'ai pas ma vigueur de dix-huit ans, cependant ton papa trouve que ça va bien et veut encore que nous ayons toute l'illusion des jeunes mariés. <sup>62</sup> » À 39 ans, Marie-Louise Globensky qui a subi onze grossesses et accouchements ne se sent plus très pimpante; mais Alexandre, 46 ans semble voir ce premier voyage avec elle en Europe à la manière d'une lune de miel.

Ailleurs, on peut voir que leur lien s'enracine dans l'amour qu'ils portent tous les deux à leurs enfants. De Paris, en juillet, Marie-Louise écrit à Marie : « (...) vous faites le grand sujet de notre conversation intime ton papa et moi, vois-tu pour nous rien ne peut nous distraire de ce qui nous est si précieux, là où est notre trésor, là aussi est notre cœur. <sup>63</sup> »

Or, au-delà de leur parentalité, ils forment une équipe soudée et Globensky se réjouit des succès de son mari, qui rejaillissent sur le couple et la famille. À la fin de juillet, de Londres, Globensky relate à sa fille la conclusion heureuse d'un procès dans lequel était impliqué Alexandre Lacoste: « Encore une belle journée pour nous puisque ton papa est revenu de nouveau chantant victoire dans cette nouvelle affaire, il en est ravi et moi aussi, la bonne chance le poursuit, j'espère maintenant qu'il en sera ainsi jusqu'à la fin du voyage (...) <sup>64</sup> ».

---

<sup>62</sup> Lettre de Londres, de Marie-Louise à sa fille Marie, 18 juin 1888, P783, P2\B1 (P2 C.1.1.2\12).

<sup>63</sup> Lettre de Paris, de Marie-Louise à sa fille Marie, 3 juillet 1888, P783, P2\B1 (P2 C.1.1.2\15).

<sup>64</sup> Lettre de Londres, de Marie-Louise à sa fille Marie, 21 juin 1888, P783, P2\B1 (P2 C.1.1.2\17) Dans le journal de voyage, c'est le 19 juin qu'elle écrit : « Grand jour du procès. Les deux avocats partent à dix heures bien préoccupés, ils reviennent à cinq heures du soir. C'est mon cher mari qui a la victoire, il va sans dire que j'en suis fière. » *Journal*, 19 juin 1888 (Londres).

### 6.1.5.2 Vacances

Durant l'été, Marie-Louise Globensky s'installe en villégiature, généralement dans Charlevoix ou dans le Bas-du-Fleuve, pour plusieurs semaines. Elle est accompagnée de quelques-uns de ses enfants (les plus jeunes dans le même hôtel, les autres souvent dans des hébergements voisins, parfois dans un autre village) et souvent de domestiques. Son mari, lui, occupé par son travail à Québec ou à Montréal, fait des séjours ponctuels auprès d'eux. Lorsqu'il n'est pas là, elle a une vie sociale et familiale très remplie, ce qui ne l'empêche pas de penser à lui et de lui écrire. Et quand il vient la retrouver, elle exprime de la joie. Le 19 juillet 1898, par exemple, de Kamouraska, elle écrit : « Je vois par les journaux que mon mari était hier aux funérailles de Mme Bossé et que ce matin il assistait à celles de Mgr Laflèche, évêque de Trois-Rivières. J'attends son retour avec hâte<sup>65</sup> ». Deux jours plus tard, elle note : « Pendant le dîner, mon mari est venu me surprendre, ce fut une joie générale; il restera jusqu'à la semaine prochaine avec nous<sup>66</sup>».

Ces vacances de 1898 à Kamouraska s'étendent jusqu'au début septembre. Alexandre Lacoste part et revient plusieurs fois. À la fin août, il est présent; c'est lui qui prend la photographie officielle des enfants en vacances, avant d'être appelé en urgence à Montréal où il repart, non sans avoir d'abord fait une « charmante promenade sur la grève » avec son épouse<sup>67</sup>. De retour à Kamouraska début septembre, il partage avec sa femme des moments plus intimes, car une partie des vacanciers est rentrée à la maison. « Nous sommes maintenant dans une solitude complète, tous nos grands enfants sont absents. Thaïs et Berthe sont notre seule compagnie, elles sont fort

---

<sup>65</sup> *Journal*, 19 juillet 1898 (Kamouraska).

<sup>66</sup> *Journal*, 21 juillet 1898 (Kamouraska).

<sup>67</sup> *Journal*, 23 août 1898 (Kamouraska).

gentilles les chères petites et savent nous distraire, mon mari et moi durant cette semaine faisons la partie de besigue comme récréation du soir.<sup>68</sup>»

Marie-Louise Globensky apprécie les moments de solitude et d'intimité avec son mari, d'autant qu'ils ne sont pas si fréquents. Elle en témoigne le 1<sup>er</sup> juillet 1911, au Portage : « Nous passons l'après-midi mon mari et moi, sur la véranda nous faisant part de nos impressions, sur le bonheur de nous voir transplantés sur ce petit coin de terre où tout est calme et silence autour de nous. Le mugissement seul de la vague retentit à nos oreilles, comme une douce mélodie pour nous parler des grandeurs de la nature. Le soir, nous sommes encore dans l'admiration du coucher de soleil ravissant (...).<sup>69</sup> » Le lendemain, elle écrit : « La soirée encore seule avec mon mari. C'est une rare occasion et un grand repos <sup>70</sup>».

En vacances, c'est l'occasion pour le couple Lacoste de se retrouver, dans une atmosphère calme, avec leurs enfants et parfois sans eux. La façon dont Globensky décrit ces moments indique qu'ils sont précieux pour elle. Ces époux, même après des décennies de mariage, semblent chérir les instants partagés. Le plus souvent, ils en profitent pour parler de ceux qu'ils aiment. Le 9 août 1913, Alexandre vient rejoindre Marie-Louise à Rimouski et elle écrit : « Comme j'étais fière de voir mon cher mari, il est très bien (...). Nous avons parlé de tous les chers nôtres<sup>71</sup>».

---

<sup>68</sup> *Journal*, 4 septembre 1898 (Kamouraska).

<sup>69</sup> *Journal*, 1er juillet 1911 (au Portage).

<sup>70</sup> *Journal*, 2 juillet 1911 (au Portage).

<sup>71</sup> *Journal*, 9 août 1913 (Rimouski).

### 6.1.6 Au quotidien, à partir de 1900

Au début des années 1900, le couple Lacoste vit au rythme des séparations et des retrouvailles<sup>72</sup> en fonction des obligations professionnelles d'Alexandre qui est depuis 1891 juge en chef de la Cour du banc de la reine de la province de Québec<sup>73</sup>. Plusieurs entrées du journal comportent des phrases simplement informatives, comme : « départ d'Alexandre pour Québec », « mon mari parti pour Québec ». À d'autres moments, la diariste laisse transparaître ses états d'âme face à ces départs : « Mon mari est parti pour Québec à deux heures. Il y passera la semaine pour le terme de mai. Son départ laisse toujours un grand vide.<sup>74</sup> »

Le travail d'Alexandre Lacoste est un sujet de préoccupation pour son épouse, laisse voir le journal. Si Marie-Louise Globensky se réjouit des succès professionnels de son mari, comme on l'a vu plus haut, elle s'inquiète aussi parfois de le voir trop soucieux pour son travail. Par exemple, en 1906, elle écrit : « Mon mari termine ce soir à la veillée le procès si célèbre d'Hackett. J'en suis bien aise car il en paraissait préoccupé<sup>75</sup> ». Elle se soucie aussi des revenus générés par le travail d'Alexandre Lacoste. En juillet 1905, elle se réjouit de l'augmentation de salaire des juges, comme nous l'avons vu<sup>76</sup>. Difficile de savoir quelle part prenait Marie-Louise Globensky dans la gestion du budget familial. Mais si l'on se fie à Madeleine Des Rivière, dans sa biographie de Justine Lacoste-Beaubien, « Marie-Louise tenait rigoureusement les comptes ». Des Rivières écrit encore : « [c]ertains de ses petits-enfants se souviennent

<sup>72</sup> Dans une lettre à sa fille Marie, citée par Anne-Marie Sicotte, Alexandre Lacoste juge qu'il a été un piètre mari en raison de ses trop nombreuses absences. Sicotte, *op. cit.*, p. 78.

<sup>73</sup> Après avoir siégé au Sénat de 1884 à 1891. Voir Sylvio Normand, « Lacoste, sir Alexandre », dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 15, Université Laval/University of Toronto, 2003, consulté le 24 oct. 2016, [http://www.biographi.ca/fr/bio/lacoste\\_alexandre\\_15F.html](http://www.biographi.ca/fr/bio/lacoste_alexandre_15F.html).

<sup>74</sup> *Journal*, 30 avril 1900.

<sup>75</sup> *Journal*, 19 juin 1906.

<sup>76</sup> *Journal*, 18 juillet 1905.

qu'elle gardait tout sous clé, depuis le cabinet de liqueurs jusqu'à l'armoire à biscuits, portant le trousseau de clés à la ceinture, comme une sœur tourière. »<sup>77</sup>

L'évolution générale de la carrière d'Alexandre Lacoste préoccupe Globensky. Bien entendu, les décisions professionnelles d'Alexandre ont un impact sur toute la famille. Lorsqu'il obtient le titre de sir, en 1892, elle se comporte avec l'humilité qu'elle croit devoir démontrer, ne s'épanchant pas sur le sujet dans le journal<sup>78</sup>. Mais en janvier 1907, lorsqu'Alexandre Lacoste prend la décision de quitter son poste de juge en chef pour retourner à la pratique du droit avec ses fils Paul et Alexandre, elle en parle pendant plusieurs jours consécutifs. D'abord, elle partage son angoisse : « Mon mari est très préoccupé par sa décision si importante pour notre avenir. Je me confie en la Providence qui nous a toujours été si favorable, qu'elle nous conduise où Dieu voudra et que ce soit pour sa gloire<sup>79</sup> ». Puis, elle montre qu'elle appuie son mari : « Il lui a fallu de l'énergie et du courage. J'admire de toute mon âme son dévouement pour ses enfants. Il veut leur aider davantage si c'est possible. Que ce sacrifice soit couronné de succès<sup>80</sup> ». Le 25 janvier, elle dit que les journaux ont annoncé la nouvelle de sa démission et que les éloges abondent. « Puissent nos fils marcher sur ses traces<sup>81</sup> », écrit-elle. Le 29 janvier, Alexandre reçoit une lettre du gouverneur général Lord Grey dans laquelle il accepte sa démission et fait l'éloge de ses qualités de juge. Globensky recopie la lettre dans son journal. « Quelle satisfaction pour moi d'entendre de pareils éloges et n'ai-je pas droit d'être fière de mon cher mari comme les enfants doivent

<sup>77</sup> Madeleine Des Rivières, *Une femme, mille enfants. Justine Lacoste-Beaubien*, Montréal, Bellarmin, 1987, p. 73.

<sup>78</sup> Elle écrit simplement : « Ce matin, tous les journaux annoncent le nouveau titre de mon mari qui s'appellera maintenant Sir Alexandre. Je fais venir Justine, Jeanne et Yvonne du couvent pour fêter leur père. (...) Toute la journée, nous recevons des lettres, télégrammes et visites de félicitations. » Elle ne mentionne pas le fait qu'elle devient par le fait même « Lady Lacoste ». - *Journal*, 25 mai 1892.

<sup>79</sup> *Journal*, 23 janvier 1907.

<sup>80</sup> *Journal*, 24 janvier 1907.

<sup>81</sup> *Journal*, 25 janvier 1907.

l'être de leur père. Puissent mes fils marcher sur ses traces.<sup>82</sup>» Globensky, donc, exprime souvent de la fierté pour les actions, décisions, façons d'être de son mari et s'enorgueillit des honneurs qu'il reçoit.

Durant ces années du début du XX<sup>e</sup> siècle où les enfants commencent à être grands (la plus jeune, Berthe, a 11 ans en 1900), le couple a une vie sociale très active, examinée au chapitre précédent. Au milieu de cette effervescence sociale, ils ont parfois des moments plus tranquilles. Le 16 décembre 1905, ils se retrouvent en petit comité : « mon mari fait avec ses amis sa partie de whist, je joue au bezigue avec ma cousine<sup>83</sup> ». Le samedi 23 mai 1908, seul, le couple Lacoste va visiter son fils Louis, puis faire « un grand tour de char à la montagne »<sup>84</sup>. Parfois, c'est par la force des choses qu'ils se retrouvent dans l'intimité : « Mon mari est convalescent. J'ai hâte de le voir tout à fait guéri ; cette grippe est lente à revenir<sup>85</sup>».

Au quotidien, Marie-Louise Globensky chérit particulièrement les moments où elle prie avec son mari, où elle s'agenouille avec lui dans un lieu saint<sup>86</sup>. De nombreuses entrées en témoignent dans le journal, comme celle-ci :

J'ai eu le bonheur d'aller ce matin faire un pèlerinage avec mon mari à notre petite chapelle de Lourdes, qu'il est bon d'élever son cœur et son âme ensemble vers ce Dieu si bon qui a bien voulu nous unir pour l'aimer d'un

---

<sup>82</sup> *Journal*, 29 janvier 1907. La récurrence de la dernière idée (l'espoir que les fils marchent sur les traces du père) est éloquente. Elle laisse voir l'inquiétude de la mère pour ses fils. La difficile décision d'Alexandre de donner sa démission comme juge a probablement été motivée par le désir d'aider Paul et Alexandre, leurs fils avocats, qui se trouvaient en difficulté. Mais cela, le journal ne le dira pas explicitement, la faiblesse des hommes étant, on l'a vu, taboue dans cette communauté émotionnelle.

<sup>83</sup> *Journal*, 16 décembre 1905.

<sup>84</sup> *Journal*, 23 mai 1908.

<sup>85</sup> *Journal*, 11 mars 1903.

<sup>86</sup> *Journal*, 11 avril 1908.

même amour. Puisse-t-il bénir toutes nos intentions et notre chère famille pour laquelle nous formons des vœux si ardents<sup>87</sup>.

En vieillissant, la complicité et l'amour des époux Lacoste et l'importance qu'ils leur accordent ne semblent pas s'émousser. Le 24 décembre 1915, après la messe de Noël à l'Institut Nazareth, ils se retrouvent seuls tous les deux. Globensky note :

Au retour [de la messe] mon mari et moi avons pris ensemble un petit goûter nous rappelant les années passées où la grande table s'entourait de tous nos enfants au réveillon de Noël. Maintenant il faut vivre de souvenirs, heureux encore de nous retrouver ensemble tous les deux<sup>88</sup>.

À travers les épreuves de la vie, leur complicité transparaît aussi. Par exemple, le soir du mariage d'Yvonne, déchirée comme chaque fois qu'un de ses enfants quitte la maison familiale, Globensky écrit : « Après le départ de tout le monde je restai avec mon mari dans une parfaite solitude. Nous nous fîmes part de nos impressions, bien variées, mélange de contentement pour nos enfants et de tristesse pour nous. <sup>89</sup>» Ils sont aussi unis dans l'épreuve qu'est la maladie de leur fils Alexandre, en 1908 (voir chapitre sur la peur) :

Mon réveil ne fut pas plus gai qu'hier car ma première pensée se dirigeait vers l'hôpital. J'allai à la messe avec mon cher mari qui heureusement est un appui puissant. Son cœur saigne, je le sais, nous nous comprenons sans trop nous faire part de nos sentiments. Mais ensemble, nous sommes allés prier, demander forces et bénédictions pour l'année qui nous apparaît<sup>90</sup>.

---

<sup>87</sup> *Journal*, 26 mai 1900. Voir aussi le 12 janvier 1919 : « Ce matin je vais à la basse-messe avec mon cher mari qui a aujourd'hui 77 ans, nous avons le bonheur de communier ensemble. Que Dieu soit loué de notre bonheur et qu'il lui plaise de le continuer longtemps encore. »

<sup>88</sup> *Journal*, 24 décembre 1915.

<sup>89</sup> *Journal*, 7 février 1907.

<sup>90</sup> *Journal*, 1<sup>er</sup> janvier 1908.

Au moment du décès de Coralie Globensky, sa sœur, Marie-Louise Globensky se désole de l'absence de son mari, auprès de qui elle ne peut aller chercher le réconfort dont elle aurait besoin.

J'eus la peine immense de voir durant cette semaine d'angoisses mon cher mari absent accomplissant son devoir de cour à Québec. Il ne revint qu'hier après toute notre agitation. Son retour me fit grand bien car vraiment je me sens toute brisée<sup>91</sup>.

En somme, il paraît évident que, bien que bénéficiant de la « puissance paternelle » aux yeux de la loi, Alexandre Lacoste n'est pas homme à en abuser, ni au détriment de ses enfants ni au détriment de sa femme. À l'instar de Félix-Gabriel Marchand, selon le journal de sa fille Joséphine<sup>92</sup>, Lacoste incarne plutôt un patriarcat québécois doux et aimant. Jusqu'à un certain point, il partage avec son épouse l'autorité sur la famille, comme en fait foi cette entrée du journal du 31 décembre 1910, qui montre Marie Lacoste demandant à ses deux parents d'offrir la bénédiction « paternelle ».

Ce n'est qu'à bien près de minuit que finit la fête cette année. Alors notre fille aînée Marie Lajoie proposa de demander la bénédiction à leur père et à moi. Je fus très émue de les voir tous s'agenouiller pour la recevoir. Que Dieu les bénisse ces chers enfants. Qu'ils vivent tous dans la paix d'une vie chrétienne et de devoir, et qu'ils aient à leur tour le bonheur que nous goûtons de posséder de si bons enfants<sup>93</sup>.

---

<sup>91</sup> *Journal*, 7 février 1903.

<sup>92</sup> Marchand, *Journal intime*, p. 197 (18 janvier 1898) et p. 77 (1<sup>er</sup> mai 1884).

<sup>93</sup> *Journal*, 31 décembre 1910.

## 6.2 L'amour maternel

### 6.2.1 L'amour maternel au XIX<sup>e</sup> siècle

C'est au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, sous l'influence des Lumières (et notamment des écrits de Jean-Jacques Rousseau), que le concept de la « bonne mère » se diffuse dans la société occidentale. « La » femme, matrice du corps social, possède « naturellement » les qualités nécessaires à l'éducation des enfants et à la prise en charge des besoins des malheureux. En effet, les écrits médicaux insistent sur sa sensibilité exquise qui, si elle freine ses capacités de réflexion et de concentration, dit-on, (il est donc préférable qu'elle ne fasse pas de longues études), augmente ses capacités de tendresse, de compassion, de pitié, de patience, de bienfaisance. Les femmes sont des mères-nées et elles sont appelées à renforcer ces dispositions chez leurs propres filles, qui seront aussi un jour des mères<sup>94</sup>.

Cette vision glorifiée et naturalisée de la maternité, forme « nouvelle, débonnaire, paternaliste du patriarcat »<sup>95</sup> fait l'objet d'un véritable culte au XIX<sup>e</sup> siècle. Écrivains et poètes la célèbrent avec grandiloquence, les discours prescriptifs, laïcs comme religieux, les romans de fiction, en font LE modèle à suivre. Au même moment, le Code Napoléon frappe les femmes mariées d'incapacité juridique. Considérées comme des mineures, donc, elles n'ont pas de droits dans la cité, mais en contrepartie leur dit-

---

<sup>94</sup> Yvonne Knibiehler, *Histoire des mères et de la maternité en Occident*, Paris, Presses universitaires de France, 2002, chapitre 3 : « La maternité glorifiée », p. 59-90. Au même moment, le rôle des pères aussi change et l'amour paternel, longtemps retenu, trouve sa liberté d'expression. Yvonne Knibiehler, *Les pères aussi ont une histoire*, Paris, Hachette, 1987, chapitre 7 : « L'amour paternel », p. 192-212.

<sup>95</sup> Yvonne Knibiehler, *Histoire des mères...*, p. 59.

on partout et en tout temps, elles sont les reines du foyer, les « divinités du sanctuaire domestique<sup>96</sup> ».

Vus du XXI<sup>e</sup> siècle, ces changements témoignent d'un recul de la condition des femmes au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>97</sup> qui a été bien documenté. Néanmoins, certaines femmes ont su tirer de cette valorisation de l'amour maternel un sentiment de reconnaissance sociale et de respect au sein de la famille. Pour Marie-Louise Globensky, soutiendrons-nous dans cette section de chapitre, l'amour maternel<sup>98</sup> a été une sorte de clé d'épanouissement dans un système patriarcal où sa liberté d'action était limitée.

En effet, Marie-Louise Globensky fait de son rôle de mère le pilier de son identité et place l'amour maternel au sommet du panthéon des sentiments à ressentir et à exprimer. Aimer ses enfants s'accompagne d'émotions parfois difficiles, reconnaît-elle<sup>99</sup>. Mais cela vient aussi avec d'incommensurables joies<sup>100</sup>. Toutes ces émotions, lorsque couplées à l'amour maternel, sont bien vues. Ainsi, en étant une mère aimante, en agissant comme tel, même si cela s'accompagne de peine, Globensky se sent valorisée,

---

<sup>96</sup> *Ibid.*, p. 66.

<sup>97</sup> Voir notamment George Duby, Michelle Perrot, Geneviève Fraisse, dir. *Histoire des femmes en Occident. Tome IV. Le XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Perrin, 2002, 768 pages; Gail Cuthbert Brandt, Naomi Black, Paula Bourne, Magda Fahrni, *Canadian Women. A History*, Toronto, Nelson, 2010, 660 pages; Le Collectif Clio, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, le Jour, 1992, 646 pages; Denyse Baillargeon, *Brève histoire des femmes au Québec*, Montréal, Boréal, 2012, 288 pages.

<sup>98</sup> L'amour maternel n'a pas fait l'objet d'un très grand nombre de travaux, excepté ceux d'Elisabeth Badinter. Badinter ne nie pas que l'amour maternel a de tout temps existé. Mais elle nie qu'il soit lié à un quelconque instinct, que toutes les femmes de toutes les époques en ont été pourvues. Elisabeth Badinter, *L'amour en plus. Histoire de l'amour maternel, XVII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Flammarion, 2010 [1980], 449 pages. Le thème plus large de la maternité a, quant à lui, inspiré de nombreux ouvrages importants en France, aux États-Unis, au Canada et au Québec, qui montrent que cette expérience intime est aussi politique. Voir : Anne Cova, « Où en est l'histoire de la maternité ? », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* 21 (2005) [en ligne].

<sup>99</sup> « [Mon] cœur maternel [...] ne sait aimer que pour souffrir. » *Journal*, 21 juin 1907.

<sup>100</sup> « (...) Pour moi cette vie intime de famille est l'idéal du bonheur, tous les trésors du monde ne valent pas celui-là. » *Journal*, 5 juin 1900.

respectée et importante à l'intérieur de sa famille comme au sein de la société. Elle sent qu'elle marche dans le « droit chemin », vers le paradis.

Au Québec, la valorisation de la maternité passe beaucoup par les discours religieux et nationalistes qui se font pressants dans le contexte de la lutte contre la mortalité infantile de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> siècle<sup>101</sup>. Marie-Louise Globensky est directement exposée à ces discours dans les journaux et les livres qu'elle lit, mais surtout à l'église, particulièrement lors des retraites spirituelles qu'elle entreprend chaque automne, où, année après année, on rappelle aux femmes leur rôle et leurs devoirs et la part de sacrifice qui leur incombe. Elle est réceptive à ces discours au point de les reproduire fidèlement dans son journal<sup>102</sup>.

Être une bonne mère, c'est se dévouer, se sacrifier comme l'a fait la Vierge Marie, proposée par l'Église catholique comme le modèle de perfection maternelle à imiter depuis la proclamation du dogme de l'Immaculée conception<sup>103</sup>. Marie-Louise Globensky, on l'a dit, appartient à la Société des Enfants de Marie, formée à partir d'un noyau d'anciennes élèves des sœurs de la Congrégation Notre-Dame habitant Montréal, qui se donnent la Vierge Marie pour modèle. Les Enfants de Marie sont tenues d'agir avec pureté et moralité et de pratiquer la charité à l'égard des pauvres<sup>104</sup>.

---

<sup>101</sup> Voir : Denyse Baillargeon, *Un Québec en mal d'enfants. La médicalisation de la maternité, 1910-1970*, Montréal, Éditions du Remue-Ménage, 2004, 373 pages.

<sup>102</sup> « (...) Cet après-midi, sermon à trois heures sur la mission de la femme chrétienne, elle est sublime. Une mère qui remplit tous ses devoirs comme elle doit le faire trouve là tout ce qu'il faut pour faire son salut. C'est elle qui doit former le cœur de son enfant, cette fleur confiée à sa garde. Mais pour cela, il faut savoir se dévouer, se sacrifier sans cesse.(...). » *Journal*, 24 octobre 1892.

<sup>103</sup> Dogme proclamé par le pape Pie IX en 1854, qui affirme que « la mère du Christ a été miraculeusement préservée de la tache du péché originel. » Marta Danylewycz, *profession : religieuse. Un choix pour les Québécoises (1840-1920)*, Montréal, Boréal, 1988, p. 47.

<sup>104</sup> « Ces Enfants de Marie sont invitées à renoncer aux plaisirs de la danse moderne et du théâtre français : on les exhorte à ne lire que des ouvrages littéraires d'une haute tenue morale, à pratiquer les vertus « célestes » de pureté et d'humilité et à fuir l'indolence et la frivolité. Elles sont tenues, en somme, d'imiter en tous points leur modèle, Marie Immaculée. » Danylewycz, *op. cit.*, p. 52.

« Marie Immaculée » est pour Globensky une inspiration si importante qu'elle lui consacre sa dernière fille, Berthe, qui sera vêtue de bleu jusqu'à l'âge de huit ans<sup>105</sup>.

Marie-Louise Globensky *veut être* une bonne mère tel qu'on l'entend dans le Québec catholique du tournant du XX<sup>e</sup> siècle, et elle *veut montrer qu'elle est* une bonne mère, ce qu'elle fait dans son journal intime. En effet, dans ces écrits, elle se met beaucoup en scène, devant Dieu et devant les destinataires du journal, en jouant son rôle de mère ou de grand-mère : veillant sur ses enfants ou petits-enfants malades, les soignant, visitant ses petits au couvent, pensant à eux avant de penser à elle-même. Malgré cet aspect de « mise en scène » et malgré les tensions qui se laissent parfois deviner entre les lignes, Globensky, semble avoir créé avec ses enfants, et particulièrement avec ses filles, des relations d'affection profonde qui l'ont beaucoup nourrie tout au long de sa vie.

### 6.2.2 Relations avec les enfants, petits

Au cours de son voyage en Europe en 1888, Globensky visite la galerie Pitti, à Florence et elle est impressionnée par plusieurs grands tableaux de maîtres, dont ceux de Raphaël. Elle qui est loin de ses enfants depuis trois semaines se sent particulièrement interpellée par la Vierge à la chaise, « toute profane si l'on veut, mais d'un effet irrésistible par sa beauté parfaite et l'expression du bonheur maternel le plus intime, indiqué par le groupe resserré que forme la composition »<sup>106</sup>, écrit-elle. Le lien maternel qui y est représenté par une étreinte exclusive entre la Vierge et son fils

---

<sup>105</sup> *Ibid.*, p. 187; *Journal*, 16 mars 1897.

<sup>106</sup> *Journal*, 13 juin 1888.

semble faire écho aux sentiments qu'elle ressent envers ses enfants lorsqu'ils sont petits, au bien-être qu'elle expérimente lorsqu'elle est avec eux.



Figure 6.3 La Vierge à la chaise, de Raphaël, réalisée en 1513-1514

#### 6.2.2.1 Fillettes et garçonnetts : « tapage accoutumé », rites de passages et pensionnat

En mars 1890, Marie-Louise Globensky, 41 ans, séjourne à Ottawa chez sa sœur Élodie, dans le but de passer du temps avec son mari qui est en poste au Sénat<sup>107</sup>, mais surtout de remonter le moral de sa sœur qui traverse un moment difficile. C'est son aînée, Marie Lacoste, âgée de 22 ans, qui s'occupe des enfants plus jeunes, à Montréal. Dans une lettre que Marie-Louise écrit à sa fille, le 5 mars, elle lui dit combien elle s'ennuie du « tapage accoutumé » de la maison familiale et combien sans celui-ci, elle se sent comme un « poisson hors de l'eau » :

---

<sup>107</sup> Il sera sénateur entre 1884 et 1891. Sylvio Normand, *op. cit.*

Je vois que Thaïs est toujours espiègle, chère petite j'ai hâte de l'embrasser ainsi que ma petite Berthe, même désir pour chacun de vous chers enfants. À lundi cette douce jouissance. Je suis un peu comme l'oiseau que l'on empêcherait de voler, de même que le poisson hors de l'eau, il me faut tout mon tapage accoutumé pour me sentir chez moi<sup>108</sup>.

Plusieurs autres lettres, écrites alors qu'elle est momentanément séparée de ses enfants en bas âge, témoignent de ce sentiment de n'être pleinement heureuse et complètement elle-même que lorsqu'elle se trouve au milieu de sa ribambelle d'enfants joyeuse et bruyante. C'est là, dit-elle, qu'elle trouve le repos. En 1888, alors qu'elle visite l'Europe avec son mari, elle écrit à Marie, qui est encore une fois responsable de ses frères et sœurs : « Malgré toute la jouissance de ce beau voyage [...] [q]ue ma pensée est souvent près de vous tous, de votre cercle joyeux [...] je vois même la chère petite Thaïs courant et trébuchant parfois<sup>109</sup> ».

Ces lettres indiquent que Marie-Louise Globensky, comme le veulent les discours qui encensent la maternité, trouve beaucoup de bonheur à être mère, à passer du temps au milieu de ses jeunes enfants. Elles laissent croire que c'est là qu'elle se sent accomplir sa mission principale, qu'elle se sent « complète ». Nulle part Globensky n'exprime de sentiments d'impatience ou de fatigue face à sa condition maternelle.

---

<sup>108</sup> Lettre de Marie-Louise Globensky à sa fille Marie, Ottawa, 5 mars 1890, BAnQ Vieux-Montréal, Fonds Collection Institut Notre-Dame du Bon-Conseil de Montréal, P783, P2/B1, S4 et S5.

<sup>109</sup> Lettre de Marie-Louise Globensky à sa fille Marie, Paris, 3 juillet 1888, *ibid.*, pièce P2\C.1.1.2\15.



Figure 6.4 Marie-Louise Globensky, probablement avec sa fille Berthe. BAnQ Vieux-Montréal, P155, S1, SS2, D3, 2P7.

Sans remettre en question la vérité des sentiments exprimés, il faut rappeler deux choses très importantes. Premièrement, le « tapage » enfantin, dans cette famille bourgeoise, est encadré par des domestiques qui s'occupent spécifiquement des enfants, ce qui rend la tâche de la mère certainement plus facile. Deuxièmement, si Globensky n'exprime jamais dans son journal de mécontentement, d'impatience, de fatigue ou d'exaspération par rapport à ses enfants petits, cela ne veut pas dire qu'elle n'en ressent à aucun moment, mais que pour elle, il est impensable d'exprimer de tels sentiments. Ils seraient en contradiction trop grande avec ce qu'on lui dit qu'elle doit être, avec ce qu'elle veut être et aussi avec l'image qu'elle veut projeter dans ses écrits.

Sensible au temps qui passe, Marie-Louise Globensky accorde de l'importance à toutes les étapes rituelles dans la vie de ses jeunes enfants, étapes qui souvent, marquent leur appartenance de genre. L'exemple le plus frappant de cela est sûrement celui de la prise du pantalon d'Alexandre, 5 ans. À leur retour d'Europe, en 1888, Alexandre Lacoste et Marie-Louise Globensky rapportent des cadeaux pour tous leurs enfants. Globensky écrit :

Il y avait pour chacun, mais ce qui fit sensation surtout, c'était des habillements de garçon pour mon petit Alexandre qui était encore en robe, son frère Paul alla vite l'en revêtir et pour le coup c'en fut fini du costume de fillette, il fallait le voir, croyant avoir grandi de plusieurs années en essayant ce pantalon, quelle figure épanouie, quel beau jour que celui-là. Tous les autres étaient ravis de leur cadeau et ce n'était qu'un cri, qu'une exclamation au sortir de chaque objet nouveau, mais rien ne faisait le même effet qu'un premier pantalon pour un garçon<sup>110</sup>.

Autres étapes rituelles, les anniversaires des enfants sont toujours notés dans le journal. En mars 1892, c'est celui de la petite Berthe, quatre ans. « Ma petite Berthe a aujourd'hui quatre ans elle est au comble du bonheur en recevant une belle poupée que je lui donne à cette occasion.<sup>111</sup> » Offerts par amour, les cadeaux des parents contribuent à la construction de l'identité de genre des enfants.

Les premières communions des enfants sont aussi des rituels importants dans la vie de Globensky. L'entrée du journal racontant celle de Berthe, dix ans, montre que l'amour des enfants, dans l'esprit de Globensky, est ancré dans le devoir de les mener sur le chemin du paradis, notamment en passant par le rituel de la première communion.

La petite chapelle était parée de ses plus beaux atours, les chants mélodieux remplissaient nos âmes d'émotion pendant que ces petites vêtues de blanc ressemblant aux anges défilaient doucement vers la table sainte. Qui peut voir ce spectacle sans en être touché. Mais lorsque parmi ce cortège plein de charme, l'on y voit son enfant, cette âme qui nous fut déposée par Dieu et que nous lui rendons comment décrire ce qui se passe dans le cœur de la mère [...] C'est à Jésus [que je dirai] : Voyez et recevez, je vous confie mon trésor. [...]<sup>112</sup>.

---

<sup>110</sup> *Journal*, 4 août 1888. Sur la mode enfantine bourgeoise au XIX<sup>e</sup> siècle, voir : Louise Gagnon, *L'apparition des modes enfantines au Québec*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1992, 230 page.

<sup>111</sup> *Journal*, 16 mars 1892. La poupée est, au XIX<sup>e</sup> siècle, un « auxiliaire précieux pour l'apprentissage des fonctions maternelles ». Gabrielle Houbre, *Histoire des mères et des filles*, Paris, Éditions La Martinière, 2006, 223 pages.

<sup>112</sup> *Journal*, 25 mars 1899. Voir aussi la première communion d'Alexandre, le 23 avril 1893.

Chez les Lacoste, comme dans de nombreuses familles de la bourgeoisie franco-catholique, fillettes et garçons vont au couvent ou au collège, où ils sont pensionnaires. Les fillettes sont au Couvent d'Hochelaga, tenu par les religieuses des Saints-Noms-de-Jésus-et-de-Marie, et les garçons au Collège du Mont Saint-Louis, rue Sherbrooke (coin Sanguinet), fondé par les Frères des écoles chrétiennes. Pour Globensky et pour son mari, cette séparation, bien que difficile, est nécessaire à la formation du caractère et à la formation intellectuelle de leurs enfants. Pour ces derniers, toutefois, elle est bien souvent synonyme d'ennui. Marie, qui fréquentera le Couvent d'Hochelaga entre 1877 et 1883, soit de l'âge de 9 ans à l'âge de 15 ans, vivra ses années de pensionnaire comme une véritable prison<sup>113</sup>.

L'expérience du couvent ne brise pas le lien d'amour entre Marie-Louise Globensky et ses enfants. Globensky va voir ses filles au couvent presque tous les jeudis et note ces visites dans son journal<sup>114</sup>. Ceux-ci, bien que les règlements stipulent qu'ils ne devraient sortir du couvent qu'à Noël et à Pâques et durant les vacances d'été<sup>115</sup>, font assez régulièrement des allers-retours entre le couvent et la maison, par exemple lorsqu'ils sont malades ou lors d'événements spéciaux comme la première communion d'un frère ou d'une sœur, un anniversaire, etc. Du couvent ou du collège, ils écrivent aussi des lettres à leurs parents, à travers lesquelles on peut voir à quel point les établissements religieux, et plus largement la communauté émotionnelle de la

---

<sup>113</sup> « L'insouciance, l'indifférence de l'enfant me quittèrent quand je dis adieu à mon père et à ma mère. J'ai beaucoup pleuré ma place déserte au foyer paternel, et mon éloignement de la famille avait rendu noir, très noir, le fonds même de mon existence; ce que dans un langage en vogue, on appelait l'ennui, je l'éprouvais horriblement plus que nulle autre. », écrira Marie Gérin-Lajoie beaucoup plus tard. Cité dans : Anne-Marie Sicotte, *op. cit.*, p. 37 (Sicotte ne précise pas d'où vient cette citation). Il serait intéressant de faire pour le Québec une étude sur l'ennui, basée sur les écrits des élèves pensionnaires, qui ferait écho à l'ouvrage américain de Susan Matt : Matt, Susan J., *Homesickness: An American History*, Oxford, Oxford University Press, 2011, 360 pages.

<sup>114</sup> Exemple : « Je suis allée au couvent. Je n'avais pas vu les fillettes depuis huit jours. » *Journal*, 6 avril 1893.

<sup>115</sup> Anne-Marie Sicotte, *op. cit.*, p. 37

bourgeoisie catholique, valorisent l'expression d'un amour reconnaissant envers les parents.

Examinons deux lettres écrites par Justine Lacoste à ses parents alors qu'elle est au Couvent d'Hochelaga, à neuf ans et dix ans. La première montre qu'il est bien vu d'exprimer avec effusion son amour pour ses parents quand on est un enfant, comme le fait Justine (il est peut-être aussi dans sa personnalité de montrer son amour avec emphase). Les lettres étaient lues par les religieuses avant d'être acheminées aux parents, ce qui influençait sans doute le contenu<sup>116</sup>.

Couvent d'Hochelaga, 30 décembre 1886

Chers papa et maman

Je suis bien contente que ce soit le jour de l'an je puis vous dire et vous écrire que je vous aime beaucoup je le pense toujours mais c'est un jour comme celui-ci de le dire je vous l'écris de mon mieux. Oui je vous aime bon Papa et bonne Maman je serai bien sage bien bonne et je m'appliquerai bien à mes classes pour plaire au bon Jésus et pour vous rendre heureux.

Acceptez mes souhaits de bonne année, ils sont faits de si bon cœur que le bon Dieu les exaucera.

Je vous embrasse bien tendrement

Votre petite

Justine<sup>117</sup>

---

<sup>116</sup> Dans une lettre écrite à sa sœur Marie à l'occasion de son anniversaire, Justine, pensionnaire, critique le fait que ses vœux seront lus par trois, quatre ou cinq personnes avant d'être envoyés, en admettant que cela ne fait pas des souhaits très spontanés! Lettre de Justine à Marie, BANQ Vieux-Montréal, Fonds Collection Institut Notre-Dame du Bon-Conseil de Montréal, P783, S2, SS2, SSS1, P2\B1, 49.

<sup>117</sup> Lettre de Justine Lacoste à ses parents, BANQ Vieux-Montréal, Fonds famille Justine Lacoste-Beaubien, P655, S1, SS2, D3.

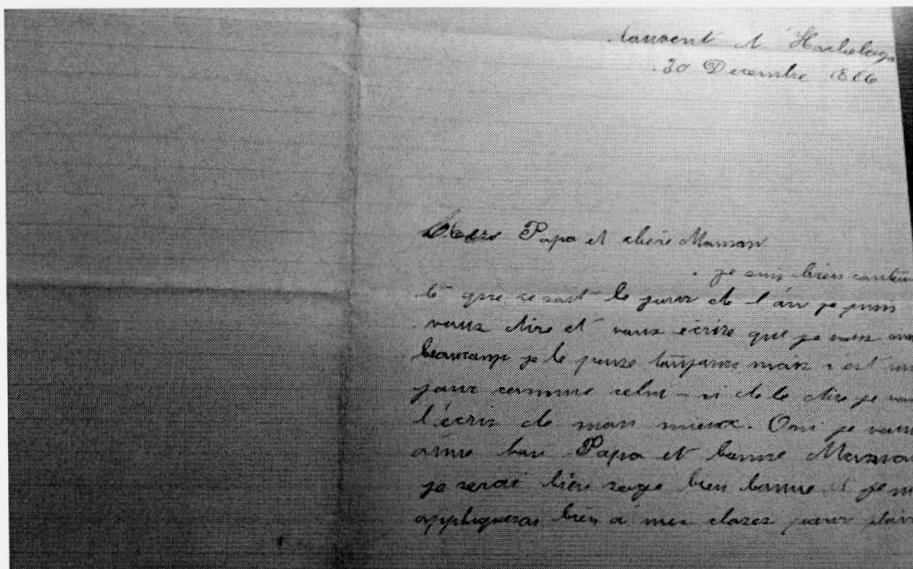


Figure 6.5 Lettre de Justine. BAnQ Vieux-Montréal, P655, S1, SS2, D3.

La seconde, écrite environ un an plus tard, montre l'importance pour Justine d'être aimée de ses parents. Elle indique en outre que dans son esprit, l'amour de ses parents est directement lié à son comportement (elle doit être bonne et sage), ainsi qu'à ses résultats scolaires. La fillette semble craindre que ses parents l'aiment moins si ses résultats ne sont pas à la hauteur de leurs attentes et par sa lettre, elle tente de limiter leurs réactions en assurant que si son bulletin ne leur plaît pas, le prochain sera meilleur.

Bien aimés parents,

Je suis bien heureuse de pouvoir m'entretenir quelques instants avec vous il y a bien longtemps que je l'ai fait. Je pense que vous recevrez mon bulletin (sic) en même temps que ma lettre. J'espère qu'il sera bon et s'il n'est pas tout à fait de votre goût je vais si bien faire que le prochain vous fera plaisir.

[...]

Je termine ma petite lettre en vous embrassant bien gros bien gros.

De votre petite fille, Justine

Couvent d'Hochelaga, 6 novembre 1887<sup>118</sup>

Si la performance scolaire, on le voit ici, est importante chez les filles et liée selon elles à l'amour de leurs parents, les lettres et le journal de Globensky laissent voir que c'est encore plus vrai chez les garçons, appelés éventuellement à exercer un métier, à faire vivre une famille. En 1883, dans une lettre à sa fille Marie, Marie-Louise fait part de ses inquiétudes pour les performances de Paul, 9 ans, qui a été indisposé par des maux de tête, au collège :

J'espérais que ce n'était qu'une légère indisposition mais hier encore il se plaint du mal de tête (...) cela me contrarie beaucoup, il se plaît tant et ambitionne tant d'avancer, il travaillait pour faire sa première classe de français, les maîtres en sont très satisfaits ainsi que de Lou-Jo<sup>119</sup> qui paraît être de très bonne volonté; ne serait-ce pas malheureux de les déranger encore par maladie, mais enfin je suppose que Dieu a ses vues il ne faut pas murmurer, néanmoins prie bien fort pour qu'ils aient la santé et qu'ils soient de bons enfants<sup>120</sup>.

Globensky n'exprime pas la même inquiétude face aux performances scolaires de ses filles et l'on peut imaginer que les garçons associent encore plus que les filles l'amour de leurs parents à leurs résultats scolaires.

En somme, Marie-Louise Globensky valorise beaucoup l'amour maternel. Elle ne se sent heureuse et complète qu'au milieu de ses jeunes enfants. Importantes pour elle, chacune des étapes rituelles de la vie de ses enfants, comme les anniversaires, la première communion ou l'entrée au pensionnat, est notée ou racontée dans son journal. Finalement, Globensky garde une proximité avec ses enfants qui sont au pensionnat. À

---

<sup>118</sup> Lettre de Justine Lacoste à ses parents, BAnQ Vieux-Montréal, Fonds famille Justine Lacoste-Beaubien, P655, S1, SS2, D3.

<sup>119</sup> Louis(-Joseph) Lacoste, aîné des fils de Marie-Louise Globensky.

<sup>120</sup> Lettre de Marie-Louise Globensky à sa fille Marie, Montréal, 11 septembre 1883, Fonds Collection Institut Notre-Dame du Bon-Conseil de Montréal, BAnQ Vieux-Montréal, P783, P2\B1, 54 et 55; pièce P2\C.1.1.2- 05.

travers les lettres de Justine, l'on peut voir qu'il est valorisé pour une jeune couventine d'exprimer de l'amour pour ses parents et que cet amour des parents est perçu par la jeune fille comme en partie conditionnel à son bon comportement et à ses bonnes notes (qui semblent encore plus importantes chez les garçons).

Enfin, comme le prescrivent les normes émotionnelles, Marie-Louise Globensky, qui exprime beaucoup d'amour à l'endroit de ses enfants, en recevra aussi beaucoup de leur part. Cet amour reçu, comprend-on, nourri son sentiment de satisfaction et d'accomplissement et embellit son expérience humaine. À l'âge de sept ans, Justine Lacoste écrit à ses parents :

Chers parents

Votre petite Justine est bien joyeuse de venir vous souhaiter une bonne année et de vous écrire ces mots si doux : je vous aime de tout mon cœur.

Votre petite

Justine Lacoste

Académie St-Denis, 29 décembre 1884<sup>121</sup>.

À dix ans, en 1888, elle écrit encore :

Bien chère maman,

J'ai appris avec un gros plaisir que c'était aujourd'hui ta fête. Je m'empresse de t'écrire pour t'offrir mes souhaits et te prouver ma reconnaissance. Quelle (sic) soit belle et heureuse pour toi cette journée et quelle (sic) soit suivie de longues années pendant lesquelles tu feras le bonheur de tes enfants. J'aurais voulu faire la Sainte Communion ce matin pour toi; mais cela était [impossible]. J'ai beaucoup prié pendant la Ste-Messe et si le bon petit Jésus exauce mes demandes la joie la santé et le bonheur seront ton partage.

Daigne accepter ces vœux et souhaits et me croire

Ton affectionnée petite Justine

---

<sup>121</sup> P76, contenant 1975-00-015\5, article 10.2.

Couvent d'Hochelaga, 2 février 1888<sup>122</sup>.



Figure 6.6 Les filles Lacoste, enfants. BAnQ Vieux-Montréal, P155, S1, SS2, D33, P11.

Rangée du bas : Berthe et Thaïs; rangée du milieu : Marie, Justine et Blanche; rangée du haut : Yvonne et Jeanne. Il n'existe pas, à notre connaissance, de photo similaire des garçons de la famille Lacoste. BAnQ-Vieux-Montréal, P155, S1, SS2, D33, P11

#### 6.2.2.2 Marie entre sept et dix-neuf ans

L'abondante correspondance conservée par Marie Gérin-Lajoie nous permettra d'observer plus en profondeur le lien affectif qui unit Marie-Louise Globensky à sa fille aînée et l'évolution de ce lien entre l'enfance et l'adolescence de Marie. Nous nous

---

<sup>122</sup> P76, contenant 1975-00-015\5, article 10.2.

baserons ici sur une douzaine de lettres écrites par la mère à la fille entre 1875 et 1887<sup>123</sup>, alors que cette dernière a entre sept ans et dix-neuf ans. Ces lettres permettent de sentir à la fois l'affection de Globensky pour sa fille, et les directions qu'elle souhaite donner à son éducation. Dans l'enfance, Globensky semble poursuivre l'objectif de faire de Marie une « fille modèle<sup>124</sup> », c'est-à-dire bonne, obéissante, sage, raisonnable, calme... ce qui est l'« enjeu crucial » du rôle éducatif des mères envers leurs filles au XIX<sup>e</sup> siècle, écrit Gabrielle Houbre dans *Histoire des mères et des filles*<sup>125</sup>. L'amour maternel se trouve en quelque sorte mis au service de cette intention.

Observons d'abord un groupe de trois lettres écrites en 1875 et 1876, alors que Marie Lacoste a sept ans et huit ans et qu'elle séjourne chez des membres de sa famille (ou se fait garder à la maison par des membres de la famille), à différentes occasions. Les lettres sont écrites par une Marie-Louise Globensky de 26 et 27 ans qui a déjà quatre enfants à charge<sup>126</sup>, dans le but de transmettre son affection à sa fille, mais aussi de lui rappeler les attitudes et comportements qu'elle doit adopter. La première lettre daterait de 1875<sup>127</sup>; elle est écrite à une Marie qui se trouve vraisemblablement avec ses grands-parents Lacoste et ses frères et sœur alors que sa mère est à l'extérieur:

Ma chère petite Marie, (...) Sois une bonne enfant. Je pense bien que je n'ai pas besoin de te le dire, tu vas bien au couvent puis tu te rends aimable

---

<sup>123</sup> Légues à BAnQ, disponibles dans la Collection Institut Notre-Dame du Bon-Conseil (P783), à BAnQ Vieux-Montréal. Ces lettres ont été écrites dans les moments où la mère et la fille étaient séparées pour diverses raisons : séjours de Marie chez ses tantes, déplacement de Globensky avec son mari, voyage en Europe de Marie en 1885.

<sup>124</sup> *Les petites filles modèles*, titre d'un roman de la Comtesse de Ségur paru en France en 1858.

<sup>125</sup> Gabrielle Houbre, *Histoire des mères et des filles*, Paris, Éditions La Martinière, p. 56.

<sup>126</sup> Marie, née en 1867, Louis, né en 1869, Blanche, née en 1872 et Paul, né en 1874. Henriette est née en 1870 et décédée en 1871.

<sup>127</sup> Date estimée par les archivistes, car elle n'est pas datée, et le lieu d'émission n'est pas précisé. Cette lettre est d'ailleurs déchirée et la dernière partie est manquante.

à la maison, prend bien soin de tes petits frères puis de ton pépé et de ta mémé, va aussi amuser ton pépé Globensky lorsque l'on te le permettra<sup>128</sup>.

La lettre incite donc Marie à être bonne, aimable, serviable, travaillante, à s'occuper des plus petits et des plus vieux, si elle veut – c'est le message sous-jacent – être digne de l'affection de sa mère.

Une deuxième lettre, datée du 6 juillet 1875 et écrite à Marie Lacoste alors qu'elle séjourne chez sa tante Coralie, rappellent deux autres choses importantes à la fillette : ne pas oublier de démontrer son affection à ses parents et se soumettre à l'autorité en place :

Ma chère petite Marie, ta lettre m'a fait grand plaisir, j'en attendais une avec hâte, je commençais à croire que tu t'amusais si bien que tu avais oublié tes parents, mais je vois que non, je suis contente. Amuse-toi ma chère tout en étant bonne petite fille, ne donne pas de trouble à ta bonne tante et à ta cousine Marie qui prend soin de toi, prends toujours ses conseils car tu n'as pas ta maman près de toi et tu es bien petite pour savoir te guider. (...) Reçois un bec de ta maman qui pense toujours à toi<sup>129</sup>.

Dans ses lettres à sa fille aînée encore enfant, Globensky, est aimante, et l'amour exprimé est au service d'un but : obtenir de Marie une attitude conforme à ce qu'elle attend d'elle et à ce qui est attendu d'elle dans la société comme fille, future épouse et future mère. En effet, l'amour est en quelque sorte conditionnel à ce que la fillette montre les attitudes associées à son sexe : bonté, sagesse, obéissance, douceur,

---

<sup>128</sup> Lettre de Marie-Louise Globensky à sa fille Marie, non datée et lieu d'émission non précisé, c. 1875. Fonds Collection Institut Notre-Dame du Bon-Conseil de Montréal, BAnQ Vieux-Montréal, P783, P2\B1, 54 et 55.

<sup>129</sup> Lettre de Marie-Louise Globensky à sa fille Marie, Montréal, 6 juillet 1875, Fonds Collection Institut Notre-Dame du Bon-Conseil de Montréal, BAnQ Vieux-Montréal, P783, P2\B1, 54 et 55; P2\C.1.1.2-01.

discrétion, soumission, amour pour ses parents<sup>130</sup>. On l'observe aussi dans la troisième lettre de ce groupe : « [...] En attendant, sois une bonne fille aimant bien ton couvent *si tu veux me faire plaisir*. Ta mère qui pense à toi, ML <sup>131</sup>».

Marie-Louise Globensky est donc ici une courroie de transmission de la norme émotionnelle, qui sous-entend que les attitudes ou émotions contraires à ce qui est prescrit, comme la colère, la rébellion, l'insoumission, sont inacceptables chez une fille, voire pourraient menacer le lien affectif entre une fille et sa mère. On voit donc ici le sentiment qu'est l'amour maternel se mettre au service de l'identité de genre et alimenter, d'une certaine façon, le statu quo dans les rapports entre les sexes. Une identité qu'il fallait encadrer, parce que, comme l'écrit Gabrielle Houbre :

À lire les correspondances, les journaux intimes ou les Mémoires, on est surpris – ou plutôt on ne l'est guère – d'observer que beaucoup de petites filles ne le cèdent en rien aux garçons quand il s'agit d'affirmer leur tempérament. Il semble bien au contraire que la vivacité, l'esprit de contradiction et la tentation de la colère, voire de la rébellion, cohabitent chez elles assez équitablement avec la douceur, la discrétion, la soumission et l'égalité d'humeur, qui sont pourtant, a-t-on déjà commencé à leur expliquer, les qualités « naturelles » de leur sexe<sup>132</sup>.

Un groupe de cinq lettres de Marie-Louise à Marie sont écrites en 1882-1883, alors que Marie a 14 ans et 15 ans et Marie-Louise 33 ans et 34 ans. Le ton a changé, Marie-

---

<sup>130</sup> Les mêmes qui sont valorisées dans ce classique de la littérature enfantine qu'est *Les malheurs de Sophie* de la Comtesse de Ségur, écrit en 1858. « Voici des histoires vraies d'une petite fille que grand-mère a beaucoup connue dans son enfance; elle était en colère, elle est devenue douce; elle était gourmande, elle est devenue sobre; elle était menteuse, elle est devenue sincère; elle était voleuse, elle est devenue honnête; enfin, elle était méchante, elle est devenue bonne. » Cité dans Houbre, *op. cit.*, p. 56.

<sup>131</sup> Lettre de Marie-Louise Globensky à sa fille Marie, mardi 12 septembre [1876], Fonds Collection Institut Notre-Dame du Bon-Conseil de Montréal, BANQ Vieux-Montréal, P783, P2\B1, 54 et 55. Les italiques sont de nous.

<sup>132</sup> Houbre, *op. cit.*, p. 56. Pour le Québec, cette affirmation fait penser à la jeune Henriette Dessaulles, vive, bouillante, rebelle, dans son journal de jeune fille, déjà cité ici.

Louise s'adresse maintenant à une jeune fille avec qui elle semble entretenir une réelle complicité. Elle lui raconte les événements du quotidien, lui donne des nouvelles de leurs proches, dont ses frères qui sont au collège. L'affection est toujours présente, même plus affichée que dans les lettres de la période précédente. Les conseils sont toujours là, mais sur des thèmes plus diversifiés; ils cherchent moins à modeler la personnalité de la jeune fille qu'à la guider de façon générale, en ce qui concerne sa santé, sa spiritualité, son éducation, etc.

Ainsi, d'Ottawa, le 28 mars 1882, Marie-Louise Globensky envoie une missive chargée d'affection : « Ta lettre m'a fait grand plaisir et toujours je t'ai suivi de ma pensée. Je fais un charmant voyage (...). Je veux seulement te dire ce soir que je pense à toi et que je t'embrasse de tout mon cœur. » La tendresse et le désir d'être proche émotionnellement de sa fille ressortent aussi des lettres du 11 et du 18 septembre 1883, écrites à Montréal, où Marie-Louise surveille les travaux de rénovation de sa maison, et reçues à Ottawa, où Marie séjourne chez sa tante Élodie Garneau. Celle du 11 septembre se termine ainsi : « Je t'embrasse encore bien tendrement ma chère et bien-aimée fille, écris-moi souvent, cela nous rapproche ». Et celle du 18 septembre commence de cette façon : « Chère Marie, ta bonne lettre d'hier m'a fait du bien, je l'attendais avec anxiété car sais-tu que je me sens bien loin de toi<sup>133</sup> ». Sa fille aînée vieillit et on sent le désir de Marie-Louise Globensky de la garder auprès d'elle longtemps. « Je choisirai ta tapisserie du mieux possible et je ferai ta petite chambrette si jolie que j'espère tu désireras l'habiter le plus longtemps possible, à mes côtés chère

---

<sup>133</sup> Lettre de Marie-Louise Globensky à sa fille Marie, Montréal, 18 septembre 1883, Fonds Collection Institut Notre-Dame du Bon-Conseil de Montréal, BAnQ Vieux-Montréal, P783, P2\B1, 54 et 55; PC\C.1.1.2-04.

filles, puisses-tu savourer avec bonheur le toit paternel.<sup>134</sup> », lui écrit-elle au moment où Marie sort du pensionnat pour réintégrer le foyer familial.

À côté de l'affection, viennent les conseils, car Marie-Louise Globensky conçoit aussi son rôle de mère comme celui d'un guide. Dans la lettre datée du 11 septembre 1883, Globensky écrit : « Tâche de te rendre utile autant que possible partage la tâche de ta cousine afin que tout le fardeau ne retourne pas sur ta tante qui a besoin de ménagement. Tu apprendras un peu les troubles du ménage cela te donnera de l'expérience ». Plus loin, elle écrit : « Tu feras bien de porter une jupe de flanelle, soit bien prudente pour ta santé ma chère car une fois perdue on ne la retrouve plus si facilement ». Encore plus loin, elle fait à sa fille une proposition de lecture : « Dis à ton oncle [Alfred Garneau] [que] [...] je prends quelques temps pour lire l'histoire de son père [l'historien François-Xavier Garneau] qui m'intéresse beaucoup. Je suppose que tu en feras autant à ton retour. ». L'aspect religieux n'est pas négligé lui non plus, Globensky prenant le temps, dans la même lettre, de recommander à sa fille de rester attachée aux « Enfants de Marie », car sur le chemin « quelques fois épineux » de la vie, cette « Bonne Mère » donne du courage, elle a « si grand soin de ses enfants, surtout de celles qui se jettent aveuglement dans ses bras<sup>135</sup> ».

À l'été 1885, Marie, qui a 17 ans, part en voyage en Europe avec son père et d'autres membres de sa famille. Marie-Louise Globensky reste à la maison auprès de ses enfants, dont un nouveau-né, Arthur<sup>136</sup>. Le 14 juin, dans une lettre qu'elle écrit à sa

---

<sup>134</sup> Lettre de Marie-Louise Globensky à sa fille Marie, Montréal, 11 septembre 1883, Fonds Collection Institut Notre-Dame du Bon-Conseil de Montréal, BAnQ Vieux-Montréal, P783, P2\B1, 54 et 55; PC\C.1.1.2-03. C'est elle qui souligne.

<sup>135</sup> Lettre de Marie-Louise Globensky à sa fille Marie, Montréal, 11 septembre 1883, Fonds Collection Institut Notre-Dame du Bon-Conseil de Montréal, BAnQ Vieux-Montréal, P783, P2\B1, 54 et 55; PC\C.1.1.2-03.

<sup>136</sup> On ne sait pas si elle a accouché alors que son mari était déjà parti, mais c'est probable, car elle mentionne dans la lettre du 14 juin que son bébé pèse huit livres, ce qui correspond au poids d'un bébé

filles, Globensky lui dit qu'elle est heureuse de la voir réaliser son rêve de voyager en Europe, mais qu'elle souffre de son absence : « Le bonheur que tu éprouves me fait supporter patiemment ton absence. » Ressent-elle aussi d'une certaine forme d'envie ou de frustration ? elle qui, à 36 ans, n'a pas encore foulé le sol de l'Europe et qui est retenue à la maison avec huit enfants. Si c'est le cas, ces émotions ne sont pas exprimables et Globensky préfère tourner les choses à son avantage, en soulignant son sacrifice de mère, demandant à sa fille de lui en être reconnaissante.

(...) mon bonheur désormais sera de vous voir tous heureux, une mère ne respire que pour ses enfants, elle s'efface, elle s'oublie bien volontiers pour eux, puisse chacun le comprendre et lui en savoir gré. C'est dans ses tendresses qu'elle est amplement payée de tous les sacrifices qu'elle aura faits<sup>137</sup>.

Dans le reste de la longue lettre, la mère qui se sent loin de la fille tente de s'en rapprocher en l'abreuvant de conseils, en lui rappelant ses devoirs et obligations, ce que Marie n'a peut-être pas envie d'entendre à ce moment précis : telle jeune fille te fera une bonne compagne pour l'automne, n'oublie pas de dire un De Profundis<sup>138</sup> pendant huit jours et de communier pour telle personne qui est morte, n'oublie pas le cadeau pour les noces d'argent de ta tante religieuse... Elle lui demande aussi de lui écrire souvent : « (...) que j'aime donc à partager ainsi toutes tes impressions chère enfant, continue afin que je te suive à chaque instant. » En somme, pour Marie-Louise Globensky, qui est fatiguée par les soins du bébé et se sent loin de son mari et de sa fille aînée, la correspondance est une manière de garder le lien, de garder peut-être

---

naissant ou âgé de quelques jours (de quelques semaines s'il est né très petit). On sait que Marie et son père sont partis le 30 mai et qu'ils reviendront le 14 juillet 1885, car Marie Lacoste a tenu un journal de ce voyage en Europe. Fonds Institut Notre-Dame-Du-Bon-Conseil, P783, S2, SS1, contenant 2007-10-005\1, chemise P2\A05, contient deux cahiers.

<sup>137</sup> Lettre de Marie-Louise Globensky à sa fille Marie, Montréal, 11 septembre 1883, Fonds Collection Institut Notre-Dame du Bon-Conseil de Montréal, BAnQ Vieux-Montréal, P783, P2\B1, 54 et 55; PC\C.1.1.2-08.

<sup>138</sup> Premiers mots d'un psaume.

aussi une forme d'emprise sur sa fille. Pour Marie, qui découvre possiblement un nouveau sentiment de liberté, avec son père<sup>139</sup>, en Europe, les lettres de sa mère ont pu être tour à tour réconfortantes et pesantes. La nature de la relation entre la mère et la fille éclaire, d'une certaine façon, les déchirements que vivra plus tard Marie Lacoste-Gérin-Lajoie, lorsqu'elle tentera de concilier ses convictions féministes avec le catholicisme hérité surtout de sa mère<sup>140</sup>.

### 6.2.3 Relations avec les enfants, adultes

#### 6.2.3.1 Les filles : complicité, sollicitude et fierté

Marie-Louise Globensky est toute sa vie très proche de ses sept filles adultes. De celles qui habitent Montréal (Marie, Blanche pendant plusieurs années, Justine, Jeanne, Berthe) comme de celles qui habitent Rimouski (Yvonne) et Québec (Thaïs et Blanche). Toutes sont mariées<sup>141</sup> et toutes, à l'exception de Justine, sont mères<sup>142</sup>.

Marie-Louise Globensky voit ses filles de Montréal plusieurs fois par semaine : elles viennent luncher ou souper à la maison, elles font des activités ensemble (magasinage, bonnes œuvres, promenades, sorties officielles). En 1898 et 1899, Marie et Justine se font installer le téléphone : Globensky s'en réjouit, elle sera encore plus proche d'elles.

---

<sup>139</sup> Marie est proche de son père, c'est lui d'ailleurs qui l'encourage à s'instruire par elle-même dans sa bibliothèque. Anne-Marie Sicotte, *Marie Gérin-Lajoie. Conquérante de la liberté*, p. 42.

<sup>140</sup> Voir Luigi Trifiro, «Une intervention à Rome dans la lutte pour le suffrage féminin au Québec (1922)», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 32, 1 (juin 1978) : 3-18 et Karine Hébert, «Une organisation maternaliste au Québec : la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste et la bataille pour le vote des femmes» : 315-344.

<sup>141</sup> Marie avec Henri Gérin-Lajoie, Justine avec Louis de Gaspé Beaubien, Jeanne avec Jules Duchastel de Montrouge, Yvonne avec Auguste-Maurice Tessier, Thaïs avec Charles Frémont et Berthe avec Jean Dansereau.

<sup>142</sup> Toutefois, Berthe ne deviendra mère qu'après le décès de Globensky.

« Nous recevons un téléphone de Justine aussitôt qu'on le lui a posé, cette belle invention de notre siècle nous rapproche beaucoup<sup>143</sup> ».

Quant à ses filles de Québec et de Rimouski, elle les voit moins souvent, mais en séjours prolongés. À l'automne 1907, par exemple, elle passe six semaines chez Yvonne à Rimouski pour l'accouchement de son fils Yves<sup>144</sup>; quelques mois plus tard, en avril 1908, c'est Yvonne qui vient passer un mois chez ses parents avec son bébé et sa bonne<sup>145</sup>. En plus de ces séjours partagés lors de relevailles ou autres, la mère et les filles se retrouvent souvent pour les grandes vacances : elles passent l'été ensemble avec les petits-enfants, à Vaudreuil, dans le Bas-du-Fleuve ou dans Charlevoix<sup>146</sup>.

Nous avons déjà vu aux chapitres précédents la tristesse que vit Marie-Louise quand, par exemple, ses filles quittent la maison pour se marier. Nous avons observé l'angoisse qu'elle ressent lorsqu'elles sont malades, notamment. Nous avons montré la joie qui est la sienne quand elle passe du temps privilégié avec elles. Nous tenterons ici de décrire un peu plus précisément la texture de l'amour maternel qui l'unit à ses filles, en examinant, dans le journal intime, d'autres émotions ressenties envers elles ou avec elles et qui tissent ce sentiment d'être profondément liée à elles : la complicité, la sollicitude mutuelle et la fierté. Rappelons que le journal a été écrit avec l'intention de se présenter comme un modèle de mère. Aucun moment de tension entre mère et filles n'y apparaît, ce qui ne veut bien sûr absolument pas dire qu'il n'y en a pas eu.

Examinons d'abord deux descriptions de la complicité, une des émotions récurrentes dans le journal lorsqu'il est question de ses filles adultes. En mai 1900, alors qu'elle a

---

<sup>143</sup> *Journal*, 13 novembre 1899 (Marie s'était fait installer le sien le 26 août 1898).

<sup>144</sup> Voir *Journal*, du 30 octobre au 9 décembre 1907. (Yvonne accouche le 23 novembre de Yves).

<sup>145</sup> Voir *Journal*, du 22 avril au 17 mai 1908.

<sup>146</sup> Par exemple en 1898 à Kamouraska avec la famille de Marie et celle de Louis.

51 ans, elle passe une journée « complice », ou d'entente tacite, avec ses filles Blanche et Justine, à discuter en faisant des travaux d'aiguille.

J'ai passé une journée charmante avec mes filles, Blanche et Justine étant venues me surprendre avec leur ouvrage, nous avions [ce] qui ressemblait presque à un atelier tant on y mettait d'ardeur, néanmoins, la conversation ne languit pas et le soir est venu trop tôt<sup>147</sup>.

Sept ans plus tard, elle décrit un moment de complicité avec sa fille Yvonne, qui se prépare à accoucher :

Ce matin, je suis encore avec Yvonne à travailler, nous nous hâtons de terminer ce qui est commencé. Une belle neige recouvre la terre et un soleil éblouissant nous réjouit. La maison est tellement égayée par ses rayons dorés. Nous causons, nous lisons et nous trouvons encore que les semaines et les jours passent bien vite<sup>148</sup>.

Le fait qu'elle décrive ces moments de complicité montre la place importante que prend la relation avec ses filles dans sa vie. Pour elle, cette complicité est en quelque sorte une preuve de la réussite de sa mission maternelle.

La sollicitude mutuelle ressort aussi clairement dans le journal lorsqu'il est question de ses filles adultes. D'abord, celle qu'elle-même exprime envers ses filles, se manifestant par l'empathie, le souci qu'elle se fait de leur bien-être et par l'aide qu'elle leur apporte; mais aussi celle que ses filles montrent à son égard, qui s'exprime de plusieurs manières. Évidemment, encore là, les moments de non-sollicitude, s'il y en a eu (probablement plus de la part de certaines filles que d'autres), ne sont pas montrés.

Lorsque Blanche, Marie ou Berthe vivent des moments difficiles, Globensky exprime dans son journal de l'empathie; elle s'imagine à leur place, dit comprendre leur souffrance. C'est le cas en juin 1898 lorsque Blanche, qui est à Québec, s'inquiète pour

---

<sup>147</sup> *Journal*, 8 mai 1900.

<sup>148</sup> *Journal*, 14 novembre 1907.

son fils René, malade. « [Elle] paraît croire au danger de le perdre, j'espère pourtant qu'elle s'effraie, voilà tout », écrit Globensky le 24 juin. Le lendemain, elle revient sur le sujet : « Je reçois encore un petit bulletin de Blanche et j'y vois tout ce que son cœur maternel éprouve d'inquiétudes. S'ils savaient ces chers enfants combien nous les aimons [...] ». Le 26, elle apprend que René va mieux et se montre soulagée, elle qui aime « déjà tant ce petit ange qui me [rappelle] le mien. »<sup>149</sup>

René Landry survivra, mais ce ne sera pas le cas de Jean, un autre bébé de Blanche, qui décédera à l'été 1905. En vacances à St-Irénée, Marie-Louise Globensky écrit : « [...] je gardai la maison, mon pauvre cœur est trop plein de la douleur de ma fille pour songer à m'amuser. Pauvre Blanche que je suis avec elle par la pensée et que je voudrais être près d'elle<sup>150</sup> ». Deux jours plus tard, elle note dans son journal : « Je reçois une lettre navrante de ma pauvre Blanche, comme je souffre avec elle de sa nouvelle épreuve.<sup>151</sup> » À cette date, elle lui écrit une lettre dans laquelle elle tente de donner du sens à son deuil :

Ma bien chère Blanche, Je viens de recevoir ta lettre toute teinte de ta tristesse que je comprends et que je partage tu n'en doutes pas. Sois certaine que ma prière t'accompagne et que je vois en ces épreuves que Dieu t'envoie quelque mystérieuse grâce qu'Il te réserve<sup>152</sup>.

Il est important pour elle de montrer dans son journal sa sollicitude envers ses filles. En effet, dans plusieurs entrées du journal, Globensky se représente en train d'apporter de l'aide et du soutien concrets à ses enfants. Au printemps 1903, alors qu'elle est en

<sup>149</sup> *Journal*, 24, 24, 26 juin 1898. Elle fait référence à son bébé René Lacoste, mort à 11 mois en 1892.

<sup>150</sup> *Journal* 14 août 1905

<sup>151</sup> *Journal*, 16 août 1905. Et dans le même *Journal*, le 20 avril 1903, à la mort de Paul, elle écrivait : « [Les larmes] de ma chère fille me font mal, combien je comprends le déchirement de cette séparation après l'avoir endurée. Pauvre vie, comme il faut du courage pour en subir tous les ennuis ou plutôt comme il faut être chrétien pour en soutenir les croix. »

<sup>152</sup> BAnQ Vieux-Montréal, Fonds Famille Landry, P155, S8, SS2, D6, 16 août 1905 (Saint-Irénée-les-Bains).

deuil de sa sœur Coralie, elle passe en partie ses journées chez Blanche, « qui est dans une véritable infirmerie, ses quatre enfants sont au lit, c'est triste de les voir ainsi<sup>153</sup> ». Après la mort du petit Paul, le 20 avril, la maladie continue et Globensky continue d'être présente, montre-t-elle dans le journal :

Journée chez Blanche, les enfants font quelques progrès, mais ils sont très nerveux et toussent beaucoup. Philippe est encore bien affaibli. René est debout. Pauvre Blanche comme elle doit être fatiguée. Je lui aide autant que possible mais elle a la plus large part<sup>154</sup>.

Pour l'aider, elle tente notamment d'alléger son fardeau.

(...) je suis allée passer l'après-midi chez Blanche. J'ai réussi à l'envoyer faire un petit tour de voiture avec son mari en me chargeant de garder les enfants. Elle en a besoin la pauvre jeune mère. Je me suis acquittée de mon rôle de grand'mère assez bien je crois<sup>155</sup>.

À la fin juin 1911, elle part en vacances avec les enfants de Blanche, qui doit rester à Montréal pour son « traitement électrique »<sup>156</sup>. À l'heure du départ, Blanche a le cœur gros de ne pas partir elle aussi :

Me voilà donc avec cette nouvelle famille sous ma garde. Ma tâche de grand-mère s'accroît. Que Dieu me donne la santé pour aider chacun de mes enfants qui aura besoin de mes services<sup>157</sup>.

Il est aussi important pour Globensky de montrer, dans le journal, la sollicitude de ses filles. En effet, plusieurs entrées du journal décrivent la gentillesse, la générosité, la prévenance des filles envers leurs parents. Par exemple, le 31 décembre 1905, Justine

<sup>153</sup> *Journal*, 16 avril 1903

<sup>154</sup> *Journal*, 24 avril 1903

<sup>155</sup> *Journal*, 25 avril 1903.

<sup>156</sup> L'électrothérapie est un traitement pour les neurasthéniques (notamment) utilisant de l'énergie électrique. Denis Goulet et Robert Gagnon, *Histoire de la médecine au Québec, 1800-2000. De l'art de soigner à la science de guérir*. Québec, Septentrion, 2014, p. 263-264.

<sup>157</sup> *Journal*, 29 juin 1911.

est absente pour les fêtes du Nouvel An, mais elle fait envoyer un cadeau pour ses parents. Globensky écrit :

Pendant le souper je reçois un magnifique panier enrubanné de bleu avec des fleurs (forget me not) [...] avec une boîte de cigares pour mon mari. C'est cette bonne Justine qui a voulu nous causer cette agréable surprise, quelle délicate attention de sa part, je reconnais là son cœur toujours si tendre<sup>158</sup>.

Le mercredi 12 janvier 1910, Globensky décrit dans son journal la générosité de ses filles (et peut-être belles-filles) qui ont organisé une fête surprise en l'honneur de leur père, ce qui l'a allégé elle, du poids de l'organisation de la fête.

Ce soir tous nos enfants viennent nous donner un surprise party pour fêter l'anniversaire de leur père qui compte 68 ans. Nous fîmes un véritable festin avec cette improvisation bien organisée. Les jeunes femmes ont tout arrangé sans que je me mêle de rien. Il est bon d'être entouré de ses enfants, il n'y a rien de meilleur<sup>159</sup>.

Quelques moins plus tard, alors qu'elle se trouve en repos au bord de la mer à Old Orchard Beach avec son mari, après avoir traversé quelques jours de grande faiblesse physique, Globensky décrit encore l'amabilité de ses filles. Le 4 juillet, lendemain de son arrivée au bord de la mer, elle écrit :

Ce matin, j'ai défait les malles, puis je me suis hâtée d'écrire un mot à chacune de mes filles. Les chères enfants avaient tant de sollicitude pour moi par ce départ inusité. La maladie les laissait inquiètes<sup>160</sup>.

Trois jours plus tard, le 7 juillet, de retour à Old Orchard après une excursion à Boston, elle confie à son journal combien les lettres de ses filles lui font de bien :

À 9h30 nous étions sur notre plage que j'aime déjà parce que l'on y trouve la paix et le repos, comme si nous étions bien loin de toute civilisation. En

---

<sup>158</sup> *Journal*, 31 décembre 1905

<sup>159</sup> *Journal*, 12 janvier 1910.

<sup>160</sup> *Journal*, 4 juillet 1910.

arrivant je trouvai une excellente lettre de Thaïs et une de Marie, cela fut un régal et je me couchai heureuse d'avoir causé avec ces chers enfants<sup>161</sup>.

En décrivant toute cette gentillesse, cette attention, cette précaution entre une mère et ses filles, Globensky décrit l'amour maternel tel qu'elle le conçoit et elle affirme que ce sentiment vécu embellit, enrichit sa vie, est même « l'idéal du bonheur<sup>162</sup> ». Qui plus est, cette attention à montrer cette sollicitude mutuelle parle aussi et peut-être surtout des normes émotionnelles de sa communauté émotionnelle, de leur valorisation des relations harmonieuses dans la famille.

Finalement, la fierté est aussi présente dans le journal de Globensky lorsqu'elle parle de ses filles, essentiellement lorsque ces dernières démontrent un grand cœur en s'engageant avec beaucoup d'énergie dans une cause « bonne ». En fait, la fierté pour les filles s'exprime surtout spontanément lorsque ces dernières, parfois Berthe, parfois Yvonne, parfois Jeanne, Blanche, ou Thaïs, agissent selon les valeurs qu'elle a voulu leur transmettre : la charité, l'abnégation, le dévouement. Mais nous examinerons plus précisément la fierté qu'elle exprime pour Justine et Marie.

L'œuvre de la vie de Justine Lacoste-Beaubien, l'hôpital Sainte-Justine, est presque l'incarnation de toutes les valeurs de Globensky; elle en est la mise en œuvre évidente. Pour Globensky, Sainte-Justine, c'est, en quelque sorte, un « partenariat » entre le Bon Dieu et sa fille Justine pour apporter du bien à la société. Cette réussite rejaille sur elle. Après avoir fait une visite de l'hôpital, sur la rue De Lorimier, le 15 mai 1908, Globensky exprime sa fierté :

---

<sup>161</sup> *Journal*, 7 juillet 1910.

<sup>162</sup> « Ce matin de très bonne heure, mes petits-enfants arrivèrent pour leur dernière journée, puis à l'heure du dîner vint le tour de Blanche qui vient de fermer sa maison pour l'été puis son mari ainsi que Justine et Louis, nous voulons nous voir jusqu'au dernier moment, Marie Lajoie vient nous rejoindre pour souper. (...) Pour moi cette vie intime de famille est l'idéal du bonheur, tous les trésors du monde ne valent pas celui-là. » *Journal*, 5 juin 1900.

Maison spacieuse et de beaux terrains. Les chers petits malades y trouveront un air rafraichissant. Que je suis touchée de voir ma fille Justine se dépenser avec autant de dévouement aux soins de ces petits malades. Que Dieu la bénisse et fasse prospérer son œuvre<sup>163</sup>.

Le 19 octobre 1910, jour de la bénédiction de la chapelle de l'hôpital, ses sentiments pour Justine et son œuvre sont similaires :

J'ai vraiment été très touchée de cette cérémonie et combien je remerciais Notre seigneur d'avoir confié à ma chère fille Justine une si noble mission et de la voir y répondre si fidèlement. Qu'elle en soit bénie ici-bas et là-haut<sup>164</sup>.

Cette fierté pour Justine et son œuvre est exprimée encore plus précisément quelques mois avant sa mort, alors qu'elle est en villégiature à Rivière-du-Loup avec plusieurs membres de sa famille, dont Justine.

J'ai [...] fait de la correspondance pendant que ma chère fille Justine s'occupe à tailler de la lingerie pour son hôpital. Elle est d'un dévouement admirable, je me sens fière d'être sa mère<sup>165</sup>.

La fierté pour l'œuvre de sa fille Marie est aussi présente dans le journal, mais elle apparaît moins spontanée, moins facile à exprimer, probablement parce que Marie, dans ses revendications féministes, démontre son adhésion à des valeurs différentes que celles qu'a cherché à lui transmettre sa mère, et qui suscitent chez cette dernière une part d'inconfort.

En 1902, Marie, vient de faire publier son *Traité de droit usuel*, un ouvrage qui vulgarise le droit à l'attention des femmes. En vacances à Sainte-Agathe, dans les Laurentides, Globensky lui écrit une lettre pour la complimenter :

---

<sup>163</sup> *Journal*, 15 mai 1908.

<sup>164</sup> *Journal*, 19 octobre 1910.

<sup>165</sup> *Journal*, 14 août 1919 (Rivière-du-Loup).

Ma chère Marie, c'est avec grand plaisir que j'ai lu ton manuel, il est écrit avec une facilité dont je te félicite. Je te dirai franchement qu'il fallait y mettre toute mon âme maternelle pour m'intéresser ainsi au droit, ce qui faisait sourire ton père et m'étonnait moi-même. Je l'ai lu jusqu'à la fin et je sens chère fille que tu nous fais honneur. Tes succès me vont droit au cœur comme tous ceux de mes enfants<sup>166</sup>.

Cinq jours plus tard, dans une autre lettre, Globensky revient sur le sujet du livre de Marie, peut-être trouve-t-elle qu'elle n'a pas assez insisté sur ses sentiments de fierté :

Tu as dû recevoir ma lettre dans laquelle je te parlais de ton livre, je veux tout de même te réitérer mes félicitations au sujet de tous les articles élogieux qui paraissent sur ton compte. Je suis fière de les décompter et d'en enrichir mon *scrapbook* qui sera un souvenir précieux pour la famille<sup>167</sup>.

En 1907, donc cinq ans plus tard, Marie co-fonde la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste, une fédération d'organisations à visées sociales, éducatives et féministes<sup>168</sup>. Globensky exprime sa fierté, en insistant sur l'« esprit chrétien » sur lequel l'œuvre est basée.

Voici le grand jour de la fédération. Ma fille Marie va recueillir les succès d'un labeur bien soutenu. Son œuvre faite dans un grand esprit chrétien est sans doute destinée à faire le bien puisque c'est sous l'égide de la Vierge Immaculée<sup>169</sup> qu'elle veut le commencer. Nous eûmes deux charmantes conférences de femmes, par Mme Béique et Mme Gérin-Lajoie (Marie),

---

<sup>166</sup> Lettre de ML à Marie, Castel-des-Monts, 13 août 1902.

<sup>167</sup> Lettre de ML à Marie, Castel-des-Monts, 17 août 1902. Nous n'avons pas vu ce *scrapbook*.

<sup>168</sup> Un féminisme qualifié par Karine Hébert de maternaliste. Karine Hébert, « Une organisation maternaliste au Québec. La Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste et la bataille pour le vote des femmes », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 52, 3 (printemps 1999) : p. 315-344.

<sup>169</sup> On dirait qu'elle veut se rassurer en le spécifiant. La journée d'inauguration commence par une messe à 9h00 à la chapelle Notre-Dame-de-Lourdes.

qui ont eu plein succès. J'étais fière de ma fille et de ses nobles sentiments. Je garde tout le reste dans le secret de mon cœur.<sup>170</sup>

On ne sait pas avec certitude si Globensky désapprouvera toujours l'engagement féministe de sa fille Marie<sup>171</sup>. Mais dans son journal intime, il n'est jamais question du féminisme ni des revendications pour le statut légal des femmes ou le droit de vote, que Marie portera.

Ceci dit, un peu plus de deux ans avant de mourir, elle réitère sa fierté pour sa fille Marie, et pour sa « si chrétienne » petite-fille Marie, après un lunch à l'hôtel Windsor au profit de *La Bonne parole*, au cours duquel les deux femmes ont, semble-t-il, brillé.

Marie eut un grand succès, la salle était comble. Nous étions dix à la table d'honneur [...] À la fin du lunch nous eûmes une charmante causerie par Madeleine. Puis une autre par la jeune Marie G. Lajoie je suis toute fière de ma petite-fille, elle a tant d'habiletés et des idées si chrétiennes, comme elle pourra faire du bien. Je ne suis pas moins fière de sa mère, ma chère fille qui fait de merveilleuses choses dans sa Fédération<sup>172</sup>.

En somme, la fierté pour ses filles s'exprime plus spontanément lorsque ces dernières s'accomplissent en se basant sur les valeurs de charité, de dévouement et d'abnégation que leur mère a voulu leur transmettre, des valeurs jugées féminines par Globensky et par les normes émotionnelles en place. Néanmoins, il semble que l'engagement de

---

<sup>170</sup> *Journal*, 26 mai 1907. Le dernier commentaire est mystérieux. On pourrait l'interpréter de plusieurs manières. Peut-être fait-il simplement référence à sa fierté dont elle ne veut pas trop s'ennorgueillir. Peut-être évoque-t-il son malaise avec les idées féministes de Marie.

<sup>171</sup> Une analyse plus approfondie de la correspondance entre la mère et les filles et entre les filles entre elles nous permettra peut-être de mieux comprendre le rapport de Globensky au féminisme de sa fille, dans une phase ultérieure du projet de recherche sur la famille Globensky-Lacoste.

<sup>172</sup> *Journal*, 8 mars 1917.

Marie dans une cause qui mettait sa mère mal à l'aise, le féminisme, n'a pas terni l'amour ni la fierté que la mère ressent pour la fille<sup>173</sup>.

### 6.2.3.2 Les garçons : fierté et inquiétude

Les fils adultes de Marie-Louise Globensky, Louis, Paul et Alexandre, qui habitent Montréal, sont aussi présents dans sa vie quotidienne (ils se visitent régulièrement, pour les repas notamment), mais elle n'entretient pas avec eux la même complicité qu'avec ses filles. La mère et les fils adultes et sont pas des confidents et ne font pas d'activités quotidiennes ensemble. Lorsqu'il y a entraide, elle est plutôt de la mère en direction des fils que l'inverse. Les deux émotions principales qui colorent l'amour de Globensky pour ses fils sont : la fierté (lors de leur diplomation, lors de moments de réussite professionnelle, lors de succès personnels ou d'actions religieuses ou charitables) et l'inquiétude (lors de de maladies, des échecs professionnels ou d'éloignement de la religion).

L'aîné des fils, Louis-Joseph (1869-1909), est l'original de la famille. À la différence de son père et de ses frères, il ne devient pas avocat. Il est ingénieur<sup>174</sup> et inventeur du « frein Lacoste », un frein de bateau qu'il tente de commercialiser sur le plan international<sup>175</sup>. Pour gagner sa vie, il travaille comme secrétaire particulier des juges de la Cour d'appel, poste possiblement obtenu grâce à l'influence de son père. « Dieu soit loué, mon pauvre Louis a enfin obtenu une situation à la cour de circuit. Il va se mettre au travail, que ses efforts soient bénis et qu'il soit heureux<sup>176</sup> », écrit sa mère, le 11 octobre 1894, trahissant les inquiétudes que Louis lui a données. En plus

---

<sup>173</sup> Ce qui fait écho aux propos de Linda W. Rosenzweig, dans: Linda W. Rosenzweig, « “The Anchor of My Life”: Middle-Class American Mothers and College-Educated Daughters, 1880-1920 », *Journal of Social History* 25, 1 (automne 1991): 5-25.

<sup>174</sup> J'ignore s'il a un diplôme d'ingénieur.

<sup>175</sup> Et qui sera reconnu après sa mort. Voir *Journal*, 22 avril 1910

<sup>176</sup> *Journal*, 11 octobre 1894

d'entreprendre des projets incertains et de n'être pas très pieux<sup>177</sup>, Louis aura d'importants problèmes de santé<sup>178</sup>, ce qui génère chez sa mère beaucoup d'inquiétude. Il mourra à 41 ans, en 1909, d'une pneumonie, laissant son épouse, Bertha Foley, avec quatre enfants (Louis, Berthe, Pauline et Alexandre). Marie-Louise Globensky restera proche de Bertha Foley et de ses enfants après le décès de Louis.

---

<sup>177</sup> Voir chapitre 5.

<sup>178</sup> Notamment en 1907. Il a des problèmes en lien avec une jambe, marche avec une béquille et exprime beaucoup de souffrance. Ses parents le recueilleront chez eux en avril et mai 1907. Voir notamment : *Journal*, 31 mai 1907. Voir aussi: *Journal*, 9-12 décembre 1893.



Figure 6.7 Louis Lacoste et son épouse Bertha Foley, BAnQ Vieux-Montréal, P155,S1,SS1,D154

Paul (1874-1945), cinquième enfant de la famille, suit l'exemple paternel. Il devient avocat, secrétaire du barreau de Montréal et est nommé Conseil du Roi. Il épouse en France, le 10 août 1909 (année du décès de son frère Louis), Anita Duchastel de Montrouge, fille de Léon Duchastel de Montrouge, consul de France<sup>179</sup>. Le couple a

---

<sup>179</sup> Raphaël Ouimet, éd., *Biographies canadiennes françaises*, treizième édition, Montréal, 1937, p. 393.

cinq enfants, Roger, Marc, Fernande, Anita et Norbert<sup>180</sup>. Paul Lacoste est intéressé par la politique, par la philanthropie, il s'engage dans plusieurs organisations françaises. Selon ce qui ressort du journal, il est celui qui cause le moins de soucis à sa mère, car il marche dans le chemin déjà tracé pour lui. Les talents d'orateur de Paul lui feront exprimer de la fierté, comme c'est le cas lors d'une assemblée conservatrice en 1900.

Nous jouissons d'une charmante après-midi à entendre les discours de nos amis. Cela va sans dire que ma grande jouissance a été d'entendre mon cher Paul pour la première fois, j'en fus très émue car je vois que sa parole facile captive l'assemblée et lui vaut bien des éloges. J'en reçois de tous côtés [...] Rien de si bon pour les parents que les succès des enfants<sup>181</sup>.

Alexandre (1883-1940), neuvième enfant de la famille, est lui aussi avocat. Marié à Alberta Bienvenu, il est père de deux filles, Marguerite et Germaine. Il pratique le droit, notamment dans les domaines de l'électricité et des pouvoirs d'eau. Il travaille pendant un moment avec son père et son frère au sein de la société légale Kavanagh, Lajoie et Lacoste<sup>182</sup>. Dans le journal de sa mère, il apparaît surtout pour ses problèmes de santé mystérieux (voir chapitre sur la peur), qui font exprimer énormément d'inquiétude à la diariste, mais aussi pour ses succès scolaires et professionnels. En 1905, lorsqu'il est admis au barreau, elle exprime sa fierté, sa joie partagée avec lui, son amour :

Nous avons ce matin par téléphone l'heureuse nouvelle, notre plus jeune fils Alexandre est admis au barreau. [...] Le cher enfant a beaucoup travaillé et je me sens toute heureuse de son succès. Que Dieu maintenant soit avec lui dans toutes les luttes de la vie, je lui confie son avenir et j'ai confiance. Le bonheur de mes enfants, voilà tout mon désir voilà toute mon ambition. Jamais ils ne peuvent deviner ce qu'il y a dans mon cœur de tendresse et d'amour<sup>183</sup>.

---

<sup>180</sup> C'est Mgr Norbert Lacoste (1923-2015), fils de Paul, qui nous a fait connaître le journal de sa grand-mère.

<sup>181</sup> *Journal*, 26 août 1900.

<sup>182</sup> Détails biographiques trouvés dans sa nécrologie parue dans le journal *L'Action universitaire* VII, 3 (novembre 1940) : p. 23.

<sup>183</sup> *Journal*, 7 juillet 1905.

Et le lendemain, alors qu'elle retrouve Alexandre, elle ajoute ces mots qui permettent d'entrevoir la texture de leur lien mère-fils autour d'une grande joie partagée.

Mon Alex nous arrive ce matin de Québec tout radieux, la joie rayonne sur sa figure, qu'il est bon de déposer sur son front reposé un baiser maternel avec tout ce qu'il contient de bon et de sincère. Je sens moi aussi l'émotion qui le domine car nos cœurs battent à l'unisson.

En somme, l'inquiétude et la fierté exprimées en regard des garçons adultes est indiscutablement liée au désir de les voir mener à bien leur mission d'hommes, c'est-à-dire travailler, gagner l'argent nécessaire à leur famille et assurer la continuité de la respectabilité des Lacoste. Par ailleurs, lorsqu'ils font preuve de charité, de bonté et de piété, Globensky exprime aussi sa fierté. C'est le cas lorsqu'elle voit « ses hommes » prendre part à la procession de la fête du Saint-Sacrement, en 1899 :

Ce matin les cloches carillonnent de leurs plus beaux accords, les rues sont pavoisées, les drapeaux flottent partout, c'est la fête du St-Sacrement, la procession doit sortir. Mon mari et mes fils se rendent pour y prendre part, je suis fière de les voir ainsi représenter la famille dans une si belle démonstration religieuse<sup>184</sup>.

Néanmoins, l'on peut voir que les attentes de Globensky ne sont pas les mêmes en ce qui concerne les relations avec ses filles et les relations avec ses fils. Les normes émotionnelles semblent plus exigeantes envers les couples mères-filles pour ce qui est

---

<sup>184</sup> *Journal*, 4 juin 1899. Plusieurs femmes de cette époque s'inquiètent du manque de piété de leurs proches masculins et prennent la responsabilité de leur inculquer cette attitude. Globensky tire une satisfaction orgueilleuse de voir son mari et ses fils démontrer leur piété dans l'espace public, car cela rejaillit sur elle. Christine Hudon, « Des dames chrétiennes. La spiritualité des catholiques québécoises au XIX<sup>e</sup> siècle », *Revue d'histoire de l'Amérique française* 49, 2 (automne 1995) : 169-324.

de l'harmonie, de la complicité, de la sollicitude, qu'envers les couples mères-fils, ce qui explique que Globensky mette davantage en avant les sentiments unissant mère et filles, dans son journal.



Figure 6.8 Une partie de la famille Lacoste vers 1904.

Rangée du bas, de gauche à droite : jeune homme inconnu (peut-être Alexandre Lacoste fils), Marie-Louise Globensky, Berthe Lacoste, Alexandre Lacoste (père). Rangée du haut : Justine Lacoste, Thais Lacoste, Paul Lacoste, Jeanne Lacoste, Bertha Foley et Louis Lacoste. BAnQ Vieux-Montréal, P155, S1, SS2, D32, P9.

## CONCLUSION

Ce chapitre final nous a permis de démontrer que la toile de fond du paysage émotionnel de Marie-Louise Globensky est l'amour. C'est ce sentiment qui donne sa couleur principale au tableau. Sa teinte se nuance constamment par les autres émotions qui s'y mêlent : la joie, la tristesse, l'angoisse – un peu à la manière de l'aquarelle, dont

les pigments se mélangent quand on les superpose. Mais l'amour, en particulier l'amour conjugal et maternel, reste le sentiment principal exprimé par Marie-Louise Globensky tout au long de sa vie, dans son journal comme dans sa correspondance. C'est celui qu'elle valorise le plus. C'est celui qu'elle veut montrer le plus aussi, tant il est bien vu.

L'importance qu'elle accorde à ce sentiment lui vient peut-être de sa famille d'origine, aimante et bienveillante, si l'on en croit Louis-Joseph Papineau : « Votre enfance a été heureuse. [...] vous avez été si tendrement choyée par vos parents [...] <sup>185</sup> » écrit-il à Globensky, 15 ans. Elle lui vient certainement de son adhésion aux enseignements de l'Église catholique, qui plus est à une branche particulière de cette religion, qui valorise l'amour et la mansuétude de Dieu. Globensky, toute sa vie, aime et montre qu'elle aime, comme elle estime avoir été aimée (par Dieu, par ses parents, par ses enfants). Elle ne semble nulle part se questionner sur le fait d'être ou non méritante de l'amour qu'elle reçoit, ce qui pour elle va de soi. Dieu aime ses enfants et elle est une enfant de Dieu, donc Dieu l'aime. Encore plus si elle se conduit comme « Il » le désire.

Comme nous l'avons montré, Globensky adhère à la vision de l'amour romantique conjugal et à celle du mariage catholique. Elle accorde une importance centrale à son mari, à son couple. Elle se définit par cette union, qui d'ailleurs lui confère sa position sociale. Notre analyse s'ajoute aux travaux de Peter Ward et de Françoise Noël, notamment, pour montrer qu'à une époque où le mariage pouvait être une véritable prison (comme l'ont montré Marie-Aimée Cliche et Serge Gagnon), certains couples s'estimaient et cultivaient le plaisir d'être ensemble tout au long de la vie. Au XIX<sup>e</sup> siècle, au sein des classes aisées tout au moins, la valorisation de l'amour romantique

---

<sup>185</sup> Lettre de Louis-Joseph Papineau à Marie-Louise Globensky, Montebello, 7 septembre 1864, ANC, MG24 B2, vol. 41. C'est ce qui ressort aussi des entrées du journal où elle parle de ses parents.

aurait eu un impact sur le respect et la valorisation des femmes et leur aurait, selon l'historienne américaine Karen Lystra, redonné du pouvoir au sein du mariage, malgré le cadre légal qui ne leur en conférait aucun.

Comme nous l'avons montré, Globensky adhère aussi à la vision de la maternité véhiculée dans les discours laïques et religieux, discours qui essentialisent la fonction maternelle des femmes. Vouant un culte à la Vierge Marie, elle met sur un haut piédestal le sentiment de l'amour maternel, qui nourrit, protège, console, réchauffe, qui *fait du bien*, tant aux individus qu'à la société; elle le met à profit dans sa vie personnelle comme dans son engagement philanthropique. Ce sentiment est considéré comme relevant de la responsabilité des femmes et Globensky accepte pleinement cette mission, participant même à la reconduire en se posant en modèle de mère pour ses enfants dans son journal.

En valorisant l'amour plus que tout autre émotion, Marie-Louise Globensky a d'une part vécu une existence riche et pour elle significative, voire par moments, heureuse. En effet, sa partition d'épouse et de mère aimante lui apportait beaucoup de valorisation et de gratifications. L'amour et la joie qu'elle ressentait à accomplir son destin de femme et de mère, l'amour de Dieu aussi<sup>186</sup>, l'ont aidée à se remettre d'épreuves difficiles, comme les décès de ses enfants et celui de sa sœur Coralie. D'autre part, ces émotions ont aussi certainement contribué à son acceptation de l'ordre établi, notamment en ce qui concerne les rapports entre les sexes.

En effet, en glorifiant l'amour conjugal et maternel, la société encourageait les femmes à être en première ligne de l'entraide intra-familiale et extra-familiale. Et à n'être que là. En réalité, l'apport des femmes à une société où les hommes travaillent contre un

---

<sup>186</sup> Les liens entre foi et résilience sont avérés selon de nombreuses études en psychologie. Voir: Boris Cyrulnik, *Psychothérapie de Dieu*, Paris, Odile Jacob, 2017.

salaire et où l'État est peu impliqué dans la vie des gens était inestimable. Ni les hommes ni les élites politiques et religieuses n'avaient intérêt à ce que les femmes cessent de se considérer d'abord et avant tout comme des mères et des épouses aimantes.



Figure 6.9 Globensky et ses filles adultes, 1907.

De gauche à droite : Yvonne, Thaïs, Blanche, Jeanne, Marie, Berthe, Justine. BAnQ Vieux-Montréal, P783,S2,SS9,P3.

## CONCLUSION

Au carrefour de l'histoire des femmes et des familles de la bourgeoisie, de l'histoire des émotions, des études multidisciplinaires autour des écrits de soi et de l'histoire du catholicisme québécois, cette thèse a cherché à éclairer le paysage émotionnel et l'expérience du monde d'une bourgeoise montréalaise de la fin du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècle. À travers cette personne, elle a également voulu mieux comprendre les normes au cœur d'une communauté émotionnelle (la bourgeoisie franco-catholique montréalaise), et jeter une lumière indirecte sur une société (la société québécoise de l'époque) et les rapports de pouvoirs qui la structurent.

### *La personne et son expérience du monde*

Résumons d'abord ce que nous avons compris de la personne qu'est Marie-Louise Globensky et de son expérience, en rappelant que nous l'avons choisie en raison de l'abondance des sources qu'elle a laissées. En rappelant aussi que nous n'avions pas pour but de réaliser sa biographie, mais de mieux comprendre, à travers ses représentations émotionnelles, comment des gens qui ont vécu à son époque, dans sa communauté et dans sa société voyaient, comprenaient et éprouvaient le monde.

L'étude des émotions de Marie-Louise Globensky telles que représentées dans son journal intime et dans sa correspondance nous a permis d'abord de constater qu'au cours de son existence, cette femme d'une grande religiosité a connu un nombre important de souffrances, mais aussi beaucoup de joies. Comme elle le dit elle-même en contemplant la mer en furie, de la fenêtre de sa chambre à Saint-Irénée, dans Charlevoix, en juillet 1903, après avoir traversé la mort de sa sœur Coralie et de deux de ses petits-enfants : « (...) [t]oujours je sens mon âme se balancer entre les joies et les peines<sup>1</sup> ». Ce mouvement intérieur, ces marées émotionnelles, laisse-t-elle entendre à plusieurs reprises dans le journal, forment en quelque sorte la trame de sa vie.

Les émotions ayant généré de la souffrance chez cette catholique très pieuse peuvent être divisées en deux grandes catégories, les tristesses et les peurs (qui elles, se subdivisent en plusieurs sous-catégories : mélancolie, nostalgie, chagrin; inquiétude, angoisse, anxiété).

Les tristesses exprimées ont trois grandes causes : les séparations, les deuils (qui sont des séparations définitives) et la mélancolie face au temps qui passe et fait en sorte que tout être humain « comme la feuille d'automne tombera à son tour<sup>2</sup> ». Pour Globensky, la tristesse est une émotion normale sur le chemin de la vie, il n'y a pas de honte à être triste. Ainsi, sa tristesse est affichée, exprimée, volontairement présentée à Dieu afin de faire valoir son mérite pour le paradis. La tristesse a un sens : souffrir permet de mériter son ciel. Elle n'en est pas moins douloureuse et Globensky, lorsqu'elle est dans cet état émotionnel, cherche du réconfort à trois endroits : dans la prière qui, dit-elle, l'apaise et recharge son énergie, dans ses relations avec ses proches (qu'ils soient présents à ses côtés où à distance par l'intermédiaire de lettres) et – dans une moindre

---

<sup>1</sup> *Journal*, 20 juillet 1903 (Saint-Irénée).

<sup>2</sup> *Journal*, 26 septembre 1894.

mesure – dans l'écriture de son journal, où elle peut déverser le trop-plein de ses émotions.

Les peurs relevées dans le journal de Globensky sont de quatre ordres. D'abord, la crainte du péché et de l'enfer; cette peur n'est pas très aiguë, probablement en raison de son adhésion à un catholicisme qui valorise l'amour plus que la peur. Ensuite, l'inquiétude et l'angoisse pour les personnes aimées malades ou à risque d'avoir un accident; une peur qui est très prégnante tout au long de sa vie. Puis, l'anxiété causée par la Première Guerre mondiale, qui est une peur ponctuelle intense, partagée avec la collectivité qui va l'amener jusqu'à remettre en question, un moment, la mansuétude de Dieu (elle qui ne la questionne ouvertement nulle part ailleurs). Enfin, la peur du changement, qui parle de son attachement à un monde au sein duquel elle est privilégiée et de sa conscience de la fragilité de cet édifice social. À côté des peurs exprimées, il y a fort probablement d'autres peurs, mais qu'elle considère non exprimables et auxquelles nous n'avons par conséquent pas accès. La peur est pour Globensky une émotion normale chez l'être humain, qui a le même sens que la tristesse, soit de lui permettre de mériter sa place au paradis. Cette émotion est néanmoins douloureuse et comme pour la tristesse, Globensky trouvera du réconfort dans la prière, dans l'amour de ses proches et dans son journal intime, dont elle se servira notamment pour pérenniser sa vision du monde contre la peur du changement.

Ses émotions générant du bien-être peuvent aussi être séparées en deux grandes catégories : les joies et l'amour. Les joies de Marie-Louise Globensky sont de trois types : joies d'être avec les personnes aimées, joies de s'accomplir comme mère, épouse, bourgeoise et catholique, et joies spirituelles. Elles sont souvent liées à sa perception de ses devoirs : de femme, de bourgeoise, de catholique. Le sentiment d'accomplir ces devoirs, de vivre en fonction de ses valeurs et ainsi de marcher sur le chemin du paradis déclenche sa joie. Les joies exprimées ne sont certainement pas les seules qu'elle a ressenties, mais elles sont les seules qu'elle se sent à l'aise de partager;

elles sont en accord avec les normes émotionnelles et avec l'intention de son journal qui est d'être un modèle à suivre pour ses enfants. Les joies de Globensky, qui surviennent en alternance avec ses peines, ont certainement donné à son existence une saveur par moments sucrée, « suave », agréable. Elles laissent clairement voir que sa vie de catholique dévote n'a pas été, au contraire de ce qu'on a pu croire, qu'une vallée de larmes.

Enfin, l'amour est l'émotion à laquelle Globensky a accordé le plus d'importance et qui lui a apporté le plus grand « bonheur terrestre », selon ce qu'elle en dit. L'amour est très souvent lié aux autres émotions : Globensky est triste lorsqu'elle s'éloigne des personnes aimées, anxieuse lorsqu'il pèse une menace sur ces personnes, joyeuse lorsqu'elle passe du temps avec elles. Dans le chapitre 6, nous avons analysé ses sentiments d'amour pour son mari et pour ses enfants, mais l'amour pour sa fratrie, ses parents, ses amies et Dieu colore aussi toute son expérience humaine, comme nous avons pu l'apercevoir ponctuellement au long de la thèse. L'amour de son mari, un amour romantique et chrétien, lui apporte stabilité, protection et complicité, sans oublier que cette union lui confère sa confortable position sociale. L'amour pour ses enfants lui apporte une identité, une mission plus grande qu'elle, de laquelle elle se saisit pleinement. Les liens qu'elle entretient avec son mari et ses enfants nourrissent son expérience, l'embellissent, lui donnent du sens. Cela dit, Globensky valorise l'harmonie familiale, pour elle preuve de la réussite de sa mission d'épouse et de mère, au point de ne laisser voir dans son journal aucune tension, aucun conflit, aucun désaccord qui pourrait ternir l'image qu'elle veut transmettre à la postérité, alors que la réalité n'a sûrement pas toujours été aussi lisse, comme le laissent deviner certaines lettres. L'amour, chez Globensky, est vu à travers le prisme de la religion : il faut aimer, comme Jésus a aimé, ses proches, son prochain et Dieu. Ce faisant, l'on s'assure de retrouver les personnes aimées au paradis et de vivre là-haut une éternité d'amour. Ainsi, l'amour terrestre nourrit l'espérance du bonheur céleste, espérance qui adoucit

considérablement la vie sur terre de Marie-Louise Globensky, et probablement d'autres personnes de sa communauté émotionnelle.

En somme, les tristesses, les joies, les angoisses, l'amour (mais aussi la colère) de la bourgeoise catholique Marie-Louise Globensky ont été comprises et vécues à travers le prisme du catholicisme de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Le sentiment religieux imprègne toutes les tonalités de son paysage émotionnel. La religion a fait pour elle office d'éducation émotionnelle, lui indiquant quelles émotions étaient acceptables, lesquelles ne l'étaient pas, comment exprimer ses ressentis et comment les gérer. Les joies, dans son esprit, étaient un avant-goût du paradis. Elle acceptait par ailleurs les croix qui ponctuent l'existence humaine, comme des événements inévitables et porteurs de sens : souffrir était marcher vers le paradis. D'autre part, Marie-Louise Globensky n'a exprimé dans son journal intime aucune colère. Elle n'a pas remis en question le monde dans lequel elle vivait : ni les inégalités sociales flagrantes (qu'elle s'expliquait par la volonté qu'a Dieu d'apprendre aux possédants à être charitables) ni les inégalités de genre (qui la maintenaient dans un cadre limité, mais dans lequel elle parvenait à s'accomplir) ni la domination de l'Église catholique (sa foi lui apportait le réconfort et l'espérance qui l'aidaient à traverser la vie et elle lui ôtait dès lors toute possibilité d'esprit critique : « La foi nous fait vivre et nous détourne du désespoir. Je veux la garder toujours », écrit-elle<sup>3</sup>. À la fin de sa vie, cette femme se montrait souvent reconnaissante envers Dieu pour la part de bonheur qu'Il lui avait octroyée. Ainsi, l'éducation émotionnelle catholique, qui pour d'autres femmes (et hommes) de sa communauté émotionnelle a pu être une prison, un éteignoir, voire un enfer sur terre, semble avoir été pour Marie-Louise Globensky une source d'élévation. C'est du moins ce qui se dégage de ses écrits.

---

<sup>3</sup> *Journal*, 7 février 1903. Pour un écho actuel, voir : Boris Cyrulnik, *Psychothérapie de Dieu*, Paris, Odile Jacob, 2017.

*La bourgeoisie franco-catholique montréalaise et ses normes émotionnelles*

Les normes émotionnelles d'une communauté émotionnelle peuvent être perceptibles, pour les historien(ne)s, de plusieurs manières. Par exemple, il est possible de les observer dans les ouvrages prescriptifs ou les sermons adressés aux membres de cette communauté<sup>4</sup>. Dans cette thèse, nous faisons le pari qu'il est aussi possible de les voir dans les propos d'une diariste et épistolière, notamment en interprétant ses silences ainsi que son insistance sur certains thèmes et ses répétitions. Et ce même si cette diariste n'est pas nécessairement représentative de tous les membres de sa communauté émotionnelle.

Le silence complet autour de la colère dans le journal de Globensky nous permet par exemple de déduire que cette émotion était, dans la bourgeoisie franco-catholique montréalaise, fort mal vue, à tout le moins pour une femme. La colère, un péché capital selon la tradition chrétienne, était comprise à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, dans la langue française, d'une manière très proche de la compréhension que l'on en a aujourd'hui, c'est-à-dire comme un « mouvement désordonné de l'âme par lequel nous sommes excités, avec violence, contre ce qui nous blesse<sup>5</sup> ». Cette émotion allait à l'encontre de tout ce qui était attendu d'une femme : aimer, prendre soin, faire preuve de douceur, d'abnégation, de résignation, de soumission, normes genrées que Globensky avait profondément intériorisées. Autrement dit, comme la peur dans l'armée russe au XX<sup>e</sup>

---

<sup>4</sup> C'est l'*emotionology* de Peter et Carol Stearns. Peter N. et Carol Z. Stearns. «Emotionology: Clarifying the History of Emotions and Emotional Standards», *The American Historical Review* 90, 4 (octobre 1985), p. 813.

<sup>5</sup> *Dictionnaire de l'Académie française*, septième édition, tome premier, Paris, Librairie de Firmin-Didot et Cie, 1878, p. 332. En ligne : <http://gallica.bnf.fr>. Le petit Robert 2017 définit la colère comme un : « Violent mécontentement accompagné d'agressivité. » - Grand Robert de la langue française, en ligne, [http://gr.bvdep.com.res.banq.qc.ca/version-1/login\\_.asp](http://gr.bvdep.com.res.banq.qc.ca/version-1/login_.asp)

siècle, examinée par Jan Plamper<sup>6</sup>, la colère, dans la bourgeoisie franco-catholique montréalaise, pour une femme, n'était pas convenable et donc pas présentable.

Cet « interdit » de colère, promulgué par des normes émotionnelles implicites, comprises par tous, est selon nous un élément clé pour comprendre le conservatisme de Marie-Louise Globensky et probablement de nombreuses femmes de la bourgeoisie. En effet, comme il était très mal vu pour elles de se mettre en colère afin de contester l'ordre établi, il ne leur restait qu'une option : accepter l'ordre établi. L'interdit de colère parfaitement intériorisé condamnait certaines femmes, dont Globensky, à l'acceptation de leur sort, quel qu'il fût. Mais chez certaines autres, on peut penser que cet interdit a généré une colère plus grande parce que prohibée, qui finirait par mener à des revendications, notamment féministes.

Le silence autour du corps et de la sexualité révèle, lui, des normes émotionnelles de grande pudeur autour des phénomènes de la reproduction humaine. Une pudeur qui peut être interprétée de plusieurs manières. Si Globensky ne nommait pas le corps ni la reproduction, c'est peut-être parce qu'il s'agissait d'un aspect de la vie angoissant et douloureux pour elle, générateur de culpabilité et de honte. Mais il se pourrait aussi que la sexualité ait représenté pour elle – comme pour d'autres femmes de sa communauté – un espace d'intimité parfois heureux au sein de son couple, un espace intime sacré qui ne se partageait qu'avec la personne aimée. Il est probable en fait que la sexualité ait été pour elle génératrice d'émotions ambivalentes, entre le plaisir de l'intimité et la honte, la peur, la culpabilité. Le mur du secret qu'elle dresse autour de sa sexualité oblige à demeurer ouvert à toutes les possibilités et à rester conscient que la sexualité à l'époque victorienne – sans la contraception et dans l'état où étaient les

---

<sup>6</sup> Jan Plamper, « Fear : Soldiers and Emotion in Early Twentieth-Century Russian Military Psychology », *Slavic Review* 68, 2 (2009): 259-283.

connaissances en obstétrique – reste un territoire complètement étranger pour quelqu'un du XXI<sup>e</sup> siècle.

Les normes émotionnelles se laissent par ailleurs entrevoir dans les répétitions : quand Marie-Louise Globensky décrit, année après année, les joies familiales ressenties lors de la fête familiale du Nouvel An ou la joie spirituelle éprouvée le soir de Noël, on peut comprendre que ce type de joie était bien vu et encouragé par les normes émotionnelles. En effet, l'association entre la joie à la spiritualité ne pouvait que solidifier la foi des fidèles, au bénéfice de l'Église. En exprimant de façon répétée ces joies convenues et attendues, Globensky souscrit à la norme et consolide cette norme. Aussi, elle se construit comme femme qui marche sur le droit chemin, ce qui a des bénéfices directs sur son bien-être.

Enfin, lorsqu'elle exprime abondamment et pendant de longues périodes sa tristesse de séparation et de deuil ou son angoisse pour les personnes aimées, l'on peut deviner que ces émotions sont très bien acceptées socialement, du moins chez les femmes. Être triste ou anxieuse n'est pas vu comme un échec personnel générant de la honte et de la culpabilité. Ces émotions ne sont pas un signe de faiblesse. Au contraire, elles sont le signe d'une âme sensible, résignée, noble et chrétienne dans cette communauté émotionnelle (du moins jusqu'à un certain point). L'examen du journal de Globensky nous laisse croire qu'il n'en est pas exactement de même pour les hommes. En effet, responsables de gagner le pain de la famille, ils ne peuvent pas laisser les émotions les détourner de leurs devoirs sans ébranler leur propre respectabilité et celle de leur famille. L'exemple de l'acceptation générale de la maladie nerveuse de Blanche Lacoste Landry versus la non-acceptation de la maladie mystérieuse (pas même nommée) d'Alexandre Lacoste fils laisse entrevoir les normes genrées autour des émotions pathologiques. Des études comparatives plus poussées seront nécessaires pour étayer ces hypothèses concernant les normes émotionnelles genrées autour de la tristesse et de l'angoisse.

Car en bout de piste, nous constatons que si notre thèse permet de pressentir les normes émotionnelles d'une communauté émotionnelle, elle ne nous permet pas de statuer sur la manière dont elles ont été reçues et incarnées par tous et par toutes au sein de cette communauté. Autrement dit, si cette thèse dépeint de façon riche et nuancée le paysage émotionnel de Marie-Louise Globensky, illuminant au passage certaines normes émotionnelles, il reste difficile de statuer sur la représentativité de ce témoignage à l'intérieur de la bourgeoisie franco-catholique montréalaise. Il apparaît en fait que Marie-Louise Globensky, dans sa manière très dévote de vivre et d'exprimer ses émotions ne ressemble pas à d'autres diaristes de sa communauté émotionnelle élargie, comme Joséphine Marchand, Henriette Dessaulles, Azélie Papineau, ou même sa fille Marie Lacoste Gérin-Lajoie (qui ne sont pas *exactement* ses contemporaines mais presque). Chacune a une manière personnelle de vivre sa foi et ses émotions<sup>7</sup>. Pour pouvoir réellement tracer les contours de la communauté émotionnelle qu'est la bourgeoisie franco-catholique montréalaise de l'époque, il sera nécessaire de multiplier les analyses de paysages émotionnels personnels comme celle que nous venons de faire. Il faudra aussi étudier les discours sur les émotions présents dans les écrits religieux et laïques, dans les médias, les romans, les œuvres d'art, etc. L'analyse du paysage émotionnel de Marie-Louise Globensky n'est qu'une première pierre posée dans ce chantier tout neuf.

---

<sup>7</sup> Comme l'écrit René Hardy, la foi est un objet d'études particulièrement difficile, parce que vécue de manière très personnelle. « Certains adhèrent plus ou moins profondément au système d'explication catholique et agissent par conformisme ou par crainte, d'autres ont de profondes convictions faites d'une foi aveugle, d'autres encore y souscrivent dans le doute. Et dans le spectre de ces niveaux d'adhésion, il y a place pour une gamme quasi infinie de variantes. » René Hardy, *Contrôle social et mutation de la culture religieuse au Québec, 1830-1930*, Montréal, Boréal, 1999, p. 10.

*Fonctions sociales des normes émotionnelles et rapports de pouvoir*

Ceci dit, nous pouvons affirmer que Marie-Louise Globensky évolue dans une communauté qui accepte la souffrance (du moins pour les femmes). Cette communauté accepte aussi la joie féminine, du moins certaines joies : les joies d'amour et de liens, les joies de s'accomplir comme bourgeoise philanthrope et les joies spirituelles. Cette communauté a également une vision extrêmement positive de l'amour, considéré comme le territoire émotionnel par excellence des femmes, celui par lequel elles peuvent s'épanouir le mieux et au plus proche de leur « essence » féminine. Enfin, elle a une vision très négative de la colère, une émotion qu'il n'est pas approprié de ressentir et encore moins d'exprimer lorsque l'on est une femme.

Dans toutes les sociétés, les normes émotionnelles ont des fonctions sociales. Par exemple, la société occidentale de la fin du XX<sup>e</sup> siècle et du début du XXI<sup>e</sup> siècle dévalorise la tristesse et l'angoisse, des émotions qu'il vaut mieux cacher, qui peuvent être génératrices de honte si elles perdurent dans le temps et qu'il faut soigner rapidement avec des médicaments ou des thérapies, comme l'ont montré Joanna Bourke, Christina Kotchemidova et Peter Stearns<sup>8</sup>. Cette dévalorisation des émotions « négatives » est au service d'une société capitaliste et consommatrice qui mise sur la productivité des forces de travail pour arriver à ses fins<sup>9</sup>. La joie, que la publicité associe sans ambages à l'achat d'une voiture neuve, d'un coca-cola ou d'un nouvel

---

<sup>8</sup> Voir: Joanna Bourke, *The Story of Pain. From Prayer to Painkillers*, Oxford, Oxford University Press, 2014, 416 pages; Christina Kotchemidova, «From Good Cheer to “Drive-By Smiling”: A Social History of Cheerfulness», *Journal of Social History*, 39 (2005): 5-37; Peter N. Stearns, *American Cool: Constructing a Twentieth-Century Emotional Style*, New York, New York, University Press, 1994, 368 pages.

<sup>9</sup> Voir : Ute Frevert, « Émotions perdues et émotions trouvées à l'ère contemporaine », Dans Ambroise-Rendu, Anne-Claude, Anne-Emmanuelle Demartini et al., *Émotions contemporaines, XIX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles*, Paris, Armand Colin, 2014, 350 pages. Le « marketing émotionnel » est une branche importante des études de marketing.

appartement, par exemple, est aussi au service de ce système qui nous absorbe tous, ce qui ne veut pas dire, bien sûr, qu'elle ne peut pas être sincèrement ressentie. La colère est toujours, au XXI<sup>e</sup> siècle, moins bien vue chez une femme que chez un homme en milieu de travail<sup>10</sup>. Les individus des sociétés occidentales du tournant du XXI<sup>e</sup> siècle se situent idéologiquement en accord ou en porte-à-faux avec les normes émotionnelles, mais quoi qu'il en soit, comme les contemporains de Globensky, ils les subissent, car elles imprègnent toute leur société.

Dans la société québécoise de l'époque de Marie-Louise Globensky, les normes émotionnelles, renforcées par toutes sortes de moyens, dont l'art (la musique) et la technologie (l'éclairage électrique), comme nous l'avons vu dans cette thèse, nous semblent grosso modo au service du statu quo dans trois domaines : dans les rapports de pouvoir entre les sexes, dans les rapports de pouvoir entre les classes, et dans les ambitions hégémoniques de l'Église catholique. En effet, la glorification de l'amour et de la joie maternelle consolide l'attachement des femmes au rôle qui leur est assigné. La valorisation des joies charitables et mondaines affermit l'appartenance de classe des bourgeoises et est au service de l'étanchéité, de la différenciation entre les classes sociales. La place centrale que prend la religion catholique dans la souffrance, en tant que donneuse de sens et pourvoyeuse de consolation assure la fidélisation des ouailles et permet à l'Église d'être indispensable et souveraine.

*Femmes et familles bourgeoises vers une transition émotionnelle*

En plus d'avoir décrit le paysage émotionnel d'une personne, d'avoir mis au jour certaines des normes émotionnelles qui régissaient la vie dans la bourgeoisie montréalaise et d'avoir montré les liens entre ces normes et les rapports de pouvoir

---

<sup>10</sup> Victoria L. Brescoll and Eric Luis Uhlmann, « Can an Angry Woman Get Ahead? Status Conferral, Gender, and Expression of Emotion in the Workplace », *Psychological Science* 19, 3 (2008): 268-275.

présents dans le « régime émotionnel » qu'est la société québécoise, cette thèse a apporté des éléments qui pourront enrichir les discussions historiennes existantes sur les femmes et les familles de la bourgeoisie. Par exemple, l'expérience de Marie-Louise Globensky appuie la vision des sphères publique et privée inter-pénétrables, avancée par plusieurs historien(ne)s au cours des années 2000<sup>11</sup>.

Globensky a en effet un « terrain de jeu » et d'expérimentation assez vaste dans la ville : elle s'actualise dans plusieurs maisons bourgeoises et au sein de nombreuses institutions et de plusieurs lieux publics comme des couvents, collèges, hôpitaux, magasins, gares, grands hôtels, parcs, etc. De plus, au sein de son « espace domestique », elle développe des compétences diverses allant de la gestion d'employé(e)s (et probablement d'argent) aux soins des malades. Également, l'espace dans lequel elle évolue et les tâches qu'elle accomplit génèrent chez elle suffisamment d'émotions agréables pour la rendre satisfaite de son sort et ne pas lui donner l'impulsion de revendiquer des changements. C'est ainsi que l'étude des émotions peut nous aider à interpréter les réticences de certaines femmes face aux idées féministes de leur époque. Il serait intéressant de faire une étude comparée du paysage émotionnel de Marie-Louise Globensky et de sa fille Marie Lacoste-Gérin-Lajoie pour mieux comprendre le malaise de la première et l'engagement de la seconde. Il nous semble que le rapport de chacune à la colère pourrait expliquer – au moins en partie – sa position.

En terminant, l'étude du paysage émotionnel de Marie-Louise Globensky nous amène à poser l'hypothèse d'une « transition émotionnelle » au courant du XX<sup>e</sup> siècle au Québec. Cette transition marquerait le passage entre un « régime émotionnel » où la

---

<sup>11</sup> Jane Hamlett and Sarah Wiggins. «Victorian Women in Britain and the United States: New Perspectives». *Women's History Review* 18. 5 (2009): 705-17.

tristesse et l'angoisse étaient considérées comme inévitables sur le chemin de la vie humaine et où l'acceptation de la douleur était rédemptrice et un autre dans lequel ces émotions sont devenues honteuses, sont apparues comme des ennemis à abattre (éventuellement à l'aide de médicaments ou de thérapies), pour les hommes comme pour les femmes. Autrement dit, le XX<sup>e</sup> siècle aurait été une plaque tournante sur le plan socio-émotionnel, faisant passer le Québec d'une société où la religion offrait une éducation émotionnelle complète aux fidèles, leur enseignant – pour le meilleur comme pour le pire – comment vivre et exprimer (ou réprimer) la tristesse, la joie, la peur l'amour, la colère..., à une société où aucune instance particulière ne s'occupe d'éducation émotionnelle (et où celle-ci est offerte en bribes décousues par la publicité, les médias, le cinéma et depuis peu par les réseaux sociaux et les jeux vidéos, etc.).

L'idée – qui pourrait devenir un projet de recherche – n'est pas de statuer sur ce qui est mieux ou ce qui est pire, mais d'observer, en historienne, les mutations émotionnelles d'une société. Peter Stearns constate aussi une transition émotionnelle aux États-Unis entre les années 1920 et les années 1960<sup>12</sup>. L'Occident en entier pourrait se réclamer d'une telle transition au cours du XX<sup>e</sup> siècle<sup>13</sup>, mais chaque société l'a opérée à son propre rythme, selon les normes émotionnelles qui la façonnaient. Il est intéressant de se demander à quel moment le changement de paradigme a pu avoir lieu lieu dans l'histoire du Québec. A-t-il suivi ce que l'on appelle la transition épidémiologique, c'est-à-dire la révolution scientifique et médicale qui à partir des années 1910 a fait diminuer de façon spectaculaire la mortalité infantile, maternelle, les épidémies et a augmenté l'espérance de vie? A-t-elle suivi l'arrivée massive des femmes sur le marché du travail, à la suite des deux Guerres mondiales? Est-ce qu'on

---

<sup>12</sup> Cette hypothèse s'inspire des travaux de Peter Stearns, de Joanna Bourke et de Christina Kotchemidova, pour les États-Unis et l'Europe.

<sup>13</sup> Et les changements sont toujours en marche.

pourrait la situer en concomitance avec la Révolution tranquille et la sécularisation du Québec, ou doit-on plutôt voir la Révolution tranquille et le rejet massif de la religion qui l'accompagne comme une conséquence de la transition émotionnelle? Des études supplémentaires en histoire des émotions au Québec seront évidemment nécessaires pour répondre à ces questions.

Ce qui semble évident, c'est qu'au début du XXI<sup>e</sup> siècle, les Québécois et les Québécoises se doivent d'être productifs : ils n'obtiennent que quelques jours de congé à la mort d'un proche et sont mal vus s'ils s'absentent du travail plus longtemps pour digérer leur peine. S'ils font une dépression, hommes comme femmes la portent comme une tache honteuse sur leur curriculum vitae (d'ailleurs, ils préfèrent l'appeler burn-out, une appellation qui met l'accent sur le fait qu'ils ont trop travaillé et non sur le fait qu'ils ont une faiblesse inhérente). Comme la majorité des Occidentaux, ils ont très peu de temps et d'espace pour l'intériorité<sup>14</sup>. Nous avons souvent tendance à regarder de haut les Québécois(e)s du passé pour leur obéissance à la religion catholique, mais il ne faut pas oublier que nous sommes aussi, humains du XXI<sup>e</sup> siècle, soumis à des normes émotionnelles contraignantes, celles qui soutiennent la productivité et le système capitaliste. Nous ne sommes plus dociles face à une institution religieuse toute-puissante et parfois abusive, mais nous obéissons largement à un système socio-économique qui ne tolère pas que l'on s'occupe de nos émotions et qui, à long terme, pose de sérieuses menaces à la survie de l'humanité.

Dans ce contexte, il nous semble que l'histoire des émotions est non seulement un champ d'études pertinent et prometteur, mais qu'il est indispensable afin de mieux comprendre cet être fascinant qu'est l'humain (individuellement et collectivement), à

---

<sup>14</sup> Pour une réflexion actuelle sur l'intériorité, voir : Christophe André, *La vie intérieure*, Paris, L'Iconoclaste, 2018.

travers le temps et l'espace, notamment dans son rapport avec les religions et croyances. Au Québec, le chantier de l'histoire des émotions est entièrement à développer. Il pourrait, nous semble-t-il, ajouter des clés de compréhension à l'histoire du féminisme des deux « vagues », à l'histoire du nationalisme, de la religion, de l'urbanisation, de l'industrialisation, de l'immigration, de l'éducation, de la santé, de la médecine, des rapports intrafamiliaux, des rapports de genre, des rapports de classe... Les sources qui laissent voir des émotions sont innombrables : productions en arts visuels, en littérature, fictions télévisuelles, chanson populaire, journaux, médias, archives judiciaires, archives gouvernementales, archives religieuses, archives de partis politique, pierres tombales, archives médicales, traités médicaux, sans oublier les écrits de soi... Au sein de ce chantier, les historiens devraient collaborer avec des sociologues, anthropologues, littéraires, psychologues, neuroscientifiques et prendre la place qui leur revient. Enfin, il n'en tient qu'à nous, membres de la communauté émotionnelle des historiens québécois, d'oser ajouter les émotions à nos angles d'analyse, pour ne pas omettre, dans notre grande entreprise de compréhension du passé, la part sensible de l'expérience humaine.



## 134 Alexandre Lacoste et Marie-Louise Globensky

*Le huit mai mil huit cent soixante six, après la publication d'un ban de mariage, tant en cette paroisse qu'en celle de Boucherville, sans empêchement ni opposition, la dispense de deux bans ayant été accordée par Messire Pierre **Billand**, le grand vicaire de Monseigneur Ignace **Bourget**, évêque de Montréal, je prêtre soussigné autorisé à cet effet, ayant pris le mutuel consentement par parole de présent d'Alexandre **Lacoste**, écuyer, avocat, fils majeur de Louis **Lacoste**, membre du Conseil législatif et de Dame Thais **Proulx**, de la dite paroisse de Boucherville, d'une part, et de Demoiselle Marie Louise **Globensky**, fille mineure de Léon **Globensky**, écuyer (sic), employé de la Douane, et de Dame Angélique **Limoges** de cette paroisse, d'autre part; les ai mariés suivant les lois et coutumes observées en la Sainte Église, en présence du dit Léon **Globensky**, père de l'épouse, qui a consenti à ce mariage, du dit Louis **Lacoste**, père de l'époux, de Théo. **Doucet**, d'Henri **Masson**, beau-frère de l'épouse et de ..... **Proulx** et ... .. soussignés.*

Marie Louise **GLOBENSKY**

A. **LACOSTE**

L. **GLOBENSKY**

Thais **LACOSTE**

Louis **LACOSTE**

M. **GLOBENSKY**

G. **ROBITAILLE**, MD

B. **GLOBENSKY**

T. **DOUCET**

M.J. **LIMOGES**

Henri **MASSON**

H. **D'ESCHAMBAULT**

Art. **LACOSTE**

B. **GLOBENSKY**

Ed. **GLOBENSKY**

A. **D'ESCHAMBAULT**

Louise **LIMOGES**

..... **GLOBENSKY**

Clémence **GLOBENSKY**

Aurélie **GAGNON**

Cléophé **PROULX**

..... **MASSON**

**Ch.ROBITAILLE**  
**EugénieGLOBENSKY**  
**EugèneGLOBENSKY**

**P. THIBAULT, prêtre**

## ANNEXE B

### BILLET – DIALOGUE AMOUREUX

Alex – Mon Dieu, tu l'auras, et j'espère que tu ne regretteras jamais ce oui dit au jour de ton mariage. Plus nous nous connaissons plus nous nous estimerons et l'amour basé sur l'estime ne fait qu'augmenter. Aime-moi beaucoup, j'en ai besoin pour mon bonheur, en retour je ferai tout en mon pouvoir pour te rendre ce bonheur que tu m'auras donné.

Marie-Louise – Si cet amour que j'éprouve pour toi peut faire [sic] ton bonheur est assuré, crois-moi Alexandre. Je te parle du plus profond de mon cœur, on ne peut aimer plus que j'aime et comme toi je crois que notre bonheur est certain. J'ai confiance en toi, oui mon cher nous passerons ensemble de beaux jours, aime-moi comme je t'aime.

Alex – J'aime à relire ces mots de ma bien aimée Louise. Elle m'assure de la fidélité de son cœur. Il est doux, ma bonne fiancée, d'être aimé par toi. Oh! Dans huit jours, je t'aurai pour femme, si doux rêve.

Marie-Louise- Huit jours, je te le dirai à toi-même, tu l'entendras n'est-ce pas. Oui, espérons, aimer que ce soit notre devise.

Alex – Oui, j’aimerais à l’entendre de la bouche tu ne saurais trop me le répéter. Ces huit jours me paraissent un siècle, pourtant j’espère, comme tu me le recommandes. Alors nous jouirons de tout le bonheur que donne l’union de deux cœurs. Je t’aimerai pour toute la vie, tu perdras à l’échange des cœurs, Marie-Louise, je t’en avertis. Mais je te promets une seule chose c’est de l’amour.

Marie-Louise – Que puis-je désirer de plus? Ton amour m’est plus précieux qu’un trésor, en me le gardant toujours je serai heureuse, oui j’en suis convaincue, je te l’ai dit je t’aime et je t’aimerai d’un amour inexprimable. Je ne trouve pas d’expression pour te dire ce que j’éprouve pour toi, cependant tu dois le comprendre, aimer ce seul mot a tant de charmes que je le répète je t’aime puis pour toujours, en retour je voudrais un amour semblable.

# BIBLIOGRAPHIE

## Sources tapuscrite

Fonds privé Monseigneur Norbert Lacoste

Journal intime de Marie-Louise Globensky

## Sources manuscrites

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

P76, Fonds Famille Lacoste

P655, Fonds Famille Justine Lacoste Beaubien

P155, Fonds Famille Landry

P783, Fonds Collection Institut Notre-Dame du Bon-Conseil de Montréal

P568, Fonds Marie Gérin-Lajoie

P120, Fonds Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste

## Sources imprimées

BREMONTIER Jeanne. « Neurasthénie féminine ». *Le journal de Françoise* 4, 9 (5 août 1905) : 132-133.

BRODEUR, Madame Donat. « Une grande dame ». *La Revue moderne* (15 janvier 1920).

COLETTE. « Folie ». *L'album universel*, 1<sup>er</sup> juillet 1905, p. 263.

- DE CHALOT, F. « Les asiles de la Longue-Pointe ». *L'album universel*, 1<sup>er</sup> juillet 1905, p. 262-263.
- DESSAULLES, Henriette. *Journal. Premier cahier, 1874-1876*. Montréal, Bibliothèque québécoise, 1999.
- DESSAULLES, Henriette. *Journal. Deuxième, troisième et quatrième cahiers, 1876-1881*. Montréal, Bibliothèque québécoise, 2001.
- LACOSTE, Norbert. *Le journal intime (1864-1866) de Lady Lacoste (née Marie-Louise Globensky, 1849-1919)*. Montréal, Les Éditions de la Coste, 1994.
- LACOSTE, Norbert. *Le journal de voyage (1888) de Lady Lacoste (née Marie-Louise Globensky)*. Montréal, Les Éditions de la Coste, 1997.
- MARCHAND-DANDURAND, Joséphine. *Journal intime, 1879-1900*. Montréal, Éditions de la Pleine Lune, 2000.
- NON SIGNÉ. « Nécrologie d'Alexandre Lacoste ». *L'Action universitaire* VII, 3 (novembre 1940) : p. 23.
- OUIMET, Raphaël, éd., *Biographies canadiennes françaises*, treizième édition, Montréal, 1937.
- TÊTU, Mgr H. et l'Abbé C. O. GAGNON. *Mandements, lettres pastorales et circulaires des évêques de Québec* (Volume deuxième). Québec, Imprimerie générale A. Côté et Cie, 1890.
- UN SPECTATEUR. « Correspondance ». *La Gazette de Sorel*, 3 février 1866, p. 1.
- VENNAT, Pierre. « Il y a 150 ans naissait Lady Lacoste, doyenne d'une famille de « femmes d'œuvres » ». *La Presse*, dimanche 27 juin 1999, p. A6.

## Études en ligne

BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC. *À la découverte des archives de la famille Landry. Parcours thématique.* <http://www.banq.qc.ca/histoire-quebec/parcours-thematiques/FamilleLandry/Page/volet3.jsp>

DIXON Thomas. «Dying of Nostalgia: Interview with Susan J. Matt». *The History of Emotions Blog* <http://emotionsblog.history.qmul.ac.uk/?p=327> (mis en ligne le 13 octobre 2011).

DE VILLIERS, Henri. « Les Quarante-Heures, histoire et liturgie ». *Liturgia* <https://schola-sainte-cecile.com/2016/02/05/les-quarante-heures-histoire-liturgie/> (consulté le 22 octobre 2017).

HARRIS, Carolyn. « Lady Aberdeen. ». *L'Encyclopédie Canadienne. Historica Canada*, (mis en ligne le 17 janvier 2008).

INSTITUT DE France. *Dictionnaire de l'Académie française*. Septième édition. Tome second. Paris, Librairie de Firmin-Didot et Cie, 1878. En ligne : <http://gallica.bnf.fr>

INSTITUT NATIONAL D'ÉTUDES DÉMOGRAPHIQUES. *Lexique*. <https://www.ined.fr/fr/lexique/transition-epidemiologique/>

MÉMORIAL VIRTUEL DE GUERRE DU CANADA (<http://www.veterans.gc.ca/fra/remembrance/memorials/canadian-virtual-war-memorial/detail/421415>)

MATT, Susan. « A History of Homesickness: Susan Matt at TEDxWaterloo 2013 ». Publié le 30 mai 2013. <http://www.youtube.com/watch?v=6WjzhuFpNDc>.

## Études

### a) Histoire des femmes et de la famille en Occident

ARIÈS, Philippe. *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*. Paris, Seuil, 1972.

BARMAN, Jean. *Sojourning Sisters: The Lives and Letters of Jessie and Annie McQueen*. Toronto, University of Toronto Press, 2003.

BADINTER, Elisabeth. *L'amour en plus. Histoire de l'amour maternel (XVII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)*. Paris, Flammarion, 1980.

BEREND, Zsuzsa. « "The Best or None!" Spinsterhood in Nineteenth-Century New England ». *Journal of Social History* 33, 4 (2000): 935-957.

BRANDT, Gail Cuthbert, Naomi BLACK, Paula BOURNE et Magda FAHRNI. *Canadian Women: A History*. 3<sup>e</sup> édition. Toronto, Nelson Education, 2011.

BRUNET-WEINMANN, Monique. « Connaître et reconnaître Louise Gadbois ». *Vie des arts* 2, 100 (automne 1980) : 23-25.

CAPDEVILA, Luc et Danièle VOLDMAN. « Rituels funéraires de sociétés en guerre (1914-1945) ». dans Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, Annette BECKER, Christian INGRAO et Henri ROUSSO, dir. *La violence de guerre, 1914-1945: approches comparées des deux conflits mondiaux*, Éditions Complexe, Bruxelles, 2002.

COLLECTIF CLIO. *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles (Deuxième édition)*. Montréal, Le Jour, 1992.

COMACCHIO, Cynthia. *The Infinite Bonds of Family: Domesticity in Canada, 1850-1940*. Toronto, University of Toronto Press, 1999.

COTT, Nancy F. *The Bonds of Womanhood. Woman's Sphere in New England, 1780-1835*. New Haven and London, Yale University Press, 1977.

COVA, Anne. « Où en est l'histoire de la maternité ? ». *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 21 (2005).

DANYLEWYCZ, Marta. *Profession: religieuse. Un choix pour les Québécoises, 1840-1920*. Montréal, Boréal, 1988.

- DARSIGNY, Maryse, dir. *Ces femmes qui ont bâti Montréal*. Montréal, Éditions du Remue-Ménage, 1994.
- DAVIDOFF, Leonore. *Thicker than Water. Siblings and their Relations, 1780-1920*. Oxford, Oxford University Press, 2012.
- DAVIDOFF, Leonore et Catherine Hall. *Family Fortunes. Men and Women of the English Middle Class, 1780-1850*. Chicago, University of Chicago Press, 1987.
- DOUCET, Sophie. *Joséphine Marchand-Dandurand ou «Le Laurier féminin». Une journaliste féministe, moderne, libérale et nationaliste (1861-1925)*. Mémoire de M.A. (histoire), Université de Montréal, 2003.
- DUEL MOSHER, Clelia. *The Mosher Survey : Sexual Attitudes of 45 Victorian Women*. New York, Arno Press, 1980.
- DUBY, George, Michelle Perrot, Geneviève Fraisse, dir. *Histoire des femmes en Occident. Tome IV. Le XIX<sup>e</sup> siècle*. Paris, Perrin, 768 pages. 2002.
- DUMONT, Micheline et Nadia FAHMY-EID. *Les Couventines. L'éducation des filles au Québec dans les congrégations religieuses enseignantes, 1840-1960*. Montréal, Boréal, 1986.
- DUMONT, Micheline. *Les religieuses sont-elles féministes?* Montréal, Bellarmin, 1995.
- EKSTEINS, Modris. *Rites of Spring. The Great War and the Birth of the Modern Age*. London, Black Swan, 1990.
- FAUQUE, Vincent. *La dissolution d'un monde. La Grande Guerre et l'instauration de la modernité culturelle en Occident*, Sainte-Foy, L'Harmattan/LesPresses de l'Université Laval, 2002.
- FINE, Agnès. « Frères et sœurs en Europe dans la recherche en sciences sociales ». *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne] 34, 2011, p. 168-181.
- GAGNON, Louise. *L'apparition des modes enfantines au Québec*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1992.
- GAGNON, Serge. *Mourir, hier et aujourd'hui : de la mort chrétienne dans la campagne québécoise au XIX<sup>e</sup> siècle à la mort technicisée dans la cité sans Dieu*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1987.

- GAULDREE-BOILLEAU et S-A LORTIE. *Paysans et ouvriers québécois d'autrefois*. les Presses de l'Université Laval, Québec, 1968.
- GIRARD, Denise. *Mariage et classes sociales. Les Montréalais francophones entre les deux Guerres*. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval et Éditions de l'IQRC, 2000.
- GOSLING, Francis G. et Joyce M. RAY. «The Right to Be Sick: American Physicians and Nervous Patients, 1885-1910». *Journal of Social History* 20, 2 (1986): 251-267.
- HAMLETT, Jane. « "The Dining Room Should Be the Man's Paradise, as the Drawing Room Is the Woman's": Gender and Middle-Class Domestic Space in England, 1850-1910 ». *Gender & History* 21, 3 (2009): 576-91.
- HAMLETT, Jane, and Sarah WIGGINS. « Victorian Women in Britain and the United States: New Perspectives ». *Women's History Review* 18, 5 (2009): 705-17.
- HÉBERT, Karine. *Une organisation maternaliste au Québec, La Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste (1900-1940)*. Mémoire de M.A (Histoire), Université de Montréal, 1997.
- HÉBERT, Karine. « Une organisation maternaliste au Québec : la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste et la bataille pour le vote des femmes ». *Revue d'histoire de l'Amérique française* 52, 3 (hiver 1999) : 315-344.
- HEBERT, Karine. « Elsie Reford, Une bourgeoise montréalaise et métissienne ». *Revue d'histoire de l'Amérique française* 63, 2/3 (2009-2010): 275-303.
- HOROWITZ, Allan et Jerome WAKEFIELD. *The Lost of Sadness. How Psychiatry Transformed Normal Sorrow into Depressive Disorder*. Oxford, Oxford University Press, 2007.
- HOUBRE, Gabrielle. *Histoire des mères et des filles*. Paris, Éditions La Martinière, 2006.
- HUDON, Christine. « Des dames chrétiennes. La spiritualité des catholiques québécoises au XIX<sup>e</sup> siècle ». *Revue d'histoire de l'Amérique française* 49, 2 (automne 1995): 169-194.
- JALLAND, Pat. *Death in the Victorian Family*, Oxford, Oxford University Press, 1996.

- JOHNSON, Nelson. *Boardwalk Empire: The Birth, High Times and the Corruption of Atlantic City*. London, Plexux Publishing, 2010.
- LAVIGNE, Marie, Yolande PINARD, dir. *Travailleuses et féministes. Les femmes dans la société québécoise*. Montréal, Boréal Express, 1983.
- LEMIEUX, Denise et Lucie MERCIER. *Les femmes au tournant du siècle, 1880-1940, Âges de la vie, maternité et quotidien*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1989.
- LETT, Didier. « L’histoire des frères et des sœurs ». *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne] 34 (2011) : p. 182-202.
- LÉVESQUE, Andrée. *Éva Circé-Côté, libre-penseuse. 1871-1949*. Montréal, Éditions du Remue-Ménage, 2010. 478 pages.
- KASSON, John F. *Rudeness and Civility: Manners in Nineteenth-Century Urban America*. New York, Hill & Wang, 1991.
- KERBER, Linda K. « Separate Spheres, Female Worlds, Woman's Place: The Rhetoric of Women's History ». *The Journal of American History* 75, 1 (1988): 9-39.
- KIRKLAND, Elizabeth. *Mothering Citizens. Elite Women in Montreal (1890-1914)*. Thèse de doctorat (histoire), McGill, 2011.
- KNIBIEHLER, Yvonne. *Les pères aussi ont une histoire*. Paris, Hachette, 1987.
- KNIBIEHLER, Yvonne. *Histoire des mères et de la maternité en Occident*. Paris, Presses universitaires de France, 2012.
- MONTIGNY, E.-A. et Lori CHAMBERS. *Family Matters: Papers in Post-Confederation Canadian Family History*. Toronto, Canadian Scholars' Press, 1998.
- MORGAN, Simon. « “A Sort of Land Debatable”: Female Influence, Civic Virtue and Middle-Class Identity, C. 1830-C. 1860 ». *Women's History Review* 13, 2 (2004): 183-209.
- MORIN-PELLETIER Mélanie. « “The Anxious Waiting Ones at Home”: deux familles canadiennes plongées dans le tourment de la Grande Guerre ». *Histoire sociale / Social History* XLVII, 94 (Juin 2014) : 353-368.

- NOËL, Françoise. *Family Life and Sociability in Upper and Lower Canada, 1780 to 1870: a view from diaries and family correspondence*. Montréal, McGill-Queen's University Press, 2003.
- NOOTENS, Thierry. « What a Misfortune that Poor Child Should Have Married Such a Being as Joe » : Les fils prodigues de la bourgeoisie montréalaise, 1850–1900 ». *The Canadian Historical Review* 86, 2 (2005): 225-256.
- NOOTENS, Thierry. *Fous, Prodiges, Ivrognes : Famille et déviance à Montréal au 19<sup>e</sup> siècle*. Montréal and Kingston, McGill-Queen's University Press, 2006.
- NOOTENS, Thierry. « Nous ne voulons pas que nos héritiers soient à la merci des tiens » : famille, patrimoine et entreprise chez les Rolland, 1880-1980. *Revue d'histoire de l'Amérique française* 61, 1 (2007): 5-36.
- PELLETIER-BAILLARGEON, Hélène. *Marie Gérin-Lajoie. De mère en fille, la cause des femmes*. Montréal, Boréal, 1985.
- PERROT, Michelle. *Histoire des chambres*. Paris, Seuil, 2009.
- PETERSON, M. Jeanne. « No Angels in the House: The Victorian Myth and the Paget Women ». *American Historical Review* 89, 3 (1984): 677-708.
- POLLOCK, Linda A. *Forgotten Children : Parent-Child Relations From 1500 to 1900*. Cambridge, Cambridge University Press, 1983.
- ROSENZWEIG, Linda W. « “The Anchor of My Life”: Middle-Class American Mothers and College-Educated Daughters, 1880-1920 ». *Journal of Social History* 25, 1 (automne 1991): 5-25.
- ROSS, Ellen. *Love and Toil. Motherhood in Outcast London, 1870-1918*. Oxford, Oxford University Press, 1993.
- RYAN, Mary P. *Cradle of the Middle Class. The Family in Oneida County, New York, 1790-1865*. Cambridge University Press, Cambridge, 1981.
- SCOTT, Joan W. *Gender and the Politics of History*. New York, Columbia University Press, 1988.
- SCOTT, Joan W. «The Evidence of Experience». *Critical Inquiry* 17, 4 (été 1991): 773-797.
- SHORTER, Edward. *The Making of the Modern Family*. New York, Basic Book, 1975.

- SICOTTE, Anne-Marie. *Marie Gérin-Lajoie. Conquérante de la liberté*. Montréal, Éditions du Remue-Ménage, 2014.
- STANSELL, Christine. *City of Women. Sex and Class in New York 1789-1860*. Chicago, University of Illinois Press, 1987.
- STANSELL, Christine. «A Response to Joan Scott». *International Labor and Working-Class History* 31 (Spring 1987): 24-29.
- STONE, Lawrence. *The Family, Sex and Marriage in England 1500-1800*. New York, Harper and Row, 1977.
- THEBAUD, Françoise. *Les femmes au temps de la Guerre de 14*. Paris, Payot, 2013 (1986, 1994).
- VANCE Jonathan. *Death So Noble. Memory, Meaning and the First World War*. Vancouver, UBC Press, 1999.
- VICKERY Amanda. « Golden Age to Separate Spheres? A Review of the Categories and Chronology of English Women's History », *The Historical Journal* 36, 2 (juin 1993): 389-414.
- VICKERY Amanda. *The Gentleman's Daughter. Women's Lives in Georgian England*. New Haven and London, Yale University Press, 1998.
- VIDAL-NAQUET, Clémentine. *Correspondances conjugales : 1914-1918. Dans l'intimité de la Grande Guerre*. Paris, Robert Laffond, 2014.
- VIDAL-NAQUET, Clémentine. *Couples dans la Grande Guerre : le tragique et l'ordinaire du lien conjugal*. Paris, Les belles lettres, 2014.
- YOUNG, Brian. *Patrician Families and the Making of Quebec. The Taschereaus and McCords*. Montréal et Kingston, McGill-Queens's University Press, 2014.
- WARD, Peter. *Courtship, Love, and Marriage in Nineteenth-Century English Canada*. Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1990.
- WESTLEY, Margaret W. *Grandeur et déclin. L'élite anglo-protestante de Montréal, 1900-1950*. Montréal, Libre Expression, 1990.
- WESTWATER, Martha. *The Wilson Sisters: A Biographical Study of Upper Middle-Class Victorian Life*. Athens and London, Ohio University Press, 1984.

WINTER, Jay. *Sites of Memory, Sites of Mourning. The Great War in European Cultural History*. Cambridge, Cambridge University Press, 1998.

WOOLF, Virginia. *Une chambre à soi*. Paris, Denoël, 1992.

b) Histoire des émotions et psychologie/neurosciences des émotions

ANDRÉ, Christophe. *Psychologie de la peur. Craintes angoisses et phobies*. Paris, Odile Jacob, 2005.

ANDRÉ, Christophe. *La vie intérieure*. Paris, L'Iconoclaste, 2018.

AMBROISE-RENDU, Anne-Claude, Anne-Emmanuelle DEMARTINI, Hélène ECK et Nicole EDELMAN. *Émotions contemporaines, XIX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles*. Paris, Armand Colin, 2014.

BARR-ZISOWITZ, Carol. «“Sadness”. Is There Such a Thing? ». Dans Michael Lewis, Jeanette Haviland-Jones, dir. *Handbook of Emotions*. New York, Guilford Press, 2000, pp. 607 à 622.

BERTHOZ, Silvie et Silvia KRAUTH-GRUBER. *La face cachée des émotions*. Paris, Le pommier, 2011.

BODDICE, Robert Gregory. *Pain and Emotion in Modern History*. Houndsmill, Palgrave Macmillan, 2014.

BODDICE, Rob. *The History of Emotions*. Manchester, Manchester University Press, 2018.

BOQUET, Damien. « Faire l'histoire des émotions à l'âge des passions », *Les émotions au Moyen Âge* 15 (novembre 2010) : <http://emma.hypotheses.org/1106>.

BOQUET, Damien. « Le concept de communauté émotionnelle selon B. H. Rosenwein ». *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre BUCEMA* [En ligne]. Hors-série 5 (2013).

BOQUET, Damien et Piroska NAGY. *Sensible Moyen Âge. Une histoire des émotions dans l'Occident médiéval*. Paris, Seuil, 2015.

- BOQUET, Damien et Piroska NAGY. « Pour une histoire intellectuelle des émotions. Introduction ». *L'atelier du Centre de recherches historiques* [en ligne] 16, 2016 (consulté le 7 juin 2016).
- BOURKE, Joanna. *The Story of Pain. From Prayer to Painkillers*. Oxford, Oxford University Press, 2014.
- BOURKE, Joanna. *Fear: A Cultural History*, London, Virago Press, 2005.
- BOURKE, Joanna. « Fear and Anxiety: Writing about Emotion in Modern History ». *History Workshop Journal* 55 (2003): 111-133.
- BURSTEIN Andrew. *Sentimental Democracy: Evolution of America's Romantic Self-Image*. New York, Hill and Wang, 1999.
- BRESCOLL, Victoria L. et Eric Luis UHLMANN. « Can an Angry Woman Get Ahead? Status Conferral, Gender, and Expression of Emotion in the Workplace ». *Psychological Science* 19, 3 (2008): 268-275.
- COMTE-SPONVILLE, André, Jean DELUMEAU, Arlette FARGE. *La plus belle histoire du bonheur*. Paris, Seuil, 2004.
- COONTZ, Stephanie. *Marriage, a History. How Love Conquered Marriage*. New York, Penguin Book, 2006.
- CYRULNIK, Boris. *Psychothérapie de Dieu*. Paris, Odile Jacob, 2017.
- CORBIN, Alain. *Les filles de nocés : misère sexuelle et prostitution, XIX<sup>e</sup> -XX<sup>e</sup> siècle*. Paris, Aubier, 1978.
- CORBIN, Alain. *Les cloches de la terre. Paysage sonore et culture sensible dans les campagnes au XIX<sup>e</sup> siècle*. Paris, Flammarion, 2013.
- CORBIN, Alain. *Le miasme et la jonquille. L'odorat et l'imaginaire social aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles*. Paris, Flammarion, 2016.
- CORBIN, Alain, Georges VIGARELLO et Jean-Jacques COURTINE, dir., *Histoire des émotions. Tome II. Des Lumières à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle*. Paris, Seuil, 2016.
- CORDONIER, Laurent. *La nature du social. L'apport ignoré des sciences cognitives*. Paris, presses universitaires de France, 2018.

- DAMASIO, Antonio. *L'Erreur de Descartes: la raison des émotions*. Paris, Odile Jacob, 1995.
- DELUERMOZ, Quentin, Emmanuel FUREIX, Hervé MAZUREL et M'hamed OUALDI, dir. « Écrire l'histoire des émotions : de l'objet à la catégorie d'analyse ». *Revue d'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle* 47 (2013) :155-189.
- DELUMEAU, Jean. *La peur en Occident (XIV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles). Une cité assiégée*. Paris, Fayard, 1978.
- DELUMEAU, Jean. *Le péché et la peur. La culpabilisation en Occident (XIII<sup>e</sup> siècle-XVIII<sup>e</sup> siècles)*. Paris, Fayard, 1983.
- DELUMEAU, Jean. *Rassurer et protéger. Le sentiment de sécurité dans l'Occident d'autrefois*. Paris, Fayard, 1989.
- DELUMEAU, Jean. *Que reste-t-il du paradis?* Paris, Fayard, 2000.
- DE WAAL, Frans. *L'âge de l'empathie. Leçons de la nature pour une société solidaire*. Paris, Babel, 2010.
- DIXON, Thomas. *From Passions to Emotions. The Creation of a Secular Psychological Category*. New York, Cambridge University Press, 2003.
- DODMAN, Thomas. *What Nostalgia Was. War, Empire, and the Time of a Deadly Emotion*. Chicago, University of Chicago Press, 2018.
- DOUCET, Sophie, « "Quand reprendrons-nous donc nos beaux jours d'autrefois?" Blanche Lacoste-Landry, l'absence et la neurasthénie durant la Grande Guerre », *Actes du colloque Femmes face à l'absence de l'Antiquité à l'époque contemporaine : terre, mer, outre-mer*, Presses universitaires de Rennes, À paraître.
- EKMAN Paul et Wallace V. FRIESEN. « Constants across Cultures in the Face and Emotion ». *Journal of Personality and Social Psychology* 17, 2 (février 1971): 124-129.
- EUSTACE, Nicole. *Passion is the Gale: Emotion, Power, and the Coming of the American Revolution*. Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2008.
- FARGE, Arlette. *La vie fragile, Violence, pouvoirs et solidarités à Paris au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris, Points, 2007.

- FEBVRE, Lucien. « La sensibilité et l'histoire : comment reconstituer la vie affective d'autrefois? ». *Annales d'histoire sociale* 3 (January-June 1941): 5-20.
- FELDMAN BARRETT, Lisa. *How Emotions are Made. The Secret Life of the Brain*. Pan Books, 2017.
- FREDRICKSON, Barbara L. « The Role of Positive Emotions in Positive Psychology: The Broaden-and-Build Theory of Positive Emotions ». *American Psychologist* 56, 3 (mars 2001): 218-226.
- FREDRICKSON, Barbara L. « Positive Emotions ». dans C. R. SNYDER et S. J. LOPEZ. *Handbook of Positive Psychology*. Oxford, Oxford University Press, 2002.
- FREDRICKSON, Barbara L. *Love 2.0. Finding Happiness and Health in Moments of Connection*. New York, Hudson Street Press, 2013.
- FREVERT Ute, Alon CONFINO, Uffa JENSEN, Lyndal ROPER, Daniela SAXE (Interview with). « History of Emotions ». *German History* 28, 1, (mars 2010): 67-80
- FREVERT, Ute. *Emotions in History. Lost and Found*. Budapest, New York, Central European University Press, 2011.
- FREVERT, Ute, Stephanie OLSEN et al. *Learning How to Feel: Children's Literature and Emotional Socialization, 1870-1970*. Oxford University Press, 2014.
- HALPERN, Jodi. *From Detached Concerned to Empathy. Humanizing Medical Practice*. Oxford, Oxford University Press, 2011.
- HANAWALT, Barbara A. *The Ties that Bound: Peasant Families in Medieval England*. New York, Oxford University Press, 1986.
- HOCHMANN, Jacques. *Une Histoire de l'empathie. Connaissance d'autrui, souci du prochain*. Paris, Odile Jacob, 2012.
- HUIZINGA Johan. *L'automne du Moyen Âge*. Paris, Payot, 2002 (1919).
- ISEN, Alice. «Positive Affect and Decision Making». Dans M. Lewis and J. Haviland, dir. *Handbook of Emotions*. New York, Guilford Press, 2000. p. 261-277.
- KARANT-NUNN, Susan C. *The Reformation of Feeling. Shaping the Religious Emotions in Early Modern Germany*. Oxford, Oxford University Press, 2012.

- KEETLEY, Dawn. « From Anger to Jealousy : Explaining Domestic Homicide in Antebellum America ». *Journal of Social History* 42, 2 (Winter 2008): 269-297.
- KENNY, Nicolas. « City Glow : Streetlights, Emotions, and Nocturnal Life, 1880s-1910s ». *Journal of Urban History* 1, 24 (2015): 1-23.
- KNOTT, Sarah. *Sensibility and the American Revolution*. Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2008.
- KOTCHEMIDOVA, Christina. «From Good Cheer to “Drive-By Smiling”: A Social History of Cheerfulness». *Journal of Social History* 39 (2005): 5-37.
- LAZARUS, Richard S. *Emotion and Adaptation*. New York, Oxford University Press, 1994 [1991].
- LE BRETON, David, *Les passions ordinaires, Anthropologie des émotions*, Paris, Payot, 2004 [1998].
- LEDOUX, Joseph. *Le cerveau des émotions*. Paris, Odile Jacob, 2005.
- LEPORE, Jill. « Historians Who Love Too Much: Reflections on Microhistory and Biography ». *The Journal of American History* 88, 1 (june 2001): 129-144.
- LEWIS, Michael, Jeannette M. HAVILAND-JONES et Lisa FELDMAN BARRETT, dir., *Handbook of Emotions, Third Edition*, The Guilford Press, New York and London, 2010.
- LYSTRA, Karen. *Searching the Heart: Women, Men and Romantic Love in Nineteenth-Century America*. New York, Oxford University Press, 1989.
- MARTIN-DU PAN, Rémi C. « L’ocytocine : hormone de l’amour, de la confiance et du lien conjugal et social ». *Revue médicale suisse* 8 (2012) : 627-630.
- MATT, Susan J. « Children’s Envy and the Emergence of the Modern Consumer Ethic, 1890-1930 ». *Journal of Social History* 36, 2 (Hiver 2002): 283-302.
- MATT, Susan J. « You Can’t Go Home Again: Homesickness and Nostalgia in U.S. History ». *The Journal of American History* 94, 2 (septembre 2007): 469-497.
- MATT, Susan J. *Homesickness: An American History*. Oxford, Oxford University Press, 2011.

- MATT, Susan J. « Current Emotion Research in History: Or, Doing History from the Inside Out ». *Emotion Review* 3,1 (Janvier 2011): 117-124.
- MATT, Susan and Peter N. STEARNS, dir., *Doing Emotions History*, Urbana, Chicago and Springfield, University of Illinois Press, 2014.
- MCMAHON, Darrin M., *Happiness: A History*. New York, Atlantic Monthly Press, 2006.
- NAGY, Piroska. *Le don des larmes au Moyen Âge. Un instrument spirituel en quête d'institution (Ve- XIIIe siècle)*. Paris, Albin Michel, 2000.
- NAGY, Piroska et Damien BOQUET, dir. *Le sujet des émotions au Moyen Âge*. Paris, Beauchesne, 2008.
- NAGY, Piroska et Damien BOQUET. « Émotions historiques, émotions historiennes ». *Écrire l'histoire* 2 (2008) : 15-26.
- NAGY, Piroska et Damien BOQUET. « Une histoire des émotions incarnées ». *Médiévales* 6 (automne 2011) : 5-24.
- NAGY, Piroska. « Faire l'histoire des émotions à l'heure des sciences des émotions », *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre BUCEMA*, Hors-série no 5 (2013).
- NAGY, Piroska et Damien BOQUET. « Pour une histoire intellectuelle des émotions », *L'Atelier du Centre de recherches historiques* [En ligne], 16, 2016.
- NELSON, Charles A., Michelle DE HAAN, Kathleen M. THOMAS. *Neuroscience of Cognitive Development: The Role of Experience and the Developing Brain*. Wiley, Hoboken (NJ), 2006.
- NIEDENTHAL, Paula, Silvia KRAUTH-GRUBER, François RIC. *Comprendre les émotions : perspectives cognitives et psycho-sociales*. Wavre, Mardaga, 2009.
- OHMAN, Arne. « Fear and Anxiety. Overlaps and Dissociations ». dans Michael LEWIS, Jeannette M. HAVILAND-JONES et Lisa FELDMAN. *Handbook of Emotions. Third Edition*. Guilford Press, New York and London, 2010.
- OPPENHEIM, Janet. « Shattered Nerves ». *Doctors, Patients, and Depression in Victorian England*. Oxford, Oxford University Press, 1991.

- OTERO, Marcelo. *L'Ombre portée, l'individualité à l'épreuve de la dépression*. Montréal, Boréal, 2012.
- PANCER, Nira. « Les hontes mérovingiennes : essai de méthodologie et cas de figure ». *Rives méditerranéennes* 31 (2008) : 41-56.
- PLAMPER, Jan. « Fear : Soldiers and Emotion in Early Twentieth-Century Russian Military Psychology ». *Slavic Review* 68, 2 (2009): 259-283.
- PLAMPER, Jan. « The History of Emotions: An Interview with William Reddy, Barbara Rosenwein, and Peter Stearns ». *History and Theory* 49 (mai 2010) : 237-265.
- PLAMPER, Jan. et Benjamin LAZIER, dir. *Fear: Across the disciplines*. Pittsburgh, University of Pittsburgh Press, 2012.
- PLAMPER, Jan. *The History of Emotions. An Introduction*. Oxford, Oxford University Press, 2015.
- POLLOCK, Linda A. « Anger and the Negotiation of Relationships in Early Modern England », *The Historical Journal* 47, 3 (2004): 567-590.
- POTKAY, Adam. *The Story of Joy. From the Bible to the Late Romanticism*. Cambridge, Cambridge University Press, 2007.
- REDDY, William M. *The Navigation of Feeling. A Framework for the History of Emotions*. Cambridge, Cambridge University Press, 2006 [2001].
- RIMÉ, Bernard. *Le partage social des émotions*. Paris, Presses universitaires de France, 2005.
- ROGERS Carl. « A Theory of Therapy, Personality and Interpersonal Relationships as Developed in the Client-Centered Framework ». dans KOCH S., dir., *Psychology: A Study of a Science*. Volume 3. New York, McGraw-Hill, 1959, p. 184 à 256.
- ROSENWEIN, Barbara H., dir. *Anger's Past: The Social Uses of an Emotion in the Middle Ages*. New York, Cornell University Press, 1998.
- ROSENWEIN, Barbara H. «Worrying about Emotions in History». *American Historical Review* 107, 3 (June 2002): 821-845.

- ROSENWEIN Barbara H. « The Navigation of Feelings. A Framework for the History of Emotions (Review) ». *American Historical Review* 107, 4 (octobre 2002): 1181-1182.
- ROSENWEIN, Barbara H. *Emotional Communities in the Early Middle Ages*. Ithaca, New York, Cornell University Press, 2006.
- ROSENWEIN, Barbara H. « Emotion Words », dans Piroska NAGY et Damien BOQUET, dir. *Le sujet des émotions au Moyen Âge*. Paris, Beauchesne, 2008. p. 93-106.
- ROSENWEIN, Barbara H. « Problems and Methods in the History of Emotions ». *Passions in Context: Journal of the History and Philosophy of the Emotions* [En ligne] 1, 2010.
- ROSENWEIN, Barbara. *Generations of Feelings: A History of Emotions, 600-1700*. Cambridge, Cambridge University Press, 2016.
- SANDER David et Klaus SCHERER. *Traité de psychologie des émotions*. Paris, Dunod, 2009.
- SCHERER, Klaus R. «What Are Emotions? And How Can they Be Measured? ». *Social Science Information* 44, 4 (2005): p. 695-729.
- SHANKLAND, Rebecca. *La psychologie positive*. Paris, Dunod, 2014.
- SHIELDS, Stephanie A. *Speaking From the Heart. Gender and the Social Meaning of Emotion*. Cambridge, Cambridge University Press, 2002.
- SPIRO, Howard, Enid PESCHEL, Mary G. MCCREA CURNEN, and Deborah ST-JAMES, dir. *Empathy and the Practice of Medicine. Beyond Pills and the Scalpel*. New Haven, Yale University Press, 1996.
- STAROBINSKI, Jean and William S. KEMP. «The Idea of Nostalgia». *Diogenes* 14 (1966): 81-103.
- STEARNS, Peter N. et Carol Z. STEARNS. «Emotionology: Clarifying the History of Emotions and Emotional Standards». *The American Historical Review* 90, 4 (octobre 1985): 813-836.
- STEARNS, Peter N. et Carol Z. STEARNS. *Anger: The Struggle for Emotional Control in America's History*. Chicago, University of Chicago Press, 1989.

STEARNS, Peter N. et Jan LEWIS, dirs. *An Emotional History of the United States*. New York, New York University Press, 1998.

STEARNS, Peter N. *American Fear: The Causes and Consequences of High Anxiety*. New York, Routledge, 2006.

STEARNS, Peter N. *American Cool: Constructing a Twentieth-Century Emotional Style*. New York, New York, University Press, 1994.

VINCENT-BUFFAULT, Anne. *Histoire des larmes (XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles)*. Marseille, Rivages, 1986.

c) Écrits de soi

AUBIN, Georges et Renée BLANCHET, dir. *Honoré Mercier. Dis-moi que tu m'aimes : lettres d'amour à Léopoldine, 1863-1867*. Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2013.

AUGER, Manon. *Les journaux intimes et personnels au Québec. Poétique d'un genre littéraire incertain*. Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2017.

BARDET, Jean-Pierre et François-Joseph RUGGIU, dir. *Au plus près du secret des cœurs? Nouvelles lectures historiques des écrits du for privé en Europe du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2005.

BLANCHET, Renée dir. *Julie Papineau. Une femme patriote. Correspondance, 1823-1862*. Québec, Septentrion, 1997.

BLANCHET, Renée et Georges AUBIN, dir. *Louis-Joseph Papineau, Lettres à Julie*. Québec, Septentrion, 2000.

BLANCHET, Renée et Georges AUBIN. *Lettres de femmes au XIX<sup>e</sup> siècle*. Québec, Septentrion, 2009.

BLODGETT, Harriet. *Centuries of Female Days. Englishwomen's Private Diaries*. New Brunswick, New Jersey, Rutgers University Press, 1988.

BRUNET, Manon et Serge GAGNON. *Discours et pratiques de l'intime*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1993.

BUNKERS, Suzanne L. et Cynthia A. Huff, dir. *Inscribing the Daily. Critical Essays on Women's Diaries*. Amherst, University of Massachusetts Press, 1996.

- CHABOT, Marc et Sylvie CHAPUT. *Manuscrits pour une seule personne*. Québec, Éditions de l'Instant même, 2002.
- DAUPHIN, Cécile, Pierrette LEBRUN-PÉZERAT et Danièle POUBLAN. *Ces bonnes lettres. Une correspondance familiale au XIX<sup>e</sup> siècle*. Paris, Albin Michel, 1995.
- DIAZ, Brigitte et Jürgen SIESS. *L'épistolaire au féminin. Correspondances de femmes XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*. Colloque de Cerisy-La-Salle (1<sup>er</sup>-5 octobre 2003), Caen, Presses universitaires de Caen, 2006.
- DIDIER, Béatrice. *Le journal intime*. Paris, Presses universitaires de France, 1976.
- FAHRNI, Magda et Yves FRENETTE. « « Don't I long for Montreal »: L'identité hybride d'une jeune migrante franco-américaine pendant la Première Guerre mondiale ». *Histoire sociale/Social History* 41, 81 (mai 2008) : 75-98.
- GIRARD, Alain. *Le journal intime*. Paris, Presses universitaires de France, 1963.
- GOODMAN, Dena. « Letter Writing and the Emergence of Gendered Subjectivity in Eighteenth-Century France ». *Journal of Women's History* 17, 2 (été 2005): 9-13.
- HAROCHE-BOUZINAC, Geneviève, *L'épistolaire*. Hachette, Paris, 1995.
- HÉBERT, Pierre. *Le journal intime au Québec : structure, évolution, réception*. Québec, Fides, 1988.
- HOOCK-DEMARLE, Marie-Claire. « Correspondances féminines au XIX<sup>e</sup> siècle. De l'écrit ordinaire au réseau ». *Clio. Femmes, Genre, Histoire* 35 (2012).
- JOUHAUD Christian, Dinah RIBARD et Nicolas SCHAPIRA. *Histoire, littérature, témoignage. Écrire les malheurs du temps*. Paris, Gallimard, 2009.
- LAMONDE, Yvan. *Je me souviens : La Littérature personnelle au Québec (1860-1980)*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1983.
- LEJEUNE, Philippe. *Le moi des demoiselles. Enquête sur le journal de jeune fille*. Paris, Seuil, 1993.
- LEJEUNE, Philippe et Catherine BOGAERT. *Un journal à soi. Histoire d'une pratique*. Paris, Textuel, 2003.

- LEJEUNE, Philippe. *Signes de vie. Le pacte autobiographique 2*. Paris, Seuil, 2005.
- LEJEUNE, Philippe et Catherine BOGAERT. *Le journal intime : Histoire et anthologie*. Paris, Textuel, 2006.
- LEJEUNE, Philippe. *Aux origines du journal personnel. France, 1750-1815*. Paris, Champion, 2016.
- LITTLE, J. I., editor. *Love Strong as Death : Lucy Peel's Canadian Journal, 1833-1836*. Wilfrid Laurier University Press, 2001.
- MATHIEU, Jocelyne. « Journaux personnels des filles de Pierre-Joseph-Olivier Chauveau (1855-1876). Une première approche ». *Les Cahiers des dix*, 66 (2012) : 1-23.
- MATHIEU, Jocelyne. « Journaux personnels des filles de Pierre-Joseph-Olivier Chauveau (1855-1876) : Deuxième partie : de la chronique à la réflexion ». *Les Cahiers des dix*, 67 (2013) : 75-105.
- MIMEAULT Mario. *L'exode québécois. 1852-1925. Correspondance d'une famille dispersée en Amérique*. Québec, Septentrion, 2013.
- OURY, Dom. Guy, dir. *Marie de l'Incarnation (1599-1672). Correspondance*. Solesmes, 1971.
- PACHET, Pierre. *Les baromètres de l'âme. Naissance du journal intime*. Paris, Hatier, 1990.
- PERROT, Michelle. *Les femmes ou les silences de l'Histoire*. Paris, Flammarion, 1998.
- SIMONET-TENANT, Françoise. *Le journal intime. Genre littéraire et écriture ordinaire*. Paris, Nathan, 2001.
- SIMONET-TENANT, Françoise. *Journal personnel et correspondance (1785-1939) ou les affinités électives*. Louvain-La-Neuve, Bruylant-Academia, 2009.
- SIMONS, Judy. *Diaries and Journals of Literary Women: From Fanny Burney to Virginia Woolf*. London, Macmillan Press; USA, University of Iowa Press, 1990 (2nd edition 1996).
- SMART, Patricia. *De Marie de l'Incarnation à Nelly Arcan. Se dire, se faire par l'écriture intime*. Montréal, Boréal, 2014.

VAN-ROEY ROUX, Françoise. *La littérature intime du Québec*. Montréal, Boréal Express, 1983.

VON DER HEYDEN-RYNSCH, Verena. *Écrire la vie. Trois siècles de journaux intimes féminins*. Paris, Gallimard, 1998.

d) Histoire sociale du Québec 1870-1920 (classes, genre, âge et religion)

BAILLARGEON, Denyse. *Un Québec en mal d'enfants. La médicalisation de la maternité, 1910-1970*. Montréal, Éditions du Remue-Ménage, 2004.

BAILLARGEON, Denyse. *Naître, vivre, grandir. Sainte-Justine 1907-2007*. Montréal, Boréal, 2007.

BAILLARGEON, Denyse. *Brève histoire des femmes au Québec*. Montréal, Boréal, 2012.

BERNIER, Gaston. « Leblanc, sir Pierre-Évariste ». dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 14, Université Laval/University of Toronto, 2003 [en ligne].

BIENVENUE, Louise et R. GAGNON. « La culture catholique. Présentation du numéro ». *Revue d'histoire de l'Amérique française* 62, 3-4 (printemps-hiver 2009) : 347-350.

BIENVENUE, Louise. « Pierres grises et mauvaise conscience. Essai historiographique sur le rôle de l'Église catholique dans l'assistance au Québec ». *Études d'histoire religieuse* 69, 1 (2003) : 9-27.

BONCOMPAIN, Louis. *Un directeur d'âmes : le Père Pichon, de la Compagnie de Jésus. Notes et souvenirs*. Montréal, imprimerie du Messager, 1921.

BOUCHARD, Gérard. « La sexualité comme pratique et rapport social chez les couples paysans du Saguenay (1860-1930) ». *Revue d'histoire de l'Amérique française* 54, 2 (2000) : 183-217.

BRADBURY, Bettina. *Familles ouvrières à Montréal. Âge, genre et survie quotidienne pendant la phase d'industrialisation*. Montréal, Boréal, 1995.

BRADBURY, Bettina. *Wife to Widow. Lives, Laws, and Politics in Nineteenth-Century Montreal*, Vancouver, UBC Press, 2011.

- CELLARD, André et Marie-Claude THIFAUT. *Une toupie sur la tête. Visages de la folie à Saint-Jean-de-Dieu*. Montréal, Boréal, 2007.
- CLAVETTE, Suzanne. *La condition ouvrière au regard de la doctrine sociale de l'Église*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2007.
- CLICHE, Marie-Aimée. « Les procès en séparation de corps dans la région de Montréal, 1795-1879 ». *Revue d'histoire de l'Amérique française* 49, 1 (1995) : 3-33.
- CLICHE, Marie-Aimée. « Un secret bien gardé : l'inceste dans la société traditionnelle québécoise, 1858-1938 ». *Revue d'histoire de l'Amérique française* 50, 2 (1996) : 201-226.
- COADY, Mary Frances. *The Hidden Way. The Life and Influence of Almire Pichon*. Londres, Darton, Longman, Todd. 1998.
- COPP, Terry. *The Anatomy of Poverty. The Condition of the Working Class in Montreal 1897-1928*. Toronto, McClelland and Stewart, 1974.
- CORMIER, Louis-Philippe. *Lettres à Pierre Margry, de 1844 à 1886*. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1968.
- COURVILLE, Serge et Normand SÉGUIN, dir. *Atlas historique du Québec, Tome 6. La Paroisse*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2001.
- DESLANDRES, Dominique, John A. DICKINSON, Ollivier HUBERT. *Les Sulpiciens de Montréal. Une histoire de pouvoir et de discrétion 1657-2007*. Montréal, Fides, 2007.
- DES RIVIÈRES, Madeleine. *Une femme, mille enfants. Justine Lacoste-Beaubien*. Montréal, Bellarmin, 1987.
- DOUCET, Sophie. *Joséphine Marchand-Dandurand ou «Le Laurier féminin». Une journaliste féministe, moderne, libérale et nationaliste (1861-1925)*. Mémoire de M.A. (histoire), Université de Montréal, 2003.
- DUMONT, Micheline et Nadia FAHMY-EID. *Les Couventines. L'éducation des filles au Québec dans les congrégations religieuses enseignantes, 1840-1960*. Montréal, Boréal, 1986.
- DUMONT, Micheline. *Les religieuses sont-elles féministes?* Montréal, Bellarmin, 1995.

- DUMONT, Micheline. *Le féminisme raconté à Camille*. Montréal, Éditions du Remue-Ménage, 2009.
- DUMONT, Micheline et Louise TOUPIN. *La pensée féministe au Québec. Anthologie 1900-1985*. Montréal, Éditions du Remue-Ménage, 2003.
- FAHRNI, Magda. « "Elles sont partout..." : les femmes et la ville en temps d'épidémie, Montréal, 1918-1920 ». *Revue d'histoire de l'Amérique française* 58, 1 (2004) : 67-85.
- FAHRNI, Magda et Esyllt W. JONES, dir. *Epidemic Encounters. Influenza, Society, and Culture in Canada, 1918-1920*. Vancouver, UBC Press, 2012.
- FAHRNI, Magda. « Glimpsing Working-Class Childhood through the Laurier Palace Fire of 1927: The Ordinary, the Tragic, and the Historian's Gaze ». *The Journal of the History of Childhood and Youth* 8, 3 (automne 2015): 426-50.
- FERLAND, Catherine et Benoît GRENIER, dir. « Présentation du numéro thématique de la RHAF : Femmes, culture et pouvoir, XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles, *Revue d'histoire de l'Amérique française* 63, 2-3 (automne-hiver 2009-2010) : 203-208.
- FERRETTI, Lucia. *Brève histoire de l'Église catholique au Québec*. Montréal, Boréal, 1999.
- FERRETTI, Lucia. *Entré voisins. La société paroissiale en milieu urbain : Saint-Pierre-Apôtre de Montréal, 1848-1930*. Montréal, Boréal, 1992.
- FORCIER, Maxime. *Alcoolisme, crime et folie : l'enfermement des ivrognes à Montréal (1870-1921)*. Mémoire de M. A. (histoire), Université du Québec à Montréal, 2004.
- GAGNON, Robert. *Une question d'égouts. Santé publique, infrastructures et urbanisation à Montréal au XIX<sup>e</sup> siècle*. Montréal, Boréal, 2006.
- GAGNON, Robert et Denis GOULET. *Histoire de la médecine au Québec (1800-2000). De l'art de soigner à la science de guérir*. Québec, Septentrion, 2014.
- GAGNON, Serge. *Plaisir d'amour et crainte de Dieu. Sexualité et confession au Bas-Canada*. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1990.
- GAGNON, Serge. *Mariage et famille au temps de Papineau*. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1993.

- GAGNON, Serge. *Mourir hier et aujourd'hui. De la mort chrétienne dans la campagne québécoise au XIXe siècle à la mort technicisée dans la cité sans Dieu*. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 2000.
- GLOBENSKY, Yvon, *Histoire de la famille Globensky*, Montréal, Les Éditions du Fleuve, 1991.
- GOSSAGE, Peter. « Visages de la paternité au Québec, 1900-19601. » *Revue d'histoire de l'Amérique française* 70, 1-2 (été–automne 2016) : 53–82.
- GREER, Allan. « La république des hommes : les Patriotes de 1837 face aux femmes ». *Revue d'histoire de l'Amérique française* 44, 4 (1991) : 507-528.
- GRENIER, Guy. « Prévost, Albert ». dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 15, Université Laval/University of Toronto, 2003 [en ligne].
- GUILLAUMIN, Marie-Louise. « Pichon (Almire), jésuite, 1843-1919 ». *Dictionnaire de spiritualité*. Tome 12. Paris, Éditions Beauchesne, 1986. Colonnes 1416-1419.
- HAMELIN, Jean et Nicole GAGNON. *Histoire du catholicisme québécois. Le XX<sup>e</sup> siècle. Tome 1. 1898-1940*. Montréal, Boréal, 1985.
- HARDY, René. *Contrôle social et mutation de la culture religieuse au Québec, 1830-1930*. Montréal, Boréal, 1999.
- HARDY, René. « Regards sur la construction de la culture catholique québécoise au XIX<sup>e</sup> siècle ». *The Canadian Historical Review* 88,1 (2007): 7-40.
- HARVEY, Fernand. *Révolution industrielle et travailleurs. Une enquête sur les rapports entre le capital et le travail au Québec à la fin du 19<sup>e</sup> siècle*. Montréal, Boréal Express, 1978.
- HUBERT, Ollivier. *Sur la terre comme au ciel. La gestion des rites par l'Église catholique du Québec (fin XVIIe - mi-XIXe siècle)*. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 2000.
- HUDON, Christine. « Le renouveau religieux québécois au XIX<sup>e</sup> siècle: éléments pour une réinterprétation ». *Studies in Religion/Sciences Religieuses* 24, 4 (1995): 467-489.

- HUDON, Christine. « Des dames chrétiennes. La spiritualité des catholiques québécoises au XIX<sup>e</sup> siècle », *Revue d'histoire de l'Amérique française* 49, 2 (automne 1995): 169-194.
- HUDON, Christine. « L'éducation sentimentale et sexuelle dans les collèges pour garçons, du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle à la Révolution tranquille », dans Jean-Philippe Warren, *Une histoire de la sexualité au Québec au XX<sup>e</sup> siècle*, Montréal, VLB, 2012, p. 32 à 53.
- KENNY, Nicolas. « City Glow : Streetlights, Emotions, and Nocturnal Life, 1880s-1910s ». *Journal of Urban History* 1, 24 (2015): 1-23.
- KIRKLAND, Elizabeth. *Mothering Citizens. Elite Women in Montreal (1890-1914)*. Thèse de doctorat (histoire), McGill, 2011.
- LACROIX, Benoît. *La religion de mon père*. Montréal, Bellarmin, 1986.
- LACROIX, Benoît. *La foi de ma mère*. Montréal, Bellarmin, 1999.
- LAPERRIÈRE, Guy. *Les Congrégations religieuses. De la France au Québec, 1880-1914. Tome 2 : Au plus fort de la tourmente 1901-1904*. Presses de l'Université Laval, 1999.
- LEMIEUX, Lucien. *Une histoire religieuse du Québec*. Montréal, Novalis, 2010.
- LINTEAU, Paul-André, René DUROCHER, Jean-Claude ROBERT. *Histoire du Québec contemporain. Tome 1 : De la Confédération à la Crise (1867-1929)*. Montréal, Boréal compact, 1989.
- LINTEAU, Paul-André. *Une histoire de Montréal*. Montréal, Boréal, 2017.
- LITALIEN, Michel, dir. *Honoré-Édouard Légaré, Ce que j'ai vu... Ce que j'ai vécu 1914-1916*. Outremont, Athéna Éditions, p. 245-246 (index biographique).
- MARCHAND, Suzanne. *Naître, aimer et mourir : Le corps dans la société québécoise*. Thèse de doctorat (histoire). Université Laval, 2006.
- MARCHAND, Suzanne. *Partir pour la famille. Fécondité, grosse et accouchement au Québec (1900-1950)*. Québec, Septentrion, 2012.
- MARCIL, Ivan, o.c.d., dir. *Thérèse de Lisieux. Cent ans plus tard. Son actualité, son influence*. Actes du colloque de Montréal sur Thérèse de Lisieux. Montréal, Bellarmin, 1998.

- MILLER Carman. « Grey, Albert Henry George, 4e comte Grey ». *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 14, Université Laval/University of Toronto, 2003 [en ligne].
- MONET-CHARTRAND, Simonne. *Pionnières québécoises et regroupements de femmes d'hier à aujourd'hui*. Montréal, Éditions du Remue-Ménage, 1990.
- MONTIGNY, E.-A. et Lori CHAMBERS. *Family Matters: Papers in Post-Confederation Canadian Family History*. Toronto, Canadian Scholars' Press, 1998.
- MONTOUR-PERRAS, Diane. *La charité professionnelle: l'émergence de la carrière de travailleuse sociale à McGill (1913-1948)*. Mémoire de M.A. (histoire), Université du Québec à Montréal, juin 1988.
- MORTON, Suzanne. *Wisdom, Justice and Charity, Canadian Social Welfare Through the Life of Jane B. Wisdom, 1884-1975*. Toronto, University of Toronto Press, 2014.
- MUNRO Kenneth. « Ouimet, Joseph-Aldric », dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 14, Université Laval/University of Toronto, 2003 [en ligne].
- NOËL, Françoise. *Family Life and Sociability in Upper and Lower Canada, 1780 to 1870: a view from diaries and family correspondence*. Montréal, McGill-Queen's University Press, 2003.
- NOOTENS, Thierry. « “What a Misfortune that Poor Child Should Have Married Such a Being as Joe” : Les fils prodigues de la bourgeoisie montréalaise, 1850–1900. » *The Canadian Historical Review* 86, 2 (2005): 225-256.
- NOOTENS, Thierry. « “Je crains fort que mon pauvre Henri ne fasse pas grand-chose...” Les héritiers « manqués » et les querelles de la succession Masson, 1850-1930 ». *Revue d'histoire de l'Amérique française* 59, 3 (hiver 2006) : 223-257.

- NOOTENS, Thierry. *Fous, Prodiges, Ivrognes : Famille et déviance à Montréal au 19<sup>e</sup> siècle*. Montréal and Kingston, McGill-Queen's University Press, 2006.
- NOOTENS, Thierry. « Nous ne voulons pas que nos héritiers soient à la merci des tiens » : famille, patrimoine et entreprise chez les Rolland, 1880-1980. *Revue d'histoire de l'Amérique française* 61, 1 (2007): 5-35.
- NORMAND Sylvio. « Lacoste, sir Alexandre ». dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 15, Université Laval/University of Toronto, 2003 [En ligne].
- PELLETIER-BAILLARGEON, Hélène. *Marie Gérin-Lajoie. De mère en fille, la cause des femmes*. Montréal, Boréal, 1985.
- REFORD, Alexander. « Smith, Donald Alexander, 1<sup>er</sup> baron Strathcona et Mount Royal ». *Dictionnaire biographique du Canada*. vol. 14, Université Laval/University of Toronto, 2003 [en ligne].
- REGEHR Theodore D. « Shaughnessy, Thomas George, 1<sup>er</sup> baron Shaughnessy ». *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 15, Université Laval/University of Toronto, 2003 [en ligne].
- TRIFIRO, Luigi. « Une intervention à Rome dans la lutte pour le suffrage féminin au Québec (1922) ». *Revue d'histoire de l'Amérique française* 32, 1 (juin 1978) : 3-18.
- TURCOT, Laurent et Thierry NOOTENS. *Une histoire de la politesse au Québec. Normes et déviances du XVII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècles*. Québec, Septentrion, 2015.
- WARREN, Jean-Philippe. « Petite typologie philologique du « moderne » au Québec (1850-1950). Moderne, modernisation, modernisme, modernité ». *Recherches sociographiques* 46, 3 (2005) : 495-525.
- YOUNG, Brian. *Une mort très digne. L'histoire du cimetière Mont-Royal*. Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2003.